UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Hist

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

III

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

DIDEROT, étude	1 vol.
ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE	7 —
MÉLANGES D'HISTOIRE RELIGIEUSE	1 —

LA REVISION DE LA CONSTITUTION	Brochure

Paris. — Imp. de la Soc. anon. de publ. périod. — P. Mouillot. — 55 32

5326

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE

CONTEMPORAINE

PAR

EDMOND SCHERER

III

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1885

Droits de reproduction et de traduction réservés.

PQ
139
S4
1885
t.3

16143
21/10/91

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

I

LES CONTES D'ERCKMANN-CHATRIAN

I

Dans une histoire intitulée *le Combat d'ours*, l'un de leurs plus anciens ouvrages, les aimables conteurs dont je veux parler aujourd'hui nous font assister à un dialogue entre un jeune peintre et son vieux maître de dessin, Conrad Schmidt. Conrad veut que son élève voyage en Italie, dans le pays de la lumière et des grands maîtres. Au lieu de perdre son temps à courir les tavernes, il faut qu'il aille étudier Raphaël, Michel-Ange, Titien : « Tu nous reviendras, dit-il en achevant, tu nous reviendras grandi de sept coudées, et tu feras la gloire du vieux Conrad ! »

Kasper ne goûte pas le conseil : « Que diable me chan-

tez-vous là? s'écrie-t-il indigné. C'est ma tante Catherine qui vous a soufflé cela pour m'éloigner de la taverne de Sébaldus Dick; mais il n'en sera rien! Quand on a eu le bonheur de naître à Bergzabern, entre les superbes vignobles du Rhingau et les belles forêts du Hundsrück, est-ce qu'il faut songer aux voyages? Où trouve-t-on des physionomies plus dignes d'être transmises à la postérité? Est-ce à Rome, à Naples, à Venise? Mais tous ces pêcheurs, tous ces lazzarones, tous ces pâtres se ressemblent. On les a peints et repeints cent mille fois. Ils ont tous le nez droit, le ventre creux et les jambes maigres. Tenez, maître Conrad, sans vous flatter, avec votre petit nez rabougri, votre casquette de cuir et votre souquenille grise barbouillée de couleur, je vous trouve mille fois plus beau que l'Apollon du Belvédère... Et puis, allez donc trouver dans vos antiques une tête plus remarquable que celle de notre vieux docteur Melchior Hasentropf, sa perruque jaune clair tortillée sur le dos, le tricorne sur la nuque, et la face empourprée comme une grappe en automne! Est-ce que votre Hercule Farnèse, avec sa peau de lion et sa massue, vaut notre bon, notre gros, notre digne maître de taverne Sébaldus Dick, avec son grand tablier de cuir déployé sur le ventre, depuis le triple menton jusqu'aux cuisses, la face épanouie comme une rose, le nez rouge comme une framboise, les yeux bleus à fleur de tête comme une grenouille, et la lèvre humide avancée en goulot de carafe? Regardez-le de profil, maître Conrad, quand il boit. Quelle ligne magnifique, depuis le haut du coude, le long des reins,

des cuisses et des mollets! Quelle cascade de chair! Voilà ce que j'appelle un chef-d'œuvre de la création. Et notre brave capucin Johannes donc! avec sa grande barbe fauve, ses pommettes osseuses, ses yeux gris, ses noirs sourcils joints au milieu du front comme un bouc. Quel air de grandeur, de majesté, quand il entonne d'une voix sonore le chant sublime : *Buvons! buvons! buvons!* Comme sa main musculeuse presse le verre, comme son œil étincelle! N'est-ce pas de la couleur cela, de la vraie couleur, solide et franche, maître Conrad? Et trouvez-moi donc, dans tous vos antiques, deux plus jolies créatures que cette Roberte Weber et sa sœur Eva, les deux chanteuses de carrefour, lorsqu'elles vont de taverne en taverne, le soir, l'une sa guitare sous le bras, l'autre sa harpe pendue à l'épaule, et qu'elles traînent derrière elles leurs vieilles robes fanées, avec toute la majesté de Sémiramis. Voilà ce que je nomme des modèles, de vrais modèles! Oui, toutes déguenillées qu'elles sont, avec leurs vieilles robes flétries, Eva et Roberte parlent à mon âme; leurs yeux noirs, leur teint brun, leur profil sévère m'enthousiasment. Je les estime plus que toutes les Vénus de l'univers. Au moins elles ne posent pas! — Et quant à tous ces paysages arides, ces paysages à grandes lignes qu'on nous envoie d'Italie; quant à leurs golfes, à leurs ruines, le moindre coin de haie où bourdonne un hanneton, le plus petit chemin creux où grimpe une rosse étique traînant une charrette, les roues fangeuses, le fouet qui s'effile dans l'air, un rien, une mare à canards, un rayon de soleil dans un grenier, une tête de

rat dans l'ombre, qui grignote et se peigne la moustache, me transportent mille fois plus que vos colonnes tronquées, vos couchers de soleil et vos effets de nuit! Voyez-vous, maître Conrad, tout cela, c'est de l'imitation. Les païens ont accompli leur œuvre; elle est magnifique, je le reconnais. Mais, au lieu de la copier platement, il s'agit de faire la nôtre! On nous assomme avec le grand style, le genre grave, l'idéal grec. Moi, je ne veux être d'aucune académie, et je suis Flamand. J'aime le naturel et les andouilles cuites dans leur jus. Quand les Italiens feront des saucisses plus délicates, plus appétissantes que celles de la mère Grédel, et que les personnages de leurs bas-reliefs et de leurs tableaux n'auront pas l'air de poser comme des acteurs devant le public, alors j'irai m'établir à Rome. En attendant, je reste ici. Mon Vatican, à moi, c'est la taverne de maître Sébaldus! c'est là que j'étudie les beaux modèles et les effets de lumière, en vidant des chopes; c'est bien plus amusant que de rêver sur des ruines. »

Nos auteurs se montrent tout entiers dans cette plaisante tirade. On y voit percer leur talent pour la peinture de la vie bourgeoise, leur goût pour la cuisine allemande; on y trouve aussi leur poétique, et c'est à ce titre surtout que j'ai transcrit un si long passage. Ce n'est pas que je souscrive à toutes les doctrines qui y sont exprimées. On a le droit de préférer la plus humble des œuvres originales à l'imitation des plus grands maîtres: l'imitation dans les arts, c'est l'impuissance, et l'impuissance n'a pas le droit d'être. On a aussi, à la

rigueur, le droit de préférer le genre au style, et, comme dit Kasper, le flamand à l'italien ; chacun a ses aptitudes, partant ses prédilections, et il serait fâcheux vraiment que tout le monde comprît l'art de même. Il est vrai que nos auteurs vont plus loin, et qu'ils dissimulent mal un certain dédain pour l'antique : eh bien, tant pis pour eux, et que la vengeance d'Apollon soit sur eux et sur leurs enfants ! On ne saurait trop répéter le mot de Voltaire dans *Candide :* « Les meilleurs estomacs ne sont pas ceux qui rebutent le plus d'aliments. » Après quoi il faut ajouter que cette étroitesse, quelque choquante qu'elle puisse être pour le philosophe ou le critique, est peut-être l'une des conditions de l'art. L'artiste est un homme d'action, et l'action, pour être énergique, exige des partis pris absolus. Au total donc, je n'en veux point à nos conteurs. Qu'ils soient ce qu'ils sont, qu'ils le soient résolument, c'est là, en définitive, la grande affaire et le grand devoir. Ils ont compris, d'ailleurs, quelle est l'essence de la poésie. On la confond trop souvent avec la noblesse ou l'élégance. La vie la plus humble a ses aspects poétiques. La poésie, c'est le rayon d'en haut ; c'est la magie qui, en toute chose, nous fait sentir beaucoup plus que ce que nous voyons ; la puissance qui nous élève au-dessus de nous-mêmes, qui nous affranchit un moment de l'éternelle limite, qui produit en nous l'illusion de l'infini. L'infini ! qui de nous n'en est possédé ? Nous y aspirons de tous nos instincts, nous le cherchons partout. Et il est partout, en effet. Il est le fond de nos joies et de nos douleurs. Les grands aspects

de la nature nous le font comme toucher au doigt, mais nous le retrouvons jusque dans le mystère d'un bosquet, dans la ligne uniforme d'une plaine qui se confond avec le ciel. Il nous oppresse, il nous écrase dans les tragédies de l'histoire, mais il y a quelque chose de lui jusque dans les danses de la Kermesse, dans l'ivresse du pauvre, dans les ébats de l'enfance. On ne met pas la poésie dans les objets, on la voit; qu'un homme ne la voie pas seulement, qu'il la rende, et cet homme sera un artiste. Après cela, précisément parce que la poésie est partout, il y aura des artistes de tous les ordres. Teniers, Van Ostade sont des poètes à leur manière, et MM. Erckmann et Chatrian ont eu mille fois raison de revendiquer la liberté du talent et de la fantaisie.

II

Les Vosges sont une des parties de la France les moins connues et qui mériteraient le mieux de l'être. La chaîne court du sud au nord, en diminuant graduellement d'élévation. Deux coupures y ouvrent passage et servent de communication entre la plaine de Lorraine et la vallée du Rhin. La première est la vallée de la Zorn, que commandent Saverne et Phalsbourg; l'autre est la vallée de Kaiserslautern, où passe la route de Metz à Mayence. Entre ces deux coupures se trouve la montagne du Hardt; au delà de Kaiserslautern, et formant l'extrémité septentrionale de la chaîne, le Donnersberg, ce mont Ton-

nerre qui, sous l'Empire, avait donné son nom à un département français. Le massif des Vosges est dominé par des sommets dont le nom de *ballons* désigne bien la forme arrondie. Du côté de l'est, les hauteurs s'abaissent rapidement, formant des vallées courtes et qui se terminent assez brusquement à la plaine. L'arête de la chaîne, le partage des eaux est aussi le partage des langues. Ce qu'on pourrait appeler la France germanique va du versant oriental des Vosges jusqu'au Rhin. Au nord, dans la montagne, la Lorraine allemande. Le reste forme l'Alsace. C'est ici, d'ailleurs, qu'on s'aperçoit combien les frontières militaires diffèrent des frontières naturelles, et combien les divisions politiques des États ont peu d'égard, soit aux unes, soit aux autres ; car si d'un côté la France s'avance en plein pays germanique, elle n'occupe, en revanche, ni toute la rive droite de la Moselle, ni même toutes les Vosges, la partie septentrionale de la chaîne faisant partie de la Bavière rhénane.

Tout ce nord des Vosges, compris dans les départements du Bas-Rhin, de la Meurthe et de la Moselle, offre de grandes beautés. Ce ne sont que vastes forêts de sapins, dont le vent, le bruit d'un ruisseau, le traîneau d'un *schlitteur* troublent seuls l'étrange silence. Des ruines de châteaux féodaux, suspendues à tous les sommets, entourées d'antiques souvenirs, ajoutent au mystère et à la mélancolie de la montagne. Dans les vallées, les abbayes et leurs légendes ; au bord de la chaîne, les lignes gracieuses par lesquelles elle s'incline vers la plaine. De loin en loin, si l'on gagne quelque cime plus

élevée ou si l'on descend les pentes rapides, une magnifique échappée sur cette vallée qui s'étend jusqu'à la Forêt-Noire et que coupe le grand fleuve, si bas, si plat, qu'à peine se révèle-t-il çà et là sous un rayon plus direct du soleil. Tout ce pays est habité par une population de bûcherons dans les bois, de vignerons sur les coteaux, de laboureurs dans les plaines, race forte et belle, laborieuse quoique flegmatique, aux mœurs faciles, avec un mélange de jovialité, de sensualité et de bonhomie. Les costumes y sont variés et pittoresques. L'allemand qu'on y parle a l'accent mou, les formes arrondies, mais de la douceur et de la naïveté. Comme tous les peuples limitrophes, nos Vosgiens sont bons soldats ; ils nous ont servi de remparts dans l'invasion, et ils ont fourni de nombreux généraux à la France.

Telle est la contrée où MM. Erckmann et Chatrian ont placé la scène de la plupart de leurs récits, et qu'ils ont su nous rendre familière. Je dis Erckmann et Chatrian, car ils sont deux ; on a pu longtemps prendre le double nom sous lequel ont paru leurs contes pour celui d'un seul auteur ; on sait aujourd'hui que c'est une signature sociale, la raison d'une collaboration littéraire.

Les deux écrivains sont compatriotes. Nés à Phalsbourg ou aux environs, ils y firent leurs premières études. Là, au centre de la Lorraine allemande, entre l'Alsace et le Palatinat, ils ont sans doute lié de bonne heure connaissance avec toute la contrée environnante. On se les représente volontiers, jeunes encore, suivant le cours de la Zorn ou de la Bruche, gravissant tous les sommets

du Fahlberg au Schneeberg, visitant les ruines du Haut-Barr, du Dagsberg ou du Nideck. Parfois, ils descendent dans la plaine, et poussent leurs excursions jusqu'à la grande ville de Strasbourg. Plus souvent il franchissent la frontière et vont trinquer, dans les tavernes de Bergzabern, avec nos joyeux voisins. Chemin faisant, les aspects de cette nature sauvage et les images de ces mœurs bourgeoises se gravent dans leur imagination. Riches matériaux, que plus tard ils sauront mettre en œuvre. En attendant, le sérieux de la vie va commencer pour eux. A vingt ans M. Erckmann quitte sa province pour Paris, où il fait ses études de droit, sans compter « toutes les autres études d'expérience et de réflexion qu'on est habitué de faire après les autres ». M. Chatrian, de son côté, est obligé de demander des ressources à son travail. Il sera chef d'atelier en Belgique, maître d'études à Phalsbourg. C'est alors, vers 1848, que les deux futurs écrivains se rencontrent, s'unissent d'amitié et deviennent collaborateurs. Les commencements, comme il arrive d'ordinaire, sont difficiles. Il faut chercher sa voie, il faut que le talent se forme; les avenues, d'ailleurs, sont encombrées, et le public distrait. Une dizaine d'années se passèrent ainsi. Après bien des péripéties, les deux amis eurent enfin la fortune d'entrer à la *Revue de Paris*. C'est là que parut *l'Illustre Docteur Matheus*, en 1858, au moment même où ce recueil allait être supprimé. Mais, en 1861, ils arrivèrent à la *Revue des Deux-Mondes* avec *le Fou Yégof;* puis aux *Débats*, avec *le Joueur de clarinette*. Tout récemment

le Conscrit de 1813 a eu un grand succès, et les a définitivement et d'acclamation portés à la renommée. Aujourd'hui, ce ne sont plus eux qui cherchent les journaux ou les revues, c'est le feuilleton qui leur court après et s'honore de leur ouvrir ses colonnes.

C'est une singulière chose qu'une collaboration littéraire. On a toujours quelque peine à s'en rendre compte. Quelle est, dans un travail de ce genre, la part de chacun des associés? Comment peuvent-ils s'entendre sur le plan, s'accorder sur la rédaction? Combien ne faut-il pas, dans une pareille alliance, que les pensées soient semblables, que les convenances d'humeur et de caractère soient étroites? Et, si l'on comprend à la rigueur une division du travail dans une pièce de théâtre, dans un roman même lorsque l'invention et la mise en œuvre y restent distinctes, comment s'expliquer que deux amis aient pu produire en commun des récits dans lesquels le fond et la forme s'harmonisent parfaitement? Ce qui est certain, c'est que MM. Erckmann et Chatrian se plaisent à se confondre dans leur œuvre. « La distribution du travail, nous écrivent-ils, ne souffre pas de difficulté. La communauté des sentiments, les mêmes habitudes, les mêmes travaux pendant quinze ans, ont établi chez nous une façon de penser et de dire tellement identique que nous serions embarrassés nous-mêmes d'indiquer dans nos ouvrages les parties qui appartiennent plus spécialement à l'un qu'à l'autre. Tantôt c'est l'un qui écrit et l'autre qui dirige, tantôt les rôles changent et le résultat est toujours le même. »

III

Il est des auteurs qui tout d'abord donnent leur mesure ; ils débutent par un ouvrage qu'ils ne surpasseront point, et ils ne font plus désormais que fournir la monnaie de leur talent, que vivre de leur premier succès. Il en est d'autres, au contraire, qui commencent sans éclat, tâtonnent quelque temps, deviennent peu à peu maîtres d'eux-mêmes, puis apparaissent un beau jour dans la plénitude de leur force. MM. Erckmann et Chatrian sont du nombre de ces derniers. Je suis très frappé du progrès continu qui sépare leurs premières œuvres de leurs dernières.

On peut le leur dire aujourd'hui : ils ont tenu plus qu'ils ne promettaient. *Le Docteur Mathéus* ne semblait point porter en germe *l'Ami Fritz* ni *Madame Thérèse*. Ce n'est pas qu'on n'y trouve déjà une certaine verve de récit et de description. Il y a de charmants tableaux rustiques. Celui-ci, par exemple : « La Zinzel murmurait doucement dans son lit de roseaux ; un vague bourdonnement remplissait l'air ; de longues files de canards remontaient le cours de la rivière, et jetaient parfois leurs cris nasillards à travers l'espace ; les poules dormaient à l'ombre des murs, aux bâtons des charrettes, parmi les herses, les charrues et les attirails du labour ; quelques enfants joufflus se traînaient et jouaient sur le seuil des chaumières, et les chiens de garde, le

museau entre les pattes, cédaient eux-mêmes à l'ardeur accablante du jour. » Nous avions là assurément l'œil qui sait voir et le pinceau qui sait rendre. On rencontre aussi dès lors de jolis croquis, vifs de trait et de couleur. Ainsi ce dénombrement des villages qui vont en pèlerinage à Haslach : ne semble-t-il pas qu'ils défilent devant nous et disparaissent tour à tour derrière la montagne? « Voici ceux de Walsch, s'écriait Peter, je les reconnais à leurs chapeaux de paille, à leurs petites vestes et à leurs grands pantalons qui montent jusque sous les bras ; ce sont de joyeux compères, ils vont en pèlerinage pour boire du vin d'Alsace. — Ces autres qui suivent en culottes courtes et en grands habits, avec de larges boutons qui reluisent au soleil, sont de Dagsbourg, le plus dévot et le plus pauvre pays de la montagne ; ils vont à la foire pour baiser les os de saint Florent. — Voici ceux de Saint-Quirin, en petites blouses et la casquette sur l'oreille. Gare les coups de poing à la procession ! Tous ces gens de verreries et de fabriques aiment à riboter et à batailler contre les Allemands. Ce n'est pas avec eux, maître Frantz, qu'il faudra disputer de la pérégrination des âmes. — Regardez ces autres qui tournent à l'embranchement de la Roche-Plate, on les appelle les Gros-Jacques de la montagne. Ceux-là vont en pèlerinage pour montrer leurs beaux habits ; voyez comme ils ont couvert leurs chapeaux avec leurs mouchoirs, comme ils ont fourré leurs pantalons dans les tiges de leurs bottes ! ce sont les glorieux d'Eberswiller, ils marchent gravement le nez en l'air. — Mais

qui diable peuvent être ceux qui suivent en trébuchant? Eh! je les reconnais, je les reconnais, ce sont les gens de la plaine, les Lorrains avec leurs petits sacs remplis de noix et de lard. Dieu de Dieu, qu'ils ont l'air fatigué! Pauvres petites femmes, je les plains de tout mon cœur! Toutes ces petites de la plaine sont fraîches comme des roses, au lieu que celles du haut pays, de la Houpe, par exemple, sont brunes comme des groseilles noires. »

Nos auteurs ont donc, dès le début, plusieurs des qualités qui finiront par attirer l'attention. Ce qui leur manque encore, c'est le fond du récit, la fable vraisemblable et attachante. Leur héros a trop d'extravagance pour amuser beaucoup. Mathéus est un médecin de village. Il s'est mis dans la tête je ne sais quelles idées sur l'échelle des êtres et la pérégrination des âmes. Il a composé, en seize volumes, un ouvrage intitulé *Palingénésie psychologico-anthropo-zoologique*. Un jour l'enthousiasme l'entraîne, et il forme le projet d'aller prêcher sa doctrine à l'univers. Aussitôt fait que résolu : le docteur part sur son petit cheval Bruno. On devine que notre don Quichotte ne restera pas longtemps sans un écuyer. Coucou Peter est aussi gourmand, aussi crédule que Sancho : il est fâcheux qu'il ait moins d'esprit. Le récit continue jusqu'au bout à côtoyer l'histoire du chevalier de la Manche. Au lieu de redresser les torts, Mathéus prêche l'anthropo-zoologie; voilà toute la différence. Du reste, aventures d'auberge, rencontres de bohémiens, nuits passées à la belle étoile, coups de trique, rien n'y manque. Le malheur veut que le docteur, dans la naïveté de

sa foi, opère un miracle à Haslach ; là-dessus l'autorité s'inquiète, le maire intervient, la justice instruit, Mathéus se sent vaincu par la fortune et va retrouver sa vieille servante et son humble maisonnette. On le voit, tout cela n'est pas très piquant : c'est un peu la parodie d'une parodie ; mais il y manque le meilleur de Cervantes, la sereine philosophie, la fine satire et, plus que tout le reste, la vive gaieté, l'invention inépuisable.

L'histoire de Daniel Rock est plus heureuse. Il y a bien encore un grain de chevalerie errante, mais au moins se sent-on sur le terrain de la vie réelle. Maître Rock est un forgeron qui, à la probité antique, aux mœurs austères, joint le culte des aïeux. Il se croit le descendant des anciens seigneurs du pays, et se nourrit des chroniques qui racontent leurs exploits. Il me semble qu'il est un peu bien érudit pour son état. Il cite un peu trop Hugues le Loup et Adelberg le Vieux, et sait trop bien les dates des événements. C'est du reste une physionomie originale que celle de cet homme qui ne veut pas qu'on achète pour revendre, qui a l'horreur du commerce et des bonnes affaires. Il a même été jusqu'à en faire une mauvaise : il a acheté les ruines d'un vieux château, et il n'entend le vendre à personne. Il ne les vendra pas surtout à un certain juif, qui a eu vent d'un projet de chemin de fer, et qui se hâte d'acquérir les terrains compris dans le tracé. Pauvre Rock ! Le chemin se fera tout de même ! Si notre forgeron représente le passé et son fier sentiment d'honneur, voilà une troupe d'ingénieurs qui s'abattent sur le village de Felsenbourg,

et qui représentent la société moderne et son industrie. Ils en représentent aussi les mœurs. Cette colonie parisienne, transportée au cœur des Vosges, éventée, tapageuse, mêlant le besoin des plaisirs fous aux sérieux travaux qui vont changer la face d'un pays, tout cela est bien saisi. Le village ne tarde pas à se transformer. L'auberge se convertit en café. Le billard remplace le jeu de quilles. On commence à boire de l'absinthe. Seul, maître Rock se renferme dans son indignation et se prépare à la résistance. Le moment décisif ne peut tarder, en effet. Les études des ingénieurs vont les amener à la propriété du forgeron ; encore un peu, et les piquets jalonneront la montagne que couronnent les ruines. Daniel a depuis longtemps prévu ce jour ; il s'y est préparé ; il a ainsi que ses fils communié le dimanche précédent. Viennent les arpenteurs, il les repoussera par la force. Ils arrivent, et la bataille s'engage ; on en devine l'issue : les trois artisans finissent par succomber sous le nombre. Ce n'est pas tout ; ils sont jetés en prison, traduits en cour d'assises, et ils peuvent s'estimer heureux d'en être quittes pour cinq ans de prison. Mais la prison n'a pas abattu leur enthousiasme, et, lors de l'inauguration du chemin de fer, maître Daniel et ses fils se postent dans un tunnel, cherchent à faire dérailler le convoi, et périssent broyés sous la machine. « Alors tous les assistants se regardèrent, pâles comme des morts, et plusieurs se dirent entre eux : Voilà comme l'idée balaye la matière ! Rien ne peut l'arrêter, ni la force, ni le courage. Il faut marcher avec elle ou mou-

rir ! » Telle est à peu près la conclusion du récit. Nos auteurs ont donné le beau rôle au forgeron ; toutefois ils n'ont eu garde de prendre parti pour le passé dans l'éternel procès que lui fait le présent. Ils ont trop, pour cela, ce que j'appellerais l'intelligence de notre monde moderne. On peut regretter les traditions, les caractères antiques, les mœurs surtout, et reconnaître cependant la légitimité du mouvement qui emporte tout cela et tant d'autres choses encore. Il n'est rien de faux comme ce qui est impuissant, et rien d'impuissant comme les protestations contre la nature des choses et la marche des sociétés. Et puis, il faut bien se le dire, il n'arrive que ce qui doit arriver. Je ne demande pas assurément qu'on confonde le fait et le droit, mais je crois qu'une partie essentielle de la sagesse consiste à reconnaître le droit du fait.

L'Ami Fritz et *la Taverne du Jambon de Mayence* méritent aussi une mention ; non pas seulement pour l'agrément du récit : ce sont de charmantes idylles que ces contes, mais ce sont surtout des idylles gastronomiques. Nous sommes introduits ici dans un monde d'appétits et de jouissances dont nous n'avons aucune idée de ce côté des Vosges. Quelle chère, grands dieux ! Quelle vie plantureuse ! Quelle cuisine et quels estomacs ! On ne voit que teints fleuris, mentons rebondis, serviettes autour du cou. Il semble que la table soit toujours mise, la cave toujours ouverte. Les buffets gémissent sous les mets succulents. Les cuillers plongent dans des soupes épaisses. Ce sont de toutes parts

des poissons énormes, des rôtis gigantesques, des entassements de saucisses et de choucroute. Puis vient toute l'armée des pâtes et des pâtisseries alsaciennes, les *knœpfe*, les *nudel*, les *küchlen*, les *kugelhopf*. On arrose tout cela des meilleurs vins du Rhin et du Palatinat. Après le vin, les chopes innombrables ; avec la chope la pipe au long tuyau et à la vaste cheminée. Ainsi passent les heures. On lâche peu à peu les boutons de son gilet. On rit d'un gros rire franc. Une certaine onction religieuse se mêle à cette goinferie : chacun, tout en se caressant la panse, rend grâce au Seigneur de ses nombreux bienfaits. Tels sont les repas qu'aiment nos écrivains ; telle est la solide trame de vie animale sur laquelle ils brodent leurs scènes de mœurs bourgeoises et leurs sentimentales amourettes. C'est frais comme une cave, c'est coloré comme un étal de boucher, c'est confortable et pacifiant comme le réfectoire d'une abbaye féodale.

J'arrive au chef-d'œuvre de MM. Erckmann et Chatrian dans cet ordre de contes de village. Les *Confidences d'un joueur de clarinette* n'occupent guère plus de cent pages, mais les deux écrivains y sont arrivés à la perfection de leur manière. Que de finesse dans l'observation, que de vérité dans les caractères, que d'art dans le développement du récit ! L'oncle Conrad surtout est une création. Conrad passe pour l'homme le plus fort du pays : personne n'a jamais pu le terrasser. Et il faut voir comme il tient à sa réputation d'athlète : « Un homme qui a bousculé Staumitz, le fameux Staumitz de la haute montagne, comme une mouche... oui, je l'ai

bousculé! Et Rochart, le terrible Rochart, qui portai douze cents ; et le grand ségare Durand, qui renversait un taureau par les cornes, et Mütz, et Nickel Loos, et le contrebandier Toubac, et le boucher Hertzberg de Strasbourg... Tous, tous m'ont passé sous les jambes! s'écria-t-il d'une voix qui faisait trembler les vitres. » Hélas! ce que c'est que la gloire! Il y a eu foire à Kirschberg, et ceux qui en reviennent ne parlent plus que d'une chose, des exploits de Yéri-Hans, un canonnier qui a fini son congé et qui arrive d'Afrique : « Le canonnier a fait ceci, le canonnier a fait cela, » voilà ce qu'on entend répéter partout et ce qui finit par donner de l'humeur à Conrad. Se sentir troublé dans la possession d'une réputation acquise, il y a de quoi agacer un plus patient que lui. Il cache d'abord son dépit sous le dédain. « De ce grand canonnier, je me moque comme d'une pipe de tabac. Que le Seigneur lui fasse seulement la grâce de ne pas me rencontrer, voilà tout ce que je lui souhaite. » Au fond, cependant, Conrad n'est pas si calme qu'il en a l'air. Il faut qu'il s'assure par lui-même de la force de ce rival qu'on lui oppose. Il faut qu'il rétablisse sa supériorité. Seulement il ne veut pas avoir l'air de chercher les occasions. Il ira à Kirschberg, mais sous prétexte d'y acheter des cochons. Il ne provoquera pas Yéri, mais il fera tout ce qu'il faut pour que bataille s'ensuive. La bataille a lieu, et Conrad a le dessous ; il n'en sort qu'avec une grosse entorse. Il faut voir sa colère et sa confusion. Il en veut à tout le monde : à Yéri-Hans, qu'il accuse de l'avoir pris en traître ; aux voisins qui s'éton-

nent, comme s'il ne pouvait pas arriver à tout le monde de glisser. D'ailleurs, il y avait là un noyau de prune, et sans ce noyau!... Mais il aura sa revanche. Yéri la lui offre en effet; mais comme Yéri aime Margrédel, la fille de Conrad, il n'aura garde de pousser les choses trop loin, et il se laissera battre à cette seconde épreuve. L'amour-propre de Conrad une fois satisfait, le fermier ne se sent plus de tendresse pour son adversaire : il l'héberge, il le festoie, il lui donne sa fille. Tout le monde est content, sauf Kasper, le joueur de clarinette, qui avait dû épouser Margrédel et qui se voit mis de côté sans plus de cérémonie. Pauvre Kasper! il a de charmantes naïvetés d'amour et de jalousie. Il se réjouit d'abord de l'entorse de son oncle : « C'est le bon Dieu, se dit-il, qui, dans sa sagesse, a fait ces choses, afin que l'oncle Conrad et le grand canonnier fussent ennemis l'un de l'autre. » Il se plaint bien un peu de Margrédel, mais il se félicite encore plus : « Quand Margrédel se sera bien attristée de la sorte, elle oubliera l'autre, et je serai là pour la consoler. Nous nous marierons, et tout sera très bien. Même un jour, dans cinq, six ou dix ans, quand nous aurons des petits enfants, et qu'elle sera tranquillement assise un soir au coin du feu, je lui demanderai tout à coup : « Hé! Margrédel, est-ce que, dans un temps, tu » n'a pas eu des idées pour Yéri-Hans, de Kirschberg ? » Dis-le hardiment ; tu n'as pas besoin de te cacher. » Alors elle rougira et finira par répondre : « Comment » peux-tu croire ces choses, Kasper? Jamais, jamais » une idée pareille n'est entrée dans ma tête! » Et me

figurant cela, j'en avais les larmes aux yeux; je bénissais le Seigneur d'avoir inspiré l'idée de la bataille à l'oncle Conrad, pour avancer mon mariage avec Margrédel. »

Les illusions de Kasper ne durent pas longtemps. Il n'est que trop clair, c'est le canonnier qui est en faveur. « A quoi bon tant d'hypocrisie! se dit-il alors. Pourquoi ne pas dire tout simplement aux gens : Je ne veux plus de vous! Pourquoi me donner des *küchlen* la veille? Pourquoi me laisser espérer jusqu'à la fin? Cette conduite de Margrédel m'indignait. » Dans d'autres moments, le doute revient, et c'est l'incertitude surtout qui rend malheureux : « Ah! qu'il est triste de penser ces choses et de n'être sûr de rien! Si l'on était sûr, on prendrait son sac et l'on partirait, et plus tard, à la suite des temps, on finirait tout de même par se consoler. Voilà ce que j'ai pensé depuis bien souvent. »

Ici se place une mémorable description de repas. C'est toujours Kasper qui parle : « On pense bien qu'en ce jour, sachant qu'Yéri-Hans allait venir, je n'oubliai pas de me faire la barbe. Huit jours auparavant, en revenant de Munster, j'avais apporté tout exprès une chemise neuve, brodée de rouge au collet et sur le devant, tout ce qu'il est possible de voir de plus beau; je la mis. Je mis aussi des boucles d'oreilles d'or, une boucle d'argent en cœur sur le devant de ma chemise, mes bretelles brodées larges comme la main, mon habit vert à boutons de cuivre luisants, et mes bottes. J'étais heureux en me donnant ces soins; je rêvais à Margrédel; je pensais qu'elle me trouverait plus beau que le canonnier, et

j'en étais attendri. De temps en temps, je m'asseyais pour rêver et pour écouter ce qui se passait en bas. On allait, on venait, on causait dans la grande salle; à chaque instant, la voix forte de l'oncle Conrad s'élevait pour saluer ses convives. »

Enfin arrive le rival : « J'allais descendre, quand tout à coup l'oncle s'écrie : Le voilà! J'avais déjà le pied dans le vestibule; ce cri de l'oncle me produisit un effet étrange : je rentrai dans ma chambre, je me penchai doucement à la fenêtre, et je vis, au pied de l'escalier extérieur, devant la maison, Yéri-Hans sur un grand cheval gris pommelé, gras, luisant, la tête en l'air et la queue tourbillonnante. Il avait son magnifique uniforme de canonnier, son schako, les canons de cuivre en croix sur le devant et le panache rouge au-dessus, ce qui lui donnait un air superbe. Figurez-vous cet homme fier, sur son cheval gris qui piaffe et gratte le pavé; et, tout le long de la rampe, les convives de l'oncle Conrad qui s'appuient sur la balustrade pour le saluer. Margrédel, les bras nus, en petite toque de soie bleue et manches de chemise bien blanches, les joues roses et les yeux brillants; le gros bourgmestre, qui lève son tricorne en arrondissant son ventre comme un bouvreuil; madame la conseillère Seypel, qui sourit d'un air agréable, son grand bonnet piqué en forme de matelas sur la nuque, les joues sèches, le nez pointu, la robe montante au milieu du dos; M. le percepteur Reinhart, le père Brémer et ses deux grandes filles rousses Lotchen et Grédel, le vieux Mériane, Orchel, Catherina Vogel; figu-

rez-vous tous ces gens-là penchés les uns sur les autres, et tout autour les commères du voisinage regardant par leurs fenêtres, et la foule qui se retourne sur la foire pour contempler ce spectacle. Voilà ce que je vis, et je ne pus m'empêcher de penser que Margrédel allait être éblouie par ce bel uniforme, et que mes habits n'auraient l'air de rien auprès, ce qui me jeta dans un grand trouble. J'avais en quelque sorte honte de moi-même; j'aurais voulu me cacher, et malgré moi le chagrin me retenait là. »

Les convives sont réunis, on se met à table. « J'aurais bien des choses à dire sur ce dîner, qui dura jusqu'à trois heures; oui, j'aurais bien des choses à dire, quoiqu'il se soit passé du temps depuis. Je vois encore à la file M. le conseiller municipal Spitz, avec son long nez mince, ses gros yeux ronds et sa perruque à queue de rat qui frétille, je le vois grignoter et rire à chaque parole de l'oncle Conrad; et, près de lui, le gros bourgmestre chauve, qui lève le coude et qui boit en regardant le plafond d'un air d'extase; et mademoiselle Sophia Schlick, la maîtresse d'école de Margrédel, deux petites anglaises au coin des yeux, et quatre cheveux tendus sur le front, comme les cordes d'une épinette, je l'entends répéter sans cesse : « Quel malheur! quel malheur d'avoir déjeuné si tard! je n'ai plus d'appétit! » Ce qui ne l'empêchait pas de ravager les plats de saucisses, les pâtés, les *küchlen*, les *kugelhopf* et tout ce qui se présentait sur la table; et madame Wagner, la femme de l'ancien brigadier de gendarmerie, grosse, grasse, jaune,

un bonnet à grands rubans rouges autour de sa tête crépue, et les grands anneaux de ses boucles d'oreilles descendant jusqu'au bas de ses joues pendantes; je la vois se reculer de la table en soupirant à chaque nouveau service, et, finalement, piquer dans son assiette, le bras tendu. Et M. le percepteur Reinhart, qui prenait des pilules trois jours avant les repas de noces et de fêtes où ses nombreux amis l'invitaient; et le vieux Mériane, qui claquait de la langue chaque fois qu'il vidait son verre, et murmurait tout bas : « Ça, c'est du trente-» quatre de Kütterlé; ça, c'est du Rengin de l'année der-» nière; ça, c'est du Drahenfeltz, » ainsi de suite, sans » s'inquiéter du reste. »

Je cite encore la scène des adieux, et je finis. « Dans le vestibule, Margrédel, impatiente de voir Yéri, passait justement avec la cafetière; mes genoux plièrent, et d'une voix tremblante : « Adieu, Margrédel, lui dis-je. » Elle me regarda tout étonnée. « — Eh! c'est toi, Kasper? — Oui, c'est moi... Adieu, Margrédel! — Tiens, tu t'en vas? — Oui... je m'en vais... pour assez longtemps. » Et je la regardai dans le blanc des yeux; elle paraissait me comprendre et deviner que je partais pour toujours. Je le vis bien à son trouble. Moi, je pleurais intérieurement; je sentais comme des larmes tomber une à une sur mon cœur. Cependant, raffermissant un peu ma voix, je dis : « Portez-vous bien... Soyez heureuse pendant que je ne serai plus là... » Alors elle s'écria : « Kasper! » Mais elle ne dit pas un mot de plus; et, comme j'attendais, elle ajouta tout bas, les yeux bais-

sés : « Je t'aimerai toujours comme un frère, Kasper! » Alors moi, ne pouvant me retenir, je lui pris la tête entre les mains, et l'embrassant au front : « Oui... oui... je sais cela! lui dis-je en baissant la voix; c'est pour ça que je m'en vais... Il faut que je parte... Ah! Margrédel, tu m'as déchiré le cœur! » Et, ayant dit cela, je courus sur l'escalier en sanglotant. Il me sembla entendre quelqu'un qui m'appelait : « Kasper! Kasper! » mais je n'en suis pas sûr; c'étaient peut-être mes sanglots que j'entendais. »

Je le répète, ce conte est achevé en son genre. On ne peut rien imaginer de plus agréable. C'est juste et simple avec charme. Puis quel repos, grand Dieu! quand on prend un livre tel que celui-ci au sortir de quelque volume tout retentissant des coups de grosse caisse et de la voix enrouée du charlatan! La force est une belle chose, mais elle dégoûte dès qu'elle est employée à des tours de force; quant à la grâce, elle a cet avantage qu'elle ne sort jamais de son rôle, qu'elle est toujours ce qu'elle est, l'enchantement des yeux, la vraie satisfaction de l'esprit.

IV

Nos deux conteurs nous avaient déjà donné mainte nouvelle alsacienne, lorsqu'ils eurent la bonne fortune de rencontrer un filon nouveau et plus riche, les souvenirs militaires de cette même région dont ils ont fait

comme leur domaine. Les nations, en effet, se sont plus d'une fois entre-choquées sur ces frontières. L'Alsace est la porte par laquelle les armées de la République et de l'Empire ont incessamment débouché sur l'Allemagne. Plus tard, lorsque changea la fortune des armes, l'ennemi eut à forcer les défilés des Vosges pour arriver dans les plaines de la Champagne. Où trouver plus vivante que sur les bords du Rhin la légende populaire de l'héroïsme et des souffrances de nos soldats?

MM. Erckmann et Chatrian ont, dans trois récits, retracé trois époques de la grande guerre. *Madame Thérèse* est un épisode de la campagne de 93, celle qui se termina par les victoires de Hoche et la levée du siège de Landau. *Le Conscrit de* 1813 est l'histoire de la campagne de Saxe. Enfin, *le Fou Yégof* raconte les efforts des montagnards alsaciens pour barrer le passage à l'invasion de 1814.

J'ai dit quel est le talent de nos écrivains ; je n'y reviendrai pas. On retrouve, dans leurs contes militaires, toutes leurs qualités : l'observation, la naïveté, la rustique poésie. En même temps, et comme il sied au sujet, on y sent l'odeur de la poudre. Le récit s'anime. On y voit les grands événements par leurs petits côtés, si l'on veut, mais par leurs côtés les plus vrais. On touche au doigt ce que c'est que la guerre, c'est-à-dire ce qu'il y a tout ensemble de plus admirable et de plus horrible au monde.

C'est la mode aujourd'hui de vanter Stendahl. On cite surtout sa bataille de Waterloo ; joli récit, en effet, et

qui a ceci de piquant qu'on assiste à l'action sans s'en douter, pour ainsi dire, et sans rien savoir de ce qui se passe. Nos romanciers alsaciens ne s'y sont pas pris tout à fait de même. Leur relation est bien celle du soldat qui ne voit guère plus loin que sa compagnie ou son bataillon, mais ce bataillon est en marche ; il a son histoire ; il est porté en avant par le succès, il est entraîné par les déroutes. Vienne le jour décisif, et il jouera son rôle. On sent, dans cette poignée d'hommes, passer le souffle qui anime l'armée entière. MM. Erckmann et Chatrian ont admirablement saisi la guerre à ce point de vue du simple fantassin. Leur bataille de Leipzig, entres autres, est une très belle chose.

Ils ne cherchent point à dissimuler les souffrances sans nom et sans nombre dont se composent les triomphes militaires. Les frontières envahies, le foyer domestique violé, les populations chassées comme des troupeaux, les longues files des charrettes de blessés, la lente mort de l'hôpital, la mort souvent lente aussi du champ de bataille : voilà ce que représente la moindre des conquêtes dont les nations sont si fières. Nos écrivains n'affichent aucune sensiblerie philanthropique, mais il est telles de leurs pages qui éveillent dans l'esprit d'étranges doutes sur la valeur de la gloire humaine : « Tout ce que demandaient les soldats, c'était de se battre ; car, à force de marcher et de dormir dans la boue, à force d'être à la demi-ration et rongés par la vermine, ils avaient pris la vie en horreur. Chacun pensait : Pourvu que cela finisse d'une façon ou d'une autre... c'est trop

fort, cela ne peut durer! » Une simple et pathétique réflexion vient parfois augmenter encore ce que ces tableaux ont de poignant. « La pluie avait cessé. Nous fîmes le souper en cet endroit; mais rien ne pouvait me réchauffer, c'est là que j'attrapai les fièvres. J'avais froid à l'intérieur et mon corps brûlait. Je n'étais pas le seul au bataillon dans cet état, les trois quarts souffraient et dépérissaient aussi. Depuis un mois, ceux qui ne pouvaient plus marcher s'étendaient par terre en pleurant et appelaient leur mère comme de petits enfants. Cela vous déchirait le cœur. La faim, les marches forcées, la pluie et le chagrin de savoir qu'on ne reverra plus son pays ni ceux qu'on aime, vous causaient cette maladie. Heureusement les parents ne voient pas périr leurs enfants le long des routes; s'ils les voyaient, ce serait trop terrible : bien des gens croiraient qu'il n'y a de miséricorde ni sur la terre ni dans le ciel. »

Si nos conteurs ne se laissent pas assez enivrer par la gloire militaire pour devenir indifférents aux misères qu'elle dissimule, ils se laissent gagner cependant aux sentiments contagieux qui, dans les grandes occasions, s'emparent d'une nation et font son héroïsme. Ils partagent les instincts aveugles et profonds de la foule. Ils ont la fibre populaire. Les droits de l'homme ont eu des représentants atroces ou ridicules, mais la doctrine de 89 n'en avait pas moins sa vérité idéale. « Nous ne sommes pas cent mille hommes ni deux cent mille, s'écrie madame Thérèse, nous sommes six millions de paysans qui voulons manger nous-mêmes le pain que nous avons

gagné péniblement par notre travail. C'est juste, et Dieu est avec nous. » Il y a quelque chose de semblable dans le point d'honneur militaire. Le soldat de Leipzig ne peut s'empêcher de reconnaître dans nos revers de justes représailles : « Maintenant, se dit-il, tout l'univers est contre nous... tous les peuples demandent notre extermination... Ils ne veulent plus de notre gloire ! » Cependant le patriotisme n'abdique point : « On songeait ensuite qu'on avait pourtant l'honneur d'être Français, et qu'il fallait vaincre ou mourir. » Il en est de même du montagnard alsacien repoussant avec dédain les proclamations d'un ennemi qui envahit le territoire national sous prétexte que Napoléon Bonaparte est un usurpateur. Ces divers sentiments ont été très bien saisis par MM. Erckmann et Chatrian.

Ainsi ces écrivains ont commencé par nous donner des récits de village, dans lesquels ils font passer devant nous, avec les beautés naturelles des Vosges, avec les mœurs et les costumes de l'Alsace, toute une galerie de portraits originaux : l'antiquaire, le capucin, le rabbin, l'aubergiste, le fermier anabaptiste, le contrebandier, le joyeux bourgeois, le pauvre maître d'école. Chacun de leurs contes semblait l'emporter sur le précédent par la vérité et le goût. Rien assurément n'indiquait que cette veine fût épuisée, lorsque d'eux-mêmes ils ont su en trouver une autre. Ils ont fait du récit militaire une variété de l'histoire villageoise. Ils nous ont montré le paysan et l'artisan sous les drapeaux, héros malgré eux, emportant dans leurs cœurs les souvenirs du pays natal,

représentant, sans trop le savoir, les idées de leur siècle, contribuant pour leur part aux événements qui changent le monde. Tout cela, MM. Erckmann et Chatrian l'ont retracé avec un art très sûr et très fin. Ils ont accompli cela, et ils n'ont pas voulu tenter autre chose. Ils se sont cantonnés dans un genre modeste, mais ils y ont approché de la perfection. Ils ont fait preuve de ce qu'on pourrait appeler les qualités morales de l'artiste, la discrétion, la simplicité. Le succès le plus flatteur a couronné une si franche inspiration. Pourquoi ne le dirait-on pas dès aujourd'hui : cette série d'ouvrages, à la fois si nouveaux, si sains et si sincères, est un durable enrichissement de notre littérature.

Juin 1864.

II

ÉTUDES SUR LES MORALISTES FRANÇAIS

PAR M. PREVOST-PARADOL

On ne peut lire une page du nouveau volume de M. Prevost-Paradol sans y reconnaître l'un des écrivains les plus accomplis de notre temps. Il y a là une dédicace, entre autres, où l'on trouve comme réuni et concentré tout ce qui fait le charme de sa manière d'écrire : la veine facile, le trait fin, la simplicité de bon goût, l'élégante distinction. De l'art, sans doute, et beaucoup, mais un art trop délicat et trop savant tout à la fois pour appeler l'attention ; le besoin d'adoucir les teintes plutôt que de forcer les tons, de laisser deviner les intentions plutôt que de les souligner ; quelque chose, en un mot, d'éminemment français et qui rappelle nos meilleures traditions nationales.

Les conditions de l'art d'écrire sont fort différentes, en France, de ce qu'elles sont dans d'autres pays. Cela tient à ce que notre littérature classique est plus ancienne, et à ce que, par sa perfection même, elle a exercé un

plus grand ascendant. De là une règle établie, un usage reçu, partant moins de liberté. Rien de semblable en Allemagne, où la littérature date d'hier et où il n'y a pas encore de prosateur. Chacun y écrit comme il lui plaît, au hasard, cherchant sa voie, faisant sa langue. La liberté est déjà moindre en Angleterre. Le XVIIIe siècle fut pour les Anglais ce que le règne de Louis XIV avait été pour nous. Ils eurent alors des écrivains assez éminents pour trouver des imitateurs, et assez nombreux pour faire masse et autorité. Pope, Swift, Addison, Steele, et plus tard Johnson, Goldsmith, Hume, ont constitué la langue écrite telle à peu près qu'elle existe encore aujourd'hui. Il n'y a, pour reconnaître l'influence que ces auteurs ont exercée à cet égard, qu'à comparer avec l'anglais du règne d'Anne ou des premiers Georges, l'état d'indétermination, si j'ose m'exprimer ainsi, où elle était encore du temps d'Élisabeth, dans la traduction de la Bible et dans Shakespeare. D'un autre côté, la littérature classique des Anglais, moins ancienne et moins parfaite que la nôtre, formée par des écrivains élégants plutôt que par des hommes de génie, qui n'a point de noms à opposer à ceux de Pascal ou de Bossuet, de Racine ou de La Fontaine, cette littérature a dû creuser un sillon moins profond, laisser sur les habitudes littéraires une moins vive empreinte, fonder une tradition moins forte. De là des allures plus individuelles; mais la conséquence en est aussi que la langue, en Angleterre, est moins faite et la prose moins parfaite. Addison est un écrivain élégant, Southey un écrivain pur, Macaulay un incompa-

rable rhéteur, mais on chercherait en vain, chez les Anglais, toute une école de prosateurs accomplis tels que ceux qui font l'honneur des lettres françaises. On écrit suffisamment bien en Angleterre; on n'y écrit pas excellemment. Il n'y a pas, en ce moment, de l'autre côté de la Manche, un seul auteur qu'on lise pour le plaisir de la diction et la satisfaction du goût. En un mot, la prose n'y est pas un art, et cela tient, je le répète, à ce que les conditions du style y sont différentes de ce qu'elles sont chez nous.

L'effet d'une longue tradition, établie par de nombreux précédents et de grands modèles, a été de fixer notre langue plus qu'aucune autre langue moderne. On ne trouverait pas ailleurs un dictionnaire, semblable à notre dictionnaire de l'Académie qui, non content de déterminer le mot qui se dit, nous enseigne encore quelles alliances ce mot peut former, quelles constructions il admet ou il rejette. La langue française se compose, en quelque sorte, de pièces toutes préparées, de locutions toutes faites, qu'on peut introduire dans des combinaisons nouvelles, mais sans jamais les modifier elles-mêmes. Il en est de ces manières de dire comme d'un métal que chacun a le droit de couler dans un moule de sa façon, mais à condition d'en respecter l'aloi. Écrire en français ne ressemble à rien tant qu'à une traduction d'une langue en une autre : il s'agit de faire passer l'idée dans une forme donnée, de l'y accommoder, de les plier l'une à l'autre jusqu'à ce qu'on arrive enfin à les concilier et à les marier pleinement. Lutte ardue, difficulté qui fait de l'art d'écrire le plus laborieux comme le plus délicat des arts,

mais, en même temps, source de charmantes surprises, de subtiles jouissances, toutes semblables à celles qu'on éprouve en voyant l'orateur achever sa période, le poète fixer une grande pensée dans un vers harmonieux.

Voilà pour les conditions, en quelque sorte matérielles, que la langue française impose à ceux qui veulent s'en servir. Les novateurs les plus résolus ne peuvent s'en affranchir. En vain ils ont tenté çà et là d'assouplir la syntaxe, comme ils avaient réussi à agrandir le vocabulaire : ils n'ont point fait de conquête solide en ce genre. La langue supporte moins encore le solécisme que le barbarisme. Mais à côté des exigences du langage, l'art d'écrire a, chez nous, des règles plus cachées, plus insaisissables, qui ne sont autre chose que l'expression même de notre génie national, et qui se résument en un seul mot, le goût. Je sais bien que le mot ni la chose ne sont aujourd'hui en faveur. Le romantisme a été un grand effort pour acquérir les qualités qui manquaient à l'esprit français, et il est juste de reconnaître que cet effort a au moins réussi à nous faire perdre les qualités dont nous nous piquions jadis. Une révolution a été accomplie, et rien n'empêche de croire qu'elle ne soit définitive. Le goût, c'est le travail qui se cache, et nous voulons aujourd'hui que le procédé se montre; c'est l'effort qui se dissimule, et nous n'aimons aujourd'hui que la difficulté vaincue; c'est la délicatesse, et nous n'apprécions que la force; c'est la mesure, et nous applaudissons précisément à ce qui est démesuré. Le crayon, autrefois, n'était jamais assez léger, aujourd'hui il troue le papier. Les tons de-

vaient être harmonieux, il faut maintenant qu'ils soient éclatants. L'expression ne s'adresse plus à l'esprit, mais aux sens; on va à la chasse des mots étranges; le plus grand écrivain est celui qui dispose du vocabulaire le plus étendu. Puis chacun se sent obligé de raffiner sur son prédécesseur. Après le bizarre, vient l'extraordinaire; après le violent, le brutal, et, comme on se blase vite à ce régime, on s'ingénie à inventer sans cesse de nouveaux excitants pour les palais émoussés. On cherche alors des plaisirs dans ce qui passait autrefois pour affreux ou dégoûtant. La littérature finit par offrir quelque chose de semblable à ces amours à la de Sade, qui avaient besoin de convulsions et de sang. Et ne croyez pas qu'on s'en cache; on s'en pique bien plutôt; on voit, dans ces aberrations, un signe de haute race; on prend pour devise ce vers d'un poète moderne :

Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts!

Il est un autre genre qui ne jure pas moins avec nos anciens usages. Les lettres françaises ne savaient point jadis ce que c'est que distinguer la forme du fond. Parcourez nos écrivains célèbres, les plus légers comme les plus graves, et vous trouverez chez tous, à des degrés divers, l'invention ou la raison. On ne parlait que lorsqu'on avait quelque chose à dire. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Le romantisme, qui nous a enseigné à préférer la force à la mesure, nous a aussi appris à

subordonner le fond à la forme. Le fameux principe de l'art pour l'art a été entendu en ce sens que les sons et les images ont une valeur par eux-mêmes. On a créé un genre, celui de la fantaisie, qui consiste à faire passer sous les yeux du lecteur des mots sonores, des comparaisons pittoresques, des effets de couleur et de lumière, sans autre but que de plaire ou d'étonner. On est ainsi parvenu à séparer le langage de toute idée, de tout sentiment même, pour en faire une pure matière à sensation. La grande habileté, c'est de ciseler des phrases comme on ciselle un métal, d'exécuter toute espèce de variations brillantes sur le premier thème venu. L'écrivain n'est plus un penseur, c'est un virtuose; il n'a plus besoin de sens, de connaissance, d'esprit, de passion, de gaieté : on ne lui demande qu'une chose, l'imprévu.

Il faut avouer que M. Prevost-Paradol est un peu fourvoyé dans un monde littéraire ainsi fait. Le respect des modèles, la conviction que les vieux mots suffisent à dire les choses neuves, l'aversion pour la phrase purement sonore, le goût natif pour ce qui est décent et correct, le sentiment de la nuance, un amour de la mesure qui se plaît à y voir le signe distinctif du beau et même du vrai, le don de la période, ce rythme léger d'une pensée qui se déroule sans peine parce qu'elle n'a pas cessé d'être maîtresse d'elle-même : toutes ces qualités et bien d'autres font à M. Prevost-Paradol, dans notre littérature contemporaine, une place qui n'excite guère moins le dédain des uns que l'envie des autres. est impossible d'être à la fois plus Français et moins

de son temps. Trop jeune, trop vivant, trop brillant, pour qu'on le déclare attardé ou vieilli, il fait plutôt l'effet d'un homme simplement bien mis, et tombé, qu'on me passe le mot, parmi les rapins de l'atelier. M. Prevost-Paradol est dans les lettres ce qu'il est en politique : la modération de son caractère, la délicatesse de son talent, la distinction de sa nature, lui impriment, bon gré mal gré, un cachet d'aristocratie. Il est condamné à rester cher à quelques esprits de même race, importun ou suspect au grand nombre. Il faut qu'il s'y résigne : il ne fera jamais que les délices de trois cents lecteurs d'élite à Paris.

Un exemple fera mieux saisir la différence que j'ai voulu marquer entre l'ancienne et la moderne école de style. Aussi bien, il en est de M. Prevost-Paradol comme de tous les écrivains éminents : on ne le fait bien connaître qu'en le citant. Je prends à dessein un morceau où il est précisément question de la manière d'écrire : « Chacun, dit notre auteur, suit son chemin vers la postérité, et il n'en est point de mauvais qui y conduise. A vrai dire, l'écrivain ne choisit guère ce chemin ; il y est doucement engagé par la nature, et il se ferait une violence inutile en essayant de se détourner vers un autre. Les idées s'offrent à chacun de nous sous des aspects variés, et provoquent en nous des mouvements divers, que l'art peut régler sans en altérer sensiblement le cours. Il en est que l'inspiration envahit comme un flot brûlant, qui peuvent à peine la soutenir, qui en sont étourdis et presque enivrés, comme il arriva un jour à

Rousseau, jusqu'à ce que la pensée qui les oppresse se condense en eux-mêmes et se fasse jour au dehors par un large courant d'éloquence ; et alors même, ils savent bien qu'ils n'expriment qu'une faible partie de ce qu'ils sentent, et que le meilleur de cette rosée céleste est remonté, en s'évaporant, vers les régions mystérieuses d'où elle était descendue. Il en est d'autres que les idées hantent et lutinent comme une troupe de nymphes sauvages et légères, qui les poursuivent, les atteignent, les captivent, les ornent avec amour et nous les amènent enfin, familières et souriantes, couvertes d'une gracieuse parure. D'autres encore, ouvriers ingénieux et habiles, vont par les chemins et ramassent non point quelque diamant rare, non point quelque perle introuvable, mais quelques-uns de ces cailloux sur lesquels ont glissé les yeux de tout le monde, et qui ont été longtemps foulés par le pied dédaigneux du passant : ils les nettoient avec patience, les dépouillent de leur rude enveloppe, les taillent enfin avec art, et les couvrent de facettes si heureusement disposées, si adroitement polies, que la lumière, en s'y jouant, y produit mille effets nouveaux et permet à peine de les reconnaître ; et, comme ils sont de nature vulgaire et d'usage commode, ils courent désormais de main en main et accroissent la richesse commune de l'humanité. »

L'auteur laisse percer ici à chaque ligne les préoccupations de son goût. Un écrivain, pour lui, est un homme qui ne parle pas pour le seul plaisir de parler. Que l'inspiration le domine, qu'il s'applique à tourner

élégamment des lieux communs, ou qu'il s'abandonne aux caprices de son imagination, ce sont toujours des idées qu'il exprime, une pensée qu'il veut faire connaître. Mais M. Prevost-Paradol trahit encore mieux à quelle école il appartient par les procédés de son style. Ce ne sont pas les images qui y font défaut assurément ; elles y sont, au contraire, aussi nombreuses qu'appropriées et charmantes. Impossible, en distinguant les divers genres d'esprit, de les marquer chacun à son tour d'une comparaison plus heureuse. L'œil vient au secours de l'intelligence, il voit et fait voir. Toutefois, et malgré le rôle considérable de l'image dans le morceau que j'ai cité, on sent que ce rôle est subordonné, qu'elle n'est pas là pour son propre compte, qu'elle n'a pas pour but de distraire l'esprit, mais au contraire de le ramener et de le fixer sur la pensée de l'écrivain. Ajoutez à cela la nature de ces images : elles ne sont pas cherchées au loin ; elles restent simples, gracieuses. L'auteur, enfin, n'y insiste pas, mais les abandonne aussitôt qu'elles ont fait leur service. Il y a loin de là à la manière des nouveaux maîtres, qui ne parlent que pour peindre, qu ne savent exprimer sans décrire, chez lesquels l'image prend possession de la phrase, s'y établit en maître, y étouffe la raison, et, s'adressant à tous nos sens pour les blesser tous, offense, aveugle, stupéfie !

Mais en voilà assez sur les qualités d'écrivain de M. Prevost-Paradol ; j'aurais l'air, en m'y arrêtant davantage, de n'attribuer qu'un mérite d'agrément aux études qu'il vient de publier. Rien n'est plus loin de ma pensée.

Quoiqu'on ait beaucoup écrit sur nos moralistes, je ne crois pas qu'on les ait jamais fait mieux connaître, par une analyse plus profonde et plus exacte. Des cinq auteurs que nous désignons par excellence sous ce nom de *moralistes,* il en est qui sont purement descriptifs, tandis que les autres, Pascal et Vauvenargues, ont sans doute présenté de vives peintures de la nature humaine, mais avec l'intention d'instruire ou de corriger le lecteur. Dogmatiques ou descriptifs, du reste, ils se distinguent tous nettement les uns des autres : chacun a son tour d'esprit particulier, sa manière de voir et de sentir, et c'est ce que M. Prevost-Paradol excelle à marquer. Montaigne, La Rochefoucauld et La Bruyère se ressemblent par le malin plaisir qu'ils trouvent à prendre l'homme sur le fait de ses faiblesses ou de ses ridicules; mais en même temps quelle différence entre ces écrivains ! Ce que Montaigne cherche dans l'homme, c'est la variété, l'inconséquence, partant l'incertitude, et cette incertitude, il l'aime parce qu'il y trouve « je ne sais quel sentiment de pleine indépendance et d'entier détachement. » Il y trouve plus que cela, la sagesse même, puisque l'âme « sera d'autant plus en équilibre, d'autant plus éloignée des désirs immodérés et des actions violentes, qu'elle sera mieux instruite de sa propre ignorance, de sa faiblesse et du néant de tout ce qui agite les hommes ». Aussi est-il arrivé qu'un livre qui semblait devoir être le manuel du scepticisme, est devenu « une perpétuelle leçon de tempérance et de modération, puisque toute opinion extrême y est combattue et

qu'on y sent partout le désir d'être équitable ». La Rochefoucauld ressemble à Montaigne par la sagacité avec laquelle il pénètre les mouvements cachés des cœurs, et par le plaisir qu'il trouve à en saisir les secrets, mais il diffère de l'auteur des *Essais*, en ce que, de ses découvertes, il ne tire, ni pour lui-même, ni pour les autres, aucun fruit de sagesse ou de bonheur. La Rochefoucauld est un satirique plutôt qu'un moraliste. « Il se complaît dans la seule vue de la vérité, » dit M. Prevost-Paradol; ajoutons qu'il s'y complait d'autant mieux qu'elle est plus fâcheuse; il la croit d'autant plus volontiers vraie qu'elle est à la fois plus paradoxale et plus outrageante. Chose étrange! là est justement l'une des causes de la popularité de La Rochefoucauld. Selon une remarque ingénieuse de notre écrivain, et qui prouve que M. Paradol, lui aussi, est de la famille des moralistes, « le désir de croire est voisin du plaisir d'apprendre ». En d'autres termes, on est disposé à accepter une vue nouvelle par cela seul qu'elle est nouvelle, inattendue, frappante, et qu'à ce titre, elle paraît étendre le cercle de notre expérience. De là vient aussi que nous sommes souvent gagnés d'avance aux opinions qui, au premier abord, nous avaient le plus choqués. Il faut donc se défier de La Rochefoucauld, et se demander s'il est toujours aussi vrai qu'il paraît l'être. J'ai des doutes à cet égard. C'est un enfantillage assurément de décrier l'impitoyable satirique, sous prétexte qu'il donne de la nature humaine des idées désolantes ou dégradantes; il ne s'agit pas de

savoir si le portrait est flatteur, mais s'il est ressemblant. Toutefois la laideur d'une image n'en garantit pas non plus nécessairement l'exactitude. La Rochefoucauld est plus spécieux que vrai, il est plus cynique que sage, plus homme du monde que philosophe. L'amour-propre qu'il érige en principe de nos actions n'est pas tout à fait, comme le veut M. Prevost-Paradol, « le principe même de la vie et du mouvement dans le monde, ce que la philosophie appelle dans son sévère langage : l'être et la tendance à persévérer dans l'être ». Ne nous hâtons pas de rapprocher ainsi La Rochefoucauld de Spinosa. Ce dernier a reconnu une loi universelle de la vie, le premier a généralisé des observations superficielles; le mobile des actions humaines, selon l'auteur des *Maximes*, n'est pas tant l'instinct caché du moi que les calculs réfléchis de l'intérêt bien entendu. Eh bien, c'est précisément en cela qu'il se trompe. La nature humaine est plus spontanée qu'il ne croit, et la psychologie de notre moraliste me paraît moins vraie et moins profonde qu'elle n'a l'air de l'être.

Le caractère propre de La Bruyère est aussi finement accusé que celui des écrivains précédents. La Bruyère n'est pas un sage comme Montaigne, il est plutôt un satirique comme La Rochefoucauld, toutefois avec cette différence que l'auteur des *Maximes* s'occupe uniquement de la source de nos passions, tandis que l'auteur des *Caractères* est plutôt attiré par « leur physionomie extérieure, leur allure involontaire ou calculée, leur marche et leur effet dans le monde, leur combinaison

avec les accidents de la vie et avec l'ordre de la société... Aussi, ajoute M. Prevost-Paradol, a-t-il peint les hommes par leurs dehors plutôt qu'en eux-mêmes ; mais, comme les dehors de nos passions ne changent guère et s'accommodent seulement à la variété des temps et des lieux, il a plus d'une fois touché ce qui ne passe pas à travers ce qui passe, et l'homme éternel se rencontre souvent dans son livre à côté de l'homme de son siècle et de son pays. »

Nous voici arrivés à Pascal et à Vauvenargues. Ce sont proprement deux adversaires, et cependant ils se ressemblent par des préoccupations d'enseignement et de moralité. La Bruyère peint pour peindre et pour amuser ; La Rochefoucauld se pique d'étonner, de scandaliser peut-être ; Montaigne ne voit dans les hommes que les preuves vivantes de l'incertitude qui sied au sage ; mais Pascal veut faire des chrétiens et Vauvenargues des hommes vertueux. L'un et l'autre ont étudié la nature humaine, et cela avec le désir d'agir sur elle. C'est là, du reste, toute leur ressemblance. Vauvenargues regarde l'homme comme un fait au delà duquel il n'y a lieu de rien chercher ; il l'admet avec ses passions, ses vices mêmes ; il ne sait ce que sont les contradictions dont parle Pascal ; il veut tirer le meilleur parti de ce que nous sommes. Il y a plus : ainsi que M. Prevost-Paradol l'a fort bien vu, la morale de Vauvenargues a ceci de remarquable, qu'elle repose sur la négation du libre arbitre. Il y a, sur ce sujet, parmi les fragments de cet écrivain, un morceau d'une observation profonde, d'une psychologie

déliée, qui fait de la liberté morale une illusion de la conscience humaine, et où l'on est fondé à chercher le dernier mot de l'auteur et comme le lien secret de toutes ses doctrines. Vauvenargues nous offre l'exemple très digne d'attention d'une philosophie de la vie humaine étrangère à des notions qu'on regarde généralement comme inséparables de la morale.

L'étude sur Pascal me paraît le morceau capital du volume. Après tant de récents travaux sur cet écrivain, M. Prevost-Paradol a trouvé le moyen d'être encore neuf et intéressant. On n'avait pas encore si bien analysé les *Pensées*, distingué d'une manière si lumineuse les deux parties dont devait se composer ce livre, et dont l'une était destinée à nous montrer dans le christianisme la seule hypothèse capable d'expliquer l'homme et le monde, tandis que la seconde nous aurait proposé la foi chrétienne comme le seul parti que nous puissions prendre si nous voulons consulter nos véritables intérêts.

L'analyse de M. Prevost-Paradol n'a qu'un défaut, c'est d'être trop simple. Il ne faut jamais oublier, en parlant des *Pensées*, de quelle manière ce livre a été fait. L'auteur écrivait sur des feuilles volantes toutes les idées qui lui venaient à l'esprit, et qui, de loin ou de près, lui paraissaient propres à entrer dans l'ouvrage qu'il méditait. Cet ouvrage, il n'en avait pas, dès l'origine, arrêté le plan, ni même fixé l'idée fondamentale. Il cherchait, il essayait, il tâtonnait. Ne craignant point de se corriger, ni même de se contredire, puisqu'il écrivait uniquement pour lui-même, il prenait et abandonnait successivement

des voies diverses. D'ailleurs, quelque soumis que fût Pascal, il n'était pas complètement d'accord avec lui-même. Bien des vues et des inspirations opposées se combattaient dans ce génie pénétrant. Il croyait, il croyait de toutes les forces, j'allais dire de toute la fièvre de son âme, mais il s'en fallait de beaucoup qu'il eût amené toutes ses pensées à l'unité d'une croyance paisible. Tantôt il est frappé du désaccord entre la foi et la raison, et alors, doutant de la persuasion même, il veut qu'on devienne chrétien par un acte de parti pris aveugle et désespéré. Tantôt, au contraire, il a reconnu que la révélation jette des lumières inattendues sur les problèmes de notre existence, et il se flatte de trouver dans cette circonstance une preuve de la divinité du christianisme. Aujourd'hui, il semble plein de confiance dans les arguments les plus usés de l'apologie religieuse; il parle figures et prophéties ; il rappelle les destinées du peuple juif et les triomphes de l'Église persécutée. Demain, il se méfiera de ces démonstrations et en demandera de plus efficaces, sinon de plus rigoureuses, aux voix secrètes du cœur ou au spectacle des vertus inspirées par l'Évangile. Encore un jour, nouveau changement : les preuves morales ne sont pas proprement des preuves, et la raison ne réussit que trop à les éluder ; quant aux faits historiques, ils sont éloignés et les témoignages qui les établissent auraient besoin d'être eux-mêmes établis : nulle isssue donc, nul espoir, si Dieu ne se manifeste comme aux jours d'autrefois ! Eh bien, il le fera, il l'a fait ! N'est-ce pas lui qui naguère a guéri la petite

Périer par l'attouchement de la sainte épine ? Et ne peut-il pas éclairer ses élus par des visions merveilleuses, semblables à celle dont Pascal lui-même a été honoré, et dont le témoignage écrit est là, sur lui, cousu dans la doublure de son pourpoint?

Telles sont les velléités de doute et de foi qui se succèdent dans l'âme de Pascal. Il faut le dire, les *Pensées* ne sont pas un livre, ce ne sont pas même les fragments d'un livre : ce sont des lignes hardiment poussées dans tous les sens, des recherches qui se croisent et se heurtent, des saillies, des essais, des conjectures. Une seule chose perce au milieu de tout et fait l'unité de ces feuilles sibyllines : la foi d'un croyant très fervent aux prises avec le doute d'un sceptique très hardi.

Il est temps de prendre congé de M. Prevost-Paradol. Aussi bien, j'espère avoir fait comprendre tout ce qu'il y a d'instruction et de mérite solide dans ces pages, où l'on serait tenté d'abord de n'admirer que la facilité, le bon goût et l'agrément. M. Paradol vient de s'élever, comme critique littéraire, au rang où il s'était déjà placé comme écrivain politique : il ne pouvait viser plus haut.

Février 1865.

III

MADAME D'EPINAY[1]

Madame d'Épinay pouvait avoir une quarantaine d'années quand elle résolut d'écrire l'histoire de sa vie. Elle l'écrivit sous forme de fiction, mais d'une fiction si transparente qu'on ne comprend guère à quoi elle pouvait servir. Au lieu de parler à la première personne, l'auteur met son récit dans la bouche d'un M. de Lisieux, tuteur de l'héroïne, ce qui n'empêche pas celle-ci d'intervenir le plus souvent pour son compte, soit par des lettres que le tuteur a soin d'insérer dans sa relation, soit par un journal intime que sa pupille lui communique, et dont il fait le même usage. Quant aux noms propres, ils étaient déguisés. Madame d'Épinay prenait celui d'Émilie. Son mari devenait M. de Montbrillant; Grimm, Rousseau, Diderot étaient transformés en Volx, René et Garnier. A cela, du reste, se bornait le roman; sous cette invention assez lourde et compliquée se trou-

1. *Mémoires de madame d'Épinay,* édition nouvelle et complète, avec des additions, des notes et des éclaircissements inédits. par M. Paul Boiteau, 1863, 2 vol. in-8°.

vaient de véritables Mémoires, aussi sincères que peut l'être un ouvrage de ce genre, et presque sans mélange de faits ni de personnages imaginaires. Vers la fin seulelement, et pour donner une conclusion à l'ouvrage, Volx devenait aveugle, et madame de Montbrillant consacrait sa vie à le soigner. Ce soi-disant roman n'eut d'abord qu'une demi-publicité : madame d'Épinay ne songeait point à le faire imprimer, et se contentait de le lire chez elle, à quelques intimes. A sa mort, le manuscrit passa entre les mains de Grimm qui, en quittant la France, le laissa à son secrétaire, M. Lecourt de Vilière. Le célèbre bibliographe M. Brunet acheta l'ouvrage des héritiers de ce dernier, et le publia en 1818, non pas toutefois sans lui avoir fait subir des modifications qui sembleraient téméraires s'il se fût agi de tout autre écrit, mais qui étaient ici de rigueur, et qui ont certainement contribué à la fortune du livre. M. Brunet et un homme de goût qui l'assista, M. Parison, ne craignirent point de retrancher des longueurs, des redites, des récits de contestations judiciaires. En même temps, ils percèrent à jour la fiction dont l'auteur s'était enveloppée, et, n'en retenant que les traits généraux, allant même jusqu'à rétablir les noms propres, ils rendirent au prétendu roman son caractère biographique. Grâce à ces soins judicieux, l'ouvrage eut un grand succès. Il en parut jusqu'à trois éditions en six mois. Les *Mémoires de madame d'Épinay* n'ont cessé depuis lors de passer pour l'un des écrits les plus piquants de notre littérature dans le genre des souvenirs personnels, pour l'un des plus instructifs parmi

ceux qui nous font connaître le dix-huitième siècle. Aussi doit-on savoir gré à M. Boiteau de nous en avoir donné une nouvelle et meilleure édition. Je dis meilleure, car il a pris la peine de recourir au manuscrit, de s'assurer, par ses propres yeux, que les premiers éditeurs n'avaient pas été trop sévères dans leurs retranchements, d'augmenter la clef des pseudonymes qui figurent dans le récit, enfin de joindre au texte des notes utiles. Je n'ai que deux griefs contre M. Boiteau. Le premier, c'est de ne nous avoir pas donné un portrait de madame d'Épinay. Pourquoi n'avoir pas fait graver le pastel de Liotard, que possède le musée Rath, à Genève, et qui vient de la famille Tronchin? La gracieuse femme n'y est plus jeune, plus jolie, mais elle a une physionomie à elle, celle qu'elle a dû toujours avoir, mélange d'enjouement spirituel et de bonté. L'autre reproche est plus grave. M. Boiteau diffère de la plupart des éditeurs, en ce qu'il professe un goût médiocre et une faible estime pour l'écrivain dont il publie l'ouvrage. Ou je me trompe fort, ou il n'a vu qu'une chose dans la publication des Mémoires de madame d'Épinay, une occasion de la sacrifier à Rousseau. Rousseau, il faut le savoir, a ses fanatiques, qui ne parlent de lui qu'en se signant, qui prennent au sérieux ses hallucinations, qui croient à la conspiration universelle dont il se regardait comme la victime. M. Boiteau est du nombre de ces apologistes passionnés. Les notes dont il a enrichi les Mémoires de madame d'Épinay n'ont souvent d'autre objet que de justifier les calomnies dont le philosophe genevois payait

l'affection ou les bienfaits de ses meilleurs amis. Rien de plus fatigant que ce commentaire : M. Boiteau a le droit d'être de la religion que bon lui semble, mais non pas celui de célébrer ainsi son culte sur la voie publique.

I

Je viens de faire l'histoire du livre de madame d'Épinay. Suivons-la maintenant elle-même à travers les fautes et les douleurs de sa vie.

Elle était née en 1725. Son père, M. Tardieu d'Esclavelles, officier distingué et de bonne famille, mais sans fortune, mourut lorsqu'elle n'avait que dix ans. L'enfant fut d'abord recueillie par une tante qui vivait au couvent; elle y passa trois années et y devint dévote. Au bout de ce temps, madame d'Esclavelles reprit sa fille, et elle alla demeurer avec elle chez sa sœur, madame de Bellegarde, femme d'un opulent fermier général.

Émilie était agréable. « Sans être véritablement jolie, elle avait une physionomie à la fois noble et spirituelle. Son âme se peignait dans ses yeux, et la dévotion qui la subjuguait alors répandait sur toute sa personne un air de tristesse qui la rendait encore plus intéressante. » M. la Live d'Épinay, l'aîné des fils de M. de Bellegarde, ne tarda pas à s'éprendre de sa cousine, et finit par l'épouser, malgré l'inégalité des fortunes. C'était en 1745; elle avait vingt ans et lui vingt et un. Les nouveaux mariés n'étant pas assez riches pour faire ménage à part,

ils continuèrent de vivre chez M. de Bellegarde, veuf alors, et dont madame d'Esclavelles tenait la maison. Cette dernière élevait en même temps Mimi, la charmante Mimi, la plus jeune des filles de M. de Bellegarde, celle qui devint madame d'Houdetot. M. d'Épinay avait aussi deux frères, dont l'un, la Live de Jully, figure dans les Mémoires. Tout ce monde paraît d'abord assez uni, assez heureux, mais ce n'est qu'une apparence. Émilie a de l'esprit, des principes, elle aime son mari avec passion, mais elle est comme on est à vingt ans, naïve, exigeante, inexpérimentée. Plus elle met de passion dans le mariage, moins elle a de chances d'être heureuse avec un homme tel que M. d'Épinay, qui a des goûts de dissipation, et dont l'inclination pour sa cousine n'a été qu'un caprice destiné à être suivi de beaucoup d'autres. Émilie trouvera-t-elle au moins près de ses parents les avis éclairés dont elle ne peut manquer d'avoir besoin? J'en doute. Sa mère est une bonne femme, mais dévote, rigoriste, sermonneuse, ayant une peur extrême de l'opinion, avec cela sans esprit et sans tact. M. de Bellegarde, lui, a du sens et de la bonté, mais il est souverainement indolent. « On dirait qu'il n'entend ni ne voit, et, lorsqu'il veut donner des marques de sa reconnaissance ou de sa bonté, c'est un signe de tête, un petit sourire, un air de contentement qui effleure son visage. On voit bien sa sensibilité; mais tout cela s'aperçoit comme au travers d'un voile que l'on croirait qu'il n'a pas la force de déchirer : il est difficile de deviner si on lui plaît ou non. Il parle peu et à peine a-t-il l'air d'écouter. Il ne se

fâche presque jamais, et lorsqu'il est forcé de gronder, on voit bien qu'il sort de son caractère, car c'est toujours mal à propos. » Quant à Jully, il est à ses affaires et à ses plaisirs : il désapprouvera son frère, il plaindra sa belle-sœur, voilà tout; ce n'est pas un conseiller. Décidément la pauvre jeune femme est à plaindre; elle va se trouver seule avec son inexpérience en face des épreuves d'un mariage mal assorti.

Madame d'Épinay n'est pas mariée depuis deux mois que son mari commence à la négliger. Il soupe en ville, il rentre tard, il évite l'appartement de sa femme. Celle-ci hasarde-t-elle quelques représentations, elle est rembarrée, humiliée. Son beau-frère remarque ses larmes, et hasarde des consolations qui ne font qu'aigrir le mal. « Il trouva que je mettais à sa dissipation plus d'importance qu'elle ne méritait. Représentez à votre mari ses torts, me disait-il, et de quelque manière qu'il prenne vos représentations, ne soyez pas assez dupe pour vous en affliger. » Et comme elle se récriait : « A quoi sert, continua M. de Jully, à quoi sert, ma pauvre sœur, l'état où vous vous mettez? Eh bien, prenons les choses au pis : quand il aurait une maîtresse, une passade, que cela signifie-t-il? Vous en aimera-t-il moins dans le fond? — Que dites-vous, mon frère, m'écriai-je? Quoi! il aurait... — Je n'en sais rien, je suppose. — Non, mon frère, cela ne se peut! »

On voit d'ici tout ce drame domestique : découvertes, altercations, rapprochements suivis de nouveaux éclats. M. d'Épinay entretenait une danseuse. Il faisait pour elle

des dépenses si extravagantes, qu'il était ensuite obligé de recourir à la bourse de sa femme, et, quand sa femme se trouvait gênée, il se fâchait, ne concevant pas, disait-il, à quoi elle dépensait son argent. Telle était, du reste, son indifférence pour la pauvre Émilie, qu'il l'encourageait presque à accueillir les déclarations d'un de ses amis, le chevalier de Canaples. Une nuit, il rentra à moitié ivre avec ce même Canaples, l'introduisit dans la chambre de madame d'Épinay, et voulut l'y faire souper. Elle ressentit profondément cet outrage, et comme il se jetait le lendemain à ses genoux en lui demandant pardon : « Vous m'avez, lui répondit-elle, fait la plus cruelle insulte qu'une femme puisse jamais éprouver : vous avez mis l'amertume dans mon âme ; elle est flétrie pour toujours puisque je vois à quel homme j'ai le malheur d'être unie. Voilà qui est fini, Monsieur ; il n'y a plus rien à démêler entre vous et moi : tous les liens sont rompus ! » Elle n'était cependant pas encore au bout, ni de l'indignation, ni du malheur. Il y avait des moments où tout en voyant les torts de son mari, elle se rattachait à le croire honnête homme, et ne désespérait pas de le ramener. Il fallut, pour l'éclairer complètement, qu'elle se trouvât un jour, en sa propre personne, victime des débauches de ce drôle. C'en était trop : à partir de ce moment, elle n'éprouva plus pour lui que du mépris. Une sorte de divorce s'établit entre eux ; elle avait recouvré sa liberté.

Qu'en fera-t-elle de cette liberté ? C'est la question. Hélas ! la question est déjà bien près d'être résolue. La

grand'tante d'Émilie, madame de Roncherolles, a compris le péril. Un jour que madame d'Épinay lui parlait de son affection pour son mari : « Combien je désirerais, répondit-elle, de vous voir guérie d'une passion qui, vu la diversité de vos caractères, ne pourra jamais être heureuse! Tant qu'elle durera, vous serez exposée aux plus grands malheurs. — Et comment cela? — Parce que votre mari, n'y répondant plus que par caprice ou par désœuvrement, vous laissera en butte au dépit, et que le dépit mène... Enfin le dépit, surtout contre un mari, est le plus grand écueil pour un cœur jeune et sensible. Voilà le moment, mon enfant, de prendre garde plus que jamais à vos liaisons. » L'avis était prophétique. Mais Émilie n'était guère en état de l'écouter; outre le dépit dont parlait madame de Roncherolles, elle éprouvait un sentiment plus corrupteur encore, celui de l'ennui. L'âme humaine est ainsi faite qu'elle se résigne à tout, excepté à une activité sans aliments, et qu'il n'est rien dont elle ne devienne capable pour échapper à un pareil supplice. L'ennui, c'est le vide, et le vide moral ne peut se supporter; il faut qu'il se comble à tout prix. C'est pour cela qu'une femme est d'autant plus exposée qu'elle a moins de ressources intérieures, ou qu'elle trouve moins de bonheur au foyer domestique. M. d'Épinay, d'ailleurs, poussait sa femme aux plaisirs; il voulait qu'elle allât dans le monde, qu'elle s'amusât, formât de ces liaisons que redoutait madame de Roncherolles. Il ne fut que trop bien obéi.

L'une des connaissances que madame d'Épinay fit à

cette époque, est celle de madame Darty. Mais nous touchons, avec madame Darty, à la famille Dupin, que nous retrouverons tout à l'heure, et qu'il faut tout de suite apprendre à connaître.

On sait qui était Samuel Bernard, le plus riche financier de son temps, celui que Louis XIV daigna flatter pour en obtenir de l'argent. Bernard avait trois filles naturelles. L'aînée épousa un fermier général, M. Dupin, qui était veuf et déjà père d'un fils appelé M. de Francueil. Dupin avait une grande fortune ; il était propriétaire de l'hôtel Lambert, à Paris, et du château de Chenonceaux, en Touraine. Je n'ai pas besoin de rappeler que les Dupin jouent un rôle dans les *Confessions* de Rousseau, ni de prévenir que Francueil va en jouer un plus grand encore dans les Mémoires de madame d'Épinay. La seconde des filles de Samuel Bernard s'appelait madame de la Touche : elle suivit en Angleterre le duc de Kingston, et fut mère de M. de Villeneuve, qui épousa une fille de Francueil ; elle ne nous occupera point. La troisième, enfin, était madame Darty, « la maîtresse, dit Rousseau, et bien plus, l'amie et l'unique et sincère amie de M. le prince de Conti, femme adorable autant par la douceur, par la bonté de son charmant caractère, que par l'agrément de son esprit et par l'inaltérable gaieté de son humeur ».

Madame d'Épinay avait longtemps été prévenue contre madame Darty « par sa figure singulière ». Cette prévention ne tint pas contre une connaissance plus intime. « Je ne connais pas de femme plus gaie, plus aimable,

ni qui ait un tour d'esprit plus amusant ; il me semble qu'elle a autant d'amitié pour moi que j'en ai pour elle. Madame la marquise de Vignolles ne l'aime point ; elle la trouve trop étourdie. Je sais pourtant des traits qui prouvent que ce que l'on croit étourderie n'est souvent que vivacité. Au moins, n'est-elle pas sans mérite : elle est même capable de prendre des partis courageux. Elle me paraît d'un commerce si sûr que je lui ai confié tous mes chagrins passés. Elle m'a dit des choses qui me font regretter de ne m'être pas liée plus tôt avec elle : je me serais livrée à ses conseils sur une matière où elle paraît avoir plus d'expérience que moi, et vraisemblablement mes chagrins n'auraient pas duré si longtemps. » L'expérience de madame Darty ne l'empêche pas d'entraîner sa jeune amie à des plaisirs aventureux : un jour, au bal de l'Opéra, sans hommes ; une autre fois en secret, à souper, chez le musicien Francœur. De là embarras vis-à-vis de M. d'Épinay, mensonge timide et vite découvert, avantages donnés à un mari qui est trop heureux de les saisir. Émilie se désole, elle se promet de ne plus voir madame Darty ; elle s'en détache, en effet, mais elle n'y gagne rien : c'est précisément à ce moment qu'entre en scène une nouvelle et plus dangereuse amie.

Le portrait de mademoiselle d'Ette est l'un des mieux tracés des *Mémoires*. La première impression fut toute favorable : « Sa figure m'a plu ; elle a même dû être très jolie. Elle a trente-trois ans, elle est grande et très bien faite ; elle paraît avoir de l'esprit et de la finesse. Son maintien

est embarrassé ; je la crois timide. J'ai passé une heure chez elle : je me propose de cultiver cette connaissance : elle me plaît tout à fait. » Mademoiselle d'Ette avait été jolie, en effet. « C'était une Flamande, dit Diderot, qui la connut plusieurs années après, et il y paraît à la peau et aux couleurs. Son visage est comme une jatte de lait sur laquelle on a jeté des feuilles de roses. » Il est vrai qu'elle passait pour méchante, parce que, vive et mordante, elle se laissait aller à des plaisanteries sur le compte de ceux-là mêmes qu'elle aimait le mieux. Quoi qu'il en soit, madame d'Épinay et elle se lièrent d'autant plus facilement qu'elles avaient été introduites l'une à l'autre par M. d'Épinay lui-même, et que les vieux parents approuvaient cette connaissance. Il ne faut donc pas s'étonner si, à quelques mois de là, nous trouvons les deux jeunes femmes sur le pied de la plus étroite intimité. Madame d'Épinay n'a pas encore rompu avec son mari, mais elle éprouve de l'ennui, une vague tristesse, les larmes lui viennent sans cesse aux yeux. C'est alors qu'a lieu une mémorable conversation. Mademoiselle d'Ette, qui a toute la pénétration de l'expérience, a compris l'état d'âme de son amie. Elle l'aide à s'en rendre compte. C'est de l'ennui, dit-elle, mais c'est l'ennui du cœur et non celui de l'esprit. « Voyant que je ne répondais pas, elle ajouta : Oui, votre cœur est isolé ; il ne tient plus à rien ; vous n'aimez plus votre mari, et vous ne sauriez l'aimer. — Je voulus faire un mouvement de désaveu ; mais elle continua d'un ton qui m'imposa : Non, vous ne sauriez l'aimer, car vous ne l'estimez plus. Je me sentis soulagée

de ce qu'elle avait dit le mot que je n'osais prononcer. Je fondis en larmes. »

Non seulement madame d'Épinay n'aimait plus son mari, mais il lui semblait par moments qu'elle le haïssait. Mademoiselle d'Ette lui explique encore ce sentiment. « Votre haine, lui dit-elle, n'est autre chose que l'amour humilié et révolté, et vous ne guérirez de cette funeste maladie qu'en aimant quelque autre objet plus digne de vous. — Ah! jamais! jamais! lui criai-je en me retirant d'entre ses bras, comme si je redoutais de voir vérifier son opinion; je n'aimerai que M. d'Épinay. — Vous en aimerez d'autres, dit-elle en me retenant, et vous ferez bien : trouvez-en seulement d'assez aimables pour vous plaire. — Et premièrement, lui dis-je, voilà ce que je ne trouverai point. Je vous jure sincèrement que, depuis que je suis dans le monde, je n'ai pas vu un homme autre que mon mari qui me parût mériter d'être distingué. — Je le crois bien, reprit-elle, vous n'avez jamais connu que de vieux radoteurs ou des fats : il n'est pas bien étonnant qu'aucun n'ait pu vous plaire. Dans tout ce qui vient chez vous, je ne connais pas un être capable de faire le bonheur d'une femme sensée. C'est un homme de trente ans, raisonnable, que je voudrais ; un homme en état de vous conseiller, de vous conduire, et qui prît assez de tendresse pour vous, pour n'être occupé qu'à vous rendre heureuse. — Oui, lui répondis-je, cela serait charmant ; mais où trouve-t-on un homme d'esprit aimable, enfin tel que vous venez de le dépeindre, qui se sacrifie pour vous, et se contente d'être votre ami;

sans pousser ses prétentions jusqu'à vouloir être votre amant? — Mais je ne dis pas cela non plus, reprit mademoiselle d'Ette. » Et là-dessus vient le portrait de l'amant, tel que l'entend cette étrange conseillère : « Je ne vous propose pas de l'afficher, ni de l'avoir toujours à votre suite; il faut, au contraire, qu'il soit l'homme du monde qui paraisse le moins en public avec vous. Je ne veux point de rendez-vous, point de confidence, point de lettres, point de billets; en un mot, rien de toutes ces fadaises qui ne causent qu'une légère satisfaction et qui exposent à mille chagrins. — Fort bien, lui dis-je, vous voulez qu'on ait un amant, qu'on ne le voie point, qu'on n'en soit point occupée. — Ce n'est point cela, me dit-elle; mais je veux qu'on ne le soit que d'une façon qui laisse le public indécis sur le jugement qu'il en doit porter. »

Madame d'Épinay est loin de se rendre encore. Elle allègue les bruits du monde, le soin de sa réputation, et, lorsqu'elle apprend que, malgré son innocence, on a déjà causé d'elle, elle ne peut se défendre d'un mouvement d'indignation. « Pauvre enfant, reprend mademoiselle d'Ette, tout vous étonne et vous effarouche. Mais dans ce monde on dit tout ce qu'on imagine, et on croit tout et rien de ce que l'on entend dire. Qui est-ce qui prend assez d'intérêt pour approfondir ce qui se débite ainsi à tort et à travers? D'ailleurs, ce n'est que l'inconstance d'une femme dans ses goûts, ou un mauvais choix, ou, comme je vous l'ai déjà dit, l'affiche qu'elle en fait qui peut flétrir sa réputation. L'essentiel

est dans le choix : on en parlera pendaunt huit jors, peut-être même n'en parlera-t-on point, et puis l'on ne pensera plus à vous si ce n'est pour vous applaudir. »

Nous voilà déjà fort avancés; mais ce n'est pas tout encore. Après les conseils viennent les aveux. Madame d'Épinay continuait à parler du soin de sa réputation : « Mademoiselle d'Ette rêve un moment. Je connais, me dit-elle ensuite, votre franchise et votre discrétion : dites-moi quelle opinion on a de moi dans le monde. — La meilleure, lui dis-je, et telle que vous ne pourriez la conserver si vous pratiquiez la morale que vous venez de me prêcher. — Voilà où je vous attendais, me dit-elle. » Et alors mademoiselle d'Ette de s'ouvrir tout entière. Très jeune encore, elle avait été enlevée par le chevalier de Valory; des considérations de fortune avaient empêché leur mariage; se trouvant heureuse comme elle était, elle avait été la première à renoncer à une union régulière. Ils vivaient donc à Paris chacun de son côté, se voyant quatre fois la semaine, et prêtant si peu aux commérages que madame d'Épinay, je l'ai dit, ne s'était doutée de rien.

On comprend l'effet que ces révélations durent faire sur Émilie. Au premier moment elle se révolte : « Je ne sais où j'en suis, s'écrie-t-elle. Tout ce que vous me dites me confond. Je n'aime point heureusement; mais quand j'aimerais, pourrais-je jamais me promettre un instant de bonheur en me rendant maîtresse de mes scrupules? La gêne, la contrainte, la honte, tout doit empoisonner un sentiment qui n'est délicieux qu'autant

qu'on s'y livre tout entier. » En attendant, les confidences n'ont fait que resserrer les liens des deux amies. Madame d'Épinay ne peut plus vivre sans mademoiselle d'Ette, elle l'engage à passer quelques jours chez elle. Le chevalier y vient aussi. « Il a passé hier son après-dîner entre nous deux. Leur union fait plaisir à voir. Elle est décente, elle intéresse même. Si je n'avais été instruite par mademoiselle d'Ette de l'attachement qu'ils ont l'un pour l'autre, jamais je n'aurais pu le deviner. »

Ainsi l'exemple vient à l'appui du précepte. Et c'est dans cette situation, c'est lorsque de perfides conseils se sont emparés d'une âme dont les avenues ne sont plus gardées, lorsque l'ennui d'ailleurs la livre d'avance aux séductions des émotions, lorsque le mépris enfin sépare à jamais Émilie de l'époux qu'elle n'aimait déjà plus, c'est alors qu'elle fait la connaissance de Francueil. Il est des moments où il ne manque qu'une occasion pour décider de notre destinée, et quand on en est là, l'occasion ne fait guère défaut.

Nous savons qui était Francueil; le fils, par un premier mariage, du fermier général Dupin. Lui-même était dans les finances et marié. Sa femme, au dire de Rousseau, était laide, douce, et adorait un mari qui ne le lui rendait guère. Francueil, à l'époque dont nous parlons, avait trente-quatre ans. On le peint soigné dans sa mise, avec des connaissances et de l'agrément, cherchant à plaire, prodigue, passionné de plaisirs, grand musicien. C'était un de ces hommes à l'esprit curieux, qui veulent tout savoir et expérimenter. Madame d'Épinay le

connaissait depuis deux ou trois ans, mais sans l'avoir beaucoup remarqué. Elle trouvait « qu'il portait le menton trop en l'air, et qu'il était trop poudré ». La musique les rapprocha. Mais laissons madame d'Épinay faire elle-même l'histoire de ses sentiments. « Vous savez, raconte-t-elle à mademoiselle d'Ette, qu'il y a environ trois mois que M. de Francueil m'ayant fait plusieurs visites sans me trouver, je lui fis dire que je restais chez moi. Il y vint plusieurs fois. La musique et la peinture furent presque toujours les sujets de nos conversations. Nous fîmes un voyage à Épinay où nous l'invitâmes. Peu à peu le ton de cérémonie se perdit, et celui de la liberté, renfermé cependant dans les bornes d'une politesse sévère, lui succéda. Vous dites que je suis dissimulée, il trouva que je ne l'étais pas assez. Comme il me voyait souvent triste et rêveuse, il me conseilla, pour m'occuper, d'apprendre la composition. Je lui montrai d'abord que je le désirais fort; puis, faisant réflexion qu'un maître me coûterait de l'argent et que je n'en avais point, je cherchai un prétexte honnête pour éluder cette proposition, que j'avais d'abord acceptée si vivement. Je lui dis qu'avant de m'engager à prendre un maître, je voulais voir si je réussirais. Il m'offrit de m'en servir, je l'acceptai, et deux jours après il me donna ma première leçon; je réussis fort bien. Il prétend que rien n'est égal à ma pénétration. Chaque jour il mit un nouveau zèle à ses leçons. »

La pente, on le voit, devient de plus en plus glissante. Émilie est trop malheureuse pour ne pas se sentir tou-

chée des marques d'intérêt que lui donne Francueil; d'ailleurs il est discret, attentif à ne point l'alarmer. Le trouble n'en est pas moins jeté dans ce pauvre cœur de femme. Elle cherche à lire dans ses sentiments, elle se demande ce qu'elle fera s'il se déclare. Francueil se déclare en effet. Il faut lire dans les *Mémoires* le récit de cette scène décisive. Madame d'Épinay s'aperçoit du tour sentimental que son interlocuteur cherche à donner à la conversation, et là-dessus, moitié sérieusement, moitié par badinage, elle prend le parti de lui faire un tableau exagéré de ses prétentions. Il faudrait que l'homme qu'elle aimerait eût un cœur tendre, délicat, fidèle, un cœur comme on n'en trouve point. Jalouse elle-même, elle voudrait qu'il eût aussi de la jalousie. L'avantage d'une belle figure la touche peu. L'esprit pas davantage. « Vous croyez peut-être que j'en voudrais trouver beaucoup? non, ce n'est pas cela; c'est une certaine tournure, une manière d'envisager les objets, d'entendre à demi-mot. » Puis, et comme pour se cacher à elle-même le danger de ces encouragements, Émilie se hâte de marquer la limite à laquelle elle compte s'arrêter : « Je me sens pour vous un attachement fondé sur ce que vous valez et sur celui que vous me marquez; j'oserais même dire que cela va jusqu'à l'amitié la plus tendre, mais n'attendez rien de plus. » Et, comme l'amant troublé, éperdu, ne se montrait nullement disposé à accepter ces réserves : « Me serais-je trompée, s'écrie-t-elle, en accordant mon estime à M. de Francueil? En serait-il indigne? Si je vous ai bien jugé, mon amitié, j'oserai

dire ma tendresse, doit alors vous suffire. Je ne ferai plus votre malheur, je ferai votre consolation comme vous ferez la mienne ; nous passerons nos jours ensemble ; je vous regarderai comme un être protecteur placé près de moi par le ciel même, pour me dédommager des peines que ma destinée doit me faire éprouver dans ce monde, et je serai la compagne fidèle de votre sort ; nous jouirons sans remords et sans crainte tant que dureront d'aussi douces relations ; nous ne craindrons point les regards des censeurs, puisque nous ne craindrons point les nôtres, et nous n'aurons point à redouter les retours funestes qui suivent toujours le sacrifice de la vertu. »

Là-dessus on se sépare. Émilie est fière de la victoire qu'elle a remportée. Les conventions qu'elle a faites lui laissent la plus complète tranquillité. Elle est si sûre d'elle-même qu'elle a cru pouvoir, sans se compromettre, prendre les moyens de voir Francueil ou de lui écrire tous les jours. Bref, elle s'endort avec la douceur d'avoir ramené un homme d'honneur à ses principes. On devine la suite. Francueil devient plus pressant. Madame d'Épinay, de son côté, qui, en sa qualité de femme, ne demande à l'amour que le bonheur même d'aimer, madame d'Épinay cherche à contenir celui qu'elle enivre en même temps des témoignages de sa tendresse : « Qu'avez-vous de plus à désirer? Et puis-je vous aimer davantage, quand même j'aurais pour vous ce que vous appelez amour, au lieu de ce que j'appelle amitié? Non, je ne vous aimerais pas plus, votre idée me suit partout, votre nom est sans cesse dans ma

bouche; les éloges qu'on vous donne me font rougir et néanmoins me rendent vaine. En un mot, mon cher Francueil, si vous m'aimez d'un sentiment aussi pur et aussi vif que le mien, vous n'avez rien à désirer. »

Sur ces entrefaites, le printemps est arrivé, et on part pour le château d'Épinay. Francueil y est invité. La sécurité ne se dément pas encore : « Oui, oui, je suivrai ma résolution, et je saurai bien prouver qu'on peut avoir pour un homme le sentiment le plus tendre et le plus vif, et en même temps rester fidèle à ses devoirs. » Hélas! trois jours après, que le langage est changé! « Francueil, s'écrie madame d'Épinay avec angoisse, Francueil, tu m'as perdue; et tu disais que tu m'aimais! »

Arrêtons-nous ici, à ce cri d'effroi, où le sentiment de l'irréparable se mêle à l'enivrement de la passion. Mais quelle étrange sincérité que celle de ces mémoires! Moraliste ou romancier, je ne sais auteur qui ait donné une plus profonde analyse des faiblesses du cœur féminin, qui en ait mieux retracé les subtiles illusions, qui ait indiqué d'une manière plus saisissante les lois fatales de l'amour, qui, de tout cela, enfin, ait formé plus naturellement un drame plus pathétique.

II

Nous sommes au printemps de 1749, et à la campagne. La terre d'Épinay était située à une heure de Saint-

Denis, sur les bords de la Seine. M. de Bellegarde possédait en cet endroit plusieurs propriétés : la Briche, près de Deuil, un peu plus haut Épinay, et plus haut encore, au-dessus de Montmorency, l'Ermitage, que devait illustrer Rousseau. C'est là, dans ces beaux lieux, au réveil de la nature, qu'Émilie éprouva les premiers ravissements et les premiers remords de l'amour coupable. Ni les uns ni les autres ne furent de bien longue durée.

La conduite de M. d'Épinay aida sa femme à accepter une position qui d'ailleurs ne donna lieu à aucun éclat. Ajoutons que le dix-huitième siècle pensait tout entier comme mademoiselle d'Ette : il ne demandait pas qu'une femme restât fidèle à ses devoirs, mais qu'en les trahissant, elle s'attachât à un homme de sens et d'honneur. Quant aux désenchantements qui devaient sitôt suivre les serments éternels, ils étaient inévitables. Madame d'Épinay pensait qu'un engagement libre et volontaire est plus sacré qu'un autre. Peut-être; mais pourquoi ce caractère sacré est-il impuissant à se faire respecter? Ce qui fait, dans les théories romanesques, la supériorité des liaisons illégitimes, c'est de reposer uniquement sur l'élection du cœur et la mutuelle tendresse, mais c'est aussi ce qui en fait le péril, et il se trouve que le mariage l'emporte, en définitive, sur les engagements moins étroits, précisément parce qu'il peut se passer de la passion, bien plus, parce qu'étant irrévocable, on ne le remet plus en question, et qu'il devient ainsi comme l'une des conditions acceptées de la vie.

L'existence de madame d'Épinay, tant à Paris qu'à la

campagne, était devenue tout à fait indépendante de celle de son mari. Celui-ci, d'ailleurs, était souvent en tournée pour affaires. Pour Francueil, il avait trouvé le moyen de plaire à madame d'Esclavelles et à M. de Bellegarde; il voyait Émilie sans contrainte, bien que sans assiduité trop marquée. Il n'affichait ni n'était affiché. En même temps, il comprenait la nécessité de donner des distractions à celle qu'il aimait : il lui faisait faire des connaissances, lui amenait ses amis, inventait des divertissements. On voit se former ainsi peu à peu cette société qui, plus tard, sera le salon de madame d'Épinay, l'un des salons du siècle.

Émilie, je l'ai dit, avait alors environ vingt-cinq ans. Ses contemporains hésitent à l'appeler jolie. Madame Sand, qui a sur son compte des traditions de famille, va jusqu'à dire qu'elle était « positivement laide ». Elle ajoute, il est vrai, qu'elle avait beaucoup de physionomie et qu'elle fit toutes les conquêtes qu'elle put souhaiter. C'est bien ainsi, en effet, qu'il faut se la représenter : quelque chose d'intéressant et de séduisant, une image du plus charmant naturel. Elle avait de grands yeux noirs et parlants. Ses cheveux, très noirs aussi, relevaient la blancheur de sa peau. Du reste, maigre, petite, sans santé ni fraîcheur. Beaucoup d'esprit, son livre en fait foi à chaque page, mais avec plus de justesse que d'éclat, plus de réflexion que d'imagination, et même avec une certaine lenteur et une certaine timidité dans les idées. De là aussi quelque réserve, quelque sécheresse même dans la conversation. Rousseau prétendait

qu'elle était vraie sans être franche, c'est-à-dire que tout en manquant de cette véracité à toute épreuve qu'ont si rarement les femmes, elle était exempte de prétentions, de coquetterie et de manège. Bonne, simple, indulgente, étrangère à la défiance, ne jugeant qu'après coup du parti à prendre, tâtonnant entre le bien et le mal, elle a dû être au plus haut degré ce qu'on appelle *inconséquente*. Oserons-nous dire que, malgré toutes ses erreurs, elle avait le goût de l'honnêteté, du devoir, comme aussi beaucoup de courage pour accomplir ce qu'elle avait reconnu juste et nécessaire. Son humeur était égale, son caractère d'une douceur adorable, mais ce qui la distinguait par-dessus tout, c'était un cœur tendre, formé pour l'affection, plein de constance et de dévouement. Au total, femme comme il y en a peu, et de celles qu'on regrette de n'avoir pas rencontrées dans la vie.

Nous connaissons déjà une partie de son entourage. Mademoiselle d'Ette y est toujours sur le meilleur pied et y a introduit le chevalier Valory; sa conduite, par moments, paraît équivoque; elle cherche à s'insinuer; elle a des apartés, des intrigues, de l'humeur, des colères même. Bref, on prévoit le jour où madame d'Épinay sera obligée de la congédier, et même celui où le pauvre chevalier se trouvera trop heureux d'échapper à ses exigences.

Madame d'Houdetot, sœur de M. d'Épinay, était de quelques années plus jeune qu'Émilie. Il faut lire dans les *Mémoires* de quelle manière se fit son mariage. Les jeunes gens s'étaient vus pour la première fois le matin

du jour où fut signé le contrat. Leur union tint ce qu'elle promettait. M. d'Houdetot était très jeune, très laid, sans fortune, adonné au jeu, attaché à une femme mariée et que son propre mariage ne lui fit point abandonner. Quant à madame d'Houdetot, elle est trop connue par les *Confessions* pour qu'il soit nécessaire d'en parler ici. Rousseau avoue qu'elle n'était point belle. Elle portait des marques de la petite vérole ; son teint manquait de finesse, elle avait la vue basse et les yeux ronds. Mais sa figure devait porter l'empreinte de son âme. Tel était son charme que le mot d'*angélique* venait tout naturellement à la bouche lorsqu'on parlait d'elle. D'un esprit moins solide peut-être et moins distingué que sa belle-sœur, elle avait plus de grâce, la grâce de la sensibilité, de la bonté, de la franchise, de la vivacité étourdie, de la gaieté inaltérable. Ne semble-t-il pas qu'on entend encore les éclats de rire dont elle perçait l'air, lorsqu'elle arriva pour la première fois à l'Ermitage, ayant laissé sa voiture embourbée dans le vallon et perdu sa chaussure dans la crotte ? « La comtesse d'Houdetot est venue hier me dire adieu, écrit madame d'Épinay. Que c'est une jolie âme, naïve, sensible, honnête ! Elle est ivre de joie du départ de son mari, et vraiment elle est si intéressante, que tout le monde en est heureux pour elle : elle était folle hier comme un jeune chien. » Et ailleurs : « C'est la femme la plus heureusement née que je connaisse. » Elle avait, dans ses relations avec Saint-Lambert, mis tant de décence, pour ne pas dire d'innocence, que la morale en est comme embarrassée. Ce qui n'empêche

pas que la liaison ne semble avoir été mal assortie. L'auteur des *Saisons*, au jugement de madame du Deffand, était un esprit froid, fade, faux, stérile. Mais Francueil était-il bien supérieur? Il faut se résoudre à ne rien comprendre aux attachements des femmes. Madame d'Houdetot avait fait de jolis vers. Elle a résumé sa vie dans les suivants :

Jeune, j'aimai. Le temps de mon bel âge,
Ce temps si court, l'amour seul le remplit.
Quand j'atteignis la saison d'être sage,
Toujours j'aimai : la raison me le dit.
Mais l'âge vient, et le plaisir s'envole;
Mais mon bonheur ne s'envole aujourd'hui,
Car j'aime encore et l'amour me console.
Rien n'aurait pu me consoler de lui.

M. de Jully, frère de M. d'Épinay, s'était marié à son tour; Émilie, au commencement, ne sait trop que penser de sa nouvelle belle-sœur : « Elle paraît tout occupée d'elle-même, de sa figure et de ce qui peut la faire valoir. Elle est grande, très bien faite, et plus belle que jolie. Sa conversation est rarement suivie. Elle a un air froid et distrait quand elle parle; cependant elle écoute avec attention, et il lui échappe quelquefois des mots qui annonceraient plus d'esprit et de fermeté qu'on ne lui en suppose. Elle me témoigne assez d'amitié ; il m'a quelquefois passé par la tête qu'elle m'étudiait. Je le lui ai dit une fois, elle s'est mise à rire : « Étudier une femme, » m'a-t-elle répondu, ce serait peine perdue pour un » homme, et, pour nous, soins superflus : nous nous res-

» semblons toutes, et nous connaissons notre secret. » A quelque temps de là les rapports sont devenus plus intimes : « Je suis, en vérité, tous les jours plus contente de madame de Jully. Elle a de l'esprit, et la tournure en est très plaisante ; son extérieur est très froid, mais elle a de la gaieté dans l'imagination. Elle cause très agréablement lorsqu'elle est en tête-à-tête, et, quoiqu'elle soit fort décidée, il semble que le monde lui impose. » Madame de Jully, elle aussi, est destinée aux aventures.

Parmi les femmes qui formaient alors la société de madame d'Épinay, il faut encore nommer sa cousine, madame de Maupeou. Mais elle ne reste pas longtemps en scène. Son mari, le fameux président Maupeou, était jaloux et tyrannique. Il trouva que sa femme jouait trop gaiement la comédie, et il lui interdit d'y reparaître. Une autre fois, il lui défendit de continuer à voir madame d'Épinay et même de lui écrire. Il finit par l'emmener dans ses terres, où elle mourut. Bien des années après, lorsque le chancelier Maupeou fit son coup d'État, madame d'Épinay écrivait à ce sujet, à l'abbé Galiani, une lettre remarquable par la sagacité des vues politiques. On n'a guère mieux dit sur la question qui s'agitait alors entre la royauté et le parlement : « Les lumières qu'acquièrent les peuples, écrit madame d'Épinay en terminant, doivent tôt ou tard opérer des révolutions. » Ce n'était pas seulement prévoir les événements qui approchaient, mais encore les prévoir par l'intelligence de leurs causes les plus générales et les plus profondes.

Le nom de Gauffecourt revient souvent dans les Mé-

moires qui nous occupent. C'était un horloger de Genève, qui avait fait fortune par sa figure et son mérite. La fourniture des sels du Valais lui rapportait vingt mille livres de rente. Rousseau l'appelle l'un des hommes les plus aimables qui aient jamais existé. « Il était impossible, ajoute-t-il, de le voir sans l'aimer, et de vivre avec lui sans s'y attacher tout à fait. Je n'ai vu de ma vie une physionomie plus ouverte, plus caressante, qui eût plus de sérénité, qui marquât plus de sentiment et d'esprit, qui inspirât plus de confiance. Quelque réservé qu'on pût être, on ne pouvait, de la première vue, se défendre d'être aussi familier avec lui que si on l'eût connu depuis vingt ans. Son ton, son accent, son propos accompagnaient parfaitement sa physionomie. Le son de sa voix était net, plein, bien timbré, une belle voix de basse, étoffée et mordante, qui remplissait l'oreille et sonnait au cœur. Il est impossible d'avoir une gaieté plus égale et plus douce, des grâces plus vraies et plus simples, des talents plus agréables et cultivés avec plus de goût. Joignez à cela un cœur aimant, mais aimant un peu trop tout le monde, un caractère officieux avec peu de choix, servant ses amis avec zèle, ou plutôt se faisant l'ami des gens qu'il pouvait servir, et sachant faire très adroitement ses propres affaires en faisant très chaudement celles d'autrui. Ce qu'il y a de plus rare et de plus honorable pour lui, fut qu'ayant des liaisons dans tous les états, il fut partout chéri, recherché de tout le monde, sans jamais être envié ni haï de personne, et je crois qu'il est mort sans avoir eu en sa vie un ennemi. » Rousseau a

rarement été aussi indulgent; madame d'Epinay, du reste, jugeait de même : « C'est, dit-elle, un homme de beaucoup d'esprit, très aimable et très gai, quoique déjà d'un certain âge. » Mademoiselle d'Ette lui était moins favorable : « C'est un vrai basset que ce Gauffecourt, écrit-elle à son chevalier ; je ne sais s'il a certainement du mérite, mais je ne puis me faire à respecter un homme de son état, qui joue la comédie, et qui n'a que quatre pieds de haut. »

Ce fut la comédie qui introduisit Rousseau lui-même dans la famille de M. de Bellegarde. Rousseau n'avait rien publié et était à cette époque complètement inconnu. Francueil et sa belle-mère, madame Dupin, qui lui donnaient de la musique à copier, avaient reconnu son mérite et avaient fait de lui une espèce de secrétaire. Rousseau avait composé une comédie en vers, intitulée *l'Engagement téméraire ;* c'est par cette pièce que l'on débuta lorsqu'on se mit à jouer la comédie à Épinay, et Francueil en prit naturellement occasion pour amener l'auteur au château. Le portrait qu'en fait Émilie, au moment de la première entrevue, est piquant : « Il est complimenteur sans être poli, ou au moins sans en avoir l'air. Il paraît ignorer les usages du monde, mais il est aisé de voir qu'il a infiniment d'esprit. Il a le teint brun, et des yeux pleins de feu animent sa physionomie. Lorsqu'il a parlé et qu'on le regarde, il paraît joli, mais lorsqu'on se le rappelle, c'est toujours en laid. On dit qu'il est d'une mauvaise santé, et qu'il a des souffrances qu'il cache avec soin, par je ne sais quel principe de vanité ; c'est appa-

remment ce qui lui donne, de temps en temps, l'air farouche. » En somme, de l'esprit et de la vanité comme quatre, tel est le jugement auquel on ne tarda pas à s'arrêter dans cette société. Le succès de la pièce contribua sans doute à celui de l'auteur. Tout réussit, en effet, au delà des espérances. M. de Bellegarde avait fait construire une salle de spectacle dans son château ; Francueil s'était chargé de la direction ; Émilie, qui d'abord ne s'était prêtée à jouer qu'avec répugnance, se trouva un talent décidé pour la scène, si bien que ce plaisir devint bientôt chez elle une passion. Elle était, d'ailleurs, parfaitement secondée par madame d'Houdetot et madame de Maupeou. « Francueil tourne la tête à toutes ces jeunes femmes, écrit mademoiselle d'Ette ; Émilie n'en est point jalouse, parce qu'elle voit clairement qu'il n'a des yeux que pour elle et qu'il se moque des autres. » On joua de nouveau l'année suivante. C'est encore mademoiselle d'Ette qui nous introduit dans les coulisses et nous en montre tout le double jeu : « On ne parle et l'on n'entend autre chose ici que comédie. On répète un rôle d'un côté, on fait les beaux bras de l'autre, on essaye des habits, on fait des plaisanteries auxquelles personne n'entend rien. J'ai pris le parti d'assister aux répétitions afin de m'ennuyer moins. J'y aurais réussi, si j'avais quelqu'un à qui confier mes remarques. Ils sont là une troupe d'amoureux. En vérité, cette société est comme un roman mouvant. Francueil et la petite femme sont ivres comme le premier jour. Gauffecourt, ce basset sexagénaire, fait le doucereux auprès de l'indolente de Jully ; elle le persifle et

l'écoute tour à tour. Lorsqu'il est persiflé, il se retourne du côté de notre Émilie, qui le plaint, qui le console, qui le dorlotte, en tout bien tout honneur, comme vous savez qu'elle fait lorsqu'elle aime les gens. Il est certain que c'est une séduisante créature ! Elle n'est point jolie, elle est au milieu de quatre femmes qui font bruit par leur beauté : elle les efface toutes. Duclos en sera amoureux, s'il ne l'est déjà. »

Cette dernière phrase m'avertit de parler de Duclos. Il s'était introduit depuis peu de temps dans la société de madame d'Épinay, et il ne tarda pas à prendre de l'ascendant sur une femme que la simplicité de son naturel exposait tout d'abord aux entreprises, et qui n'arrivait que lentement à reconnaître la fausseté des gens ou le danger des situations. Duclos avait alors une cinquantaine d'années. Un roman, *les Confessions du comte de****, lui avait fait de la réputation. D'une taille élevée, d'une voix de stentor, toujours en frais d'enthousiasme, se targuant d'une brusquerie qu'il appelait de la franchise, il donnait partout le ton à la conversation. On le recherchait pour son originalité, mais il ne passait pas pour sûr : on disait que madame de Rochefort avait été obligée de le chasser ; qu'une autre femme l'avait mis à la porte après dix ans d'intimité, pour avoir jeté la brouille dans la maison. Le fait est que sa bonhomie cachait beaucoup de vanité et même, au besoin, beaucoup de ruse et d'intrigue. Je ne sais s'il devint réellement amoureux de madame d'Épinay, mais il chercha à s'emparer de sa confiance. Il aurait voulu la diriger. Le rôle de confident lui

allait peut-être mieux que l'autre. Il aimait prendre pied dans les maisons, y commander, y faire l'oracle. Les Mémoires de madame d'Épinay sont remplis de conversations dans lesquelles Duclos se montre de la manière la plus amusante avec ses prétentions, ses ridicules et ses perfidies. Ainsi, dès les premiers temps de la connaissance; il vient d'arriver au château :

« Moi, je vous parle naturellement, dit-il à Émilie : je me plais fort ici; vous êtes une bonne femme. Écoutez, quand je dis bonne femme, j'entends brave femme, femme d'esprit qui remplit ses devoirs. Ce qui me plaît en vous, c'est votre respect, votre amour pour vos parents. » — Je ne trouvais point de réponse à ce qu'il me disait. A la familiarité près, son éloge me plaisait. Voyant que je gardais le silence, il continua: « Hein! me suis-je trompé? Ne les aimez-vous pas? — Oui, assurément, de toute mon âme, Monsieur. — Voyez, Madame; je prends avec vous le ton que la franchise et l'amitié m'ont dicté. S'il vous déplaît par hasard, vous n'avez qu'à dire. — Non, assurément, Monsieur, je suis trop flattée. — Ah çà! imitez-moi donc, continua-t-il. Tenez, avec moi, vous pouvez tout dire : venez, allez-vous-en; faites ceci, faites cela. Oui, tout franchement, je suis l'homme du monde le plus aisé à vivre. Tout le monde vous le dira, et... je vous dirai même une chose; j'ai été dans l'intimité de vingt maisons dans Paris, j'ose dire l'intimité la plus entière, ce qui s'appelle... enfin, jusqu'à être dans la confidence du mari et de la femme en même temps. Je me suis brouillé avec plusieurs ; personne ne

s'est repenti, je crois, de m'avoir donné sa confiance; et si... l'on m'a dit des choses qui, si je voulais... Mais sur cela je ne me suis jamais laissé entamer ni dans la vivacité, ni dans la colère... Voici ce qui prouve bien l'honnêteté de mon caractère. »

Il ne faut pas oublier mademoiselle Quinault parmi les relations de madame d'Épinay. C'était une actrice d'esprit, et surtout de prétention à l'esprit. Retirée du théâtre, elle aimait à réunir chez elle une société de gens de lettres. Elle avait fondé ce qu'on appelait « le dîner du bout du banc », qui se donnait deux fois par semaine, alternativement chez elle et chez le comte de Caylus. Une écritoire figurait au milieu, sur la table. On voyait à ces dîners Voltaire, Crébillon fils, Duclos, Destouches, Collé, quelques grands seigneurs. La fondation n'était que pour huit personnes, mais une fois admis à dîner chez mademoiselle Quinault, on avait le droit de revenir sans autre invitation. Chacun y avait son sobriquet : Duclos s'y appelait le tendre Arbassan. C'est lui, grâce à ses poumons, qui donnait le ton. La conversation était fort libre, ce qui ne veut pas dire qu'elle fût toujours piquante. Grimm en parle comme d'un bureau d'esprit, fatigant et maussade. S'il dit vrai, il faut faire une exception en faveur de ceux de ces dîners dont madame d'Épinay nous a donné la relation. Le premier surtout offre une des scènes les plus extraordinaires des Mémoires. On y parle de la pudeur, de l'état de nature, du bien et du mal. Saint-Lambert, animé par le vin de Champagne, tombe dans le dithyrambe : « Je trouvai d'abord

ce tableau, dit Émilie, bien fort pour être crayonné ainsi en présence de femmes qui se respectent; mais M. de Saint-Lambert y mêla des réflexions si graves et si élevées, que tout ce qu'il y avait de choquant dans cette idée fit bientôt place à l'admiration. Je me mourais de peur que mademoiselle Quinault ne l'interrompît par quelque plaisanterie déplacée; mais à mesure que le marquis parlait, il semblait nous communiquer son enthousiasme, et, lorsqu'il eut fini, on fut près d'un quart d'heure à l'applaudir, si bien qu'on ne s'entendait plus. » Quant à Duclos, il n'était que grossier. On cherche en vain à le faire taire. « MADEMOISELLE QUINAULT : Mais, paix donc, Duclos, paix donc; vous cassez les vitres. — DUCLOS : Mais, pardieu! je ne vois pas. Ce que je dis est tout simple. — SAINT-LAMBERT : Madame, il faut avouer qu'on ne dit rien de bien de l'innocence sans être un peu corrompu. — DUCLOS : Ni de la pudeur sans être fort effronté. »

On a, dans cette conversation, comme un abrégé du dix-huitième siècle. On y voit son cynisme, ses prétentions philosophiques, sa science superficielle. La chimère d'un état de nature qui aurait été un âge d'or est toujours là, prête à percer. Avec cela de la hardiesse et le besoin de chercher un fondement rationnel pour toutes choses. Madame d'Épinay, il faut le dire, est un peu étrangère dans ce monde-là. Après avoir hasardé quelques timides objections, elle profite d'un moment de silence pour se retirer. Elle avait peur, dit-elle, de cette critique qui ébranlait les principes sans les remplacer.

Madame d'Épinay dîna une seconde fois chez mademoiselle Quinault. Il y fut précisément question des préjugés. On parlait de la Fête-Dieu ; Saint-Lambert avoua qu'il aimait cette fête : la pompe, la procession, les chants tout l'attendrissait jusqu'aux larmes. Des cérémonies chrétiennes on passa à celles du paganisme. De là à la religion même et à l'existence de Dieu il n'y avait qu'un pas. Madame d'Épinay s'avisa de plaider la cause des croyances, alléguant qu'elles faisaient souvent du bien, et servaient de frein au peuple qui n'avait pas d'autre morale. « Tout le monde, raconte-t-elle, se récria à la fois et m'écrasa de raisonnements qui me parurent, en effet, meilleurs que le mien. L'un dit que le menu peuple avait plus de peur d'être pendu que d'être damné. Saint-Lambert ajouta que c'était l'affaire du code civil et criminel de régler les mœurs, et non celle de la religion, qui faisait bien restituer un écu à Pâques à sa servante, mais qui n'avait jamais fait restituer des millions mal acquis, une province usurpée, ni réparer une calomnie. » Saint-Lambert finit par avouer qu'il était athée. Là-dessus, Rousseau, qui était du dîner, se fâcha, et, comme on continuait : « Messieurs, dit-il, je sors si vous dites un mot de plus. » En effet, il s'était levé, et voulait sérieusement sortir, lorsque l'arrivée d'un nouveau convive changea le tour de la conversation.

Quelques jours après, Rousseau eut un entretien avec madame d'Épinay. Il y revint sur l'existence de Dieu. Il ne niait pas que les arguments de Saint-Lambert n'eussent un certain poids : « Madame, s'écriait-il, quelque-

fois, au fond de mon cabinet, mes deux poings dans les yeux, au milieu des ténèbres de la nature, je suis de son avis : mais, voyez cela (dit-il en montrant d'une main le ciel, la tête élevée, et avec le regard d'un inspiré) ; le lever du soleil, en dissipant la vapeur qui couvre la terre, et en m'exposant la scène brillante et merveilleuse de la nature, dissipe en même temps les brouillards de mon esprit. Je retrouve ma foi, mon Dieu, ma croyance en lui ; je l'admire, je l'adore et je me prosterne en sa présence. » Et là-dessus il fait à madame d'Épinay une espèce d'apologue, l'histoire d'une terre étrangère, gouvernée par un génie bienfaisant et invisible. Le morceau est curieux, mais la conclusion en est un peu vague : « L'important c'est d'être toujours sincère avec soi-même. — Cela me paraît, en effet, fort essentiel, lui dis-je ; mais il l'est bien autant, ce me semble, d'être d'accord avec soi-même. — Vous avez raison, Madame, mais cela est impossible : le grand point est de connaître ses inconséquences, et de garder celles qui sont le plus utiles au bonheur ; c'est le vrai moyen d'avoir l'esprit juste et le cœur content. En général, quand une idée ou une notion est obscure, et qu'on n'en peut démontrer la fausseté, il faut la garder, surtout lorsqu'elle sert d'appui à la vertu et aux mœurs. » Tout ce chapitre des Mémoires de madame d'Épinay est capital pour la connaissance du caractère et des opinions de Rousseau.

Revenons à Émilie. Il faut lui rendre cette justice, que les plaisirs non plus que sa mauvaise santé ne la détournèrent jamais de ses devoirs envers ses enfants. Elle

avait beaucoup réfléchi à l'éducation ; et, lorsque plus tard elle écrivit, sur ce sujet, ses *Conversations d'Émilie*, elle ne fit que fixer sur le papier les méditations de toute sa vie. Aussi voit-on dans ses Mémoires que c'est une matière sur laquelle elle se pique d'avoir des idées à elle. Ses principes, du reste, étaient sensés, et sa conduite d'accord avec ses principes. Mademoiselle d'Ette nous la peint, au beau milieu des répétitions et des préparatifs d'une comédie, s'enfermant tous les matins deux heures dans sa chambre, pour donner elle-même à ses enfants leurs leçons de musique, de lecture et même de catéchisme. Ce fut un grand chagrin pour elle lorsque M. de Bellegarde exigea que son petit-fils fût mis au collège. On donna en même temps à l'enfant un précepteur, qui s'appelait Linant. La mine de Linant ne revenait pas à Émilie : « Toute réflexion faite, je lui trouve la contenance d'une mie. Je suis bien trompée si ce n'est pas cet air bénignement bête qui a séduit ma mère ; elle meurt de peur qu'on ne soit trop sévère avec mon fils. » Elle se rend une fois au collège, avec Duclos, pour examiner tout à la fois l'enfant et le précepteur. La discussion de Duclos avec Linant est une de ces conversations inimitables dont abondent les *Mémoires*. Pas une attitude qui ne soit prise sur le fait, pas un mot qui ne soit caractéristique : « Nous trouvâmes l'enfant vis-à-vis d'une table, un cahier de papier devant lui, sur lequel il faisait des croix et des pâtés, faute de rien trouver dans sa tête de ce qu'il devait écrire. M. Linant était en robe de chambre, sans perruque, lisant, couché sur un fauteuil et la

jambe allongée sur un autre. Cette contenance ne me plut pas infiniment. » Duclos, on s'en doute bien, ne ménagea pas à Linant les saillies de son esprit bourru. Il s'agissait d'un thème à refaire; le précepteur défendait son thème et son latin. « Que diable! lui dit Duclos, c'est bien là ce dont il doit être question dans une éducation. Ne dirait-on pas qu'on élève tous les hommes pour en faire des moines? Monsieur, peu de latin, très peu de latin; point de grec surtout, que je n'en entende point parler. Je veux que l'enfant ne soit ni un sot ni un savant. Il y a un milieu à tout cela qu'il faut prendre... — Mais, monsieur, dit Linant, il faut qu'il connaisse ses auteurs, et une légère teinture de grec ne peut... — Que diable venez-vous nous chanter? De quoi cela l'avancera-t-il, votre grec? Il y a là une cinquantaine de vieux radoteurs, qui n'ont de mérite que d'être vieux, et qui ont perdu les meilleurs esprits. S'il lui arrivait de les connaître sans en être ivre, il ne serait qu'un plat érudit, et s'il en devenait enthousiaste, il se rendrait ridicule. Rien de tout cela! Monsieur, beaucoup de mœurs et de morale. »

Après une dissertation sur les connaissances les plus utiles pour un enfant, on revint à la morale : Duclos lui dit tout à coup : « N'allez pas faire la bêtise de lui dire du mal des passions et des plaisirs; j'aimerais autant qu'il fût mort que d'être condamné à n'en point avoir. » Et, Linant qui s'était promis de les combattre à force ouverte, dès qu'elles montreraient le bout du nez! « Je sais tout aussi bien que vous, continua Duclos, qu'il se-

rait à désirer qu'il n'eût que des passions modérées ; mais j'aime mieux qu'il en ait de fortes qui le mènent tout à travers le monde comme un cheval échappé, que d'être comme une pierre. Que diable ! s'il reçoit un coup de coude, il faut qu'il sache le rendre : moi, je n'en souffre point, et cela est fort essentiel. En fait de probité, tenez-lui la dragée très haute. L'usage du monde en rabat de reste. Monsieur, aucun préjugé dans la tête ; balayez-les moi tous. L'erreur n'est jamais bonne à rien ; sans compter qu'une erreur n'est jamais seule. »

On reconnaît le principe directement opposé à celui de Rousseau. Il y a longtemps que le monde intellectuel est divisé en deux grands partis, celui de la souveraineté du vrai et celui des erreurs utiles. Mais il est temps de mettre fin à ces extraits ; on se laisse facilement aller à citer les Mémoires de madame d'Épinay, remplis comme ils sont des portraits les plus piquants, des scènes les plus animées et des plus brillantes conversations.

III

Les *Mémoires* nous ont retracé, en un bien mémorable exemple, ces défaites auxquelles les femmes semblent condamnées par les meilleurs sentiments de leur nature, par la tendresse, par le dévouement, par la pitié, — si bien que rien n'est si odieux en pareil sujet qu'un jugement sans merci, — défaites, ce-

pendant, pour lesquelles la société réserve ses arrêts les plus rigoureux, et non sans quelque justice aussi, puisque la pureté est la vertu féminine par excellence, et ne saurait se perdre sans que le caractère idéal de la femme n'en reçoive une atteinte. Il nous reste à voir le drame se dérouler. Les péripéties n'en sont que trop connues. Après l'ivresse, le réveil ; avec l'habitude, le désenchantement. Le touchant sacrifice de la victime ne suffit pas longtemps à l'égoïsme du vainqueur. L'amour avait promis de tout réparer, la perte de la vertu et la perte de la réputation; de remplir tout de lui-même, cette âme qui s'était donnée, cette vie qui s'était dévouée : hélas ! combien de jours l'amour survit-il au triomphe ? Éternelle et tragique rencontre d'un sexe qui a sa fin en lui-même, et de celui qui n'est créé que pour l'autre !

M. de Bellegarde mourut au mois de juillet 1751. Il laissa une grande fortune. La part du fils aîné monta à dix-sept cent mille livres ; mais il y avait des créanciers à apaiser, et les dépenses extravagantes auxquelles se livrait M. d'Épinay devaient rapidement le ruiner une seconde fois. Émilie nous a décrit son nouveau train de maison. Il semble, en vérité, qu'on assiste à l'une des scènes dans lesquelles Hogarth a retracé la carrière du prodigue ou les ridicules de l'homme à la mode : « M. d'Épinay a complété son domestique. Il a trois laquais et moi deux ; je n'en ai pas voulu davantage. Il a un valet de chambre, et il voulait aussi que je prisse une seconde femme, mais, comme je n'en ai que faire,

j'ai tenu bon. Enfin les officiers, les femmes, les valets se montent au nombre de seize. Quoique la vie que je mène soit assez uniforme, j'espère n'être pas obligée d'en changer. Celle de M. d'Épinay est différente. Lorsqu'il est levé, son valet de chambre se met en devoir de l'accommoder. Deux laquais sont debout à attendre ses ordres. Le premier secrétaire vient avec l'intention de lui rendre compte des lettres qu'il a reçues de son département et qu'il est chargé d'ouvrir; il doit lire les réponses et les faire signer; mais il est interrompu deux cents fois dans cette occupation par toute sorte d'espèces imaginables. C'est un maquignon qui a des chevaux uniques à vendre : « Le seigneur un tel en offre soixante louis. — Je vous en donne cent. — Cela est inutile. » Cependant l'on conclut à cent louis sans les avoir vus. Ensuite, c'est un polisson qui vient brailler un air, et à qui on accorde sa protection pour entrer à l'Opéra, après lui avoir donné quelques leçons de bon goût. C'est une demoiselle qu'on fait attendre pour savoir si je suis encore là. Je me lève et je m'en vais : les deux laquais ouvrent les deux battants pour me laisser sortir, moi qui passerais alors par le trou d'une aiguille, et les deux estafiers crient dans l'antichambre : « Madame, Messieurs, voilà madame! » Tout le monde se range en haie, et ces messieurs sont des marchands d'étoffes, des marchands d'instruments, des bijoutiers, des colporteurs, des laquais, des décrotteurs, des créanciers, enfin tout ce que vous pouvez imaginer de plus ridicule et de plus affligeant. Midi ou une heure sonne

avant que cette toilette soit achevée, et le secrétaire, qui sans doute sait par expérience l'impossibilité de rendre un compte détaillé des affaires, a un petit bordereau qu'il remet entre les mains de son maître pour l'instruire de ce qu'il doit dire à l'assemblée (de la Ferme générale). Une autre fois, il sort à pied ou en fiacre, rentre à deux heures fait comme un brûleur de maison, dîne tête à tête avec moi, ou admet en tiers un premier secrétaire, qui lui parle de la nécessité de fixer chaque article de dépenses, de donner des délégations pour tel ou tel objet. La seule réponse est : « Nous verrons cela. » Ensuite, il court le monde et les spectacles, et il soupe en ville quand il n'a personne à souper chez lui. »

La ruine était au bout de ces folies, et une ruine dans laquelle madame d'Épinay ne laissa pas que d'être entraînée, malgré la séparation de biens. Nous la trouvons à quelques années de là, écrivant à son mari pour obtenir de l'argent et essayer de tirer ses domestiques de la misère où il les tenait. Elle avait appris qu'il devait recevoir un remboursement de 20,000 livres, et elle aurait voulu, dit-elle, en accrocher quelque chose. Mais les vraies peines d'Émilie lui viennent d'ailleurs. Francueil se montre déjà moins empressé, et mademoiselle d'Ette a troublé le cœur de son amie, en lui représentant que tel est le cours naturel des choses : « Je lui disais, raconte l'auteur des Mémoires, que j'étais mal à mon aise et désœuvrée, lorsque je perdais de vue Francueil. — Bon! m'a-t-elle dit, est-ce que vous en êtes encore là? Je croyais que cette folie commençait à vous passer. —

Comment! que voulez-vous dire? — Eh! mais oui : est-ce que vous êtes encore amoureux tous les deux? — Mais voilà un langage bien étrange et bien contraire à celui que vous m'avez tenu il y a dix-huit mois. — Ce langage est tout simple et n'est point contraire à celui que je vous ai tenu? — Quoi! appeler folie... — Non, je ne prétends pas appeler folie la tendresse que Francueil et vous avez et aurez sûrement toujours l'un pour l'autre : au contraire, j'appelais ainsi cette première fureur, cette illusion enchanteresse qui est si douce et qui dure si peu : je la croyais finie, et je vous en félicitais au fond de mon âme, car on en est plus heureux. Voyez comme il est aimable d'être comme vous voilà! En vérité, il faut être moi pour y tenir. Tenez, ma chère Émilie, vous ne serez jamais vraiment heureuse que lorsque vous vous retrouverez tous deux avec plaisir, et que vous vous quitterez sans peine. » On comprend ce que dut éprouver Émilie en voyant le bandeau ainsi arraché sans façon de ses yeux par celle-là même qui l'y avait fixé.

Sur ces entrefaites, Francueil part pour Chenonceaux. Son absence se prolonge et, qui plus est, ses lettres sont rares. Il reste huit jours sans écrire, puis se contente d'un billet de quatre lignes; il allègue la chasse, la musique. Il revient, et, dès la première visite, madame d'Épinay croit remarquer de la gêne. Elle voudrait bien l'attribuer à un nouveau plan de conduite qu'on s'est tracé, à la réserve qu'impose pour un moment un accès de jalousie de M. d'Épinay. Mais il y a pis : voilà que Francueil prend l'habitude de s'enivrer. « Je ne saurais

m'y faire, écrit Émilie. Dernièrement encore, chez madame de Jully. Serait-ce la nécessité de se distraire du chagrin de vivre sans moi? Mais pourquoi prendre un genre de dissipation qui mène aussi sûrement à l'indifférence et à l'oubli? Ai-je cherché, moi, à me distraire? Je me console dans mes peines par leur cause même, en attendant qu'elles finissent. »

Madame d'Épinay a admirablement retracé l'histoire de cette passion sur le déclin. Le cœur se serre en présence de cette tragédie aussi vieille que le monde : le sort d'une femme aimante, fidèle, qui a tout donné, qui s'est donnée elle-même, et désormais délaissée froidement comme une fantaisie épuisée.

« Francueil est venu me demander à dîner. J'ai été assez contente de lui, mais je ne sais ce qui manque à tout cela; il y a quelque chose à dire, je ne sais pas bien quoi. Je n'ai pu causer seule avec lui. »

« Madame de Jully m'a demandé comment allait mon âme. Je n'en sais rien, lui ai-je dit. — Pauvre sotte! m'a-t-elle répondu d'un air qui, je l'avoue, m'a inquiétée. »

« Francueil est gai, il paraît content, à quelques moments de rêverie près. Il semble ne rien regretter; il me sacrifie la chasse qu'il aime; il passe auprès de moi le temps que ces messieurs mettent à cet amusement. Malgré cela, je ne suis point heureuse; je m'en veux, mais en jetant les yeux sur le passé j'y trouve une si grande différence, que je ne puis m'empêcher d'en avoir l'âme déchirée. Ce n'est pas seulement son ton avec moi qui est changé, mais ses systèmes généraux le sont aussi;

il est moins réservé dans ses propos : il parle plus légèrement des femmes. Jamais il ne faisait autrefois de plaisanteries sur elles en ma présence; il semblait qu'il respectât tout le sexe en moi : ce n'est plus cela. Ma plus légère peine troublait son repos; à présent ce sont des vapeurs qu'il me conseille de dissiper. Il troque des bijoux, des chevaux. Ne voilà-t-il pas de singuliers griefs! Mais j'avoue que tout cela me choque. Je n'ose lui en parler; je crains trop de lui déplaire, et que mes reproches ne lui semblent minutieux. »

Émilie croit avoir des motifs de jalousie, et alors elle est maladroite, elle se plaint. « J'ai dit tout ce que je ne devais pas dire; je fais sans cesse le contraire de ce que mon intérêt même exige. J'ai raison, je suis à plaindre, et je finis par avoir tort et par être blâmée. Avec quelle dureté il m'a reçue et écoutée, lui qui a l'âme si tendre, qui prend tant de plaisir à faire du bien! » On lui parlait jadis à genoux, maintenant on la rudoie!

La jalousie d'Émilie n'était que trop fondée. Francueil était occupé de madame de Versel, l'un de ces personnages que madame d'Épinay nous peint dans ses Mémoires avec tant de couleur et de naturel. La physionomie de cette jeune femme avait un mélange de naïveté et de finesse qui donnait à ses paroles un sens qu'elles n'auraient pas eu dans la bouche d'une autre. Quelquefois, elle regardait fixement et étonnée comme un enfant. Tantôt elle est gauche, presque laide; tantôt elle est remplie de grâce, elle a de l'éclat. Francueil, à la vérité, s'observe en présence d'Émilie; mais tout à coup,

quelle trahison! il est question d'un voyage : ils sont cinq ou six qui ont formé le projet d'aller voir madame d'Houdetot en Normandie; Francueil et madame de Versel sont de la partie. Les voici en route, dans la même berline, vis-à-vis l'un de l'autre! de quinze jours ils ne se quitteront. Émilie n'y tient plus; elle propose à son mari de partir aussi, de suivre les autres, d'arriver sans prévenir personne. Elle sent bien qu'elle court au-devant de sa destinée, mais l'incertitude est pire que le malheur. Et, en effet, en arrivant, du premier coup d'œil elle reconnaît qu'elle est de trop. Francueil est visiblement embarrassé, et madame de Versel porte à son doigt une bague qu'Émilie avait voulu avoir et que Francueil lui avait refusée!

Il ne manque plus qu'un aveu. C'est madame de Versel elle-même qui s'en chargera. Madame d'Épinay et elle sont à la campagne, un après-midi, chacune devant son métier à tapisserie. La conversation tourne sur le sort des femmes qui aiment. Madame de Versel finit par se laisser arracher son secret : Francueil est amoureux d'elle, il l'est jusqu'à la folie; pour elle, elle y a mis de la coquetterie, quelque chose de plus peut-être, mais si elle a trahi son amie, c'est sans le savoir. Il semble même qu'à partir de ce moment, elle s'attache à décourager Francueil. Le coup n'en est pas moins porté dans l'âme d'Émilie. Elle ne voit plus partout que fausseté, inconstance, vide affreux; elle veut se jeter dans la dévotion, elle soupire après le cloître, elle s'adresse à l'abbé Martin, le directeur de sa mère. Cet abbé Martin est un

prêtre comme il y en a peu. Ce n'est ni l'abbé mondain du dix-huitième siècle, ni le directeur rigoriste et borné de tous les temps : c'est un homme qui comprend la religion avec élévation, et qui ne croit pas la desservir en y mêlant les conseils de l'expérience et du bon sens. « Je vois, Madame, dit-il après avoir écouté sa pénitente, je vois que vous allez faire de Dieu un pis aller. Si l'on méprise le monde quand on le quitte pour Dieu, on peut dire de même qu'on méprise Dieu quand on ne le quitte que pour le monde[1]; croyez-vous, Madame, que ce soit là la disposition qu'il attend de vous? Croyez-vous que, quand vous aurez quitté le rouge, fait succéder les *Essais* de Nicole aux *Essais* de Montaigne, et fermé votre porte à la bonne compagnie, il n'y aura plus de danger pour vous? Les tentations viendront vous chercher au pied des autels. La dévotion consiste principalement dans la privation de choses très douces, et cette privation ne manque presque jamais d'aigrir l'humeur. Vous avez à vous plaindre de votre mari : vous aurez mille fois moins d'indulgence pour ses travers, si vous donnez dans une dévotion excessive. Cela ne devrait pas être, mais cela sera, par la seule raison que vous ne croirez plus avoir aucune faute à vous pardonner. »

Émilie jusque-là n'avait parlé que de son mari; elle finit par avouer la vraie cause de son chagrin. La sagesse de l'abbé Martin n'est point en défaut devant cette confession. Il n'est plus étonné des projets de réforme de

1. Il faut entendre : quand on ne le cherche que par dégoût et fatigue du monde.

madame d'Épinay, mais il a moins de confiance que jamais dans leur solidité. Il connaît ces femmes qui sont trompées dans leur besoin d'aimer, et qui élisent Dieu pour amant quand les autres leur manquent. Le mauvais succès d'un parti si légèrement pris est la punition des motifs qui l'ont fait prendre : la conversion a fait du bruit, la cause en est sue, on a donné un scandale, et, qui pis est, on l'a donné en pure perte, car on ne tarde pas à retourner au monde. Le prêtre finit par des conseils plus imprévus encore : Émilie voulait cesser de voir celui dont elle accusait l'infidélité ; l'abbé Martin l'en détourne : « Il n'est ni prudent, ni honnête d'en agir ainsi. La personne dont il est question est faite apparemment pour être votre ami, puisqu'il a été avoué pour tel par toute votre famille. En pareil cas, une rupture affichée est une sottise, et une sottise déshonorante. Éloignez-le insensiblement, ce sera bien fait ; mais, tant que vous serez contrainte de le voir, traitez-le comme vos autres amis sans distinction. » Que dites-vous de l'abbé Martin ? Ne semble-t-il pas que la direction de conscience ainsi entendue s'élève au rang d'un sacerdoce moral?

Francueil fit tout ce qu'il fallait pour rendre plus facile la rupture qui était devenue inévitable. Il se lia avec une actrice, la sœur même de celle qu'entretenait M. d'Épinay; de sorte que le mari et l'amant devinrent confidents et compagnons de débauche. Duclos, toujours officieux, ne manqua pas d'en instruire Émilie. Elle pensa en perdre la tête; une fièvre violente, accompagnée de délire, s'empara d'elle pendant plusieurs jours : Francueil et

elle eurent enfin une explication. « Il se défendit si mal, avec tant emportement et si peu de raisons honnêtes; il me parut déterminé à continuer la même vie; je vis tant de fausseté dans sa conduite, que j'oubliai toutes mes résolutions, je lui fis les reproches les plus amers sur son infidélité, et, ne le jugeant plus digne de ma tendresse ni de mon estime, après avoir exhalé ma colère, je me sentis tout à coup si parfaitement détachée de lui, au moins je le crus, que je lui dis avec le plus grand sang-froid : « Tout est fini entre nous, Mon-
» sieur; la conduite que vous tiendrez à l'avenir décidera
» si vous pouvez revenir au nombre de mes amis, ou si
» vous resterez à mes yeux couvert du mépris que celle que
» vous tenez depuis six mois vous attire. » Francueil, depuis ce temps, ne fut plus avec madame d'Épinay que sur le pied d'une ancienne relation d'amitié. Il venait la voir, mais quand il n'avait rien de mieux à faire, et sans qu'Émilie s'en inquiétât beaucoup. La jalousie, cependant, allait ranimer pour un instant l'ancienne passion de Francueil. Grimm va entrer en scène.

Il y avait déjà quelque temps que Grimm, âgé alors d'une trentaine d'années et secrétaire du comte de Friesen, avait été introduit chez madame d'Épinay par Rousseau. Rousseau en faisait grand cas alors, et ne parlait de son ami qu'avec enthousiasme. Grimm était grand, mais dégingandé. Il avait l'œil gros, l'air allemand; sa timidité lui donnait de la gaucherie, sa paresse quelque chose de nonchalant. Contraint avec les étrangers, il retrouvait de la gaieté au milieu de ses amis, mais

sans jamais aller jusqu'à l'abandon. Un certain fond de réserve, de sécheresse, de raideur même, lui avait fait une réputation d'homme despotique : de là ce nom de *Tyran le blanc* que lui avait donné Gauffecourt, par une double allusion à son caractère et à son habitude de se peindre les joues à la céruse. Sa conversation manquait, non pas de force et d'autorité, mais de correction et d'aisance. Absolu dans ses idées, il fuyait la discussion et évitait même de se prononcer. Au total, esprit fin, mais un peu enveloppé, juste et ferme sans beaucoup de sève; des vues à lui et arrêtées sur toutes choses; un mélange de sauvagerie et de dédain : tout au fond, de la sensibilité, de la bonté, de la sûreté. Il fallait du temps pour apprendre à le connaître; et madame d'Épinay elle-même, dans le beau portrait qu'elle a fait de son ami, n'a pas essayé de dissimuler les disparates de ce caractère : la pénétration jointe à une sorte de niaiserie, l'art d'inspirer la confiance sans en témoigner, des lumières lorsqu'il s'agissait de donner des conseils aux autres et le manque d'adresse pour réussir dans ses propres affaires.

Grimm n'était encore chez madame d'Épinay que sur un pied de visite et de politesse, lorsqu'une circonstance des plus cruelles pour notre héroïne rapprocha tout à coup ces deux existences, qui allaient bientôt s'unir si étroitement.

Nous connaissons déjà la belle, la froide, l'indolente madame de Jully. Quelle ne fut pas la surprise d'Emilie lorsqu'un jour, à la promenade, sa belle-sœur se mit à

son tour à lui faire des confidences! Madame d'Épinay en resta comme pétrifiée. « Je croyais que vous aimiez votre mari. Il vous aime tant! — Non, je n'ai point à me plaindre de Jully. J'ai beaucoup d'estime et d'amitié pour lui, mais je n'ai jamais eu que cela. — J'ai cru que vous l'aviez épousé par amour et que vous l'aimiez passionnément. — Il l'a bien voulu croire, mais il n'en a jamais rien été. Voici le vrai. De B... était éperdument amoureux de moi et voulait m'épouser; j'y aurais consenti, car je l'aimais assez, mais j'ai découvert en lui une humeur si violente, une jalousie, une injustice, car la jalousie, chez les hommes, n'est autre chose qu'injustice et que tyrannie, ne vous y trompez pas; enfin, ce caractère m'a alarmée. M. de Jully s'est présenté, je l'ai préféré, voilà tout. Plus, d'ailleurs, je le connais, et plus je m'applaudis de mon choix. Il est bon enfant, doux, complaisant, faible, sans nerf, mais sans vice; en un mot, il est tout propre à jouer son rôle décemment, et je lui en sais gré : c'est un grand mérite au moins que celui-là. Au reste, il a cru être amoureux de moi, mais je vous promets qu'il s'est trompé. — Que dites-vous donc, ma sœur? Il vous adore comme le premier jour. — Quoi! parce qu'il me donne continuellement des bijoux dont je ne fais nul cas, des robes qu'il choisit presque toujours contraires à mon goût, qu'il me loue des loges au spectacle le jour que je veux rester chez moi? Eh! ne voyez-vous pas que ce sont ses fantaisies qu'il caresse, et non les miennes. Mais priez-le de faire céder un de ses caprices et de ses goûts aux miens,

vous verrez cette perle des maris devenir, tout en douceur, le sultan le plus despote. — Au moins votre conduite vous dément-elle. Vous avez l'air de n'avoir tous deux qu'une volonté. — Sans doute, voilà le grand secret. Avec un caractère comme celui de M. de Jully, il ne s'agit pas tant d'avoir sans cesse une volonté que de lui avoir appris dans quelques occasions importantes qu'on en a une qui ne plie que quand on le veut bien. Il sait qu'elle est là ; cela suffit. Au reste, la complaisance ne me coûte rien à moi : dans le courant de la vie il y a si peu de choses qui méritent qu'on y mette de l'importance. Mais nous voilà bien loin de ce que je voulais vous confier. J'aime, je vous l'ai dit ; savez-vous qui? — Non, en vérité ; serait-ce Maurepaire? — Non, c'est Jelyotte. — Jelyotte ! vous n'y pensez pas, ma sœur, un acteur de l'Opéra ! un homme sur qui tout le monde a les yeux et qui ne peut décemment pas passer pour votre ami ! — Doucement, s'il vous plaît ; je vous ai dit que je l'aimais, et vous me répondez comme si je vous demandais si je ferais bien de l'aimer. »

Madame de Jully ne fut pas la seule conquête du célèbre chanteur. Jelyotte n'était ni beau ni bien fait, mais sa voix lui tenait lieu de tous les charmes. Marmontel raconte que les jeunes femmes en étaient folles ; on les voyait hors d'elles-mêmes, s'élancer à moitié de leurs loges, donner en spectacle leur propre émotion. Aimable, d'ailleurs, homme comme il faut, avec beaucoup de tact et de discrétion, Jelyotte était reçu dans la meilleure société. Pour ce qui est de la liaison qui nous

occupe, ce ne fut pas l'acteur qui la rompit, ce fut la grande dame. Si madame d'Épinay avait été étonnée des premiers aveux de sa belle-sœur, elle le fut bien plus encore lorsque, peu de mois après, madame de Jully vint lui demander un nouveau service : « Que voulez-vous de moi? — Que tu me débarrasses de Jelyotte. — Comment? — Je ne l'aime plus. — Je vous avais bien prédit que cette liaison ne pouvait pas durer. — Oh! tes prédictions n'avaient pas le sens commun, car c'est sa faute et non la mienne!... — Cela ne se peut, et sûrement... — Non, en vérité, je n'ai point de torts; est-ce ma faute s'il ne me fait pas jouir de moi? — Comment? — Sans doute! il est si accoutumé à me trouver aimable et jolie, qu'il ne prend plus seulement la peine de me le dire : vous conviendrez, j'espère, que ce n'est pas la peine d'avoir un amant. — Je devrais être faite à votre ton, ma sœur, mais il m'est pourtant toujours nouveau. Quelque plaisir qu'on ait à s'entendre louer par quelqu'un qu'on aime, il suffit que toutes ses actions nous prouvent qu'il nous préfère. — Vous n'y entendez rien, ma sœur; on ne peut s'empêcher de répéter sans cesse ce qui nous occupe tout entier. Dès l'instant qu'on n'est plus persécuté par ce besoin, on est tiède, et la tiédeur ne me convient pas. » La conclusion de tout cela fut que madame de Jully en aimait un autre, un chevalier de V., et qu'elle priait sa belle-sœur de congédier Jelyotte. « Envoyez-le chercher; parlez-lui de ma réputation, de la réforme que je veux apporter dans ma conduite; parlez-lui de ma santé, de mon mari, de tout

ce qu'il vous plaira, pourvu que vous le mettiez au point de s'entendre dire de ma bouche que je ne veux plus vivre avec lui. Il est honnête que ce soit moi qui prononce les derniers mots, mais je n'y veux pas de réplique. »

A quelques mois de là, madame de Jully fut atteinte de la petite vérole. Après avoir été quatre jours entre la vie et la mort, elle mourut le cinquième. Le matin du dernier jour, elle recouvra sa connaissance. Madame d'Épinay ne l'avait pas quittée. « Me trouvant près de son lit, dit-elle, je fus assez longtemps sans qu'elle m'aperçut ; à la fin, je lui pris la main et la lui serrai. « Sommes-nous seules? me demanda-t-elle. — Oui, ma sœur, » lui dis-je. Alors, tirant de sa poche un petit portrait d'elle : « Tiens, dit-elle, c'est pour toi. » Les larmes m'étouffaient, je ne pus proférer un seul mot; je me jetai la tête sur son lit; j'allais baiser ses mains, elle les retira. « Adieu, ma bonne amie, ma véritable sœur : ayez soin du chevalier. Si je meurs, consolez-le; il vous consolera aussi. » Elle se retourna et laissa échapper quelques larmes. « Convenez, dit-elle encore, que c'est mourir bien jeune! » Je sortis de la chambre dans un état impossible à rendre, et mille fois plus mourante qu'elle. Les médecins arrivèrent vers les neuf heures du matin ; ils chantèrent victoire : j'avoue qu'elle avait un certain regard fixe qui me faisait douter de ce miracle. Lorsqu'ils furent sortis, je m'approchai de son lit : « Eh bien, lui dis-je, voilà le cinquième jour, et tout va au mieux. — Oui, selon eux, dit-elle; mais je ne me sens pas bien; j'étouffe, j'ai des frissons, ma tête n'est pas

nette; je crois que demain ils seront bien étonnés. — Pourquoi? lui dis-je. » Elle ne répondit point. Il lui prit une douleur violente à la tête; elle jeta un cri en me demandant précipitamment ses poches. Je fus un moment à les trouver; elle chercha longtemps sans trop savoir ce qu'elle faisait. A la fin, elle tira une clef et répéta plusieurs fois : « C'est la clef, c'est celle... » Elle ne put achever, et ce furent les dernières paroles qu'elle prononça. Le transport revint, et à cinq heures du soir elle n'était plus. »

Madame d'Épinay avait pris la clef machinalement et sans savoir ce qu'elle en devait faire. En y repensant, elle comprit qu'il pouvait y avoir des papiers à détruire. Il se trouva, en effet, que la clef ouvrait un secrétaire où Émilie avait quelquefois vu sa belle-sœur serrer les lettres du chevalier après les avoir lues. Alors, profitant d'un moment favorable, elle prit tous les papiers que renfermait le secrétaire, les jeta au feu, puis remit la clef à M. de Jully. Cette démarche allait devenir pour elle la source des plus cruels chagrins. M. d'Épinay devait cinquante mille écus à M. de Jully, et l'acte qui en faisait foi était égaré; les recherches les plus minutieuses restèrent sans résultat. Mais une femme de chambre avait vu madame d'Épinay entrer dans le cabinet où était le secrétaire, et avait remarqué ensuite que la cheminée était pleine de papier brûlé. Émilie n'essaya point de nier ce qu'elle avait fait, mais elle devait éviter de compromettre la mémoire de sa belle-sœur, et par conséquent de donner à entendre de quelle nature étaient

les papiers qu'elle avait livrés aux flammes; de là la situation la plus fausse. M. de Jully voulait ravoir son argent; M. d'Épinay se frottait les mains de se voir quitte; madame de Chambon, la mère de la défunte, s'irritait des soupçons que cette aventure semblait jeter sur la réputation de sa fille; M. d'Houdetot, plein d'admiration pour un coup si hardi, semblait se dire à lui-même : « Pourquoi diable cette femme n'est-elle pas la mienne! » On ne parlait plus d'autre chose à Paris. Quant à madame d'Épinay, elle était au supplice et privée de tout moyen de se justifier. « Je revois des gens qui n'étaient pas venus chez moi depuis un siècle; les uns m'examinent jusqu'au fond de l'âme, les autres hasardent des questions qu'ils n'ont point droit de me faire, et couvrent leur insultante curiosité du voile de l'intérêt. » Elle trouva cependant un champion, un seul. Grimm, qui la connaissait très peu alors, prit sa défense dans un dîner où tout le monde l'attaquait. Il se refusait à croire, disait-il, qu'une femme d'esprit, noble, généreuse, se fût rendue coupable d'une action infâme. Et comme l'un des convives avait prononcé l'expression de *gens perdus :* — « Qui dit cela? reprit M. Grimm. Messieurs, je le répète, je ne connais particulièrement ni monsieur ni madame d'Épinay, je ne sais s'ils sont coupables ou non; mais, ma foi, cela me donne un souverain mépris pour ceux qui sont pressés de le croire. » Le baron d'E..., le seul qui eût parlé affirmativement, se leva, et répondit qu'il fallait avoir une furieuse opinion de soi-même pour oser menacer les autres de son mé-

pris. M. Grimm, répliqua qu'il fallait avoir bien peu d'honneur pour avoir besoin de déshonorer les autres si vite. » Là-dessus les deux antagonistes descendirent dans le jardin pour se battre, et Grimm fut blessé. Il était encore retenu chez lui par les suites de cette blessure, lorsque le papier perdu, cause de toute la mésaventure, se retrouva entre les mains d'un homme d'affaires à qui madame de Jully l'avait confié. Madame d'Épinay était complètement blanchie. Ceux qui l'avaient accusée furent obligés de lui faire des excuses. Le pauvre de Jully seul avait quelque chose sur le cœur; car, enfin, si les papiers du secrétaire n'avaient pas été brûlés pour détruire des comptes, qu'est-ce que madame de Jully avait donc eu tant d'intérêt à faire disparaître? Il s'en ouvrit à madame d'Épinay. « Je l'ignore absolument, mon frère, répondit-elle; j'ai brûlé sans rien voir. — Vous ne soupçonnez pas ce que ce pouvait être? — Non, mon frère. — Si celle-là avait des intrigues! mais cela n'est pas vraisemblable, n'est-ce pas? — Madame de Jully faisait beaucoup de bien, mon frère; il serait tout simple qu'elle eût voulu en dérober les traces. — Je le crois. Vous le croyez aussi? — C'est, à mon avis, le seul soupçon que nous puissions nous permettre. Il faut nous y tenir. » Il soupira et partit.

Grimm se présenta chez madame d'Épinay dès que l'état de sa blessure le lui permit. Il fut reçu avec un empressement naturel, triompha peu à peu de la froideur que faisait naître sa réserve, et finit par obtenir toute la confiance d'Émilie. Elle trouvait en lui ces qua-

lités de circonspection et de conduite qui lui faisaient précisément défaut à elle-même, et qui lui rendaient un guide plus nécessaire. Leurs relations furent donc d'abord d'un caractère assez sérieux; ils étaient l'un et l'autre sur leur garde. Madame d'Épinay savait par expérience qu'il est des pentes sur lesquelles il ne faut pas s'aventurer. Grimm, de son côté, ne voulait aimer qu'une femme digne de lui, et il ne voulait l'aimer que d'une manière digne d'elle. Il s'en expliqua avec Diderot, qui s'était alarmé de son attachement naissant pour une femme dont la réputation était généralement attaquée. C'est Diderot lui-même qui a rapporté cette conversation. « J'ai en dégoût, ainsi s'exprima Grimm, un simple commerce d'intrigue. Soit orgueil, soit délicatesse, je veux être aimé par choix, de préférence et uniquement. Je veux pouvoir tout sacrifier à celle que j'aime sans en rougir, et qu'elle n'accepte de moi que ce qu'elle est prête à me rendre. J'apprécie à fort peu de chose la satisfaction des sens et l'ivresse qu'elle donne, quand elle est séparée des sentiments d'estime et de confiance; ce plat délire ne va ni à mon esprit ni à mon cœur. Je prétends trouver dans celle qui me confiera son bonheur la certitude du mien; quelque événement qui m'arrive, je veux qu'elle en soit occupée loin de moi, comme je le serai d'elle; et que ce soit, enfin, le respect et l'estime de nous-mêmes qui nous mettent au-dessus de la gêne et des inconvénients inévitables lorsqu'on brave un préjugé généralement reçu dans la société où l'on vit. Voilà, mon ami, comme je puis être heureux et comme *il* me con-

vient de l'être. — Et voilà le vrai bonheur que vous vous promettriez avec madame d'Épinay? — Oui, sans doute. — Et vous la croiriez bien faite pour le goûter et le procurer? — Plus qu'aucune femme que j'aie jamais connue, me répondit Grimm avec fermeté. »

Est-il besoin de dire que madame d'Épinay devint une seconde fois victime de ses illusions? Elle s'était rassurée avec Francueil en se persuadant que la tendresse, que l'amour même pouvait accepter des limites infranchissables. Elle se rassura avec Grimm en se disant qu'elle n'avait pris en lui qu'un ami, un guide, et sa sécurité fut d'autant plus naturelle peut-être que Grimm mettait moins d'aménité dans ses avis; le despotisme de l'homme semblait être chez lui l'ascendant de la vertu. Ce qui est certain, c'est que le champion de madame d'Épinay ne tarda pas à occuper auprès d'elle cette position singulière, équivoque, et avec cela régulière et reconnue dont il y a tant d'exemples au dix-huitième siècle, et qui est l'un des traits de mœurs les plus caractéristiques de la société à cette époque.

Avant d'arriver là, toutefois, Grimm eut à braver la jalousie de Francueil et à délivrer madame d'Épinay des caprices d'un homme devenu indigne d'elle.

IV

Madame d'Épinay, après les infidélités de Francueil, pouvait se croire maîtresse de ses actions comme de son cœur. Mais elle avait compté sans ces retours étran-

ges que peuvent exciter dans un homme, soit le reste d'une ancienne tendresse, soit des velléités de jalousie, soit les piqûres de l'amour-propre. Du moment qu'elle voulut revendiquer son indépendance, Francueil se sentit blessé comme s'il avait encore des droits sur elle. Ce fut bien pis encore, lorsqu'il s'aperçut qu'un nouveau sentiment s'était emparé d'Émilie. Un jour, il trouva sa porte fermée et il se répandit en plaintes. Elle, de son côté, s'indigna et prétendit rester libre. Il fallut en venir aux explications : « Je lui ai dit que mon intention était de fixer clairement notre situation l'un vers l'autre; que j'avais lieu de croire, d'après la conduite qu'il avait tenue avec moi, que son projet avait été de me réduire au titre de son amie; qu'il devait voir, par la liberté que je lui laissais, que ce plan était aussi de mon goût, mais que je croyais convenable et honnête de nous rendre réciproquement notre liberté ; et j'ai ajouté que j'étais tout aussi décidée à conserver les droits de l'amitié sur son cœur qu'à l'y réduire, et à ne lui pas permettre d'en réclamer d'autres à l'avenir. Cette déclaration, à laquelle il ne s'attendait pas, l'a sensiblement affligé. Il a voulu savoir si ce n'était pas quelque autre engagement qui l'avait tout à fait effacé de mon cœur. Je lui ai répondu que cette question était inutile et offensante, et que la démarche que je faisais auprès de lui prouvait que je ne me croyais pas libre. Il me dit qu'il avouait à regret que sa conduite avec moi aurait pu me rendre maîtresse de moi-même, sans un excès de délicatesse dont il sentait tout le prix, mais qu'il respectait mon

secret. « Vous aimez et Grimm vous aime, j'en suis sûr ; » puis il ajouta : « J'en mourrai de désespoir ; je ne veux plus vous voir, il faut fuir, j'ai tout perdu. » Et il s'est jeté à mes genoux en fondant en larmes. Je lui ai dit tout ce que la compassion, la justice, la raison et l'amitié m'ont inspiré de plus consolant ; je n'ai pu le calmer. J'ai eu beau lui représenter qu'il me devait une toute autre conduite. « Je le sais, m'a-t-il répondu, mais elle est au-dessus de mes forces. » En vérité, lorsque je me représente l'état où je l'ai laissé, j'ai grand besoin de me rappeler l'indifférence dont il m'a accablée depuis plus de deux ans pour me trouver d'accord avec moi-même. »

Madame d'Épinay respectait trop les souvenirs d'un amour qu'elle ne partageait plus pour ne pas se croire obligée de consoler Francueil ; elle continua donc de le voir, cherchant à lui montrer l'injustice et la déraison de sa conduite, l'assurant qu'elle conserverait toujours pour lui les sentiments les plus affectueux, le suppliant d'éviter une rupture qui ne pouvait qu'être injurieuse à l'un et à l'autre. Francueil se rendit et promit de continuer à venir chez elle, mais à la condition qu'elle lui épargnerait les occasions d'y trouver Grimm. Émilie eut beau faire, elle ne put empêcher que les rivaux ne se rencontrassent un jour dans son salon : position des plus fausses pour elle-même, entre Francueil qui lui reprochait un manque d'égard et Grimm qui l'accusait d'un manque de prudence et de dignité.

Le rôle de Grimm en toute cette affaire est à remar-

quer. Il a compris la nécessité d'affranchir madame d'Épinay de la chaîne dont elle traînait encore le bout; il a senti que cette aimable femme était trop pleine de pitié et peut-être de complicité secrète pour se dégager par ses propres efforts : il a donc entrepris de venir à son aide. « Il m'exhorte fort, pour ma réputation et pour mon repos, de ne plus me prêter aux asservissements que Francueil exige de moi; j'avais déjà senti que je ne le pouvais sans me compromettre, mais la compassion m'entraînait. » Il faut avouer néanmoins que, tout en mettant à la tâche qu'il a entreprise beaucoup de dévouement, de tact et de sagesse, Grimm y met aussi la sécheresse qui lui est naturelle. Il pèse sans beaucoup d'égards sur les décisions d'Émilie. Il se dépite en voyant avec quelle facilité elle se laisse dominer par les impressions du moment et il la menace de la laisser à elle-même. Émilie ne lui répond qu'en s'attachant à lui : « Pourquoi, répond-elle plaintivement, pourquoi vouloir me fuir, tandis que j'ai tant besoin de vous? Sans admettre que je possède les qualités supérieures que vous me supposez, je sens que j'en acquiers chaque fois que je cause avec vous; vous me parerez des vôtres; je sens que vos principes sont suivant mon cœur. Quand je suis avec vous, une joie pure remplit mon âme, et quand je vous quitte, j'éprouve encore longtemps une satisfaction qui n'est mêlée d'aucun retour pénible, et qui m'était tout à fait inconnue. Oui, mon ami, je veux toujours vous avoir près de moi; je fais gloire de votre tendresse, de votre estime. Avec vous, je ne craindrai

rien. Mais voyez vous-même si vous n'êtes point effrayé de vous attacher à une pauvre malheureuse, tourmentée par le sort et par des circonstances si bizarres, qu'il est, je crois, difficile d'en voir jamais réunies de pareilles. »

La situation devait tôt ou tard amener un éclat. Francueil n'était pas maître de ses passions. C'était avec lui toujours à recommencer. En vain faisait-il des promesses et paraissait-il revenu à la raison : le lendemain il se répandait de nouveau en plaintes. La tendre Émilie ne pouvait voir ce désespoir sans se sentir l'âme déchirée ; elle travaillait à ramener son ami, elle cherchait à le consoler, se flattant chaque fois d'avoir réussi, et espérant de la meilleure foi du monde que chaque scène serait la dernière. Grimm, plus clairvoyant, ne lui ménageait pas les avertissements. « Avec une pitié aussi mal entendue, me disait-il, vous perpétuez son malheur : il fallait, dès le premier moment, lui interdire les plaintes et même votre présence s'il eût insisté. Aujourd'hui, et au point où en sont les choses, je crois que, s'il cherche de nouveau à vous parler, vous devez lui annoncer avec beaucoup de fermeté qu'il ne doit plus songer à vous entretenir de ce que vous ne voulez plus entendre ; lui dire que votre amitié pour lui vous a portée à une condescendance dont il vous met dans le cas de vous repentir, et que c'est à lui à présent à chercher les moyens qu'il croira les plus efficaces pour sa guérison ; mais qu'il ne faut pas à l'avenir qu'il vous y fasse entrer pour rien, et que, pour trancher court aux remarques

qu'on ne peut s'empêcher de faire, vous lui conseillez de partir. Vous adoucirez cet arrêt par l'assurance des sentiments que vous lui devez, et que vous lui conserverez sans doute. Voilà, Madame, me dit froidement M. Grimm, ce qu'exige le respect que vous vous devez à vous-même. »

Ce ton glaça Émilie; il lui semblait entendre un despote au lieu d'un ami. D'ailleurs, si elle comprenait la nécessité de rompre avec Francueil, elle redoutait encore plus un éclat, qui n'aurait pu se faire qu'aux dépens de sa réputation, et dans lequel le monde, nécessairement mal informé, lui aurait attribué tous les torts. Il ne fallut rien de moins, pour la décider à agir, que la crainte d'un duel entre Grimm et Francueil. Dans cette appréhension, elle prit le parti d'écrire à ce dernier; elle lui retraça toute sa conduite passée, lui demanda de quel droit il troublait son repos, exigea qu'il s'éloignât jusqu'à ce qu'il eût recouvré la raison et qu'il pût paraître devant elle sans manquer aux égards qu'il lui devait. « Je l'assurai que, s'il ne suivait pas exactement ce que je lui prescrivais, il perdrait à jamais mon estime et mon amitié, qu'il m'aurait été bien doux de pouvoir lui conserver. Je lui disais encore que j'avais la plus grande répugnance à agir avec cette rigueur, parce qu'il m'était et me serait toujours cher, à moins qu'il ne me forçât de l'effacer totalement de mon cœur. »

Cette fois-ci, la fermeté de madame d'Épinay l'emporta. Francueil lui renvoya ses lettres et son portrait. Il y avait adjoint une lettre de douze pages, « où tout ce que le

délire, le repentir, le désespoir et le regret peuvent suggérer était peint. Il me disait un éternel adieu, et comptait partir le lendemain pour ses terres. Je fus saisie de douleur en pensant à l'état affreux où il était, et j'avoue que la comparaison de ce qu'il souffrait pour moi avec la dureté de M. Grimm ne fut pas favorable à ce dernier. Il fut frappé de mon abattement, à ce qu'il m'a dit depuis, et du désespoir qui était peint sur mon visage. » Grimm ne se trompait probablement pas en supposant que madame d'Épinay était restée intérieurement plus attachée à Francueil qu'elle ne se l'avouait à elle-même. Madame d'Épinay, de son côté, reprochait à Grimm de la tyrannie; il lui semblait qu'il avait montré plus de zèle que d'indulgence et de pénétration. « Je conviens, dit-elle, qu'il avait pu prendre le change sur ma conduite, mais je n'en eus pas moins de peine à oublier sa dureté, malgré tout le regret qu'il m'en témoigna et tout le soin qu'il mit à la réparer. — Cet événement, ajoute-t-elle, a jeté dans mon âme des traces de désespoir si profondes, que je m'en ressentirai, je crois, toute ma vie, et, quoique je sois à présent tranquille, j'ai en moi une mélancolie qu'il m'est impossible de vaincre. »

Reste à savoir si toute cette douleur ne fut pas en pure perte. Les femmes mettent dans leurs affections une sincérité si passionnée qu'elles sont toujours exposées à être dupes de la légèreté de notre sexe. Madame d'Épinay avait cru à Francueil, à sa lettre, à son désespoir : quelques mois après, elle apprenait qu'il était à Chenon-

ceaux, menant gaie et joyeuse vie. « Cette découverte m'a mise à mon aise, dit-elle; je vois que l'amour-propre, bien plus que le sentiment, a causé son dépit. » Et, quelques mois après, lorsqu'il revient de la campagne : « On dit qu'il se porte à merveille; j'avoue que, si j'ai été sincèrement contente de le savoir en bonne santé, ce qui suppose qu'il est heureux, je n'ai pu me défendre d'un peu de peine de l'oubli total qu'il semble faire de moi. » La pauvre femme en avait été pour ses frais de compassion.

Tout cela se passait en 1755. Plus tard, à la mort de son père, Francueil cessa de prendre ce nom pour ne plus porter que celui de Dupin. Plus tard encore, à l'âge de plus de soixante ans, il épousa en secondes noces Aurore de Saxe, fille naturelle du maréchal de Saxe. Il en eut un fils, qui a été le père de madame George Sand. Madame Sand est donc la petite-fille de notre Francueil; elle a, dans son enfance, connu sa grand'mère, madame Dupin, et elle a entendu de sa bouche bien des souvenirs qu'elle a recueillis dans ses Mémoires. « Ma grand-mère, dit-elle, hésita longtemps à faire cette alliance, non que l'âge de M. Dupin fût une objection capitale, mais parce que son entourage à elle le tenait pour un trop petit personnage à mettre en regard de mademoiselle de Saxe, comtesse de Horn. Le préjugé céda devant des considérations de fortune, M. Dupin étant fort riche à cette époque. Pour ma grand'mère, l'ennui d'être séquestrée au couvent dans le plus bel âge de la vie, les soins assidus, la grâce, l'esprit et l'ai-

mable caractère de son vieux adorateur, eurent plus de poids que l'appât des richesses. Après deux ou trois ans d'hésitation, durant lesquels il ne passa pas un jour sans venir au parloir déjeuner et causer avec elle, elle couronna son amour et devint madame Dupin. »

Ici se place un curieux et gracieux portrait du mari septuagénaire. C'est madame Dupin qui parle, en s'adressant à notre illustre romancier, encore tout enfant. « Votre grand-père, ma fille, a été beau, élégant, soigné, gracieux, parfumé, enjoué, aimable, affectueux, et d'une humeur égale jusqu'à l'heure de la mort. Plus jeune, il avait été trop aimable pour avoir une vie aussi calme, et je n'eusse peut-être pas été aussi heureuse avec lui; on me l'aurait trop disputé. Je suis convaincue que j'ai eu le meilleur de sa vie, et que jamais jeune homme n'a rendu une jeune femme aussi heureuse que je le fus; nous ne nous quittions pas un instant, et jamais je n'eus un instant d'ennui auprès de lui. Son esprit était une encyclopédie d'idées, de connaissances et de talents qui ne s'épuisa jamais pour moi. Il avait le don de savoir toujours s'occuper d'une manière agréable pour les autres autant que pour lui-même. Le jour il faisait de la musique avec moi; il était excellent violon, et faisait ses violons lui-même, car il était luthier, outre qu'il était horloger, architecte, tourneur, peintre, serrurier, décorateur, cuisinier, poète, compositeur de musique, menuisier, et qu'il brodait à merveille. Je ne sais pas ce qu'il n'était pas. Le malheur, c'est qu'il mangea sa fortune à satisfaire tous ces instincts

divers et à expérimenter toutes choses; mais je n'y vis que du feu, et nous nous ruinâmes le plus aimablement du monde. Le soir, quand nous n'étions pas en fête, il dessinait à côté de moi, tandis que je faisais du parfilage, et nous nous faisions la lecture à tour de rôle; ou bien quelques amis charmants nous entouraient et tenaient en haleine son esprit fin et fécond par une agréable causerie. J'avais pour amies de jeunes femmes mariées d'une façon plus splendide, et qui pourtant ne se lassaient pas de me dire qu'elles m'enviaient bien mon vieux mari. »

Madame Sand complète ces détails sur le caractère de son grand-père et sur la manière dont il mangea sa fortune. Il menait un train de prince. Prodigue, sensuel, il avait à ses gages une troupe de musiciens, de cuisiniers, de parasites, de laquais, de chevaux, de chiens. Il voulait être heureux et que tout le monde le fût avec lui. Il mourut après dix ans de mariage, laissant un grand désordre dans ses comptes avec l'État, aussi bien que dans ses affaires personnelles. Il prit congé de sa femme en l'engageant à lui survivre longtemps et à se faire une vie heureuse. Tel fut l'homme que madame d'Épinay avait aimé des meilleures forces de sa jeunesse et de son âme.

La liaison avec Grimm ouvre une nouvelle période dans la vie de madame d'Épinay. C'est comme un second mariage, un mariage de raison, où la tendresse ne fait pas défaut, mais où elle apparaît soutenue par l'estime et calmée à la fois par l'âge et par la lassitude, effet des longues douleurs. Grimm, pour Émilie, est surtout un

mentor; elle aime à se laisser conduire par lui; elle jouit de la sécurité qu'il lui inspire. Il faut dire que Grimm paraît digne de ces sentiments. Il est tout à fait ce que le dix-septième siècle appelait un honnête homme, le dix-huitième un homme vertueux. Madame d'Esclavelles, elle-même, avait fini par accepter la position prise par sa fille. « Ah! mon ami, s'écrie madame d'Épinay, vous êtes si honnête, que vous faites taire jusqu'aux scrupules de la dévotion! » Singulier temps, où l'on avait réussi à faire de l'ordre avec le désordre, où la morale, pour me servir d'une expression de M. Saint-Marc Girardin, était plus corrompue que les mœurs, et les devoirs transposés et intervertis plutôt que détruits.

Le comte de Friesen était mort; Grimm, qui avait perdu en lui un protecteur, en trouva un autre dans le duc d'Orléans. Celui-ci le fit attacher, en qualité de secrétaire, au maréchal d'Estrées, lorsque, en 1757, au début de la guerre de Sept Ans, le maréchal partit pour la Westphalie; il emmena Grimm. La douleur de madame d'Épinay s'exprime avec beaucoup de naturel et de grâce dans la correspondance dont cette séparation fut l'origine. On aimera en trouver ici quelques passages :

« Eh bien, mon ami, vous voulez donc que je me dise : Il remplit sa vocation, nous subissons notre sort. Que ces raisons sont faibles et qu'elles ont encore peu de pouvoir sur moi! Vous êtes si raisonnable, si austère, qu'il faut que j'aie un grand fonds de confiance en vous et une grande habitude de vous tout dire pour oser vous montrer toute la folie de mon cœur. Comme vous me le

disiez un jour, je crois que je serai enfant jusqu'à l'âge où l'on retombe en enfance : mon ami, je le suis au point d'en faire gloire. J'ai bien de la peine à vous pardonner le refus de ce certain portrait relégué dans votre antichambre. Il est vrai qu'il fait un peu la grimace, mais j'en aurais tiré un grand parti, de cette grimace : j'aurais regardé sans cesse autour de moi pour voir si je n'avais pas agi ou parlé de travers. Mais laissons votre portrait, mon cœur et ma folie. Je veux vous tenir si bien au courant de tout ce qui vous intéresse, que vous puissiez croire quelquefois ne nous avoir pas quittés. »

Une autre fois, elle analyse ses sentiments, et reconnaît très bien dans l'amour cette espèce d'égoïsme à deux dont il est vain de chercher à le dépouiller. Il s'agit de madame de Verdelin, qui aimait M. de Margency, un assez froid et assez sot personnage.

« Néanmoins elle en paraît contente, ajoute madame d'Épinay ; elle dit qu'elle l'aime pour lui, et que, pourvu qu'il soit heureux, elle ne désire rien. Ce sentiment est-il bien juste ? Je suis loin de cette perfection, car je ne la crois pas dans la nature. Sûrement cette femme est romanesque. Le bonheur de deux personnes qui s'aiment est si étroitement lié qu'il ne fait qu'un. On peut faire réciproquement des sacrifices à la raison, à la fortune, à l'honneur ; mais la douleur est la même. Sans doute, on veut par-dessus tout le bonheur de l'objet que l'on chérit, mais l'on veut qu'il soit heureux par nous ; c'est un droit dont on est jaloux à proportion qu'on est heureux par lui ; et quand l'un des deux y a renoncé, il n'y a plus

de bonheur ni de repos : l'espèce de repos qu'il acquiert avec le temps est un néant mille fois plus à craindre que la mort. »

Voici maintenant une lettre d'un autre ton, et qui rappelle assez madame de Sévigné :

« Je reçois une lettre de Paris. Eh! vraiment oui, la grande armée d'Alsace est décidée. Cela est-il bien vrai? Il me semble que nous aurions tout gagné si je vous voyais revenir en France. Mais qu'est-ce que c'est que ce bois dont on me parle, par où il faut passer pour gagner les ennemis? Il sera sûrement bien gardé. Passera-t-on à travers? Cela n'est pas croyable; et, si l'on file à l'abri du bois, on n'est pas à l'abri d'une embuscade : convenez que cela fait peur à imaginer. Mon Dieu, mon ami! tenez, je n'y veux plus penser; mais j'y pense sans le vouloir. Je crains bien que le moment ne soit arrivé où vous ne serez plus en sûreté. Je n'ose le demander de peur qu'on ne me réponde que cela est vrai. »

Madame d'Épinay nous a conservé les réponses de Grimm. Ainsi qu'il arrive souvent aux hommes, les lettres de celui-ci paraissent froides, raides, verbeuses, en comparaison de celles de son amie. Grimm est tout raison, et, quand il veut parler sentiment, il a l'air de se battre les flancs. Je cite un passage de ses lettres pour en indiquer le ton, mais surtout parce qu'il achève de nous faire connaître madame d'Épinay et ce que j'appellerai l'esprit de leur liaison :

« Une des choses, ma tendre amie, qui vous rend la plus chère à mes yeux, est la sévérité et la circonspection

sur vous-même que vous avez surtout en présence de vos enfants; il faut bien se résoudre à blâmer quelquefois devant eux ce qui fait au fond le bonheur de la vie; mais c'est que la société et ses sottes institutions ont tout corrompu. On ne saurait réformer, il faut donc se soumettre. Les enfants sont bien pénétrants! Ils ont l'air de jouer : ils ont entendu, ils ont vu. Oh! combien de fois cette crainte a corrompu la douceur des moments passés près de vous! Mon amie, cela nous fait sentir plus que jamais qu'il n'est pas permis à tout le monde d'enfreindre certaines lois de la société; il faut bien des vertus solides pour donner le droit de mépriser ce qu'on appelle la pédanterie de la morale. Faites le bien, comme vous avez coutume de faire, et ne me parlez plus de votre diable de sophiste, qui ne voit jamais les choses que d'un œil. »

Ce sophiste était Rousseau, dont les torts envers madame d'Épinay ont beaucoup contribué à troubler la vie de celle-ci, et dont les calomnies, perpétuées par les *Confessions*, ont jeté une ombre funeste sur la mémoire de cette trop généreuse femme.

Rousseau était sur le point de retourner à Genève, où on lui offrait une place de bibliothécaire, lorsque madame d'Épinay le retint en lui proposant d'habiter l'Ermitage. C'était une petite maison, à l'entrée de la forêt de Montmorency, qui appartenait à M. d'Épinay et qu'Émilie fit arranger sans en rien dire à personne. Quand tout fut prêt, elle écrivit à celui qu'elle appelait *son ours;* « Il y a cinq chambres, disait-elle, une

cuisine, une cave, un potager d'un arpent, une source d'eau vive, et la forêt pour jardin. Vous êtes le maître, mon bon ami, de disposer de cette habitation si vous vous déterminez à rester en France. » Le philosophe répondit de la manière la moins gracieuse : « Que vous entendez mal vos intérêts, disait-il, de vouloir faire un valet d'un ami, et que vous me pénétrez mal si vous croyez que de pareilles raisons puissent me déterminer. » — « Votre lettre m'avait fait rire d'abord, répond madame d'Épinay, tant je la trouve extravagante ; ensuite elle m'a affligée pour vous, car il faut avoir l'esprit bien gauche pour se fâcher de propositions dictées par une amitié qui doit vous être connue, et pour supposer que j'aie le sot orgueil de vouloir me faire des créatures. » Rousseau finit par céder, et même par accepter beaucoup d'autres bienfaits de sa protectrice. C'étaient, chaque jour, les attentions les plus délicates, des présents ouverts ou cachés. Grimm et Diderot, en même temps, faisaient en secret quatre cents livres de rente à Thérèse et à sa mère. Tels étaient les amis que Rousseau devait s'aliéner tour à tour par des procédés offensants.

Il y eut là plusieurs querelles successives, toute une suite de brouilles entre le solitaire et ceux qui lui étaient le plus attachés.

Le premier hiver arrivé, Rousseau, malgré son amour de la solitude, commença à se sentir isolé. Il se plaignait qu'on ne vînt pas le voir. Ses amis, d'un autre côté, Diderot surtout, lui reprochaient d'avoir été s'établir si loin d'eux, et le pressaient de venir passer l'hiver à

Paris. Rien n'empêche d'admettre que Diderot ait été un peu emphatique et tracassier dans une affaire qui, au fond, ne le regardait pas. Mais que dire de Rousseau, qui, ayant trouvé dans le *Fils naturel*, publié vers cette époque, les mots : « Il n'y a que le méchant qui soit seul, » y vit une allusion à sa position et en fit un crime à Diderot? Heureusement que madame d'Épinay intervint avec son tact et sa mesure habituels ; elle insista pour que les deux amis se vissent ; ils le firent, et la paix se rétablit. Elle ne devait pas durer longtemps.

L'égoïsme, qui faisait le fond de la sauvagerie de Rousseau, éclatait à chaque instant. Gauffecourt, dans le même hiver dont nous parlons, eut une attaque d'apoplexie ; il voulait voir Rousseau, lui confier quelques affaires. Madame d'Épinay en écrivit au solitaire ; celui-ci s'emporta. Il ne pouvait abandonner Thérèse ; les chemins étaient affreux ; il ne comprenait rien aux affaires, et ne voulait en entendre parler à aucun prix. Gauffecourt, d'ailleurs, n'avait il pas assez d'autres amis? Cette lettre est tout simplement odieuse.

Autre scène, mais comique cette fois. Nous sommes toujours dans le même hiver. Il paraît cependant que les chemins se sont raccommodés : voilà Rousseau, du moins, qui s'est mis en tête d'aller à Paris. Et pourquoi? Pour se réconcilier, dit-il, avec Diderot, à qui il a de nouveau écrit des choses désagréables. Évidemment, ce n'est là qu'un prétexte : l'histoire qu'il fait à madame d'Épinay est si peu vraisemblable qu'elle ne peut s'empêcher de lui supposer un autre motif, et, en effet, Rous-

seau, au bout d'un instant, l'interrompt pour lui demander un portefeuille.

« Cette demande me parut étrange. « Et pourquoi donc « faire? lui dis-je; pour un jour? — C'est pour mon « roman, » me répondit-il d'un air un peu embarrassé. (Il s'agissait des premières parties de la *Nouvelle Heloïse*.) Je compris alors le motif de son grand empressement à voir Diderot. « Tenez, lui dis-je sèchement, voilà un « portefeuille; mais il est de trop dans votre voyage, il « vous en fait perdre tout le fruit. » Il rougit et entra dans une fureur inconcevable; je lui dis les choses les plus fortes sur les sophismes absurdes qu'il me débitait pour justifier une démarche que j'aurais pu trouver toute simple s'il n'avait pas voulu la colorer d'un motif qui n'était pas le véritable. Je lui dis, entre autres choses, qu'à force de vouloir soutenir le rôle d'homme singulier, qui lui était dicté par je ne sais quel système de vanité et d'amour-propre, il deviendrait faux par habitude. Il s'est mis à pleurer comme un enfant, en me disant qu'il voyait bien que je ne l'aimais plus. Je lui ai répondu que jamais je ne lui avais donné tant de preuves du contraire. Enfin ses pleurs ont tari, et il est sorti de ma chambre plus en colère qu'affligé. Ce matin, il est entré chez moi à six heures, comme je venais de me lever. Il a longtemps fixé les yeux sur moi sans me parler, puis tout à coup je l'ai entendu sangloter : « Mon pauvre « ami, lui ai-je dit, vous me faites pitié. — Vous êtes une « femme bien singulière! s'est-il écrié; il faut que vous « m'ayez ensorcelé pour que je souffre patiemment tout

« ce que vous me dites. Quel art avez-vous donc de dire « les vérités les plus dures et les plus offensantes sans « qu'on puisse vous en savoir mauvais gré? — Mon ami, « ai-je répondu, c'est que vos torts ne sont qu'une erreur « de votre esprit, et que votre cœur n'y a pas de part. — « Où diable avez-vous pris cela? reprit-il avec la plus « grande violence; sachez, Madame, une fois pour toutes, « que je suis vicieux, que je suis né tel, et que... et que « vous ne sauriez croire, mordieu! la peine que j'ai de « faire le bien, et combien peu le mal me coûte. Vous « riez? Pour vous prouver à quel point ce que je vous « dis est vrai, apprenez que je ne saurais m'empêcher de « haïr les gens qui me font du bien. — Mon ami, lui dis- « je, je n'en crois pas un mot, car c'est comme si vous « me disiez que vous ne pouvez pas vous empêcher d'ai- « mer ceux qui vous font du mal. »

« Rousseau, dit madame d'Épinay à cette occasion, Rousseau n'est plus, à mes yeux, qu'un nain moral monté sur des échasses. » Des échasses, c'est cela : Rousseau s'est toujours guindé sur des théories et des prétentions.

La passion de Rousseau pour madame d'Houdetot fut la cause d'une crise plus décisive dans ses relations avec madame d'Épinay. L'histoire de cet amour est connue par les *Confessions*, mais elle y est défigurée par le besoin qu'éprouvait Rousseau de justifier sa conduite. Il avait profité de l'absence de Saint-Lambert pour étaler de grands principes devant la charmante comtesse et pour l'exhorter à renoncer à son amant. N'ayant pas réussi à lui faire naître des scrupules sur une liaison dont elle se

faisait gloire, il avait fini par devenir amoureux lui-même, et avait hasardé des déclarations. Madame d'Houdetot ne paraît pas s'en être émue, son cœur était tout entier ailleurs ; elle chercha seulement à guérir Rousseau et à le rappeler au sentiment de ce qu'ils devaient l'un et l'autre à un ami absent. Quand celui-ci revint, madame d'Houdetot évita de lui raconter ce qui s'était passé, sans doute par ménagement pour Rousseau, et Saint-Lambert ne l'apprit que par une lettre anonyme. Cette lettre venait probablement de Thérèse ; mais Rousseau, qui s'imaginait que madame d'Epinay était amoureuse de lui, et par conséquent jalouse de madame d'Houdetot, crut ou fit semblant de croire que la lettre avait été écrite par sa bienfaitrice. Il en accusa cette femme, la plus incapable qui ait jamais été d'un manège aussi tortueux. Madame d'Épinay écrivit à Rousseau avec un mélange de pitié et d'indignation, et l'infortuné finit par aller se jeter à ses pieds, confesser ses torts et jurer que sa vie ne suffirait pas à son gré pour les réparer. Il était sincère, sans doute ; mais avec un caractère aussi malheureux que le sien, les plus belles réconciliations ne pouvaient durer bien longtemps.

Nous voici arrivés à la rupture finale. La santé de madame d'Épinay était depuis longtemps dans un état déplorable ; ses parents, ses amis, insistèrent pour qu'elle allât à Genève se mettre entre les mains de Tronchin, qui avait fait un séjour à Paris, en 1755, et y avait laissé une grande réputation. Le départ fut décidé. On pouvait croire que Rousseau, lié comme il l'était avec madame

d'Épinay, et la voyant trop malade pour faire seule un aussi grand voyage, se serait offert pour l'accompagner, et aurait en même temps profité de l'occasion pour revoir sa ville natale. Telle est du moins l'idée qui s'offrit à l'esprit de tous ceux qui le connaissaient. Madame d'Épinay, quant à elle, s'en souciait vraisemblablement fort peu ; elle connaissait l'humeur de « son ours », elle avait cessé de l'estimer, et, d'ailleurs, M. d'Épinay se déclarait prêt à escorter sa femme. Diderot, au contraire, volontiers officieux et déclamateur, écrivit à Rousseau pour le presser d'entreprendre un voyage dont la reconnaissance lui faisait un devoir. Il faisait, dans cette même lettre, allusion aux torts que madame d'Épinay pouvait avoir eus envers Rousseau, c'est-à-dire à cette prétendue épître anonyme dont le philosophe avait reconnu la fausseté devant Émilie, mais dont il continuait à l'accuser auprès des autres. Rousseau, qui n'aimait pas à se déranger, et qui prenait en horreur la reconnaissance dès qu'elle lui imposait des obligations[1], s'imagina que madame d'Épinay désirait l'avoir pour compagnon de voyage, et que ses amis étaient entrés dans un complot afin de l'y contraindre. La lettre de Diderot l'exaspéra. « Mordieu ! s'écria-t-il en la jetant à terre, ce ne sont pas là des amis, mais des tyrans ! » Madame d'Épinay qui était présente, ramassa la lettre, la lut et y trouva la trace des prétendus griefs de Rous-

1. « Voilà pourquoi j'ai toujours tant redouté les bienfaits ; car tout bienfait exige reconnaissance, et je me sens le cœur ingrat par cela seul que la reconnaissance est un devoir. » (*Première lettre à Malesherbes.*)

seau contre elle. Ici, je reprends le récit des *Mémoires*.

« Et vous vous êtes permis, lui dit madame d'Épinay, de m'accuser auprès de M. Diderot? — Je l'avoue, reprit-il, je vous en demande pardon. Il vint me voir; alors j'avais le cœur oppressé, je ne pus résister à l'envie de lui confier ma peine. Le moyen d'avoir de la réserve avec celui qui nous est cher! — Vous trouvez donc qu'il en coûte moins, Monsieur, de soupçonner son amie et de l'accuser sans vraisemblance et sans certitude? — Si j'avais été sûr, Madame, que vous fussiez coupable, je me serais bien gardé de le dire; j'en aurais été trop humilié, trop malheureux. — Est-ce aussi la raison, Monsieur, qui vous a empêché depuis de dissuader M. Diderot? — Sans doute, vous n'étiez pas coupable, je n'en ai pas trouvé l'occasion, et cela devenait indifférent. » Madame d'Épinay, indignée, voulut le chasser de son appartement. Il tomba à ses genoux et lui demanda grâce, en l'assurant qu'il allait écrire sur-le-champ à M. Diderot pour la justifier. « Tout comme il vous plaira, lui dit-elle; rien de votre part ne peut plus m'affecter. Vous ne vous contentez plus de me faire la plus mortelle injure; vous me jurez tous les jours que votre vie ne suffira pas pour la réparer, et en même temps vous me peignez aux yeux de votre ami comme une créature abominable; vous souffrez qu'il garde cette opinion, et vous croyez que tout est dit en lui mandant aujourd'hui que vous vous êtes trompé. — Je connais Diderot, lui répondit-il, et la force qu'ont sur lui les premières impressions; j'attendais que j'eusse quelque preuve pour vous

justifier. — Monsieur, reprit-elle, sortez; votre présence me fait mal : je suis trop heureuse de partir, je ne pourrais prendre sur moi de vous revoir. Vous pouvez dire à tous ceux qui vous le demanderont que je n'ai point désiré que vous vinssiez avec moi, parce qu'il ne pouvait jamais nous convenir de voyager ensemble dans l'état où votre santé et la mienne sont réduites. Allez, et que je ne vous revoie pas. »

C'est une singulière chose que l'orgueil de Rousseau. Jamais homme, à ce qu'il semble, n'a poussé plus loin le sentiment de la dignité offensée, et cependant il aimait trop ses aises pour savoir les sacrifier. Il n'eut ni le courage de confesser ses torts et de demander à madame d'Épinay un pardon qu'elle ne lui aurait point refusé, ni la fierté qui aurait poussé tout autre homme à refuser les bienfaits après avoir offensé la bienfaitrice. Non, il se trouvait bien à l'Ermitage, il lui convenait d'y passer l'hiver, et nous le voyons jouer de finesse pour obtenir la permission d'y rester. « J'ai voulu quitter l'Ermitage, écrit-il à madame d'Épinay, à Genève, et je le devais ; mais on prétend qu'il faut que j'y reste jusqu'au printemps, et, puisque mes amis le veulent, j'y resterai jusqu'au printemps, si vous y consentez. » Madame d'Épinay, cette fois-ci, répondit presque durement : « Puisque vous vouliez quitter l'Ermitage, et que vous le deviez, je suis étonnée que vos amis vous aient retenu. Pour moi, je ne consulte point les miens sur mes devoirs, et je n'ai plus rien à vous dire sur les vôtres. » Pour le coup, le congé était clair, et Rousseau fut bien obligé de comprendre

On sait comment il s'en est vengé. Il a prétendu, dans les *Confessions*, que madame d'Épinay n'allait à Genève que pour y cacher une grossesse. Il tenait, disait-il, ce secret de Thérèse, qui le tenait du maître-d'hôtel, qui le tenait de la femme de chambre. On a souvent reproché à Rousseau d'avoir livré à la postérité le secret des faiblesses de madame de Warrens; mais que dire de cette accusation, dirigée contre une autre bienfaitrice, et où l'absurdité le disputait si ouvertement à l'odieux? Voilà une femme qui veut aller clandestinement faire ses couches à l'étranger, et qui se fait accompagner par son mari; qui, après le départ de celui-ci, retient près d'elle son fils âgé de onze ans et le précepteur de ce fils; qui se rend dans une ville où elle devait attirer et où elle attira en effet tous les regards; qui, enfin, devait y trouver son beau-frère, M. de Jully, chargé depuis plusieurs mois d'une mission diplomatique à Genève! L'invraisemblance de la calomnie est telle que les commentateurs des *Confessions* ont été obligés de recourir à une seconde, et de supposer que la faute fut dissimulée au moyen d'un crime, dont Grimm aurait été le complice et Tronchin l'instrument.

Ce mélange de sauvagerie, de méchanceté et de ruse, qui marque la conduite de Rousseau à l'époque dont nous parlons, et qui, depuis lors, y devint toujours plus apparent, s'explique par la maladie dont l'infortuné commençait à souffrir. Je ne connais pas d'exemple d'une hallucination mieux caractérisée. Tous ses écrits, à partir des *Confessions*, en trahissent les symptômes croissants.

Il a voulu un jour se poser en sage, protester contre les erreurs de son siècle, et l'on dirait que, dans la tension de l'effort moral, la corde du sens commun s'est brisée dans son esprit. Il s'est pris au grand sérieux, il s'est guindé sur les hauteurs, il s'est infatué de lui-même. Son orgueil à lui seul est déjà toute une monomanie. Il s'est toujours cru, dit-il, et il se croit encore, à tout prendre, le meilleur des hommes. Quiconque ose en douter « est lui-même un homme à étouffer ». Personne avant Rousseau n'avait osé parler de soi sur ce ton ton-là. Mais la principale marque du trouble de son cerveau, c'est la défiance qu'il a conçue contre ses amis, contre le monde entier. Il fait remonter ses malheurs au succès du *Devin du village*. Il prétend que l'orchestre de l'Opéra avait projeté de l'assassiner. Il assure que la réussite de sa pièce « fut le germe des secrètes jalousies qui n'ont éclaté que longtemps après ». On lui en voulait surtout de sa vertu : « Jaloux de me voir marcher seul dans une route nouvelle, et tout en paraissant s'occuper beaucoup à me rendre heureux, mes amis ne s'occupaient en effet qu'à me rendre ridicule, et commencèrent par travailler à m'avilir pour parvenir dans la suite à me diffamer. » Ce qu'il y a de plus curieux encore, ce sont les moyens dont Rousseau s'imagine que ses prétendus amis font usage. Tantôt c'est Diderot qui, sous prétexte de lui donner des conseils sur ses écrits, leur prêtait « ce ton dur et cet air noir qu'ils n'eurent plus quand il cessa de me diriger ». Tantôt c'est madame d'Houdetot et Saint-Lambert qui s'entendent « pour

achever de me faire tourner la tête et me faire persifler ». Il perd un papier : « Tout ce qui me vint de plus raisonnable à l'esprit, dit-il, après m'être fatigué longtemps à chercher l'auteur de ce vol, fut de l'imputer à d'Alembert. » Madame de Verdelin l'avait pressé de se rendre en Angleterre : il l'accuse de l'avoir, à force d'intrigues, chassé de la Suisse, où il n'était pas assez en son pouvoir, et d'être parvenue enfin à le livrer à Hume. Bref, il se croit en butte à un « grand complot », il est enseveli dans une « œuvre de ténèbres » dont il ne saurait percer l'obscurité. C'est à peine s'il peut écrire en sûreté ; on le surveille ; il ne travaille qu'à la dérobée. « Les planchers sous lesquels je suis ont des yeux, les murs qui m'entourent ont des oreilles ; environné d'espions et de surveillants malveillants et vigilants, inquiet et distrait, je jette à la hâte sur le papier quelques mots interrompus, qu'à peine j'ai le temps de relire, encore moins de corriger. » Ajoutons à tout cela que, en vertu d'un dédoublement qui est précisément l'un des symptômes de l'hallucination, Rousseau, par moments, se rendre compte de sa maladie. « Plaignez cette pauvre tête grisonnante, écrit-il à Coindet, qui, ne sachant où se poser, va nageant dans les espaces, et sent pour son malheur que les bruits qu'on a répandus d'elle ne sont encore vrais qu'à demi. » Et, dans les *Confessions* même, au livre XI, en parlant des retards qui ralentissaient l'impression de l'*Émile :* « A l'instant, mon imagination part comme un éclair, et me dévoile tout le mystère d'iniquité. J'en vois la marche aussi clairement, aussi sûrement que si elle

m'eût été révélée... Il est étonnant quelle foule de faits et de circonstances vient dans mon esprit se calquer sur cette folie et lui donner un air de vraisemblance; que dis-je! m'y montrer l'évidence et la démonstration. » Il faut lire tout ce passage; on y voit avec quelle confiance Rousseau se livrait aux fantômes les plus vains, les plus ridicules de son imagination, et l'on a de la peine, en présence de tant de preuves, à comprendre que des hommes tels que M. Boiteau puissent ajouter foi aux témoignages des *Confessions*.

L'intérêt des Mémoires de madame d'Épinay ne se soutient pas jusqu'au bout. L'histoire de ses démêlés avec Rousseau ne laisse pas que d'être longue et fatigante. Le récit de son séjour à Genève n'offre rien non plus de bien piquant. La réputation de madame d'Épinay l'y avait précédée; on savait les bontés qu'elle avait eues pour Rousseau, et les citoyens du grand écrivain lui en étaient reconnaissants. Émilie fut surtout très bien reçue par Voltaire, qui habitait alors aux Délices. J'ai tant cité les Mémoires que j'ose à peine me permettre encore un ou deux extraits. Il faut pourtant que je trouve place pour un amusant portrait de madame Denis : « La nièce de Voltaire est à mourir de rire : c'est une petite grosse femme, toute ronde, d'environ cinquante ans, femme comme on ne l'est point, laide et bonne, menteuse sans le vouloir et sans méchanceté : n'ayant pas d'esprit et en paraissant avoir; criant, décidant, politiquant, versifiant, raisonnant, déraisonnant, et tout cela sans trop de prétentions, et surtout sans

choquer personne; ayant par-dessus tout un petit vernis d'amour masculin qui perce à travers la retenue qu'elle s'est imposée. Elle adore son oncle en tant qu'oncle et en tant qu'homme; Voltaire la chérit, s'en moque et la révère. En un mot, cette maison est le refuge de l'assemblage des contraires et un spectacle charmant pour les spectateurs. » Voici maintenant Voltaire lui-même; on voit qu'il était sous le charme : « Nous arrivons de chez Voltaire; il était plus aimable, plus gai, plus extravagant qu'à quinze ans; il m'a fait toute sorte de déclarations les plus plaisantes du monde. Votre malade, disait-il à M. Tronchin, est vraiment philosophe; elle a trouvé le grand secret de tirer de sa manière d'être le meilleur parti possible; je voudrais être son disciple, mais le pli est pris, je suis vieux. Nous sommes ici une troupe de fous qui avons, au contraire, tiré de notre manière d'être le plus mauvais parti possible. Qu'y faire? Ah! ma philosophe! c'est un aigle dans dans une cage de gaze. Si je n'étais pas mourant, je vous aurais dit tout cela en vers. »

Madame d'Épinay resta dix-huit mois à Genève. Elle avait été en danger un moment, et Grimm était accouru. Les Mémoires se terminent à l'époque de leur retour à Paris, au mois de septembre 1759. On ne sait pas grand'chose sur la fin de la vie d'Émilie. Son salon fut l'un des principaux du siècle, le salon philosophique par excellence. Diderot, après s'être longtemps tenu à distance, se rendit et en fut. On y voyait briller aussi l'abbé Galiani, avec qui, madame d'Épinay entretint une corres-

pondance qui a été publiée. Émilie conserva longtemps de l'agrément, car une lettre de sa fille nous parle de sa beauté à l'âge de cinquante ans. Grimm nous a dépeint la vieillesse de son amie. « On l'a vue dix ans de suite accablée des maux les plus douloureux, ne supporter la vie qu'à force d'opium, mourir et ressusciter vingt fois sans cesser de mettre à profit les intervalles où ce cruel état la laissait respirer, pour remplir tous les devoirs de la tendresse maternelle et tous ceux de l'amitié la plus empressée et la plus active. Au milieu des tourments d'une existence aussi frêle que pénible, on l'a vue conduire elle-même ses propres affaires et celles de ses enfants, rendre service à tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher, s'intéresser vivement à ce qui se passait autour d'elle dans le monde, dans les arts et dans la littérature, élever sa petite-fille comme si c'eût été l'unique soin de sa vie entière, écrire un des meilleurs ouvrages qui aient encore paru à l'usage de l'enfance, faire de la tapisserie, des nœuds, des chansons; recevoir ses amis, leur écrire, et ne pas manquer encore un seul jour de faire une toilette aussi soignée que son âge et l'état de sa santé pouvaient le permettre. On eût dit que, se sentant mourir tous les jours, elle avait pris à tâche de dérober chaque jour à la mort une partie de sa proie; c'était une étincelle de vie que l'occupation continuelle de ses sentiments et de ses pensées ne cessait d'agiter et de nourrir. » La mauvaise conduite de son fils et la perte de sa fortune affligèrent les dernières années de madame d'Épinay. Les réformes de Necker lui

avaient fait perdre la plus grande partie de son revenu, mais l'impératrice de Russie le sut et vint à son secours. L'Académie française, en 1783, décerna à un ouvrage de madame d'Épinay, les *Conversations d'Émilie*, le prix de Monthyon, attribué alors pour la première fois. L'auteur mourut la même année, à l'âge de cinquante-sept ans, dans une maison de la Chaussée-d'Antin, où elle demeurait avec Grimm. Son nom était connu, son salon avait été célèbre; les *Confessions* surtout avaient uni à jamais son souvenir à celui de Rousseau; mais ni ses ouvrages, ni sa conversation ne l'avaient fait connaître entièrement : ce n'est que depuis la publication de ses Mémoires, en 1818, qu'on a appris à voir en elle l'un des plus vifs esprits et des écrivains les plus charmants du XVIIIe siècle.

Février et mars 1865.

V

CHATEAUBRIAND

AU CONGRÈS DE VÉRONE [1]

M. Duvergier de Hauranne a entrepris d'écrire l'histoire du gouvernement parlementaire en France. Cette histoire se divise d'elle-même en deux périodes, séparées par la Révolution de 1830. Il y a d'abord lutte entre la prérogative royale et le pouvoir représentatif. Celui-ci l'emporte, et alors commence une seconde période, celle des difficultés et des fautes qui compromettent l'exercice de la souveraineté nationale. On le voit, le sujet qu'a choisi M. Duvergier de Hauranne n'est rien de moins que l'histoire politique tout entière de la France, de 1814 à 1848. Il ne l'a conduite encore que jusqu'au milieu de la Restauration. On a publié plusieurs ouvrages d'un grand mérite sur cette époque; celui de l'écrivain

1. *Histoire du gouvernement parlementaire en France*, par M. Duvergier de Hauranne. Tome septième, 1865.

dont nous parlons ne le cède à aucun pour l'excellence des informations, l'impartialité des jugements, l'intérêt du récit. Le septième volume, qui vient de paraître, est consacré à l'histoire de la guerre d'Espagne, l'un des épisodes les plus importants du règne des derniers Bourbons. M. Duvergier de Hauranne y a jeté un nouveau jour, grâce aux documents inédits qui ont été mis à sa disposition. De ce nombre sont un Mémoire sur le congrès de Vérone, rédigé par M. Bois-le-Comte, et les papiers de M. de Villèle, en particulier sa correspondance avec M. de Montmorency. L'auteur a puisé dans ces manuscrits des renseignements utiles, parfois des révélations piquantes.

Il est un homme dont le nom revient souvent dans le volume que j'annonce : c'est Chateaubriand. On peut penser de la capacité politique de Chateaubriand ce que l'on veut, il n'en est pas moins vrai qu'il a été l'auteur de la guerre d'Espagne, et par conséquent qu'il a joué le principal rôle dans l'un des événements de la Restauration. Essayons de retracer et d'apprécier ce rôle, en prenant pour guide la relation de M. Duvergier de Hauranne.

Le premier acte de Ferdinand VII, à son retour en Espagne, avait été d'abolir la Constitution de Cadix. Six ans après, l'insurrection triomphante le força de rétablir et de jurer cette Constitution. Ferdinand affecta dès lors de se considérer comme le prisonnier des Cortès, et, au commencement de 1822, il demanda secrètement aux souverains de le délivrer. Les grandes puissances étaient

justement sur le point de se réunir, en vertu d'une décision prise à Laybach. Vérone fut choisie pour le siège du nouveau Congrès, et les affaires d'Espagne y devinrent tout d'abord le principal sujet du débat.

M. de Villèle avait alors le portefeuille des finances, et M. de Montmorency celui des affaires étrangères. Les deux collègues n'étaient point d'accord sur la nécessité d'une intervention en Espagne : le premier, préoccupé de l'équilibre de son budget, ne voulait agir qu'à la dernière extrémité; le second, fidèle à la doctrine du droit divin, regardait comme un devoir de défendre un souverain contre une révolution. Quant à Chateaubriand, il était ambassadeur à Londres. Il s'agissait de savoir qui représenterait la France à Vérone : le roi proposa cette mission à M. de Villèle, qui refusa ; elle semblait, après lui, appartenir de droit à M. de Montmorency; mais l'ambition de Chateaubriand était éveillée. Il disait tout haut que lui seul était capable de rétablir les affaires de la France au Congrès, comme il les avait déjà rétablies à Berlin et à Londres. Il décriait ses rivaux, M. de La Ferronays comme maladroit, M. de Caraman comme l'âme damnée de M. de Metternich. Fort lié avec M. de Villèle, avec lequel il avait travaillé au *Conservateur*, il l'assiégeait de lettres, le conjurait de l'envoyer au Congrès. « C'est, lui disait-il, la chose que je désire le plus..... Servez-moi afin que je vous serve..... Quand j'aurai négocié avec les rois, je n'aurai plus de rival. » Il déclarait en même temps que le service du roi exigeait qu'il reçût le cordon bleu : « M. Decazes l'avait,

disait-il, et dans la diplomatie cela fait bien. » Tout en cherchant ainsi à prendre la place de M. de Montmorency, Chateaubriand ne négligeait pas de mettre celui-ci même dans ses intérêts. Il lui offrait une espèce d'alliance offensive et défensive. « Je pense, lui écrivait-il, qu'il est bon pour vous et pour moi que vous me mettiez en rapport direct avec les souverains de l'Europe. Vous compléterez ainsi ma carrière, et vous m'aurez toujours sous la main pour vous faire des amis et pour repousser vos ennemis. » Ce n'est pas tout : Chateaubriand usait de son influence sur madame Récamier pour que celle-ci usât à son tour de la sienne sur le ministre des affaires étrangères. Il n'était pas de jour qu'il n'écrivît à sa belle correspondante pour la prier d'intervenir en sa faveur. Seulement l'ambition, dans ces lettres, avait soin de se cacher sous de plus tendres sentiments. Le Congrès, à le croire, lui était indifférent ; « mais, ajoutait-il, ce Congrès a l'immense avantage de me ramener à Paris, et toute cette politique ne signifie autre chose sinon que je meurs du désir de vous voir. » Quelque long que parût le détour, il n'aspirait aux emplois que pour revenir aux pieds de son amie : « J'ai toujours cru que, pour accomplir mes destinées, il fallait passer par l'Angleterre d'abord, ensuite par le Congrès. Alors j'aurai devant moi la retraite la plus honorable ou le ministère le plus utile à la France. » Ainsi il désirait le Congrès pour arriver au ministère, et le ministère pour se rapprocher de madame Récamier. « Il y a trois mois, lui disait-il, que je vous ai quittée, et ces trois mois

m'ont vieilli de trois siècles. Que ne suis-je pour toujours dans la petite cellule ! »

On voit que Chateaubriand était déterminé à réussir. Voulant la fin, il voulait aussi les moyens, et il n'était pas homme à se montrer difficile sur le choix. Il ne dédaigna pas d'employer la favorite pour arriver à l'oreille du prince. Louis XVIII était alors livré à l'empire de madame du Cayla, laquelle subissait à son tour celui de cet étrange personnage, M. Sosthènes de la Rochefoucauld. C'est la pauvre madame Récamier qui était chargée de mettre ces ressorts en mouvement. « Il faut, lui écrivait-on, il faut bien ménager Sosthènes et ses amis, et leur mettre dans la tête que si Matthieu lui-même ne va pas au Congrès (et il aurait tort politiquement d'y aller), il n'y a personne à y envoyer que moi. Mais si Matthieu allait au Congrès, pourquoi n'aurais-je pas le portefeuille des affaires étrangères par intérim ? Voilà une idée à jeter en avant auprès de Sosthènes et de ses amis ; mais il ne faudrait pas en dire un mot à Matthieu, il prendrait l'épouvante. » Et la lettre finissait par les protestations que nous avons vues au sujet de la « petite cellule ».

Et puis, par le travers de tout cela, des bouffées de fatuité. « Je porte bonheur aux royalistes, écrit-il à madame Récamier, toujours à propos du Congrès. Je ne puis m'empêcher de remarqrer que leurs affaires s'arrangent partout où je vais et se dérangent partout où je ne suis pas. »

Chateaubriand n'y tenait plus ; il finit par envoyer à

Paris M. de Marcellus, son secrétaire d'ambassade, les mains pleines d'instances et de menaces. La démarche réussit, et il fut décidé que M. de Montmorency irait au Congrès, mais qu'il serait accompagné de MM. de Chateaubriand, de Caraman, de la Ferronays et de Rayneval, représentant leurs missions de Londres, de Vienne, de Pétersbourg et de Berlin. Le Congrès s'ouvrit vers le milieu d'octobre 1822. On n'avait pas, depuis celui de Vienne, vu d'assemblée aussi brillante. Il y avait plusieurs souverains, ceux de Russie, d'Autriche, de Prusse, de Naples, de Sardaigne, avec leurs cours et leurs entourages. Parmi les plénipotentiaires figuraient le duc de Wellington, MM. de Metternich, de Nesselrode et de Hardenberg. L'impératrice d'Autriche et la duchesse de Parme s'y étaient rendues. Cette dernière voulut voir Chateaubriand ; il a raconté l'entrevue : « Nous la trouvâmes gaie : l'univers s'étant chargé de se souvenir de Napoléon, elle n'avait plus la peine d'y songer. Nous lui dîmes que nous avions rencontré ses soldats à Plaisance, et qu'elle en avait autrefois davantage ; elle répondit : je ne songe plus à cela. Elle prononça quelques mots légers et comme en passant sur le roi de Rome. Elle était grosse. Sa cour avait un certain air délabré et vieilli, excepté M. Nieperg, homme de bon ton. »

La grosse affaire du Congrès fut l'intervention réclamée par le roi d'Espagne. Les vues des puissances n'étaient rien moins qu'unanimes sur ce point. L'Angleterre et la Russie représentaient deux systèmes opposés. Alexandre voulait ériger la Sainte-Alliance en un

tribunal souverain qui mettrait au ban de l'Europe les peuples coupables de révolution, et les ramènerait au devoir par une action commune. Le gouvernement anglais, au contraire, obligé de compter avec un Parlement libéral, cherchait à faire prévaloir le principe de l'indépendance des peuples en ce qui concerne leurs affaires intérieures. Quant à l'Autriche, elle répugnait à l'intervention, mais uniquement parce qu'elle n'avait rien à y gagner. La Prusse suivait l'Autriche. Et la France? La position de la France n'était pas simple, et par suite, sa politique n'était pas décidée. On comprend que l'intervention fut faite pour la tenter : il s'agissait de rétablir un prince légitime et d'écraser une révolution d'autant plus dangereuse qu'elle avait éclaté à nos portes. De l'autre côté, les finances du pays exigeaient des ménagements ; on n'était pas sûr de l'esprit de l'armée ; enfin et surtout, la France ne pouvait, sans s'amoindrir, se mettre à la suite des autres puissances en exécutant les arrêts qu'il plairait au Congrès de rendre.

J'ai déjà dit que M. de Villèle désirait le maintien de la paix, et que M. de Montmorency, malgré la réserve que lui commandait son caractère officiel et ses instructions, ne dissimulait pas combien il était favorable à l'intervention. Chateaubriand, lui, s'était bien gardé à l'origine d'avoir une opinion, ou du moins de l'exprimer. Il lui importait trop de plaire à tout le monde. Cela est si vrai que, lorsqu'il arriva à Vienne, on le regarda généralement comme le représentant des tendances pacifiques de M. de Villèle. Les diplomates absolutistes raillaient

d'ailleurs le publiciste libéral. « Il arrivait, disaient les Metternich et les Pozzo, il arrivait la poche pleine de Constitutions. C'était la lumière de l'Europe. Il venait montrer au Congrès ce que c'était qu'un homme. » Au reste, Chateaubriand n'avait pour le moment qu'un rôle secondaire. On avait, comme à Troppau, commencé par des conférences confidentielles dont il n'était pas. « Nous ne faisons pas grand'chose, écrivait-il à M. de Marcellus ; je me promène souvent, et parfois je me figure que je suis accrédité auprès de la tombe de Juliette bien plutôt qu'à un congrès européen. » Patience! ce rêveur va étonner bien du monde.

M. de Montmorency devait retourner à Paris pour la session, et, lui parti, c'était à Chateaubriand que revenait la première place dans la légation française. Force lui fut donc de choisir enfin entre la paix et la guerre. Il choisit la guerre, et travailla dès lors à faire triompher son opinion par tous les arguments et tous les moyens. Il est une idée surtout qu'il avait saisie avec une singulière énergie de conviction, et qu'il réussit à faire partager à son gouvernement. Selon lui, la monarchie restaurée se mourait faute de victoires. Il lui fallait à tout prix des succès militaires, quand ce n'eût été que pour l'affranchir d'une comparaison trop accablante avec l'Empire. La France, d'ailleurs, était travaillée par des besoins de liberté que la gloire seule pouvait tromper ou endormir. Mais il y avait plus : sans une armée, comment la France reprendrait-elle son indépendance vis-à-vis des nations qui l'avaient vaincue ? Comment les Bourbons ré-

tabliraient-ils leur autorité dans le pays? Or, ils avaient une armée, mais elle ne leur appartenait pas. Toute pleine de souvenirs héroïques, cette armée ne pouvait épouser un drapeau auquel manquait le baptême du sang et de la victoire. On le voit, il ne s'agissait en tout cela que d'intérêts dynastiques. D'autres considérations étaient moins élevées encore. Chateaubriand ne se faisait pas faute de rappeler aux ministres qu'ils avaient été portés au pouvoir par un parti qui voulait la guerre, et qui leur avait donné tacitement pour mission de la faire. La défaite du parti libéral dans les élections de 1822 vint donner plus de force encore à cet argument. Quant au droit et à la justice, Chateaubriand n'estimait probablement pas qu'un homme d'État eût à s'en embarrasser. Il n'hésitait même pas, pour arriver à ses fins, à tromper son gouvernement. Tandis que M. de Villèle continuait de vouloir la paix et le Congrès de redouter la guerre, Chateaubriand travaillait à persuader M. de Villèle que les puissances désiraient l'intervention de la France. Il espérait ainsi engager le ministre malgré lui, le mettre dans une position où il ne pourrait plus reculer. « Nous ne révélions pas tout, avoue-t-il lui-même, afin d'arriver à notre but, et nous nous disions secrètement : Une fois la Bidassoa passée, il faudra bien que le président du conseil, actif, capable et décidé, aille de l'avant. »

M. de Montmorency avait quitté Vérone le 22 novembre. Le Congrès touchait à sa fin; il se sépara le 14 décembre, après avoir décidé que les puissances adresseraient des notes comminatoires à leurs représentants à

Madrid. Il approuva, en outre, une circulaire par laquelle les souverains se constituaient en assurance mutuelle contre les innovations libérales, de quelque côté qu'elles vinssent. Le premier acte du drame était fini. On avait essayé de l'action commune sans trop parvenir à s'entendre. Désormais la France n'avait plus à prendre conseil que d'elle-même : elle agirait si elle le trouvait bon, à son heure et comme elle l'entendrait ; il faut ajouter, cependant, qu'elle ne savait pas encore elle-même quel parti elle devait prendre.

Arrêtons-nous un moment ici. Le drame est mêlé d'une comédie, et c'est Chateaubriand qui nous la donne. Nous avons vu ses manèges pour se faire envoyer à Vérone ; il va travailler maintenant à devenir ministre des affaires étrangères. M. de Montmorency, en effet, vient de donner sa démission. Il s'était énergiquement prononcé pour la guerre, et le roi, d'accord avec M. de Villèle, reculait encore devant une pareille décision. Qui le remplacera ? Chateaubriand ? Mais Chateaubriand ne s'est pas prononcé moins énergiquement pour l'intervention que M. de Montmorency lui-même. Qu'à cela ne tienne ; M. de Villèle craint de mécontenter les royalistes s'il se montre trop pacifique : il les rassurera en remettant le portefeuille vacant à Chateaubriand.

Reste une objection ; c'est la position personnelle de Chateaubriand ; cette position est des plus délicates. Il avait, disait-on, donné à M. de Montmorency sa parole de ne pas lui succéder. Il venait d'assurer M. de Polignac qu'il n'aspirait nullement au ministère, et que, pour le

prouver, il allait retourner à Londres. Aussi, quand M. de Villèle lui offrit le portefeuille, eut-il besoin de toute son adresse. Il s'agissait, tout à la fois, de refuser ce qu'il désirait le plus au monde, et de prendre garde que ce refus ne fût pris au sérieux; il fallait faire le modeste, et en même temps donner à entendre qu'on était indispensable; jouer le désintéressement, et prendre garde de n'être pas pris au mot; mettre en avant des motifs de délicatesse, et s'arranger de manière à avoir la main forcée. La lettre suivante est le chef-d'œuvre du genre. Le 25 décembre, Chateaubriand a reçu l'offre du ministère vacant; le lendemain matin, il répond à M. de Villèle :

« Mon cher ami, la nuit porte conseil; il ne serait bon, ni pour vous ni pour moi, que j'acceptasse dans ce moment le portefeuille des affaires étrangères. Vous avez été excellent pour moi, et je n'ai pas toujours eu à me louer de M. de Montmorency; mais enfin, il passe pour être mon ami : il y aurait quelque chose de déloyal à moi à prendre sa place, surtout après tous les bruits qui ont couru. On n'a cessé de dire que je voulais le renverser, que je cabalais contre lui. S'il était resté dans un coin du ministère, ou que le roi lui donnât une immense retraite, comme la place de grand-veneur, les choses changeraient de face; mais alors il resterait encore des difficultés. »

Ces difficultés provenaient des royalistes les plus ardents, que Chateaubriand se croyait seul capable de contenir. Et il a soin de le rappeler pour stipuler des avantages en faveur de ses amis.

« Vous savez, mon cher ami, combien je vous suis dévoué; j'ai le bonheur de vous servir assez puissamment auprès de cette partie des royalistes qui sont opposés à votre système. Je les tempère, je les arrête et je les retiens, par la confiance qu'ils ont en moi, dans les bornes d'une juste modération; mais je perdrais à l'instant toute mon influence si j'entrais au ministère sans amener avec moi deux ou trois hommes, de ces hommes qu'il est si facile de désarmer, mais qui seront extrêmement dangereux à la session prochaine si vous ne pouvez pas vous arranger avec eux. »

L'insinuation était adroite. En rappelant son influence sur le parti royaliste, Chateaubriand donnait à entendre qu'il tenait le sort du ministère entre ses mains; c'était une menace, bien qu'une menace déguisée avec un art infini. Ainsi obligé d'en émousser la pointe, notre diplomate craint qu'elle ne soit pas suffisamment sentie; il en ajoute donc une seconde, et cette fois-ci il parle plus clairement : « Je dois vous dire avec franchise qu'il y a tel ministre des affaires étrangères que vous pourriez choisir, sous lequel je ne pourrais servir, et ma démission serait un grand mal dans ce moment. » Incroyable mélange d'impertinence et d'astuce!

M. de Villèle comprit, et Chateaubriand fut nommé. Ne croyez pas qu'il cesse pour cela de jouer la comédie; le voilà maintenant qui se pose en victime : à l'entendre, il n'a été nommé qu'à son corps défendant. « J'ai refusé Villèle à midi, écrit-il à madame Récamier. Le roi m'a envoyé chercher à quatre heures, et m'a tenu une heure

et demie à prêcher, et moi résistant. Il m'a donné, enfin, l'ordre d'obéir. J'ai obéi, me voilà resté près de vous, mais je périrai dans le ministère. » La vérité est que le roi n'aimait pas Chateaubriand, et que jusqu'au dernier moment il hésita à signer l'ordonnance de nomination.

Chateaubriand a consacré quelques jolies pages du *Congrès de Vérone* à l'histoire anecdotique de son ministère. On nous saura gré de les rappeler ici. Après tout, le remuant diplomate était surtout un grand artiste, et ce qui lui est resté le mieux gravé dans l'esprit c'est l'aspect pittoresque des choses.

« Nous n'avions point d'audiences à heure fixe : entrait qui voulait : la porte était toujours ouverte.

» Parmi les besogneux d'argent et d'intrigues de toutes les sortes, s'avançaient en procession vers la rue des Capucines de mystérieux butors; personnages vêtus d'un habit brun boutonné, ressemblant à de sérieux et inintelligents bahuts remplis de papiers secrets. Venaient des mouchards en enfance, à chevrons de la République, de l'Empire et de la Restauration : oubliant ce qu'ils devaient taire, ils disaient de chacun des choses étranges. Puis se présentaient des marchands de songes; nous n'en achetâmes pas; nous en avions à revendre. Des messieurs remirent entre nos mains de gros Mémoires chargés de notes et de notules explicatives et corroboratives. Se produisirent des dames utiles qui faisaient de l'amour avec des romans, comme on faisait jadis des romans avec de l'amour. Ceux-ci nous deman-

daient des places, ceux-là des secours : tous se dénonçaient les uns les autres; tous se seraient pris aux cheveux, n'était que ces espèces de morts de tous les régimes étaient chauves. Il y en avait de bien sales; il y en avait de bien singuliers : ils se tenaient à quatre pour n'être pas bêtes, mais ils ne pouvaient s'en empêcher. Un vénérable prélat voulut bien nous consulter; homme de mœurs sévères et de religion sincère, il luttait pourtant en vain contre une nature parcimonieuse; il ne se servait la nuit, dans sa chambre, que de la lune, et s'il avait eu le malheur de perdre son âme, il ne l'aurait pas rachetée. »

Chateaubriand se plaint que le roi éprouvât à son endroit quelque jalousie littéraire; il semble plutôt que la littérature ait fini par former un lien entre ces deux personnages. Le monarque mettait volontiers son ministre sur la poésie; il lui récitait des vers, tantôt déclamant une cantate de Jean-Baptiste Rousseau, tantôt chantonnant le *Sabot perdu*. Notre diplomate alors d'alterner, et qui sait? peut-être même d'accompagner :

On peut parler plus bas,
Mon aimable bergère.

Toute cette scène est inimitable. Les séances du conseil des ministres se passaient de la même manière.

« Sa Majesté s'endormait souvent, et elle avait bien raison; si elle ne dormait pas, elle racontait des histoires. Elle avait un talent de mime admirable. Cela

n'amusait pas M. de Villèle, qui voulait faire des affaires. M. de Corbière mettait sur la table ses coudes, sa boîte à tabac et son mouchoir bleu; les autres ministres écoutaient silencieusement. Nous ne pouvions nous empêcher de nous divertir des discours de Sa Majesté. Le roi était visiblement charmé quand il s'apercevait de son succès. Avant de commencer une histoire, il y cherchait une excuse, et disait avec sa petite voix claire : « Je vais faire rire M. de Chateaubriand; » et, en effet, nous étions dans cette occasion courtisan si naturel que nous riions comme si nous en avions reçu l'ordre. »

Ceux qui avaient cru qu'un changement de ministère signifiait un changement de politique, et que Chateaubriand représentait nécessairement la paix, puisqu'il prenait la place M. de Montmorency qui représentait la guerre, ceux-là furent promptement détrompés. Il y avait cependant une différence entre les deux ministres. Chateaubriand ne fut pas plus tôt aux affaires que, selon l'expression de Canning, il transforma le caractère de l'intervention, et d'une question européenne en fit une question française. En même temps il travailla à amener M. de Villèle à ses vues, ou mieux encore, comme il avait déjà fait à Vérone, à tellement engager la partie que personne ne pût plus reculer. Les événements vinrent à son aide. Les Cortès ayant décliné avec beaucoup de fermeté l'ingérence des puissances, les ministres de Russie, d'Autriche et de Prusse avaient quitté Madrid. Qu'allait faire la France? M. de Villèle aurait bien voulu attendre encore: mais Chateaubriand déclarait le temps

des ménagements passé, et l'opinion royaliste se prononçait dans le même sens avec une énergie qu'il eût été dangereux de méconnaître. M. de Villèle céda donc, et le ministre de France fut rappelé à son tour. C'était le prélude de la guerre, qui ne tarda pas, en effet, à éclater. Chateaubriand triomphait. J'ai dit ce qu'il se proposait : demander à la gloire militaire le prestige dont la Restauration avait besoin. Mais il y a toujours deux choses en politique : le but véritable qui ne se peut toujours avouer, et le prétexte qu'on fait valoir pour dissimuler ce but. Ici, la raison dernière de la guerre était l'intérêt dynastique, mais le motif ostensible qu'on lui donnait était emprunté aux doctrines de la Sainte-Alliance. La France, disait-on, ne prétendait imposer à l'Espagne aucune forme de gouvernement, mais elle ne pouvait regarder comme légitimes des libertés qui n'émanaient pas du roi. Il n'appartenait pas à la nation espagnole, mais bien à la couronne, de corriger la Constitution. « Que Ferdinand VII, disait Louis XVIII à l'ouverture des Chambres, soit libre de donner à ses peuples les institutions qu'ils ne peuvent tenir que de lui, et qui, en assurant leur repos, dissiperaient les justes inquiétudes de la France, dès ce moment les hostilités cesseront. » On a peine, à quarante ans de distance, à croire que de pareils principes de droit des gens aient pu être ouvertement professés. Ce n'est pas que, même alors, quelques voix ne s'élevassent pour protester. M. de Talleyrand signalait, dans l'expédition qui se préparait, une tentative pour faire à l'étranger la contre-révolution qu'on

n'avait pu faire en France. M. Royer-Collard s'élevait contre une politique suivant laquelle les peuples n'ont que des droits acquis, ce qui revient à dire que les gouvernements ont précédé les sociétés et que celles-ci sont leur ouvrage. Mais c'est en Angleterre que les maximes invoquées par Chateaubriand soulevaient le plus d'indignation. Le discours du roi avait été communiqué d'avance à Canning. Celui-ci s'en expliqua à cœur ouvert. « C'est donc, dit-il à M. de Marcellus, c'est donc une croisade pour des théories politiques que vous entreprenez!... Ignorez-vous que le système des Constitutions émanées du trône nous est odieux, et que le système britannique n'est que le butin des longues victoires remportées par les sujets contre les monarques? Un roi libre! Connaissez-vous un roi qui mérite d'être libre, dans le sens implicite du mot? Peut-il, doit-il même l'être jamais? Il n'y a de vraiment libre qu'un despote ou un usurpateur : fléaux du monde, comètes effrayantes qui brillent et s'éteignent dans le sang! Notre Constitution et la vôtre, il est vrai, laissent en apparence au roi le vain privilège de choisir ses ministres. Mais ce privilège, l'exerce-t-il en réalité? Pensez-vous que je serais le ministre de George IV, s'il avait été libre de choisir? »

Nul doute que Chateaubriand ne sentît la force de ces considérations et le caractère odieux de l'expédition à laquelle il avait poussé son pays. Nul doute aussi qu'il n'en prît facilement son parti en réfléchissant aux avantages qui devaient en résulter pour la cause royaliste.

Malheureusement pour lui, il ne pouvait publier le véritable motif de sa politique, et il restait ainsi sans défense contre les objections. De là une fausse position et un secret dépit. Il ne comprenait pas qu'on s'arrêtât à son langage officiel. Il s'irritait de ne point être compris à mi-mot. Étranger comme il l'était à toute moralité politique, il lui semblait que chacun devait pénétrer son secret et lui faire honneur de son machiavélisme. Il a naïvement raconté tout cela dans son *Congrès de Vérone*.

« Au surplus, dit-il, nous n'avons jamais tant ouï de malédictions et de prophéties sinistres, tant vu de bonnes cervelles à l'envers ; c'était un feu roulant des mêmes objections, une battologie et une tautologie perpétuelles : guerre injuste, guerre impolitique, faite dans l'intérêt du pouvoir absolu ; nous n'avions pas le droit d'intervenir ; nous consoliderions ce que nous prétendions renverser, etc., etc. En entendant ces discours, nous éprouvions une sorte d'impatience et d'étonnement ; nous ne pouvions comprendre comment, parmi tous ces hommes distingués, il ne s'en trouvait pas un qui devinât notre pensée, qui découvrît le but vers lequel nous tendions. Nous étions prêt quelquefois à nous écrier : « Eh ! imbéciles gens d'esprit ! Il s'agit bien d'intervention, de Constitution espagnole, de toutes ces choses que vous nous forcez à vous dire ici ; choses vraies, sans doute, mais qui sont à côté de la question véritable ! Mauvais Français, vous nous combattez par prévention, jalousie, ambition, sans voir où nous allons, sans savoir ce que vous faites ! Nous ne pouvons dire notre secret à la tri-

bune. Nation légère et taquine, à quoi vous sert donc votre intelligence si vantée! »

En jugeant la politique de Chateaubriand, il faut avouer que l'événement semble au premier abord lui avoir donné raison. Il avait fait preuve d'un coup d'œil net et perçant. Il avait prévu que les cours du Nord seraient réduites à laisser à la France l'indépendance de ses résolutions; il avait compris que l'Angleterre, malgré ses menaces, ne sortirait point de la neutralité; enfin, il avait eu confiance dans les armes de son pays, confiance dans la religion du drapeau, confiance dans le prestige de la victoire, et il est incontestable que la guerre d'Espagne rendit aux Bourbons une armée qui, jusque-là, s'était montrée défiante et hostile. Chateaubriand obtint donc ce qu'il avait voulu. Il releva la France aux yeux de l'Europe, et, selon sa propre expression, il lui remit l'épée à la main.

Mais si Chateaubriand discerna ainsi, avec une sagacité incontestable, les conséquences prochaines et secondaires de l'expédition d'Espagne, il n'est pas moins certain qu'il en méconnut les conséquences dernières et générales. Il était si persuadé de la nécessité de faire une guerre, qu'il ne s'inquiéta pas un seul moment du caractère de celle qu'il entreprenait. Chateaubriand n'était ni un fanatique du droit divin, ni un partisan du pouvoir absolu, mais il croyait devoir déployer le drapeau blanc à tout prix, et, plutôt que d'en manquer l'occasion, il n'hésita pas à prendre en main la cause du pouvoir le plus inepte et le plus féroce. Or, c'est précisément de là

que vint son châtiment. Ferdinand, une fois affermi sur le trône, s'abandonna à la vengeance ; le sang coula à flots, et la France, sans autorité pour modérer une réaction dont elle était le premier auteur, se trouva solidaire des excès les plus abominables. L'expédition d'Espagne fit ainsi doublement tort à la légitimité en France. D'un côté, il était impossible de n'y pas voir une croisade en faveur de l'absolutisme, et, par conséquent, une atteinte indirecte portée à la Charte et au principe constitutionnel. D'une autre part, les excès de Ferdinand justifièrent la révolution qui avait éclaté contre lui et que nous avions combattue; ils jetèrent l'infamie sur la cause que nous avions épousée; ils déshonorèrent nos armes, et il arriva ainsi que le succès de l'expédition nuisit plus encore aux Bourbons qu'il ne les servit. Chateaubriand avait bien vu, mais il n'avait pas vu loin ; il avait bien jugé, mais sans s'élever assez haut, sans embrasser la question dans toute sa portée, la situation dans son ensemble. Il ne s'était préoccupé que de faire un coup de partie, que de remporter un avantage dynastique, et il n'avait pas compris qu'il sacrifiait un intérêt bien autrement grave : la réconciliation de la monarchie avec la révolution.

Nous avons dit que M. de Villèle et Chateaubriand n'étaient point d'accord sur cette guerre. Ils l'étaient si peu, que le second avait dû engager et entraîner le premier malgré lui. Les dissentiments ne pouvaient manquer d'éclater de nouveau après la victoire. Chose étrange ! Chateaubriand s'était tellement fait l'homme de la contre-

révolution, qu'il ne trouvait rien à redire aux excès du royalisme espagnol. Il se plaignait, au contraire, que le duc d'Angoulême versât trop dans le sens des constitutionnels. Il ne voyait pas pourquoi on ménageait des gens qui, politiquement, ne pouvaient être d'aucun secours. M. de Villèle envoya au duc d'Angoulême la lettre où Chateaubriand s'exprimait de la sorte : « Je réponds à ce collègue, ajoutait-il, en lui demandant s'il est fou. » Ainsi se trouvaient en lutte la modération de l'un et la haute fantaisie de l'autre. Mais ce n'est pas tout : l'orgueil de Chateaubriand ne connaissait plus de bornes depuis le succès de ses desseins. M. de Villèle avait beau y mettre de la bonhomie, il ne pouvait lui être agréable que Chateaubriand se vantât partout d'avoir fait la guerre malgré le président du conseil, qu'il s'attribuât tout l'honneur de l'entreprise, et que, faisant sonner très haut son influence sur les rois de l'Europe, il ne parlât de rien de moins que d'obtenir la frontière du Rhin. Chateaubriand, d'ailleurs, comme s'il pressentait une rupture, s'appuyait de plus en plus sur les royalistes extrêmes, c'est-à dire sur les adversaires les plus ardents et les plus redoutables de M. de Villèle. Ce parti, de son côté, faisait une grande différence entre les deux ministres : il ménageait l'un autant qu'il maltraitait l'autre; il semblait inviter Chateaubriand à se placer à sa tête. De là, on le conçoit, une situation tendue, une rivalité sourde entre des collègues que la nature de leur esprit divisait déjà profondément.

La session de 1824 amena la crise. La loi des rentes

avait rencontré, dans l'opinion publique, une opposition que Chateaubriand n'eut pas le courage de braver, et dont il paraît même avoir voulu profiter pour supplanter son rival. Ce qui est certain, c'est qu'après avoir approuvé le projet de loi dans le conseil des ministres, il ne l'avait point soutenu à la tribune, et ne s'était pas même gêné pour le blâmer dans les salons. La loi fut rejetée, et l'irritation qu'en éprouva M. de Villèle retomba naturellement sur son collègue. Peut-être, cependant, le premier ministre aurait-il encore hésité à se priver de l'appui d'un homme qui, soit par lui-même, soit par le parti qu'il représentait, pouvait devenir un ennemi redoutable. Mais le roi n'aimait pas Chateaubriand, et il était excité contre lui par madame du Cayla qui voulait disposer du portefeuille des affaires étrangères.

Un matin, M. de Villèle fut en toute hâte mandé aux Tuileries. « Villèle, s'écria le roi, Chateaubriand nous a trahis comme un gueux, je ne veux plus le voir! » Et, séance tenante, il fit rédiger et expédier l'ordonnance de son renvoi. On comprend que Chateaubriand dut être mortellement offensé d'une disgrâce dont on s'était plu à faire un affront. Son ami M. Bertin de Vaux essaya d'obtenir pour lui l'ambassade de Rome : M. de Villèle s'y refusa. « Alors, lui dit M. Bertin, dès demain la guerre commencera, et les *Débats*, qui ont renversé les ministères Decazes et Richelieu, n'auront pas plus de peine à renverser le ministère Villèle. — C'est possible, répliqua M. de Villèle ; mais vous avez renversé les premiers en faisant du royalisme ; pour renverser celui dont je fais

partie, il faudra que vous fassiez de la révolution. » M. de Villèle se leva alors, et M. Bertin de Vaux sortit de son salon pour n'y plus rentrer. Le rédacteur des *Debats* tint parole. Chateaubriand, devenu journaliste, ne posa plus les armes jusqu'à ce que M. de Villèle eût succombé. Chateaubriand avait donc, encore une fois, fait preuve de ressource et de puissance. Mais on peut dire qu'il en fut de ce nouveau triomphe comme de celui qu'il avait remporté en Espagne : il y perdit plus qu'il n'y gagna. La guerre d'Espagne nous l'a montré réussissant en apparence, mais échouant en réalité, puisqu'il compromettait la monarchie par l'expédition même qui devait l'établir et la confirmer. Eh bien! il est arrivé à Chateaubriand quelque chose de semblable dans sa campagne contre M. de Villèle. Il a réussi, cela est vrai; il a renversé son adversaire, personne ne peut le nier; mais il a donné en même temps le déplorable spectacle d'un homme qui, sans autre motif que les blessures de son orgueil et sans se douter même que la pudeur lui commande des ménagements, se retourne contre son collègue de la veille, attaque aujourd'hui la politique qu'il défendait hier, et ne se demande pas même, dans sa fureur, si les coups qu'il porte ne tombent point sur cette monarchie dont il s'est fait le champion. Si Chateaubriand a triomphé de M. de Villèle, il a enseveli deux choses dans sa victoire, la dynastie qu'il avait défendue et son propre honneur qu'il voulait venger.

Juin 1865.

V

LES ALENTOURS DE MME DE SÉVIGNÉ[1]

I

Il en est de madame de Sévigné comme de Montaigne, j'allais dire comme de Shakspeare : on l'analysera, on la commentera, on la discutera jusqu'à la fin des siècles. La plupart des hommes et des auteurs donnent moins qu'on n'en attend : on en a bientôt fait le tour, on en a vite trouvé le fond, et, il faut l'avouer, une fois le fond trouvé, le prestige est évanoui. C'est qu'il ne suffit pas de surprendre pour obtenir la gloire, il faut que la surprise se renouvelle. Le génie est un esprit qui s'offre sans cesse sous des aspects inattendus. On croyait le connaître, et par delà les côtés devenus familiers on découvre des régions qu'on ne soupçonnait point. Voilà en quoi consiste l'originalité ; ou plutôt voilà comment elle se manifeste. Quant à son essence, elle réside dans

1. *Les grands écrivains de la France*, nouvelles éditions publiées sous la direction de M. Ad. Regnier : *Madame de Sévigné*, tome X.

la richesse et la force natives, dans l'intensité même de la vie. J'ajouterais volontiers : dans la sincérité et la franchise. Pour être quelque chose, il faut être soi, et l'être avec un certain abandon : les affectations ne sont pas seulement la mort de l'art, elles sont surtout le signe que l'artiste est absent.

J'ai peur de m'être laissé entraîner un peu loin de madame de Sévigné : art, artiste, génie, on peut mettre en doute que ces grands mots lui soient applicables. A la bonne heure ; mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'elle a les surprises, la verve intarissable, l'inépuisable variété, tout ce qui est nécessaire pour raviver éternellement l'intérêt. Elle est restée le plus populaire de nos classiques. Deux éditions de ses lettres, éditions complètes, volumineuses, se disputent à l'heure qu'il est la faveur du public. Il y a plus : c'est autour de madame de Sévigné que se livre en ce moment la grande bataille de la critique ; c'est sur elle que, de part et d'autre, on démontre et on expérimente.

Tout le monde sait qu'il y a aujourd'hui deux écoles de critique, l'ancienne et la nouvelle. L'ancienne se plaît, dans un écrit, à voir le talent qui s'y déploie, et dans ce talent une source de jouissance littéraire. Ainsi faisaient nos pères. Avaient-ils été touchés ou amusés, ils n'en demandaient pas davantage. On admirait ou l'on sifflait, on prononçait un écrivain bon ou mauvais, et tout était dit. On n'allait pas au delà des sentiments qu'on avait éprouvés ; ces sentiments avaient, pour ainsi parler, leur fin en eux-mêmes. Heureux temps où

la littérature ne connaissait d'autres questions que des questions de goût, où aucune préoccupation ne venait troubler des plaisirs exquis, où on relisait ses auteurs favoris comme on s'assied à un banquet, pour manger à sa faim et s'égayer l'esprit d'un vin généreux !

Il en est autrement aujourd'hui. Le démon de la curiosité s'est emparé de nous. Il faut que nous nous rendions compte de toutes choses, même de nos plaisirs. Il ne s'agit plus de goûter, mais de comprendre. Le critique n'est plus un homme qui nous aide à démêler les beautés et les défauts d'un ouvrage, mais celui qui nous explique par le menu comment et dans quelles conditions un talent s'est formé. Qu'importe l'écrit ? c'est l'auteur que nous cherchons, et, si ses œuvres nous intéressent, c'est surtout parce qu'elles nous permettent de pénétrer dans le mystère d'une individualité humaine. Ainsi la littérature a été tout entière ramenée à l'histoire littéraire, et l'histoire littéraire, à son tour, est en train de devenir une branche de la physiologie.

Il est facile de comprendre quelles seront les conséquences de ces théories. Il y aura, par exemple, deux manières de publier un auteur classique, selon que l'éditeur appartiendra à l'une ou à l'autre des écoles qu'on vient de définir. Et, pour ne parler que de madame de Sévigné, l'édition de ses Lettres, qu'a publiée M. de Sacy, relève évidemment d'une tradition qui tend à vieillir. Peut-être est-ce la bonne ; je ne veux rien trancher, parce que je ne veux rien exclure : il faut, dans l'intérêt de ses jouissances, savoir prendre de tou-

tes mains. Ce qui est certain, c'est que M. de Sacy offre bien le modèle le plus accompli, le plus séduisant de la critique d'autrefois. Il est, dans les lettres, quelque chose de semblable à ces représentants de l'ancien régime, tels qu'il n'en reste plus guère aujourd'hui : légèrement étrangers dans une société nouvelle, pleins de grâce toutefois et d'amabilité, secouant la tête avec plus de surprise que d'amertume à la vue des changements qui s'accomplissent autour d'eux, avouant leur préférence pour le passé, aimant à en parler, devenant alors éloquents, intarissables, portant dans l'expression de leur fidélité au bon vieux temps je ne sais quel enthousiasme touchant et contagieux. Oh ! pour celui-là, il est resté pur de nos travers ! Les systèmes modernes n'ont pas trouvé de prise sur lui. C'est le légitimiste de la critique, le jacobite de la littérature. Ne vous y trompez pas : la Sévigné qu'il aime, c'est celle qu'il connaît, qu'il lit, qu'il admire depuis quarante ans. Présentez-lui en une autre, fût-elle plus ressemblante, il n'en voudra à aucun prix, il est décidé à ne point se laisser déranger dans ses affections ni ses habitudes. De deux choses l'une : ou lui rend son amie telle qu'elle était, et alors à quoi bon tant de peines ; ou l'on risque de la lui changer, et alors vous lui faites horreur. Même superstition à l'endroit des éditions. Celle qu'il préfère, il ne s'en cache pas, c'est toujours celle du chevalier Perrin. Il en goûte tout, il en approuve tout, l'arrangement, les corrections, les retranchements ; il n'aurait osé les faire lui-même, ces retranchements, il est trop respectueux pour

cela; mais quant à Perrin, il ne saurait le condamner; Perrin, il en est convaincu, a rendu service à madame de Sévigné. Ce charmant dédain de la vérité vraie, cette indifférence qu'éprouve M. de Sacy pour les faits qui l'importunent, tout cela se trahit d'une façon plus piquante encore dans le jugement qu'il prononce sur les *Pensées* de Pascal. Peut-être supposez-vous que le pieux critique s'est félicité des efforts tentés pour rétablir le texte original du livre. Car, enfin, il ne s'agissait pas ici de quelques corrections ou de quelques suppressions; Port-Royal avait badigeonné cette fresque sublime; on avait dissimulé tout ce qui en faisait le caractère et la grandeur; on avait escamoté le génie de Pascal. Le croyant restait, soit, mais il n'y avait pas moyen de soupçonner que ce croyant fût un penseur arrivé à la foi par un acte de volonté; il ne restait trace de ce doute hardi, pénétrant, qui en toute question allait droit jusqu'au sophisme caché, jusqu'à la contradiction intime. Aussi quelle surprise lorsque, il y a vingt ans, on retrouva tout à coup comme les Mémoires secrets de cette âme profonde, violente et malade de Pascal! Avec quel intérêt on vit reparaître chaque trait l'un après l'autre : le géomètre qui avait disserté sur l'amour, le chrétien qui avait tout mis en question, l'incrédule que la sainte épine avait ramené à la foi, le penseur qui avait eu des visions étranges, l'homme de génie enfin qui était mort en portant une amulette et un cilice! Voilà ce qui nous intéresse; hélas! voilà ce qui scandalise M. de Sacy. Il se plaint que nos nouvelles

éditions laissent dans l'esprit une impression de scepticisme. Il ne nie pas, d'ailleurs, que ces éditions ne soient exactes, que cette impression ne soit fondée. Mais ce qu'il lui faut, à lui, c'est un livre qui élève son âme, qui touche son cœur, qui nourrisse sa piété ; à cet égard, les anciennes éditions font mieux son affaire, ce sont les bonnes, il s'y tient. Tel est M. de Sacy, le plus aimable, le plus ingénieux, le plus naïf représentant d'une tradition littéraire qui s'en va[1].

Si nous différons de M. de Sacy sur Pascal, comment nous entendrions-nous avec lui sur madame de Sévigné? Non pas qu'il l'aime moins que nous, je l'accorde ; mais, assurément, nous l'aimons d'une autre manière. Notre culte pour elle a aussi ses superstitions : quel culte n'en a pas? Seulement, ces superstitions sont le juste contrepied de celles de M. de Sacy. Nous acceptons d'avance, nous, toutes les découvertes. Que les recherches des éditeurs nous montrent la charmante femme un peu différente de ce que l'on pensait ; que, dans cet idéal de la tendresse maternelle, il faille désormais faire entrer, comme une ombre au tableau, quelques défauts de caractère ; que l'adorable écrivain aille un peu loin dans sa résolution, c'est elle qui s'exprime ainsi, de se permettre les turlupinades qui viennent au bout de sa plume[2] : à la bonne heure, nous sommes prêts à tout.

1. Voyez la préface de son édition des *Lettres de madame de Sévigné* et les extraits de cette préface qui ont été donnés dans le *Journal des Débats* du 20 juillet 1864.

2. Édition Regnier, tome VII, p. 28.

Ce qui nous importe, c'est d'avoir l'auteur dans toute sa vérité et son authenticité. Nous sommes semblables à l'amant qui, une fois sous le charme, regarde comme une conquête chacune des découvertes qu'il fait dans l'objet de son adoration. Rien ne nous trouve indifférents. Il nous faut toutes ses lettres, toutes celles qu'on peut recouvrer. Il nous les faut telles qu'elles ont été écrites, sans coupures, sans corrections. Il nous les faut entourées de tous les secours que les commentateurs ont réunis jusqu'ici, de tous les renvois qui peuvent rendre plus facile l'usage de ces éclaircissements. Et, pour tout cela, enfin, il nous faut un éditeur qui ait les mêmes goûts ou les mêmes travers que nous : à la fois engoué et libre, se faisant de la curiosité comme une vertu, sachant qu'en fait de vérité historique, rien n'est indifférent, et qu'en fait d'exactitude, le sentiment du devoir n'est pas encore assez : il y faut de la passion.

Cet éditeur, madame de Sévigné l'a trouvé dans la personne de M. Ad. Regnier. L'édition des *Lettres*, dont la librairie Hachette achève la publication, répond à toutes les exigences : elle renferme un grand nombre de pièces nouvelles, elle rectifie le texte de celles qui étaient connues; elle éclaircit tout ce qu'on a pu éclaircir, elle multiplie les soins ingénieux ; bref, elle est complète, définitive, monumentale [1].

1. L'édition de Monmerqué, de 1818, renfermait 1,305 numéros. L'édition nouvelle en a 1.513. On voit par là combien celle-ci est plus riche.

J'aime, dans les éditions de madame de Sévigné, la trouver entourée des personnes qui la touchaient de près, et je sais bon gré à M. Regnier d'avoir considérablement augmenté les lettres des membres de sa famille et de ses amis les plus intimes. Hélas! nous allons être réduits à celles-là. Le volume dixième, qui vient de paraître, renferme la dernière lettre qu'on possède de madame de Sévigné. Elle est adressée à Coulanges. L'écrivain s'y montre aimable et compatissante comme toujours. Elle y parle justement de plusieurs morts. Elle pleure surtout et « jette les hauts cris » en apprenant la fin de Blanchefort, un fils de la maréchale de Créquy, brillant jeune homme à qui tout semblait sourire, naissance, fortune, mérite déjà reconnu : « Un bon sens avec une jolie figure; point enivré de sa jeunesse, comme le sont tous les jeunes gens qui semblent avoir le diable au corps; et cet aimable garçon disparaît en un moment, comme une fleur que le vent emporte, sans guerre, sans occasion, sans mauvais air! » Voilà ce que madame de Sévigné écrivait, le 29 mars 1696; moins d'un mois après, le 17 avril, elle était enlevée à son tour. Vieillie, ayant perdu madame de La Fayette et d'autres de ses plus chères amies, elle avait fini par se fixer près de sa fille, à Grignan. Madame de Grignan était alors gravement malade, si bien que sa mère consuma ses forces à la soigner : « Je vous avoue que je m'en meurs, écrivait-elle, et que je ne suis pas la maîtresse de soutenir toutes les mauvaises nuits qu'elle me fait passer. » Ainsi épuisée, elle devait offrir une proie

facile à la contagion qui moissonnait alors tant d'êtres plus jeunes et plus forts; la petite vérole l'emporta en quelques jours, sans que madame de Grignan pût quitter son propre lit pour la soigner.

Le comte de Grignan rapporte comment mourut madame de Sévigné. On sait qu'elle ne s'était jamais faite à l'idée de quitter ce monde. Elle l'avouait avec cette ingénuité qui est le premier de ses charmes : « Je suis embarquée dans la vie sans mon consentement; il faut que j'en sorte, cela m'assomme. » Elle n'en montra pas moins, lorsque le moment fut venu, une grande force d'âme : « Dès les premiers jours de sa maladie, écrit son gendre, elle a envisagé la mort avec une fermeté et une soumission étonnantes. Cette femme, si tendre et si faible pour tout ce qu'elle aimait, n'a trouvé que du courage et de la religion quand elle a cru ne devoir songer qu'à elle. »

Madame de Sévigné, cela va sans dire, fut généralement et vivement regrettée. Madame de la Troche fut au désespoir de cette perte, madame de Coulanges en tomba malade, la duchesse de Chaulnes en manqua mourir. « J'aime cette duchesse, écrivait Madame de Coulanges, de la vraie douleur qu'elle a eue de la perte de madame de Sévigné. Pour moi, madame, je vous avoue que je ne m'en consolerai jamais : j'y pense sans fin et sans cesse, et, quand je songe que tous les retours ne la ramèneront point, je ne puis soutenir une telle idée. » Le comte de Grignan, de son côté, fut sincèrement touché : « Ce n'est pas seulement, disait-il, une belle-mère que je perds,

c'est une amie tendre et solide, une société délicieuse. » N'est-il pas vrai qu'on sait gré à ce galant homme d'avoir si bien senti et si bien dit?

Quant à la comtesse de Grignan, il n'y a nulle raison de croire que sa douleur n'ait pas été tout ce qu'elle devait être. On n'a pas besoin d'être un parangon de sensibilité pour pleurer une pareille mère. Un mois après la catastrophe, le comte d'Estrées, ministre de la marine, passait à Grignan pour aller à Toulon, et il y trouvait encore tout le monde dans l'affliction. Il ajoute que madame de Grignan paraissait extrêmement touchée, abattue par la douleur aussi bien que par la maladie. Les lettres de celle-ci n'ont rien d'ailleurs que de conforme à la circonstance. « Vous savez, écrit-elle à M. de Pomponne, quel tendre attachement, quelle intime union, quels liens ont été brisés; il ne se peut sentir de plus cruelle séparation; elle m'étonne comme le premier jour, et me paraît, s'il se peut, plus dure et plus amère. » Suit tout un morceau assez bien tourné sur « une perte si complète et si irréparable », et sur l'impossibilité de s'en consoler. La seule chose qui gâte cette page, c'est qu'elle se trouve déjà dans une lettre au président Moulceau, écrite plus de deux mois auparavant[1]. Elle avait bien de la mémoire, la comtesse de Grignan, pour se rappeler ainsi, à dix semaines d'intervalle, toutes les expressions dont elle s'était servie. A moins toutefois que les mêmes phrases eussent encore figuré dans d'autres

1. Comparez tome X, p. 387 et p. 400.

lettres que nous ne possédons plus, et qu'elles se fussent ainsi comme fixées sous la plume de l'écrivain. Mais, quoi! ne soyons pas trop sévères. A quelles extrémités ne sommes-nous pas tous entraînés par l'obligation d'écrire sans cesse et à toute sorte de gens. Et sommes-nous bien sûrs, d'ailleurs, que la sincérité de l'impression soit absolument incompatible avec les banalités de la correspondance?

Madame de Sévigné fut donc regrettée de près et de loin. Cependant, là comme partout, on voit bientôt intervenir l'action du temps. Au commencement, les lettres sont toutes pleines d'elle; puis son souvenir ne revient plus que de loin en loin et en passant; puis enfin, le grand silence se fait, et à peine son nom se rencontre-t-il sous la plume de ceux qui lui avaient été si attachés. Ainsi va le monde; les morts ont beau faire, ce sont les morts!

II

Voyons un peu ce que devinrent ces correspondants de madame de Sévigné que nous entendions tout à l'heure, chacun à sa façon, déplorer la perte de leur mère, de leur belle-mère ou de leur amie.

Et d'abord madame de Grignan. On sait que nous n'avons pas ses lettres à sa mère; madame de Simiane les détruisit, en 1734, au moment même où elle publiait la correspondance de madame de Sévigné. On s'est donné beaucoup de peine pour comprendre le motif d'une me-

sure qui paraît si rigoureuse, et il est difficile de s'arrêter à ceux qui ont été allégués. Le chevalier Perrin donne à entendre que madame de Simiane obéit à un scrupule de dévotion, ce qui signifie sans doute que les lettres de madame de Grignan sentaient l'esprit fort. Il est certain que Ninon affectait d'opposer « la simplicité » de Charles de Sévigné aux lumières de sa sœur. Madame de Grignan, selon elle, avait tout le sel de la maison et n'était pas « si sotte que d'être dans cette docilité ». Enfin, à ceux qui voulaient la faire revenir de cette opinion, elle donnait à entendre qu'elle en savait plus que les autres[1]. D'un autre côté, il est clair, à en juger par la lettre même où nous lisons cette insinuation, que madame de Sévigné n'y ajoutait aucune foi : « Qu'elle est dangereuse, cette Ninon! s'écrie-t-elle ; si vous saviez comme elle dogmatise sur la religion, cela vous ferait horreur. » Un peu plus loin, elle parle à sa fille de Bourdaloue et de l'amour de Dieu. Sur ce sujet de l'amour de Dieu, et sur la controverse qui s'était engagée entre Bossuet et Fénelon, nous avons justement une dissertation de madame de Grignan, écrite, à ce que l'on suppose, vers 1698, et dans laquelle l'auteur parle beaucoup plus en théologien qu'en philosophe[2]. Il est clair enfin que, si notre jolie cartésienne avait laissé échapper çà et là quelques témérités, madame de Simiane aurait aisément pu les faire disparaître sans tout détruire. J'en

1. Voyez la lettre de madame de Sévigné, du 1er avril 1671.
2. Édition Regnier, t. XI, p. 291.

dirai autant des passages dans lesquels madame de Grignan répondait mal aux témoignages de tendresse que lui prodiguait sa mère. Ce qui me paraît le plus vraisemblable, c'est que la correspondance dont nous parlons renfermait de nombreuses allusions à des embarras domestiques, des plaintes sur les dépenses excessives du lieutenant général de Provence, et que madame de Simiane crut devoir à la mémoire de son père d'effacer un souvenir si pénible. Ajoutons qu'il n'a peut-être pas fallu beaucoup d'efforts pour sacrifier des lettres écrites au fond d'une province, et auxquelles l'esprit de madame de Sévigné elle-même aurait à peine suffi pour donner un intérêt durable.

Je ne veux pas insinuer par là que les lettres de la comtesse n'eussent pas leur charme. Sa mère, on le sait, faisait profession de les admirer. Et pourtant, à travers les louanges mêmes qu'elle prodigue à sa fille, on devine que les qualités de cette plume étaient justement celles qui devaient le moins lui plaire. Elle parle de l'arrangement des mots, de la justesse des périodes, mais elle prêche le naturel et met en garde contre l'éloquence. A en juger, en effet, par le si petit nombre de pages qui nous restent, madame de Grignan écrit avec une correction soutenue et qui ne se dément pas, même lorsqu'elle plaisante. Son billet du 12 février 1703, à la marquise d'Uxelles, est un modèle d'enjouement compassé : « Je me plains hautement de MM. de Grignan, Madame. Ces honnêtes gens, ces gens si incapables d'une mauvaise action, ont fait celle de me trahir : ils ont l'honneur de

vous écrire, et ne vous disent rien de moi, qui n'ai eu qu'un cri pour vous faire recevoir mes compliments par ces deux messieurs. J'étais, Madame, dans la bonne foi, et persuadée qu'une de mes lettres, dans ces occasions, n'ajouterait rien à ce qu'ils vous diraient de moi, connaissant comme ils font, Madame, mes sentiments, et combien je vous honore; je comptais donc qu'ils vous l'avaient dit, et je vois dans votre lettre tout le contraire. Joignez-vous à moi, je vous supplie, pour les accabler de reproches... »

Cela est parfaitement tourné, mais d'une tournure un peu savante. Il en est de même de ses descriptions, de ses portraits. Celui de la duchesse de Bourbon, par exemple : « Elle a le plus joli, le plus brillant, le plus aimable petit minois que j'aie jamais vu, un esprit fin, amusant, badin au dernier point. Rien n'est plus plaisant que d'assister à sa toilette, et de la voir se coiffer; j'y fus l'autre jour : elle s'éveilla à Midi et demi, prit sa robe de chambre, vint se coiffer et manger un pain au pot; elle se frise et se poudre elle-même, elle mange en même temps; les mêmes doigts tiennent alternativement la houppe et le pain au pot; elle mange sa poudre et graisse ses cheveux; le tout ensemble fait un fort bon déjeuner et une charmante coiffure. » On ne peut dire plus joliment, et cependant qui ne sent, dans cette gaieté même, la correction de l'esprit et la sobriété de l'imagination?

Le frère de madame de Grignan, le marquis de Sévigné, se montre ici tout à son avantage. Il a eu une

jeunesse orageuse, mais il est marié maintenant à une femme dévote et dont il partage le zèle. Il y a longtemps déjà que madame de Sévigné signalait en lui « un fond de philosophie chrétienne chamarrée d'un brin d'anachorète ». Il finira, en effet, ses jours dans le séminaire de Saint-Magloire. Pour le moment, il n'est pas encore tout à fait retiré du monde. Il sait même, dans l'occasion, défendre sa préséance, et la défendre contre un évêque. Il a une lettre fort vive sur ce sujet, et il ne ménage pas le prélat. C'était un singulier évêque que M. de Nantes. Il avait provoqué Sévigné en duel, régulièrement et dans toutes les formes. Une autre fois, « le même prélat parut à deux heures après midi, la soutane retroussée sous le bras gauche, et l'épée nue à la main droite, jurant comme un soldat aux gardes, sur ce que son valet de chambre avait pris querelle dans la place de Saint-Pierre ».

Charles de Sévigné, dans une circonstance décisive, se montra homme de probité et de délicatesse. On sait ce que sont les discussions d'intérêt, une vraie pierre de touche des caractères. Le marquis sortit de l'épreuve à son honneur. Sa mère, paraît-il, avait avantagé madame de Grignan; l'intention était claire, mais l'acte irrégulier. Sévigné n'hésita pas et signa tout ce qu'on voulut. Sa lettre, en cette occasion, est fort belle. « Ma mère, écrit-il à sa sœur, m'a toujours fait un secret sur ce qui s'était passé entre vous depuis l'accommodement qu'elle eut la bonté de faire en faveur de mon mariage. Je n'ai jamais été bien connu d'elle sur ce sujet : elle

m'a quelquefois soupçonné d'intérêt et de jalousie contre vous pour toutes les marques d'amitié qu'elle vous a données. J'ai présentement le plaisir de donner des preuves authentiques des véritables sentiments de mon cœur. Je suis très content de ce que ma mère a fait pour moi pendant que j'étois dans la gendarmerie et à la cour; j'ai encore devant les yeux tout ce qu'elle a fait pour mon mariage, auquel je dois tout le bonheur de ma vie; je vois *toutes les obligations longues et solides que nous lui avons;* ce sont là les mêmes paroles dont vous vous servez dans votre lettre; tout le reste ne m'a jamais donné la moindre émotion. Quand il seroit vrai qu'il y auroit eu dans son cœur quelque chose de plus tendre pour vous que pour moi, croyez-vous, en bonne foi, ma très chère sœur, que je puisse trouver mauvais qu'on vous trouve plus aimable que moi? Et ma fortune, soit faute de bonheur, soit faute de mérite, s'est-elle tournée de manière à bien encourager à me faire des biens de surérogation? Jouissez tranquillement de ce que vous tenez de la bonté et de l'amitié de ma mère; quand j'y pourrois donner atteinte, ce qui me fait horreur à penser, et que j'en aurois des moyens aussi présents qu'ils seroient difficiles à trouver, je me regarderois comme un monstre si j'en pouvois avoir la moindre intention. Les trois quarts de ma course pour le moins sont passés; je n'ai point d'enfants, et vous m'en avez faits que j'aime tendrement; je suis plus aise de leur laisser ce que Dieu m'a donné en ce monde que si je le laissois à des marmots de ma façon, qu'on ne sauroit ce qu'ils devroient

devenir un jour. Je ne souhaite point d'avoir plus que je n'ai; si je pouvais souhaiter d'être plus riche, ce seroit par rapport à vous et à vos enfants. Nous ne nous battrons jamais qu'à force d'amitié et d'honnêteté. Je veux que les Grignans me trouvent digne d'eux et de vous. Je ne leur sacrifie rien, mais je leur sacrifierois beaucoup pour avoir leur amitié et leur estime. » On est heureux pour une telle mère de penser qu'elle ait eu un tel fils.

Et Coulanges, le petit Coulanges, qu'est-il devenu, lui? Il a soixante-trois ans à l'époque où meurt sa cousine; il la regrette sincèrement, on peut le croire; mais le chagrin ne mord pas bien fortement sur une pareille nature. Il reste toujours le même, rond, réjoui, agréable; il passe son temps chez des amis qui le fêtent, à Choisy surtout, chez madame de Louvois, qu'il appelle sa seconde femme : quant à la première, la vraie, il ne la voit plus guère qu'en visite. Les chansons vont leur train, il en a toujours trois ou quatre à réciter, et c'est à grand'peine si, écrivant une lettre de condoléance, il consent à les garder pour une autre fois. Coulanges est le modèle du vieillard de bonne humeur. Mais que dis-je, vieillard? Il ne parle que joie et santé, et à soixante-douze ans, il vante encore ce regain de jeunesse dont, dit-il, il fait profession.

Pour madame de Coulanges, elle a bien changé. Ce n'est plus la *feuille*, la *mouche*, la *sylphide* : elle a pris du poids. Ses réflexions sont graves et telles qu'il convient à son âge, point moroses cependant. Elle se résigne, mais elle regrette : « Un héros chrétien, dit-elle

en parlant de Catinat, est bien plus à mon usage maintenant qu'un héros romanesque. La maison que je vais habiter m'a vue dans ces deux goûts; car, en vérité, je n'y étais soutenue dans ma jeunesse que par des idées très romanesques. Ce temps-là est bien éloigné; les pensées solides sont assurément plus raisonnables, et c'est par là qu'elles sont assez tristes. » Madame de Coulanges est celle des correspondantes de madame de Sévigné qui paraît lui avoir conservé le souvenir le plus fidèle. Elle avait les amitiés dévouées, passionnées. Un jour elle lut je ne sais quel ouvrage où l'on avançait qu'il n'est pas permis de violer un serment pour sauver un ami. Elle n'a garde de souscrire à un pareil sentiment. « Je hais les règles dans l'amitié, dit-elle, et je ne laisserai jamais mourir mon ami: j'aime cent fois mieux manquer à mon serment. »

Les lettres contenues dans le dixième volume de la nouvelle édition vont jusqu'à l'année 1711. On y trouve beaucoup d'anecdotes, sur la cour surtout. A partir du mariage du duc de Bourgogne, le luxe et les plaisirs augmentent, et les calamités de la guerre de Succession elle-mêmes arrêtent moins qu'on ne croirait cette société, qui tourne déjà à la Régence. « J'arrive de Versailles, où j'ai été huit jours, écrit madame de la Troche; je voudrais vous pouvoir bien représenter tout ce que j'ai vu de bassesses, d'emportements et de jalousies; j'en méprise le genre humain. » Le roi n'avait plus assez de Marly; il avait acquis Chaville, l'Étang; la cour allait de Fontainebleau à Sceaux, de Sceaux à Meudon. De là une

succession de fêtes où chacun se ruinait. Coulanges parle des « déchaînements où l'on est pour les plaisirs ». — « Le roi, ajoute-t-il, veut que madame la duchesse de Bourgogne fasse sa volonté depuis le matin jusqu'au soir, et c'est assez pour qu'elle s'en donne à cœur-joie. Ce ne sont donc plus que voyages de Marly, de Meudon, qu'allées et venues à Paris pour les opéras, que bals et mascarades, et que seigneurs qui, pour ainsi dire, mettent couteaux sur table[1] pour s'attirer les bonnes grâces de la jeune princesse. Les dames qui entrent dans les plaisirs ont besoin, de leur côté, d'être bien en leurs affaires : la dépense est quadruplée ; on n'emploie pas moins pour les mascarades que des étoffes de cent et cent cinquante francs l'aune, et quand par malheur quelqu'une est obligée de faire paraître deux fois un même habit, on dit qu'on voit bien qu'elle n'est venue à Paris que pour s'habiller à la friperie. » Y aurait-il beaucoup à changer à cette description pour la rendre applicable à nos fêtes d'aujourd'hui?

Le roi, fidèle à ses anciens attachements, avait donné une maison à la comtesse de Gramont, dans le parc même de Versailles. Le bel air de la cour était d'y aller. Il fallait donc recevoir tout ce monde, et le pauvre mari commençait à demander merci. « Le comte dit que cela le jette dans une si grande dépense, qu'il est résolu de présenter au roi les mémoires de tous les dîners qu'il y donne : c'est tellement la mode, que c'est une honte de n'y avoir pas été. La comtesse va tous les jours dîner à Marly, et

1. C'est-à-dire : donnent des repas, des fêtes.

le soir revient dans sa jolie maison vaquer à sa famille. »

Puis, comme à l'ordinaire, au milieu de toute cette extravagance, de plus extravagants encore, qui cherchent à se distinguer par la magnificence ou la bizarrerie. On dit que le monde marche, mais cela n'est guère vrai du beau monde; il tourne celui-là, et ramène éternellement les mêmes travers. « Si vous saviez, écrit madame de Coulanges, la calèche de velours jaune que madame de Lesdiguières vient de faire paraître, vous ne pourriez pas résister au plaisir de vous promener dedans; on ne parle pas d'autre chose : elle est singulière, magnifique, mais très éloignée d'être ridicule, comme on l'avait dit : on me l'avait faite semée de *Mores*, et cela est faux; les roues sont bleues, et paraissent de lapis; cela fait un effet charmant avec ce jaune. »

J'ai tout à l'heure prononcé le mot de Régence, il n'y a point là d'exagération. On sait quels étaient dès lors les amusements de la duchesse de Berry. Madame de la Troche va nous montrer que cette princesse n'était pas unique dans ses goûts de corps de garde : « Madame la maréchale de Rochefort a donné un souper qui est encore fort secret, mais qui ne laissera pas de faire du bruit, à madame de Chartres, où étaient mesdames de Sforce, de Blanzac et de Saint-Pierre. On y but tant et tant, qu'il fallut coucher la princesse dans le lit de la maréchale. Sa fille et madame de Saint-Pierre tombèrent sous la table, etc. » Il faut tirer le rideau sur le reste; le bon Monmerqué avait même cru devoir supprimer tout le paragraphe dans son édition.

Si l'on s'amusait trop à Versailles et à Paris, il est certain qu'à Madrid, on ne s'amusait guère. On a de la peine à se faire une idée de l'état d'apathie, pour ne pas dire d'hébétement, dans lequel était tombée l'Espagne sous les derniers rois de la maison d'Autriche. Il faut lire sur ce sujet la correspondance de madame de Villars, la mère du maréchal. Le marquis de Villars avait été envoyé à la cour de Charles II, lorsque ce prince, en 1679, épousa Marie-Louise d'Orléans, la fille de Monsieur. Madame de Villars suivit son mari à Madrid, et y demeura près de deux ans. Elle écrivait de là à son amie madame de Coulanges, des lettres que celle-ci lisait ou racontait dans le monde; le duc de La Rochefoucauld en était friand; madame de Sévigné en attrapait ce qu'elle pouvait. Ce n'est pas que ces lettres fussent par elles-mêmes fort remarquables. Saint-Simon prétend que madame de Villars avait de l'esprit comme un démon : on ne s'en douterait pas en lisant sa correspondance avec madame de Coulanges[1]. Elle s'y montre femme de sens, prudente, attachée à ses devoirs, donnant de bons conseils à la jeune reine, voilà tout. Mais Paris était alors à mille lieues de Madrid, et l'on comprend la curiosité avec laquelle on écoutait les descriptions de ce monde inconnu. La pauvre madame de Villars fut glacée jusqu'au fond de l'âme en y pénétrant. « Il n'y a qu'à être en Espagne, écrivait-elle, pour n'avoir

1. Les lettres de madame de Villars sont ordinairement jointes à celles de mesdames de La Fayette et de Tencin, et à celles de mademoiselle Aïssé.

plus d'envie d'y bâtir des châteaux. » La personne le plus à plaindre était encore la reine. Qu'on se représente une jeune femme de dix-huit ans, qui vient de quitter la cour de France, dont l'époux n'est qu'un mari de paille, et qu'entourent les plus ridicules prescriptions de la plus inflexible étiquette. Les jours et veilles de grandes fêtes on passe sept ou huit heures à l'église. Les autres jours ne sont guère plus gais. La reine fait quelques tours de chambre; elle joue trois ou quatre heures aux jonchets, le jeu favori du roi; elle se couche à huit heures et demie. Grande joie un jour! On change la *camarera mayor*, la sévérité se relâche, et la reine a la permission de regarder par une fenêtre qui regarde sur le jardin d'un couvent! « Vous aurez peine, ajoute madame de Villars, à imaginer qu'une jeune princesse née en France et élevée au Palais-Royal puisse compter cela pour un plaisir. » Et ailleurs : « L'ennui du palais est affreux, et je dis quelquefois à cette princesse, quand j'entre dans sa chambre, qu'il me semble qu'on le sent, qu'on le voit, qu'on le touche, tant il est répandu épais. »

Nous savons quels sont les amusements de la cour; passons à ceux du peuple. Ils offrent un affreux mélange de dévotion et de barbarie. « Adieu, Madame; je vais me promener, dans un carrosse *incognito*, à une promenade publique, au milieu de la campagne, où il y a un prédicateur qui prêche quatre ou cinq heures et qui se donne des soufflets à tour de bras. On entend, dès qu'il a commencé à se les donner, un bruit terrible de tout le peuple qui fait la même chose. Comme il n'y a

pas d'obligation de se châtier de la sorte, nous allons assister à ce spectacle qui se voit, en carême, trois fois la semaine. Le détail des dévotions de ce pays serait une chose divertissante à vous faire savoir. »

Madame de Villars n'est pourtant pas toujours en humeur de s'en divertir, il s'en faut. « Il y aura lundi, écrit-elle, une fête de taureaux. On s'y attend à beaucoup de plaisir, parce qu'on n'a jamais vu de taureaux si furieux. Il y aura une autre fête le 31 de ce mois, dont je vous ferai écrire une ample relation. Vous la trouverez bien extraordinaire. Elle ne se fait que de cinquante en cinquante ans. On y brûle beaucoup de juifs, et il y a d'autres supplices pour des hérétiques et des athées. Ce sont des choses horribles. »

Et, quelques semaines après, lorsque la fête a eu lieu : « Je n'ai pas eu le courage d'assister à cette horrible exécution des juifs. Ce fut un affreux spectacle, selon ce que j'en ai entendu dire ; mais, pour la semaine du jugement, il fallut bien y être à moins de bonnes attestations de médecins d'être à l'extrémité ; car autrement on eût passé pour hérétique. On trouva même très mauvais que je ne parusse pas me divertir tout à fait de ce qui s'y passait. Mais ce qu'on a vu exercer de cruautés à la mort de ces misérables, c'est ce qu'on ne vous peut décrire. »

Il paraît que ces holocaustes n'apaisaient pas la fureur du ciel. La misère augmentait tous les jours. Les métaux précieux étaient avilis, à tel point que douze mille écus n'en valaient pas la moitié à Madrid. M. de Villars, dont

le traitement était insuffisant, voulait renvoyer sa femme en France, et ne pouvait la faire partir faute d'argent. La faim était jusque dans le palais. Les gens du roi et de la reine ne recevaient plus ni pain ni viande. Superstition sanguinaire, disette croissante, vanité, intrigue, impuissance, tel est le spectacle que donnent l'Espagne et sa cour.

Entre cette monarchie qui s'éteint dans l'ennui et celle de France qui s'affaisse dans la débauche, il y a moins de différence qu'on ne pourrait croire. De part et d'autre s'exhale comme une odeur de pourriture. Viennent les *bras-nus* de la Révolution, et, au premier choc, l'édifice vermoulu roulera dans la poussière.

Novembre 1867.

VI

L'ILLUSION MÉTAPHYSIQUE[1]

Tout homme pense, sans doute, mais il est peu d'hommes qui aient réfléchi aux lois de la pensée. Il est même probable qu'au jugement de plusieurs ce mot de *lois* paraîtra ici déplacé. Les uns, en effet, se méprenant sur la nature et la puissance de l'attention, s'imaginent qu'ils sont maîtres des opérations de leur esprit. D'autres, portés à la rêverie, ne seraient pas éloignés de croire que le hasard seul préside aux mouvements de l'intelligence. Mais le hasard n'explique rien, et le libre arbitre, tel qu'on le comprend la plupart du temps, n'est qu'une autre espèce de hasard, et ne rend pas mieux compte des phénomènes. La pensée, comme tout ce qui est en ce monde, a donc sa loi, et cette loi est celle de l'association des idées. Je m'explique. Il n'est guère de moments où quelque fait extérieur ne frappe nos sens et ne s'impose à notre attention : tantôt c'est un objet qui s'offre à nos yeux, tantôt c'est la pensée

1. *Étude sur l'association des idées*, par M. P.-M. Mervoyer, docteur ès lettres. 1864.

d'un de nos semblables qui sollicite la nôtre par le moyen de la parole ou de l'écriture. Mais, une fois éveillée en nous, une pensée en amène une autre à sa suite, puis celle-ci une autre, par un enchaînement involontaire, et cela sans repos, sans intervalle, jusqu'à ce que, notre attention étant de nouveau détournée par quelque objet du dehors, le fil se rompe pour faire place à une nouvelle série d'idées, non moins accidentelle en apparence, non moins naturelle et nécessaire en réalité. Cette vertu qu'a une idée d'en amener d'autres, ce lien par lequel tout s'enchaîne dans notre esprit, c'est ce qu'on appelle l'association des idées. Il est peu de sujets plus curieux que celui-là ; il n'en est point qui nous fasse pénétrer plus avant dans la nature de l'esprit humain. Aussi ai-je lu avec un grand intérêt le livre que M. Mervoyer a récemment consacré à cette étude. Je voudrais qu'il me fût permis de faire l'histoire de ce livre. On serait bien étonné d'apprendre que l'auteur ne savait pas encore lire à l'âge où les autres hommes finissent leurs études, et qu'il conquérait le grade de docteur ès lettres à une époque de la vie où l'on regarde ordinairement sa carrière comme achevée. Le volume dont je parle n'est autre chose que la thèse française présentée, à cette occasion, à la Faculté des lettres de Paris. L'usage veut que le candidat en écrive deux, dont l'une en latin ; M. Mervoyer a trouvé la condition trop facile, et a mieux aimé employer le grec. Chacun son goût. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'auteur parle très bon français quand il daigne user de

notre langue, qu'il a fait preuve d'une capacité incontestable pour les questions philosophiques, que son livre est très nouveau, très hardi, très instructif, et qu'on y respire avec un vrai soulagement je ne sais quel air libre qui n'est pas précisément celui de l'Université.

Je n'analyserai pas l'ouvrage de M. Mervoyer. Les lecteurs que ces questions intéressent sauront bien le consulter eux-mêmes. Ils y verront comment l'auteur ramène la continuité de nos pensées et, par conséquent, la cohésion même de l'esprit humain, au grand principe de la ressemblance, qui repose lui-même sur un fait premier et irréductible. Ils admireront avec quelle sagacité ce principe est poursuivi à travers les idées qui nous viennent des sens, au milieu des opérations logiques de l'esprit, et jusque dans l'emploi des formes du langage. Ils y verront, enfin, comment la ressemblance, étendue au delà de ses limites légitimes, devient la source de plusieurs de nos erreurs, ainsi qu'il arrive, par exemple, dans le jugement par analogie. Ce serait plaisir que de parcourir ces sujets à la suite de M. Mervoyer. Pour aujourd'hui, néanmoins, la fantaisie m'appelle ailleurs. En parlant de l'induction, M. Mervoyer a parlé des lois de la nature; en abordant la logique, il a touché à la métaphysique, et il m'a fourni ainsi une occasion que je cherchais depuis quelque temps. Je ne me propose rien de moins que de faire connaître à mes lecteurs où en est la question des questions, je veux dire la certitude de nos connaissances en ce qui concerne les parties les plus hautes de la

philosophie. Qu'on ne s'effraye pas, du reste; je n'ai pas le goût des nuages, et il me semble que je saurai rester intelligible pour la plupart de ces lecteurs impatients qui, le soir, dévorent un journal.

La philosophie s'occupe de ce qu'il y a de plus général dans les connaissances humaines, des vérités qui sont le principe de toutes les autres vérités. Ainsi, des divers objets perçus par nos sens, elle remonte à la substance qui leur est commune à tous; des phénomènes qui se succèdent, elle remonte aux lois qui les enchaînent; des êtres bornés et finis, elle remonte à quelque chose d'infini et d'absolu. Il est une branche de la philosophie qui s'occupe spécialement de ces questions, et qu'on appelle la métaphysique, mais il est clair que la métaphysique est l'essence même de la philosophie, et que les deux choses, en dernière analyse, n'en font qu'une.

On le verra plus loin : les diverses questions dont s'occupe la métaphysique se résument et se concentrent, à leur tour, en une seule, celle de l'infini. On comprendra dès lors aussi que tout revient à savoir quelle est la valeur ou la réalité de cette notion. La question philosophique, par excellence, est donc celle-ci : ces mots d'absolu et d'infini qui jouent un si grand rôle dans notre langage, correspondent-ils à quelque chose de certain? Sont-ce de simples abstractions du langage, ou des réalités qui dominent et enveloppent toutes les autres?

Je vais essayer de faire toucher le nœud de la question, en présentant les termes sous lesquels elle a été posée

par Kant. C'est l'un des plus beaux titres de gloire de ce philosophe.

Parler, c'est énoncer un jugement. Le jugement est la forme même de la pensée, et, par suite, de la parole. Aussi la grammaire confine-t-elle ici à la philosophie. Elle nous apprend qu'il n'y a réellement qu'un verbe, le verbe *être*, et que ce verbe sert à unir l'attribut au sujet, en d'autres termes, à affirmer qu'une qualité appartient à une personne ou à une chose, ce qui est précisément un jugement. Quiconque a fait ce qu'on appelle de l'analyse logique, sait que tout discours peut être ramené à une suite de déclarations de cette espèce, parce que, encore une fois, telle est la forme même, la forme élémentaire, essentielle, de la pensée humaine.

Toutefois, si nous ne pensons et ne parlons que de cette manière, il ne s'ensuit pas que tous nos jugements soient de même nature. Leur forme est semblable, mais ils diffèrent par le fond, par le sens, par la portée. Kant s'est appliqué à classer les jugements, et il en distingue de deux sortes, qu'il appelle analytiques et synthétiques. Le jugement est analytique lorsque l'attribut fait nécessairement partie du sujet et se trouve par conséquent compris dans la définition même de celui-ci. En disant par exemple que tous les corps sont étendus, je ne fais qu'analyser la notion du corps pour appeler l'attention sur l'un de ses éléments constitutifs, et je n'ajoute rien à cette notion qui ne soit déjà connu de quiconque comprend le sens du mot. Lorsque, au contraire, l'attribut n'est pas contenu dans le sujet, lorsque

celui-ci peut être conçu sans celui-là, le jugement prend le nom de synthétique. Ainsi, quand je dis qu'un corps est pesant, j'énonce un fait que l'expérience nous a appris, mais qui n'était pas renfermé dans la notion même du corps, comme l'était tout à l'heure l'étendue.

Tous les jugements synthétiques, cependant, ne sont pas affaire d'expérience ; il en est qui expriment un fait général, universel, et par conséquent un fait dont l'expérience ne saurait rendre compte. Si je dis que tout phénomène a une cause, je dépasse les limites de ce que j'ai pu reconnaître par moi-même ou par le témoignage d'autrui, puisque l'observation est bornée, tandis que mon jugement ne l'est pas, — puisque l'expérience est, de sa nature, contingente et particulière, tandis que mon assertion a le caractère de la nécessité et de l'universalité. Mais ce caractère, comment le justifier ? Cet élément d'absolu qui marque les jugements de cette espèce, d'où vient-il ? De quel droit l'homme ose-t-il affirmer ainsi *a priori* un fait que l'humanité entière ne saurait constater ? Comment un être fini peut-il ainsi mettre l'infini dans ses discours ?

Telles sont les questions que soulève ce que Kant appelle le jugement synthétique *a priori*. Mais ces questions ne sont qu'une manière plus simple et plus frappante de poser le problème fondamental de la métaphysique. Tout revient à ceci : Y a-t-il une connaissance indépendante de l'expérience ? Y a-t-il un absolu ? Nous en avons l'idée ; mais d'où tirons-nous cette idée, et quelle en est la valeur ?

Faisons tout de suite remarquer que, pour attaquer le jugement universel, il ne suffit pas de prouver qu'il dépasse l'expérience, puisque tout le monde est d'accord à cet égard. C'est ce que n'a pas vu Hume dans sa critique de la notion de cause et d'effet. Il n'a pas de peine à montrer que nous allons au delà des phénomènes observés lorsque nous introduisons dans leur rapport un élément de nécessité ou d'universalité. Mais ce n'était pas assez pour ébranler la métaphysique. Il en est de cette notion comme de toutes les erreurs de l'esprit humain : on ne les réfute efficacement qu'en en montrant l'origine, qu'en signalant l'illusion à laquelle elles doivent leur naissance.

Un exemple fera comprendre en quoi consiste cette illusion. Un voyageur suit une route, et, au bout de cent pas, il voit un poteau qu'il remarque à peine. Cent pas plus loin, il en trouve un autre, puis un troisième, un quatrième, si bien que son attention s'éveille, et qu'observant la régularité avec laquelle ces poteaux se suivent, il se demande combien de temps cela va durer. Cependant les poteaux continuent de se succéder, si bien que, le premier étonnement passé, notre voyageur s'y accoutume ; il en vient bientôt à compter sur la présence de ces pièces de bois, et plus il va plus il y compte. Telle est, à la fin, la force de l'habitude, ou, si l'on veut, la puissance de l'analogie, qu'au bout de deux ou trois jours de voyage, il n'admet plus, en quelque sorte, que le poteau puisse lui manquer à la distance observée ; il l'attend avec une confiance entière : il sait qu'il le trouvera. Rien, à la rigueur, ne justifie une pareille assu-

rance, mais ainsi est fait l'esprit humain : un très haut degré de probabilité équivaut pour lui à la certitude.

Il en est de même de toutes les propositions métaphysiques. La métaphysique n'est autre chose qu'une illusion en vertu de laquelle nous regardons comme universel ce qui est seulement général, comme nécessaire ce qui est seulement constant, comme absolus des phénomènes dont nous ne pouvons embrasser la totalité.

Voilà ce que Stuart Mill a parfaitement compris et mis en lumière dans sa *Logique*. Voilà ce que l'Écossais Hamilton n'a pas moins bien fait sentir, en abordant le problème par un autre côté.

Nous prononçons un jugement universel, c'est-à-dire illimité. D'où tirons-nous cet élément absolu que nous mettons dans notre proposition ? Ce ne peut être que de notre esprit ou de l'expérience. Or, l'expérience ne donne que le relatif ; c'est donc de notre esprit que nous tirons la notion de l'absolu. Mais cette notion y est-elle en effet ? L'absolu peut-il être un sujet de connaissance ? Peut-il être pensé ? Nullement. La pensée suppose une personne qui pense et un objet qui est pensé ; elle suppose un rapport entre eux, et par suite elle suppose qu'ils se limitent réciproquement. Ce n'est pas tout : connaître une chose, c'est la connaître par la ressemblance et par la différence, c'est-à-dire dans ses rapports avec d'autres choses, et par conséquent aussi en tant que particulière ou limitée. En un mot, la pensée suppose des conditions, penser une chose c'est lui en attribuer, c'est lui en imposer, et puisque l'absolu consiste

dans l'absence de conditions, on ne saurait penser l'absolu. Quand donc nous parlons de l'absolu, quand nous le faisons entrer dans nos jugements, quand nous généralisons à l'infini, il est évident que nous outrepassons nos droits et qu'il y a un malentendu.

En quoi consiste ce malentendu ? C'est ce qu'il nous reste à montrer. Il suffit pour cela d'analyser les notions de l'absolu et de l'infini, ou pour mieux dire d'examiner comment nous les obtenons, et ce que c'est proprement que nous désignons par ces mots.

L'absolu, c'est ce qui a son commencement, sa fin, sa cause en soi-même, ce qui ne dépend de rien d'autre, ce qui est sans condition. Or, cette définition nous montre assez que la notion de l'absolu est purement négative ; nous y arrivons en pensant successivement aux conditions des choses relatives, et en les éliminant les unes après les autres ; mais quand nous sommes arrivés au bout de cette opération, il ne nous reste plus qu'une abstraction vide, moins que cela, un mot sans signification. L'absolu n'est autre chose que le néant conçu comme un être.

Il en est de même de l'infini. Comment pensons-nous l'infini ? En supprimant les limites, en supposant la faculté d'ajouter toujours un chiffre au chiffre acquis, une grandeur à la grandeur obtenue. Mais ce n'est là que l'indéfini, et l'infini, en effet, n'est pas autre chose qu'un terme contradictoire, au moyen duquel nous transformons cette notion tout abstraite et négative de l'indéfini en une affirmation, en une substance, en un être.

Penser l'absolu ou l'infini, ce serait penser Dieu, et penser Dieu, ce serait être Dieu. On ne pense pas Dieu, on y croit[1].

Mai, 1865.

1. On connaît le mot de Pascal : « S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque n'ayant ni parties, ni bornes, il n'a nul rapport à nous : nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est. Cela étant, qui osera entreprendre de résoudre cette question? Ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport à lui. » Fénelon ne s'exprime pas très différemment : « L'être infini, dit-il, ne pouvant être dans aucune espèce, Dieu n'est pas plus esprit que corps, ni corps qu'esprit : à parler proprement, il n'est ni l'un ni l'autre; car qui dit ces deux sortes de substances dit une différence précise de l'être, et par conséquent une borne qui ne peut jamais convenir à l'être universel. » *De l'existence de Dieu*, 2e partie, c. 5. Les premiers éditeurs de Fénelon, semblables à ceux de Pascal, avaient été effrayés de la hardiesse de leur auteur et avaient joint au passage que je viens de citer une glose destinée à aller au-devant des interprétations fâcheuses.

VII

LE ROMAN DE Mme DU DEFFAND[1]

I

Il y a deux choses bien distinctes dans la correspondance de madame du Deffand : l'auteur d'abord, un écrivain d'un bon sens imperturbable, d'une admirable sincérité de jugement, avec plus de justesse sans doute que de profondeur, avec plus de précision que de charme, mais avec de l'esprit et un excellent esprit, doué d'ailleurs d'un style qui va droit au but, vif, clair, direct. Et puis il se trouve que cet écrivain est une femme et que cette femme n'est pas seulement le centre vivant des beaux esprits de son siècle, la correspondante favorite de Voltaire; non, sous un air qui semblait tout à l'heure un peu viril, il y a une vraie femme, avec un vrai cœur, fait pour l'affection et la souffrance. Voilà ce qui m'intéresse, je l'avoue, encore plus que les anecdotes bien dites

1. *Correspondance complète de la marquise du Deffand, augmentée de lettres inédites, précédée d'une histoire de sa vie*, etc., par M. de Lescure. 1865.

et les jugements littéraires bien portés. Voilà aussi ce que je voudrais rechercher aujourd'hui au milieu des six ou sept cents lettres que M. de Lescure a eu l'excellente idée de réunir.

On ne sait au juste ni le lieu, ni l'année de la naissance de madame du Deffand, mais on ne peut se tromper de beaucoup en la faisant naître en 1697. Son père se nommait de Vichy, comte de Chamrond. Elle reçut le nom de Marie, et fut élevée à Paris, au couvent. On assure qu'elle montra de bonne heure assez d'indépendance d'esprit pour effrayer ses parents, à telles enseignes qu'ils lui envoyèrent Massillon pour la convaincre. La petite tint bon et fit valoir ses arguments ; le prélat la trouva charmante et se garda de trop la presser. Elle a raconté elle-même qu'elle fut plus étonnée que persuadée. Après le couvent vint le mariage. L'époux qu'on donna à Marie de Vichy était un gentilhomme du Poitou, peu riche et de huit ans plus âgé qu'elle. L'union n'était pas assortie et ne tarda guère à être troublée. Madame du Deffand fut un moment maîtresse du régent ; c'est Walpole qui nous l'apprend. On la trouve fort mêlée à cet entourage, liée avec les autres favorites, figurant dans les fêtes, et finissant par attraper six mille livres de rente viagère sur la ville. D'autres galanteries comblèrent la mesure, et le marquis du Deffand finit par la renvoyer. Il y eut de part et d'autre, quelques années après, un désir mutuel de rapprochement. On en trouve l'histoire dans une jolie lettre de mademoiselle Aïssé. Madame du Deffand s'était mis ce projet dans la tête ;

elle y trouvait des avantages de situation ; elle l'appuyait de mille raisons toutes meilleures les unes que les autres. Le mari, de son côté, était amoureux et consentait à tout. Les voilà donc qui se revoient, qui dînent même et soupent ensemble. Cela dura bien six semaines. Mais madame du Deffand avait compté sans l'ennui que l'époux lui inspirait et qu'elle redoutait plus que chose au monde. Adieu les belles résolutions, les rêves de vie correcte et décente ! Elle ne fait point de scène à M. le marquis, mais elle n'y tient plus, elle le déteste, il s'en aperçoit et il s'en va. Oh ! pour le coup, elle ne le rappellera pas. Elle n'a plus qu'une peur, c'est qu'il ne revienne. En vain tout le monde la blâme, elle est la fable de la ville, ses amis même l'abandonnent ; que voulez-vous ? elle en serait morte. Une séparation définitive et judiciaire régla plus tard la position. Madame du Deffand en avait fini avec les liaisons orageuses. Nous sommes en 1730. Elle a trentre-quatre ans. Elle s'est rangée, et a fait oublier des désordres dans lesquels elle n'a jamais d'ailleurs porté beaucoup d'entraînement. Sa vie a désormais toute la régularité qu'on exige en ce temps-là. Elle a une réputatien d'esprit, des relations brillantes, des amitiés honorables, une sorte d'autorité acceptée, une fortune médiocre mais suffisante, un salon déjà recherché.

Madame du Deffand passa à Sceaux les dernières années de la vie de la duchesse du Maine, qui avait un grand goût pour elle. C'est là qu'elle connut madame de Staal et le président Hénault. Madame de Staal a peint

son amie ; elle parle de grâces auxquelles on ne résiste pas, d'un feu pétillant et qui pénètre jusqu'au fond des objets, d'un esprit le plus naturel qu'il y ait au monde. Quant au président, c'est madame du Deffand qui, justement vers l'époque dont nous parlons, s'est amusée à tracer son portrait. Il faut avouer que l'affection n'y a point nui à l'impartialité. On y lit des traits tels que les suivants : « Toutes les qualités de M. le président Hénault, et même tous ses défauts, sont à l'avantage de la société ; sa vanité lui donne un extrême désir de plaire ; sa facilité lui concilie tous les différents caractères, et sa faiblesse semble n'ôter à ses vertus que ce qu'elles ont de rude et de sauvage dans les autres. » Et plus loin : « On serait tenté quelquefois de croire qu'il ne fait que penser ce qu'il s'imagine sentir. » On ne se douterait pas qu'il s'agit ici d'une relation très étroite, du genre dont le dix-huitième siècle a fourni tant d'exemples. L'étonnement augmente, quand on parcourt la correspondance de ces intimes. On ne s'est jamais senti moins lié, et on n'a jamais mis moins d'ambages à le dire. Madame du Deffand écrit : « Pour moi, je suis fâchée de ne vous point voir ; mais je supporte ce malheur avec une sorte de courage, parce que je crois que vous ne le partagez pas beaucoup et que tout vous est assez égal. » Et le président de répondre : « Vous ne me mandez pas que vous avez du plaisir à m'écrire, mais que si vous n'aviez pas l'occupation de m'écrire, vous vous ennuieriez à la mort ; c'est précisément comme Caylus, qui grave pour ne se pas pendre. » Ou encore,

dans la même lettre : « Eh ! que diable avez-vous besoin de prétexte pour vous tenir quitte de tout sentiment ? Vous avez trop d'élévation dans l'âme pour avoir recours à cela. Dites tout franchement : Je sens, ou plutôt je vois que vous faites de votre mieux depuis six ans pour que je vous aime, mais je vous déclare qu'il n'en sera rien. » C'est à son tour, à elle, maintenant, de renvoyer la balle : « Vous voyez clair comme le jour, écrit-elle, que, lorsque je remarque en vous un grain de sentiment vrai, il fait le miracle du grain de moutarde de l'Évangile, il transporte les montagnes. Mais rarement me laissez-vous jouir de cette illusion ou de cette vérité. » En fait de ménage volontaire, on ne vit jamais rien de plus singulier. Et cependant, tout cela ne nous prépare pas encore à l'oraison funèbre qu'il nous reste à lire. Le président mourut en 1760, et voici comment madame du Deffand s'exprime à ce sujet dans une lettre à Walpole : « Je l'avais jugé à l'agonie dès le mercredi ; il n'avait ce jour-là, et il n'a eu depuis, ni souffrance, ni connaissance ; jamais fin n'a été plus douce. Il s'est éteint. Madame de Jonsac en a paru d'une douleur extrême ; la mienne est plus modérée. J'avais tant de preuves de son peu d'amitié, que je crois n'avoir perdu qu'une connaissance. Cependant, comme cette connaissance était fort ancienne, et que tout le monde nous croyait intimes, je reçois des compliments de toutes parts. »

Tel fut celui qui, pendant une trentaine d'années, siégea comme le maître de maison et le président naturel du salon de madame du Deffand. Gardons-nous, d'ailleurs,

si nous voulons saisir le ton juste et le véritable aspect de ces mœurs, gardons-nous d'oublier certain passage d'une lettre de Walpole. « Il faut, écrivait-il de Paris, la plus grande attention ou la plus grande habileté pour découvrir ici la plus petite liaison entre les personnes de sexe différent ; on ne permet aucune familiarité que sous le voile de l'amitié, et le dictionnaire de l'amour est autant prohibé qu'on croirait d'abord que le serait son rituel. » A défaut de la morale, on se rabattait sur la décence ; c'était le mot consacré. Quoi qu'il en soit, une fois la cour de Sceaux dissoute, madame du Deffand commença à avoir sa cour à elle. Sa petite maison de la rue de Beaune n'y suffit bientôt plus. Ses connaissances augmentaient tous les jours, ses soupers étaient célèbres, la simplicité de son établissement ne l'empêchait point d'attirer la société la plus brillante. Quelques années plus tard, en 1747, elle occupa un appartement au couvent de Saint-Joseph, rue Saint-Dominique, comme on a demeuré de nos jours à l'Abbaye-au-Bois. Son mari mourut vers la même époque. Bref, sa vie est fixée, et nous la voyons maintenant à peu près dans le cadre et le milieu où elle passera la fin de sa longue existence.

Il me semble que je me la représente assez bien. Elle a été jolie, et elle a conservé une physionomie agréable, simple, expressive. Le fond de son caractère est la raison, avec ce qui en fait partie ou en découle, le naturel, la justesse d'esprit, le goût de la vérité, l'éloignement pour l'extravagance et l'artifice. Tout, chez elle, revient

à une vue précise et impitoyable des choses. Elle ne voit que ce qui est, elle n'admet que ce qu'elle voit, et en même temps elle pénètre tout si vite et avec si peu d'effort qu'elle a l'air de ne suivre qu'une impression. Or, qu'est-ce que l'esprit, si ce n'est précisément cette promptitude à saisir ? Madame du Deffand est l'une des personnes les plus spirituelles de son temps. La raison, d'ailleurs, n'exclut point chez elle l'agrément. Elle a de la gaieté, de l'abondance, elle n'est même pas sans imagination. Comme elle ressent les moindres défauts, elle est aussi touchée des moindres grâces. Il faut avouer, néanmoins, qu'elle a le revers de ses qualités. Sa promptitude devient facilement de l'impatience. Elle ne se donne pas toujours le temps d'examiner. Elle cède à ses premiers mouvements. Elle est trop sûre d'elle-même. Elle met de la véhémence dans la discussion. Elle a de la brusquerie, de l'exigence, de l'injustice. Elle est susceptible d'engouement et de dégoût. Il n'y a pas de tenue dans ses sentiments, disait un de ses amis, parce que sa raison ne les adopte guère, et qu'elle n'a pas proprement l'âme de ses affections corporelles. Il ne faut pas oublier qu'elle est d'une complexion faible. Ses sens n'ont pas la fermeté de son esprit. C'est un homme supérieur dans le corps d'une femme nerveuse et débile. Elle a même des intermittences : il y a des moments où elle est dans les ténèbres et se croit abandonnée de ses facultés.

Nous tenons le fond de la nature de madame du Deffand, la raison ; mais nous n'avons pas encore nommé

le principal effet que cette droite et exigeante raison produisit sur elle, un immense ennui. Jamais personne ne souffrit davantage de ce mal étrange, et le nom de madame du Deffand ne réveille rien tant aujourd'hui que le souvenir de l'ennui poussé jusqu'à ses plus tragiques détresses.

Les maladies ont leur date et leur histoire. La mélancolie est d'origine moderne : il en est de même de l'ennui, ce frère moins poétique de la mélancolie. Le mot signifiait jadis une contrariété, un chagrin ; il a ensuite désigné plus spécialement la sourde impatience qui s'empare de l'âme dans l'absence d'occupation ou d'intérêt ; mais c'est au dix-huitième siècle que l'ennui a passé à l'état aigu, et que le mot en est arrivé à exprimer l'une des grandes souffrances de l'humanité. Cela se comprend. Il faut pour s'ennuyer bien des conditions de développement social. « Maladie de grand seigneur, disait Walpole : on n'est point malheureux quand on a le loisir de s'ennuyer. » Il en parlait bien à son aise, lui à qui rien n'était nécessaire et qui prenait goût à tout. Mais il est certain que l'ennui suppose une civilisation avancée, une société riche et paisible, une existence sans travail et sans désir. Il faut, pour le connaître, de la fortune, du loisir, des jouissances. C'est donc, en effet, le mal des gens heureux ou de ceux qu'on appelle ainsi ; mais c'est un mal, en même temps, qui a la propriété de tourner le bonheur en amertume, et qui, d'une personne enviée de tous, peut faire la créature humaine la plus digne de commisération.

L'ennui prend des formes diverses. L'âge surtout y met de grandes différences. L'ennui de la jeunesse est celui qui provient d'une force sans règle, d'une activité sans but, d'une passion sans objet, des efforts confus. L'espace est là si vaste, les rêves qui descendent des régions de l'inconnu sont si brillants, que la réalité en souffre nécessairement. Il arrive aussi parfois que l'adolescent n'attend déjà plus rien, il est comme désespéré d'avance, comme blasé sans avoir joui encore; l'ennui, dans son âme, n'est autre chose que le vide des aspirations infinies. L'ennui plus tard sera plus amer. L'homme fait a mis la vie à l'épreuve : l'inconnu lui a livré ses secrets; l'infini a abaissé ses horizons ; il sait désormais à quoi s'en tenir. A l'entraînement de la lutte a succédé une sorte de résignation froide ou de découragement dédaigneux. Le succès n'est pas pour le plus digne. L'amour, la gloire, la puissance, la richesse, les plaisirs, rien ne tient ce qu'il avait promis. Il faut si peu de science pour conduire le monde! Qu'est-ce qui est vrai? Qu'est-ce qui est faux? L'expérience laisse-t-elle un principe debout? C'est ainsi que l'homme, parvenu au milieu de la vie, la mesure une dernière fois à l'échelle de l'idéal, et ne peut réprimer un sourire d'amertume en comparant le rêve de sa jeunesse avec l'expérience de sa maturité. Mais déjà les années s'ajoutent aux années. Les ombres s'allongent sur la plaine. Nous pouvons compter ce qu'il nous reste de jours. La vie n'est plus devant nous, elle est derrière. Le terme en est trop rapproché pour permettre encore de ces illusions d'optique

qui la faisaient fuir dans un lointain incommensurable. Nous en embrassons le cours. Nous en touchons la fin. C'est dire que nous n'avons plus rien à lui demander. Elle est vide, nous le savons, et elle ne le serait point par elle-même qu'elle le serait pour nous. Il vaudrait la peine de vivre que nous ne sommes plus à temps pour le faire. L'ennui de la vieillesse, c'est le sentiment que rien n'est réel parce que rien ne dure. C'est le retour que fait le néant sur lui-même en s'avouant sa propre vanité.

Madame du Deffand a sans doute connu toutes les formes de l'ennui; mais c'est surtout l'ennui de la vieillesse qu'elle a savouré jusqu'à la lie. Ses meilleurs amis sont morts: elle est en proie aux insomnies; enfin, et pour comble, elle a perdu la vue. Il faut avouer, du reste, qu'elle semble prédestinée au mal qui va l'envahir toute entière. Elle a cette délicatesse de goût qui rend les natures distinguées si vulnérables, et ce discernement qui, pénétrant sous la surface des choses, en trouve d'abord le fond, c'est-à-dire l'insuffisance. Elle connaît le monde et elle s'est aperçue depuis longtemps, dit-elle, qu'on peut diviser les hommes en trois classes : les trompeurs, les trompés et les trompettes. Il y a des imbéciles qui l'assomment de leurs lieux communs, et il y a des hommes de talent qui sont bas, faux ou jaloux. On voit que madame du Deffand n'est pas indulgente. Eh bien, elle a porté sur elle un même regard non moins inexorable. Rien de triste comme ses retours sur sa vie. Il lui semble qu'elle n'a connu personne et n'a été connue de per-

sonne, que tous ses jugements ont été faux ou téméraires, qu'elle a dressé de ses mains les pièges où elle est tombée. L'abîme est partout, au dedans comme au dehors, et comment pourrait-elle en sortir? Elle se trouve juste assez d'esprit pour toucher les limites de cet esprit. Ses facultés sont incomplètes. La force de sa pensée ne va pas jusqu'au talent; elle comprend et ne sait pas rendre; son intelligence est active, mais cette activité est en pure perte; elle est privée du sentiment, et elle a la douleur de ne pouvoir s'en passer. Il y a des moments, à l'en croire, où elle voudrait être bête à manger du foin. Ainsi, pessimisme universel, souverain mépris de tout, de tous, et tout d'abord de soi. Et, comme rien ne vaut, elle ne met d'intérêt à rien. Elle n'a pas de passion, pas de désir, pas même de curiosité. Elle est arrivée à une indifférence qui n'est pourtant pas un soulagement, parce que cette indifférence se connaît, se redoute, se prend en dégoût. Elle hait donc la vie, et, pour comble de misère, elle craint la mort; elle ne sait s'il y a un autre monde, mais, s'il en est, et quel qu'il soit, elle l'appréhende. Elle voudrait ne plus être ici bas, mais en même temps elle voudrait jouir du plaisir de ne plus y être. Écoutez-la dire et redire sur tous les tons qu'il y a un malheur inconsolable, suprême, celui d'être né, et que le remède est pire que le mal. Si, du moins, elle pouvait s'oublier un instant; mais l'ennui est comme la crainte, il s'augmente des efforts faits pour le combattre. Il y a des distractions, mais la même disposition qui fait qu'on en a besoin fait aussi qu'on en éprouve l'insuffisance. Re-

courra-t-elle à la société, à la lecture? Comme si elle avait encore quelque chose à attendre des livres ou des hommes! Et cependant il faut bien qu'elle se fuie puisqu'elle ne peut se supporter. Comme disait la duchesse du Maine, elle n'est pas assez heureuse pour pouvoir se passer des choses dont elle ne se soucie pas. Elle est donc obligée de s'amuser à des riens, de rechercher la conversation des sots, de se faire une ressource de ceux-là mêmes qu'elle méprise, de tout préférer à la solitude, et de se sentir honteuse de cette petitesse et de cette contradiction. Est-ce assez? Pas encore. L'ennui donne au caractère je ne sais quoi de désolé, d'aride, d'égoïste; il se sent dépendant et il en est humilié; ses préoccupations sont à la fois personnelles et mesquines; il fait le vide et l'élargit sans cesse; il flétrit, il corrompt. Madame du Deffand l'a défini d'un mot : « C'est le ver solitaire qui absorbe tout et qui fait que rien ne profite. »

Qui le croirait? Dans le cœur de cette septuagénaire misanthrope, désolée, desséchée, nous allons voir, à la dernière heure, fleurir une subite et romanesque affection.

II

Madame du Deffand, écrivant au président Hénault, se vantait un jour de n'avoir « ni tempérament ni roman ». Je l'en crois volontiers sur le premier point. Elle a de bonne heure, dit-elle dans une autre lettre, été « dégagée de ces sortes d'impressions des sens

dont M. de Crébillon a été un si vilain peintre ». A ce compte elle n'aurait eu d'autre penchant inférieur et sensuel que la gourmandise. Oh! pour gourmande, elle l'a été! Son estomac avait beau plaider, elle bravait les indigestions. N'est-ce pas elle qui appelait le souper l'une des quatre fins de l'homme? Reste le roman. Ici il faut distinguer. Je ne crois pas que madame du Deffand fût naturellement la femme dégoûtée et égoïste qu'elle paraît au premier abord. Il y a d'elle, sur les affections, des mots sentis, de beaux mots, infiniment plus significatifs que les anecdotes rapportées par La Harpe et consorts. Elle a toujours cru qu'on n'avait de l'esprit qu'autant qu'on avait de l'âme. C'est le sentiment, à l'entendre, qui fait tout connaître, tout démêler; tout est de son ressort. Elle allait jusqu'à se donner elle-même pour l'opposé de Fontenelle, de qui l'on disait qu'il avait deux cerveaux et point de cœur. Voilà donc qui est certain : il y a chez madame du Deffand un fond de sensibilité réelle, et c'est l'occasion seule qui lui a manqué jusqu'ici pour aimer véritablement. Il faut avouer que les Hénault, les Pont-de-Veyle n'étaient pas faits pour développer des germes de tendresse féminine. D'elle à eux l'amitié n'a jamais été qu'une espèce de trêve armée entre des égoïsmes et des amours-propres. Mais voilà qu'un nouveau personnage entre en scène. Nous ne l'aurions peut-être pas distingué des autres beaux-esprits secs et sceptiques de son siècle; madame du Deffand en juge autrement, cela doit nous suffire : elle le goûte vivement, elle s'en éprend; l'âge n'y fait

rien ; il semble qu'elle ait en son cœur des économies d'affection qui demandent un emploi, des trésors amassés qu'elle a hâte de dépenser. Mais elle n'apprend pas seulement à aimer, elle devient sentimentale ; elle porte dans l'amitié le langage et les orages de la passion ; bref, celle qui pouvait passer pour la moins romanesque d'entre les femmes est prise en flagrant délit de roman.

Un mot d'abord sur Horace Walpole. Il était né en 1718. Fils du célèbre ministre des deux premiers Georges, Robert Walpole, il était lui-même entré de bonne heure à la Chambre des communes, bien que sans chercher à y jouer un rôle. Pendant vingt-sept ans qu'il y siégea, il n'y prit la parole que deux ou trois fois. Son père lui avait laissé peu de fortune, mais l'avait pourvu de plusieurs sinécures, et Horace menait une assez belle existence dans son petit manoir de Strawberry-Hill. Jamais résidence n'a mieux retracé le caractère de celui qui l'habita. Le castel gothique qu'il a élevé, les collections de curiosités qu'il y entasse, la société mélangée qu'il y reçoit, les ouvrages qu'il y compose et qu'il y imprime, tout semble trahir l'esprit à la fois distingué et excentrique, universel et incomplet du maître des lieux. Walpole est avant tout un amateur. Il prise les arts et les lettres, mais sans vrai goût ; il est antiquaire plutôt qu'artiste. Il a une immense activité intellectuelle, mais il manque d'un but sérieux. Il s'amuse aux choses, il n'y met point de passion. Il a d'ailleurs des affectations de grand seigneur et d'homme du monde. Il ne

peut se passer d'écrire et il redoute ce qui sent l'homme de lettres. Il fait des livres et il en a honte. Il n'aime de la politique que les dessous de cartes et les intrigues. C'est un très vif esprit, avec un très bon ton, un très grand air, de la légèreté, de l'ingénieux, de l'imprévu; et c'est en même temps un esprit artificiel, recherché, capricieux, contradictoire, paradoxal. Il s'amuse et amuse les autres; il a du tact, la connaissance des hommes, un tour d'imagination piquant, mais peu de tenue dans ses opinions et peu de fond. Sous un grand usage apparent du monde, il cache une timidité native. Il manque de présence d'esprit. Il lui faut du temps pour se calmer, juger, revenir sur ses premières impressions. Et, comme on se pique ordinairement de ce qu'on a le moins, il veut être ferme et il ne réussit qu'à se montrer opiniâtre. Il a cet autre travers des hommes timides : il redoute le ridicule. Il a peur de se livrer. Il s'enveloppe de dédain, de plaisanterie, et c'est ainsi qu'il s'est acquis une réputation, peut-être usurpée, de scepticisme, d'égoïsme et d'aridité.

Horace Walpole vit pour la première fois madame du Deffand dans un voyage qu'il fit à Paris à la fin de 1765. Il n'avait pas encore cinquante ans, et elle allait en avoir soixante-dix. Leur relation devint vite une amitié, et, d'un côté du moins, une passion. On assiste au progrès de ces sentiments. Walpole, au commencement, ne parle de sa nouvelle connaissance que comme d'une vieille aveugle, une débauchée d'esprit, chez qui il a soupé. Trois mois après, la vieille aveugle

est charmante, et il se met en frais pour lui plaire. Vers la même époque, il donne d'elle un portrait tout à fait flatteur. On sent combien il éprouve d'attrait pour cette femme qui se moque à la fois du clergé et des philosophes, qui aime la discussion et n'y a jamais tort, qui voit aussi juste que possible sur tous les sujets, et aussi faux que possible en toute question de conduite. Après un séjour de sept mois à Paris, Walpole retourne en Angleterre. La correspondance commence alors entre les deux amis et nous voilà admis dans la confidence de cette étrange intimité. Les lettres de Walpole ont été brûlées en partie, et de ce qui en reste on n'a publié qu'un petit nombre de fragments. Mais nous avons celles de madame du Deffand ; c'est l'important. Elle prend la plume le lendemain du départ de son ami, et, dès cette première lettre, elle exprime tous ses sentiments : « Comme personne ne nous entend, je veux être à mon aise, et vous dire qu'on ne peut aimer plus tendrement que je vous aime ; que je crois que l'on est récompensé tôt ou tard suivant ses mérites ; et, comme je crois avoir le cœur tendre et sincère, j'en recueille le prix à la fin de ma vie. » Dès la seconde lettre, en revanche, on la voit exposée aux reproches de Walpole ; il est embarrassé d'un sentiment si vif ; il se plaint du ton romanesque de sa correspondante, et la pauvre femme de s'indigner, de s'excuser, de promettre, et de retomber sans cesse dans la même faute.

C'est toute une histoire assez triste, une espèce de malentendu, un chapitre à la fois touchant et singulier

dans l'histoire des passions. Il est évident que les deux cœurs ne s'entendent pas. L'un a compris l'amitié d'une manière et l'autre d'une autre, ou plutôt madame du Deffand a, sous le nom et le prétexte de l'amitié, éprouvé un sentiment d'une autre nature. On comprend à quel point, tel que nous le connaissons, Walpole dut se sentir mal à l'aise dans une affection si disproportionnée. Il avait été flatté de la préférence que lui montrait une femme spirituelle et distinguée; mais en répondant à ses avances, il n'avait jamais entendu trouver en elle autre chose qu'une relation agréable, une amie bien placée dans le meilleur monde, une correspondante dont il partagerait les lettres avec Voltaire, et qui, mieux que nul autre, lui ferait parvenir à Strawberry-Hill ces dires et ces scandales de salon dont il était si friand. Quel n'est donc pas son étonnement quand il s'aperçoit qu'il a inspiré une véritable tendresse à sa septuagénaire amie ! Il ne sait que croire et surtout que dire. Quel rôle va-t-il jouer dans cette aventure? Quelle attitude gardera-t-il en présence de cette sensibilité exaltée? Comment répondra-t-il à ces épanchements, à ces caprices, à ces importunités? Soyons de bon compte, il y avait de quoi refroidir de moins circonspects que lui.

Walpole, d'ailleurs, courait ici le risque de devenir la fable de la cour et de la ville. Si le secret des lettres n'est pas encore devenu aujourd'hui un principe de morale administrative et de droit public, le gouvernement se gênait infiniment moins encore sous Louis XV. « Je

ne sais, écrit madame de Tencin, jusqu'à quel point ce moyen de pénétrer dans le secret des autres peut être approuvé ; mis en usage par Louis XIV, il a été bien perfectionné sous ce règne-ci. » Le cabinet noir, en effet, ne cherchait plus seulement dans les correspondances privées des renseignements utiles à la police ou à la politique, mais aussi des ressources pour l'amusement du roi. Le prince se tenait ainsi au courant de la vie privée de ses sujets, et l'on peut croire que l'entourage n'en gardait pas bien rigoureusement le secret, et que la malice des salons finissait par profiter à son tour des infidélités de la poste [1]. Voilà ce que savait Walpole, et ce qui le faisait bondir de terreur toutes les fois qu'il recevait de madame du Deffand une lettre un peu trop sentimentale. Il ne s'en cachait pas. Il avait toujours eu la crainte du ridicule. « Vous devez, écrit-il à son amie, vous souvenir à quel point elle me possédait, et combien de

1. « Six ou sept commis de l'hôtel des postes triaient les lettres qu'il leur était prescrit de décacheter, et prenaient l'empreinte du cachet avec une boule de mercure ; ensuite on mettait la lettre du côté du cachet, sur un gobelet d'eau chaude qui faisait fondre la cire sans rien gâter ; on l'ouvrait, on en faisait l'extrait, et on la recachetait au moyen de l'empreinte. L'intendant des postes apportait les extraits au roi les dimanches. On le voyait entrer et passer comme les ministres pour ce redoutable travail. Le docteur Quesnay, plusieurs fois devant moi, s'est mis en fureur sur cet *infâme ministère*, comme il l'appelait, et à tel point que l'écume lui venait à la bouche. — Je ne dinerais pas plus volontiers avec l'intendant des postes qu'avec le bourreau, disait le docteur. » *Mémoires de madame du Hausset.*

fois je vous en ai entretenue. N'allez pas lui chercher une naissance récente. Dès le moment que je cessai d'être jeune, j'ai eu une peur horrible de devenir un vieillard ridicule. » On conçoit maintenant, sans l'excuser peut-être pour cela, l'espèce d'impatience que la tendresse de madame du Deffand inspire à Walpole. Il se voit bon gré mal gré affublé d'une amante de soixante-dix ans. Il n'est pas seulement incapable de répondre à un pareil sentiment, mais même de le comprendre. Il peut le trouver bien placé et s'en sentir flatté, mais il le trouve surtout bizarre, et il craint que le public n'en ait vent et n'en rie. Ce n'est pas tout. J'ai déjà parlé d'une différence capitale de tempérament entre les deux amis. Ils sont, en dernière analyse, également pessimistes, mais l'un a le pessimisme gai, et l'autre l'a tragique. Madame du Deffand a vu le fond de tout ; Walpole l'a vu aussi, mais il a l'art de l'oublier. La première ne met plus d'intérêt à rien, parce que rien ne lui semble digne d'attachement ; le second s'amuse de tout, parce qu'il prend tout pour ce qu'il vaut. C'est ainsi qu'il en va souvent dans le monde. On ne réfléchit pas assez à l'influence salutaire des goûts futiles. Combien y a-t-il de gens qui ne sont préservés des horreurs de l'ennui que par une manie innocente, une préoccupation générale, quelque *dada*, pour parler comme Sterne, qui l'emporte dans les espaces imaginaires et lui fait perdre de vue le néant fondamental des poursuites humaines. Admirable inconséquence de notre nature. On peut avoir tout sondé, avoir reconnu, comme Salomon, que tout n'est que va-

nité et rongement d'esprit, et, cependant, on peut vivre avec contentement, et entrain, et activité, par cela seul qu'on a la faculté de se distraire. On ne renie point la sombre philosophie, mais on la perd de vue. Nous sommes ainsi faits que l'occupation du moment, abordée avec une certaine énergie, nous enlève le loisir de nous livrer aux considérations décourageantes et la liberté d'esprit nécessaire pour en sentir la force. Peu importe d'ailleurs la nature du divertissement ; il n'en est point qui ne puisse servir. Jeu, modes, courses, beaux-arts, lettres, sciences, politique : tout est bon pour atteindre le grand but de la vie qui est de ne pas penser à la vie. Or jamais homme n'a été mieux fait pour cela que Walpole. Il est trop clairvoyant pour être dupe, mais il l'est trop aussi pour ne pas comprendre la nécessité de ne s'appesantir sur rien. Et il est admirablement servi par son caractère! C'est le dilettante par excellence. Il a tous les goûts et toutes les fantaisies. Il s'intéresse aux anecdotes des clubs, aux scandales de la cour, aux intrigues du Parlement. Il est homme politique, auteur, imprimeur, architecte. Il fait des recherches historiques et compose un roman. Il rédige ses Mémoires et met à jour sa correspondance. Il bâtit, il plante, il meuble. Il a une presse, des labyrinthes, des poissons rouges, des chiens, des chats; il empile dans son château vitraux, armures antiques, tableaux, estampes, bronzes, tout un magasin de bric-à-brac. Le moyen qu'un pareil homme s'ennuie ou qu'il comprenne l'ennui chez les autres! Aussi s'impatiente-t-il des doléances

de madame du Deffand. Elle l'attriste par ses plaintes sur les choses et les gens. Pourquoi prendre ainsi l'existence au sérieux, tandis que lui s'en tire si aisément? De tout cela naît une sourde irritation contre son amie. Elle le fatigue. Il lui en veut. Il prétend que son amitié ne lui cause que de l'amertume. Il est dur, injuste, insultant. Il l'accuse de tous les défauts qu'elle a ou qu'elle n'a pas. Il lui reproche du galimatias. Il la traite de folle et de coquette. Il la compare à Héloïse, à la Religieuse portugaise. Pour peu qu'elle continue, il est prêt à rompre. En vérité, on ne peut rien se figurer de plus raisonnable et de moins gracieux : il n'y a pas un reproche à lui faire, à lui, mais il révolte.

C'est qu'on n'a jamais connu de sentiment plus sincère, plus profond, et par conséquent aussi plus touchant que l'amitié de madame du Deffand pour l'homme qui s'en montrait si peu touché. Il faut voir sa joie lorsque Walpole arrive à Paris, son empressement à l'aller trouver, sa désolation lorsqu'il repart. Elle le supplie de ne pas l'appeler madame, cela lui gèle les sens; c'est bon quand elle n'a pas été sage : hors ce cas-là elle veut être *sa petite, sa chère petite*. Pour lui, il est son *tuteur*. Elle le consulte sur tout, lui obéit en tout, lui pose des cas de conscience. Elle met une grâce enfantine à se soumettre et à se corriger.

« Vous ne sauriez imaginer, écrit-elle, à quel point je vous respecte et je vous suis soumise. Je réprime tous mes premiers mouvements de haine, de colère, d'impatience; vous jugez bien que ce n'est que de ce dernier

que j'ai à me défendre avec vous. Il est quatre heures; j'avais résolu de ne point demander si le facteur avait des lettres, et j'ai exécuté pendant trois heures cette résolution. A la fin, j'ai succombé en murmurant, de peur de faillir inutilement. Me voilà bien rassurée. »

« Vous n'étiez pas dans la plus agréable disposition, à la date de votre dernière lettre. Ce n'est pas que je m'en plaigne, elle est froidement honnête et vous ne m'y grondez plus, ainsi je n'ai rien à dire; mais je voudrais savoir si je suis enfin parvenue à vous contenter, et si je suis parfaitement corrigée de tout ce qui vous déplaisait. »

« Vous n'avez nul intérêt à me trouver des ridicules que je n'ai pas, et puisque vous trouvez mes lettres ridicules il faut en effet qu'elles le soient. Ah! je puis dire avec la dernière vérité que jamais je ne les ai crues ni bonnes ni amusantes, et que je vous ai toujours su un gré infini de votre complaisance à vouloir bien en recevoir et à vous donner la peine d'y répondre. »

« Que de lâcheté, de faiblesse et de ridicule je vous ai laissé voir! (Walpole venait de quitter Paris.) Je m'étais bien promis le contraire, mais... Oubliez tout cela, pardonnez-le-moi, mon tuteur, et ne pensez plus à votre petite que pour vous dire qu'elle est raisonnable, obéissante, et par-dessus tout reconnaissante; que son respect, oui, je dis respect, que sa crainte, mais sa crainte filiale, son tendre, mais sérieux attachement, feront, jusqu'à son dernier moment, le bonheur de sa vie.

Qu'importe d'être vieille, d'être aveugle? Qu'importe le lieu qu'on habite? Qu'importe que tout ce qui environne soit sot ou extravagant? Quand l'âme est fortement occupée, il ne lui manque rien que l'objet qui l'occupe, et quand cet objet répond à ce qu'on sent pour lui, on n'a plus rien à désirer. »

Ce ton ne se dément pas. Madame du Deffand n'a qu'une ambition, c'est que Walpole lui dise un jour qu'il est content d'elle. Avec quelle douceur elle se plaint que ses lettres sont froides et pourraient être adressées à d'autres aussi bien qu'à elle! Avec quelle gentillesse elle défend l'amitié contre ce rude censeur, qui voudrait en bannir jusqu'au nom! « Soyons donc amis, dit-elle, mais amis sans amitié. C'est un système nouveau, mais dans le fond pas plus incompréhensible que la Trinité. » Et encore : « Laissons là l'amitié, banissons-la, mais n'ignorons pas le lieu de son exil, pour la retrouver s'il en était besoin. Voilà la grâce que je vous demande, et la promesse que je vous fais c'est de ne jamais prendre son nom en vain. »

D'autres fois, ce sont des plaintes contenues, dignes, discrètes, mais d'autant plus pénétrantes : « Nous voulons l'un et l'autre nous rendre heureux; je vais pour cet effet redoubler de prudence; de votre côté, tâchez d'avoir un peu d'indulgence. Songez à la distance qui nous sépare; que quand je reçois une lettre sévère, pleine de reproches, de soupçons, de froideur, je suis huit jours malheureuse, et quand, au bout de ce terme, j'en reçois encore une plus fâcheuse, la tête me tourne tout

à fait. Je n'aime pas le sentiment de la compassion : cependant, rappelez-vous quelquefois mon âge et mes malheurs, et dites-vous en même temps qu'il ne tient qu'à vous, malgré tout cela, de me rendre très heureuse. »

Il faut avouer que Walpole ne paraît pas à son avantage lorsqu'il se montre insensible à de pareilles remontrances. Ce qui prouve qu'il en fut peu touché, c'est qu'il continua à traiter sa correspondante si dûrement qu'elle finit par se fâcher. Il y eut une brouille de deux mois en 1772 ; madame du Deffand renvoya à Horace une lettre qui l'avait mortellement blessée, et elle déclara qu'elle n'écrirait plus que pour lui répondre. Inutile d'ajouter que les avances et la réconciliation vinrent d'elle. Nouvelle offense et nouvelle querelle au mois de mars de l'année suivante. Mais madame du Deffand touchait alors à l'âge de quatre-vingts ans et commençait à s'affaisser. « Je fais, écrivait-elle, de grandes enjambées vers ce que vous savez. » Il était difficile dans ces circonstances qu'on ne s'apaisât pas de part et d'autre. A la fin même, tout à fait à la fin, Walpole rassuré semble avoir laissé parler son cœur. Ce fut un transport de joie chez sa vieille amie. « Dites-moi, s'écrie-t-elle, d'où vient ce changement qui est arrivé en vous? Est-ce l'impossibilité de me jamais revoir qui vous fait proférer ce mot d'amitié, parce qu'il devient sans conséquence? Ah! il est bien sûr que je ne vous reverrai jamais! » Ainsi, jusqu'au bout, et sous les dernières glaces de l'âge, la ferveur et l'agitation des grands sentiments!

La dernière lettre de madame du Deffand à Walpole est du 22 août 1780. Elle y prend congé de lui : « J'ai de la peine, dit-elle, à croire que cet état ne m'annonce une fin prochaine. Je n'ai pas la force d'en être effrayée, et ne vous devant revoir de ma vie je n'ai rien à regretter... Divertissez-vous, mon ami, le plus que vous pourrez; ne vous affligez point de mon état : nous étions presque perdus l'un pour l'autre : nous ne devions jamais nous revoir. Vous me regretterez parce qu'on est bien aise de se savoir aimé. » Elle avait dicté cette lettre à Wiart, son secrétaire. Celui-ci, qui lui était fort attaché, voulut relire la lettre à haute voix; mais il ne put en venir à bout, les sanglots l'interrompaient. Madame du Deffand s'en aperçut : « Vous m'aimez donc, dit-elle? » Elle exprimait ainsi le sentiment de toute sa vie; elle avait désiré l'affection sans pouvoir se persuader qu'elle en inspirât à personne. « Vous savez que vous m'aimez, répétait-elle sans cesse à la duchesse de Choiseul, mais vous ne le sentez pas. » Et les plaintes dont elle fatiguait Walpole, qu'était-ce sinon l'inquiétude d'une âme à la fois défiante et passionnée ?

Le sentiment que madame du Deffand éprouvait pour Walpole est difficile à définir. C'est proprement l'un des chapitres les plus curieux de l'histoire du cœur humain, ou si l'on veut, du cœur féminin. On serait tenté d'abord de n'y voir que de l'amitié. Mais l'amitié a une sérénité qui manque aussi. Elle suppose une réciprocité exacte qui y fait aussi défaut. L'amitié, c'est surtout la confiance et la confidence, l'échange des pensées, le commerce doux

et sûr. Je veux bien qu'elle prenne un caractère spécial, comme le veut La Bruyère, lorsqu'elle s'établit entre personnes de sexes différents; elle a beau rester alors innocente, « une femme regarde toujours un homme comme un homme, et réciproquement un homme regarde une femme comme une femme ». Aussi La Bruyère demande-t-il qu'on fasse de cette liaison une classe à part, à mi-chemin entre la passion et l'amitié pure. A la bonne heure; mais n'est-il pas évident qu'elle aura franchi ces limites mêmes et sera sortie du rang qu'on lui avait assigné dès que nous la verrons livrée aux ardeurs, aux jalousies, aux chimères? Et n'est-ce pas précisément là ce que nous offre le cœur de la pauvre madame du Deffand? On voit aussi qu'il y aurait de la naïveté à prendre l'amie de Walpole au mot lorsque, dans un passage d'une de ses lettres, elle s'avise qu'il aurait pu être son fils et exprime un regret que cela n'ait pas été. Illusion ou boutade! l'amour maternel n'est pas si sentimental que celui-là, et madame de Sévigné elle-même a aimé sa fille dans une tout autre nuance. Reste l'amour au sens propre du mot. Mais non, l'amour a beau être relevé par tout ce qu'y savent mettre les âmes délicates, il n'en renie pas pour cela ses instincts premiers et secrets; il est accompagné de troubles, de désirs, d'ivresse; et, pour tout dire, de la part d'une septuagénaire, l'amour n'est pas seulement ridicule, il est simplement impossible et exclu.

Peut-être cependant, et à tout prendre, le sentiment de madame du Deffand pour Walpole est-il moins excep-

tionnel qu'il ne paraît au premier abord. Il y a une affection idéale, dont les femmes sont plus capables que les hommes, dont elles sont probablement seules capables, qui a ses racines dans les mystères mêmes de leur sexe, qui tient à leur nature délicate et désintéressée, qui a toute la douceur de l'amitié, qui a toute la ferveur de l'amour, qui dédouble en quelque sorte ce dernier sentiment pour n'en prendre que la pure tendresse, qui en connaît ainsi les agitations sans en courir les dangers, et dont les aspirations ne vont pas au delà du bonheur d'être adoré par une personne jugée digne elle-même de ce culte du cœur. Les exemples d'une pareille affection ne sont point rares; il en est même d'illustres. Je ne sais si l'on peut mettre de ce nombre la liaison de madame de La Fayette avec le duc de la Rochefoucauld, mais j'y rangerai sans hésiter la « tendre et parfaite amitié » que madame de Staal nous dit avoir toujours conservée pour M. de Silly, la persévérante affection de la charmante madame de Verdelin pour ce sot dévot de Margency, la virginale tendresse de Louise de Condé pour M. de la Gervaisais, et, enfin, ce qui nous rapproche davantage de madame du Deffand, l'attachement de la marquise de Créqui, elle aussi septuagénaire, pour Sénac de Meilhan qui avait vingt ans de moins qu'elle. Relevant du cœur et de l'imagination, on comprend que le sentiment dont il s'agit soit, jusqu'à un certain point, indépendant de l'âge. Rien n'empêche qu'il n'éclate dans la vieillesse, comme il arriva à madame de Créqui et à madame du Deffand, lorsque l'âme est encore active

et surtout lorsque le cœur n'a pas encore trouvé à se donner jusque-là. C'est alors comme l'éveil d'une faculté restée sans emploi, et, ainsi qu'on l'a dit, comme une revanche de la nature.

Juin 1865.

VIII

MAHOMET ET LE MAHOMÉTISME[1]

Les méthodes de la science moderne ont renouvelé ce sujet, comme elles ont renouvelé tout le reste de l'histoire. Les origines du mahométisme n'étaient guère mieux connues ou mieux comprises, il y a vingt ans, que les commencements de Rome du temps de Rollin, ou ceux de la monarchie française du temps de Mézeray ou d'Anquetil. M. Weil, en Allemagne, et M. Caussin de Perceval parmi nous, sont les premiers qui abandonnèrent le récit stéréotypé dont on s'était contenté jusqu'à eux. Ils remontèrent aux sources, ils puisèrent dans les manuscrits, ils appliquèrent la critique aux traditions, et ils arrivèrent à placer ainsi les faits dans un jour fort différent de celui auquel nous étions accoutumés. Après eux, et tout récemment, deux hommes qui ont passé une partie de leur vie dans l'Inde anglaise, et qui y ont étudié l'islamisme au milieu d'une population mahométane

1. *Mahomet et le Coran*, par J. Barthélemy Saint-Hilaire. 1865.

nombreuse et policée, ont trouvé le moyen d'ajouter encore aux renseignements que nous possédions sur Mahomet. M. W. Muir a mis une érudition consciencieuse au service d'une intention trop marquée peut-être de propagande chrétienne. Quant à l'ouvrage de M. Sprenger, dont le troisième et dernier volume vient de paraître, c'est un des monuments historiques les plus considérables qu'on ait élevés de nos jours. L'auteur a longtemps vécu dans les contrées musulmanes de l'Inde ; il a réuni une collection immense de manuscrits et de livres orientaux, et, après des années de travail, il a tiré de ces matériaux un ouvrage où la critique et l'esprit philosophique ne le cèdent point à la science. Son livre est de ceux qui font l'honneur d'un siècle et d'une nation.

Il restait cependant quelque chose à faire, du moins en France. La plupart des travaux dont je viens de parler, étant écrits dans des langues étrangères et d'ailleurs hérissés d'érudition, avaient peu de chance d'arriver jusqu'au grand public. M. Barthélemy Saint-Hilaire l'a senti, et il est venu à notre secours. Il a pris à cet effet le meilleur parti. Au lieu d'écrire à son tour toute une histoire du mahométisme, il nous a rendu compte de ce qui a été fait par les savants modernes. Il a mis sous nos yeux les résultats de leurs recherches. Il a touché ainsi successivement à tous les points importants. Il a mêlé à son compte rendu des appréciations modérées et sensées, et des réflexions sur le rôle du prophète arabe qui n'ont qu'un tort, celui d'être empruntées trop ex-

clusivement à nos propres idées morales et à notre civilisation. Quoi qu'il en soit, le volume de M. Barthélemy Saint-Hilaire offre une lecture d'un grand intérêt. On y voit l'horizon historique s'étendre. On ne peut le parcourir sans prendre du mahométisme une idée nouvelle et plus juste. Ce n'est plus une religion conçue quelque jour dans la tête d'un ambitieux de génie, c'est une œuvre de foi et d'enthousiasme, non moins que d'habileté et de puissance ; c'est une œuvre, en même temps, qui s'explique par des analogies, qui avait été préparée par d'autres faits, qui ne s'est pas accomplie d'un seul coup et par l'effort d'un seul homme. En un mot, il en est du mahométisme comme de tous les grands événements de l'histoire : au premier abord, on les voit dans leur isolement, et pour peu que les causes ne s'en montrent pas à la surface, on est porté à les considérer, soit comme de pures conceptions du génie, soit même comme des manifestations surnaturelles ; puis on y regarde de plus près : on s'aperçoit que l'éloignement seul et l'ignorance produisaient cette impression, on retrouve l'enchaînement des causes et des effets, on reconnaît l'éternelle action des forces, l'éternel règne des lois, et le phénomène qui paraissait surhumain n'est plus dès lors à nos yeux qu'une des phases de l'évolution universelle.

I

Les hommes se partagent en trois grandes races, la noire, la jaune et la blanche ; et cette dernière se di-

vise, à son tour, en deux familles bien distinctes, l'arienne et la sémitique. Les Ariens, dont la science moderne a poursuivi les traces jusqu'à l'époque où, réunis encore, ils habitaient le bassin de l'Oxus, ont donné naissance aux nations les plus célèbres de la terre, les Grecs, les Romains, les Germains. Les Sémites diffèrent moins des Ariens par les traits du visage et les habitudes du corps (bien qu'à cet égard même, il y ait là deux types suffisamment accusés), que par la langue, le génie et l'histoire. La région sémitique primitive n'est pas très étendue; elle occupe une partie de l'Asie antérieure, du Liban au golfe d'Aden, et de la Méditerranée à l'Euphrate; mais on sait que plus tard la conquête et l'émigration ont de beaucoup franchi ces limites. Les langues des Sémites forment un groupe parfaitement compact et déterminé. De nombreuses gutturales; des mots qui se ramènent tous à des radicaux de trois consonnes; une grande richesse de conjugaisons ou de *voix* dans les verbes, accompagnée d'une grande pénurie dans les temps et dans les modes; une sorte de génitif qui fait porter la flexion sur le premier mot au lieu du second; une agglutination assez grossière de préfixes et de suffixes; l'absence des mots composés; la simplicité extraordinaire de la syntaxe; une écriture, enfin, qui va de droite à gauche, et qui n'a de lettres proprement dites que pour les consonnes : tels sont les caractères généraux de ces langues. Quant au génie des peuples sémitiques, il est difficile d'en saisir l'unité, parce que leurs destinées ont été diverses : nous trouvons parmi

eux des empires conquérants, comme l'Assyrie, et des nations agricoles, comme les Hébreux; des nomades, comme les Arabes, et des marchands, comme les Phéniciens. Les uns ont fondé Carthage et tenu Rome en échec ; les autres, à un moment du moyen âge, ont représenté les sciences, les arts, la civilisation. Veut-on juger le monde sémitique par ses héros? C'est lui qui nous a donné Annibal, Jésus et Mahomet; c'est à lui que nous devons Spinosa, Heine et Meyerbeer.

On ne peut méconnaître, avec cela, que les Sémites n'aient des limites assez marquées. On ne sent pas chez eux, comme chez les Ariens, une faculté de progrès indéfini. Ils n'ont pas l'aptitude universelle. Leur principale fonction dans l'humanité, si j'ose m'exprimer ainsi, a été religieuse. Ils ont donné au monde une conception supérieure de la divinité et de la vie. Ils ont fondé le monothéisme. Ils y ont initié le reste de l'humanité. C'est du milieu d'eux que sont sorties deux des religions les plus répandues. C'est à eux, en particulier, que l'Occident doit la sienne, et, par conséquent aussi, cet ensemble d'idées, de mœurs et d'institutions, qui forment encore aujourd'hui notre atmosphère intellectuelle et notre milieu social.

Il faut, du reste, ici comme en tout sujet, se garder de trop généraliser. Tous les Sémites n'ont pas été monothéistes. Il semble qu'il y ait, à cet égard, une distinction à faire entre ceux qui fondèrent des États puissants et policés et ceux qui restèrent fidèles à la vie agricole et nomade. Les premiers, les Phéniciens, les Syriens, les

Babyloniens, adoraient les forces de la nature, personnifiées dans un principe mâle et un principe femelle, Baal et Astarté. Ce culte n'avait rien de commun, sans doute, avec le polythéisme varié, avec la riche et souple mythologie des Ariens; mais il n'était pas moins étranger à la sévère unité du Dieu invisible et législateur. Quant aux Hébreux et aux Arabes, j'incline, avec M. Renan, à voir dans leur monothéisme le résultat d'une intuition spontanée, primitive, analogue à celle qui a créé ailleurs les mythologies, et, chez tous les hommes, le langage. Il semble que cette manière de concevoir la divinité allât à la pensée simple et élevée, mais, à certains égards aussi, pauvre et stérile, de ces peuples. Prenons-y garde, en effet. Il ne faut pas que la supériorité philosophique du monothéisme nous fasse illusion sur la valeur respective des deux croyances rivales et des races qui les ont professées. Le polythéisme par lui-même n'est pas moins religieux que la doctrine contraire : il l'est peut-être davantage; s'il est logiquement moins vrai, il témoigne d'une plus grande richesse d'imagination ; s'il n'emporte pas avec lui une morale aussi pure et aussi haute, il respire un plus vif sentiment de la présence universelle du divin. Et puis, on ne doit jamais oublier que les deux principes dont il s'agit n'apparaissent nulle part sous leur forme pure ou absolue, et que, si le polythéisme tend de diverses manières à une certaine unité, le monothéisme, dont la simplicité avait pu suffire à la tribu patriarcale, eut bien de la peine ensuite à se dégager des envahissements du paganisme, et n'y parvint qu'en per-

dant son libre génie prophétique pour se constituer dogmatiquement et hiérarchiquement.

L'histoire d'Ismaël, le fils d'Abraham par Agar, montre que les Hébreux regardaient les Arabes comme un peuple frère; et rien n'empêche, en effet, d'admettre un lien étroit de parenté entre ces deux nations, les plus illustres d'entre les Sémites. Mais tandis que les Hébreux avaient fini par s'établir dans le pays de Canaan, les Arabes étaient restés fidèles à la vie nomade. Ils n'étaient pas d'ailleurs encore nés à l'histoire que les autres en avaient déjà disparu. Les Juifs étaient depuis longtemps dispersés dans les trois parties du monde lorsque les Arabes ne formaient pas encore de société politique. Ils étaient divisés en une multitude de tribus, vivant de leurs troupeaux, du commerce qui se faisait par les caravanes, ou du pillage qui s'exerçait aux dépens de ces dernières. Peu de villes importantes. Un état de guerre perpétuel. Pas d'autre lien que les marchés annuels et les pèlerinages, celui surtout qui amenait ces populations à leur panthéon national. Chaque tribu avait sa divinité ou ses fétiches, mais la pierre noire de la Caaba était comme le fétiche commun. Des traditions qui remontaient à Abraham faisaient du temple cubique un objet de vénération universelle et incontestée. Avec le temps, le nombre et la richesse des offrandes apportées par les pèlerins devinrent tels qu'il fallut mettre au sanctuaire une porte et une serrure. Il lui fallut aussi un portier, et la garde en fut confiée à une famille qui se trouva ainsi revêtue d'une sorte de primauté au milieu des autres tribus. Au

cinquième siècle de notre ère, ces fonctions qui, comme on l'a dit, résumaient toute l'institution politique et religieuse de l'Arabie, échurent aux Koreischites. Le temple fut reconstruit. Une ville s'éleva autour : ce fut La Mecque. L'Arabie avait désormais un centre, un rudiment d'organisation. L'œuvre de Mahomet n'aurait guère été possible sans cela.

Mahomet trouva également un point d'appui dans les croyances de son peuple. L'idolâtrie régnait en Arabie, mais elle n'y avait pas entièrement éteint la foi au grand Dieu unique et invisible. Le monothéisme conservait quelques adhérents qui invoquaient les anciennes révélations et se disaient restés fidèles à la religion d'Abraham. On les appelait les Hanifes. Représentants d'un passé idéal, et s'attachant avec ferveur à tout ce qui promettait de ressusciter ce passé, ils apparaissent comme les précurseurs de la réforme qui va bientôt éclater, comme de véritables islamites avant l'islam. N'oublions pas enfin que le judaïsme et le christianisme, très répandus en Arabie, offraient aux esprits le spectacle de cultes monothéistes et d'un monothéisme sémitique se rattachant par les noms des patriarches aux propres traditions des Arabes. Ceux-ci étaient donc depuis longtemps familiers avec ces croyances. Il régnait parmi eux une sorte de tolérance à la faveur de laquelle bon nombre des idées bibliques s'étaient insinuées dans leur paganisme. Il y a plus : on s'accoutumait à des idées d'innovation religieuse, de manifestation prophétique. Une sorte d'attente était devenue générale. Il ne faut pas croire que Mahomet

ait été un phénomène isolé; rien n'est isolé dans l'histoire; tout y est préparé parce que tout y est produit. Mahomet a eu des avant-coureurs, il a même eu des rivaux.

II

Voilà donc qui est entendu : l'islamisme n'est pas tombé du ciel, et Mahomet n'a pas été un pur novateur. Il avait des attaches à la fois dans le passé et dans le présent. Il s'est appuyé sur les vieilles doctrines sémitiques; il a invoqué les traditions patriarcales; bien loin de vouloir fonder une religion nouvelle, il a prétendu restaurer l'ancienne, continuer Noé, Abraham, Moïse et Jésus, et il est certain que le lien qui unit son enseignement à celui de ces prédécesseurs, n'est ni plus ni moins étroit, ni plus ni moins réel que celui qui rattache l'Évangile à l'Ancien-Testament.

Voyons maintenant quel fut Mahomet. Le mahométisme, comme tout événement historique, est le résultat d'une rencontre entre un ensemble de circonstances générales et le génie particulier d'un individu. Nous connaissons le milieu d'où sortit le héros; il nous reste à connaître celui qui organisa cette vague et confuse société arabe.

Mahomet, dont on nous a laissé des descriptions minutieuses, était, comme le sont souvent ses compatriotes, un homme de fine et forte race, de formes à la fois vi-

goureuses et élégantes. Le front haut, le nez légèrement aquilin, la bouche grande, l'œil brillant : on retrouve chez lui tous les traits caractéristiques du sémite. Au moral, les qualités qui marquent l'empire sur soi-même ; la sobriété, la simplicité des mœurs, la réserve dans les actes et dans les paroles. Bienveillant, toutefois, doux et enjoué. On se le représente comme un ambitieux plein d'audace et de bravoure : c'est le contraire qui est vrai ; il était circonspect, irrésolu, nerveux, mal à son aise dans les ténèbres. Mahomet ne fut ni un guerrier ni un homme d'État, mais une âme religieuse, un croyant exalté, et, pour tout dire, un prophète.

Mahomet était un Bédouin. Il avait toute l'ignorance que supposent son siècle, l'état de son peuple et son genre de vie. Il n'est pas sûr qu'il ait su lire et écrire. Sa vocation se manifesta très tard. Rien ne faisait présager le réformateur religieux, lorsqu'il subit, à l'âge de quarante-deux ans, une crise dont il importe de discerner le caractère. Dès son enfance, il avait été sujet à des accidents qui ressemblaient à l'épilepsie. Nous venons de dire qu'il resta toujours nerveux et timide. Après une adolescence irréprochable, il avait épousé une femme plus âgée que lui de quinze ans, et, chose extraordinaire, après lui avoir été scrupuleusement fidèle, il se remaria dès qu'il fut veuf, et poussa depuis lors la licence ou le caprice jusqu'à épouser douze femmes. Toutes ces circonstances ont fait penser à M. Sprenger que Mahomet fut victime d'une affection hystérique. Quoi qu'il en soit, vers l'époque dont nous

parlons, il parut livré à de vives préoccupations. Il recherchait le silence, la solitude. Puis vint l'hallucination. L'ange Gabriel lui apparut et lui déclara que Dieu l'avait choisi pour son envoyé. Mahomet fut d'abord profondément troublé de cette apparition ; il essaya de résister ; il se croyait fou. Deux ans s'écoulèrent et l'ange se montra de nouveau. Mahomet finit par se rendre et par se reconnaître l'organe des révélations du Très-Haut. Il continua toute sa vie à avoir soit des extases, soit des rêves. Ses accès d'inspiration avaient quelque chose d'effrayant : la sueur lui ruisselait du front, ses yeux s'injectaient de sang, il poussait des gémissements, et ne sortait de la crise qu'après une syncope plus ou moins longue [1].

Avec cela, ni miracles ni tentative d'en faire. Mahomet ressemble en cela à Jean-Baptiste. Les prodiges qu'on lui a attribués sont des inventions de la légende. Autant il insiste sur la réalité de sa mission et de ses visions, autant il met de soin à décliner toute prétention aux actes surnaturels. « Ils ne veulent, disent-ils, ajouter foi au Coran que quand ils y seront autorisés par des miracles. Réponds-leur : les miracles sont dans la main de Dieu ; je ne suis chargé que de la prédication. » (*Coran*, XXXI, 49.)

Rien de plus simple, d'ailleurs, que cette prédication. Un Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, juste

1. Les visions et inspirations de Swedenborg furent, de même, précédées d'un accès de folie furieuse. Voy. W. White, *Emmanuel Swedenborg, his life and writings*. 1867.

juge; une autre vie où les bons seront récompensés et les méchants punis; la prière, les ablutions, l'aumône; enfin, reconnaître Mahomet pour l'envoyé de Dieu et lui obéir à ce titre : tel est l'enseignement qui va renverser l'idolâtrie et faire des Arabes une nation.

Nous avons un touchant et précieux témoignage rendu à la pureté de la prédication de Mahomet. Quelques-uns de ses premiers disciples avaient été contraints de chercher un refuge en Abyssinie, et comme le roi du pays leur demandait des détails sur la religion nouvelle : « Nous étions, répondit l'un des exilés, nous étions plongés dans les ténèbres de l'ignorance; nous adorions des idoles. Livrés à toutes nos passions, nous ne connaissions de loi que celle du plus fort, quand Dieu a suscité parmi nous un homme de notre race, illustre par sa naissance, depuis longtemps estimé par ses vertus. Cet apôtre nous a appelés à professer l'unité de Dieu, à rejeter les superstitions de nos pères, à mépriser les divinités de pierre et de bois. Il nous a ordonné de fuir le vice, d'être sincères dans nos discours, fidèles à nos engagements, affectueux et bienfaisants envers nos parents et nos voisins. Il nous a défendu d'attaquer l'honneur des femmes, de dépouiller les orphelins. Il nous a recommandé la prière, l'aumône et le jeûne. Nous avons cru à sa mission; nous avons accepté les dogmes et la morale qu'il nous apportait de la part de Dieu. »

Le Coran n'est autre chose que le recueil des prophéties de Mahomet. Je me sers à dessein de ce terme, rien

ne ressemblant davantage aux « récitations » dont se compose ce livre que les oracles des hommes inspirés d'Israël. Les *Surates*, comme les prophéties de l'Ancien-Testament, sont des discours d'un tour lyrique, d'un ton véhément, dans lesquels l'orateur confond le sentiment de sa personnalité avec la conscience du Dieu qui s'agite en lui, et parle ainsi tour à tour au nom d'Allah et en son propre nom. Il ne faut pas chercher de dogmes dans ces dythyrambes, à moins que l'on ne veuille donner ce nom à l'unité et à l'invisibilité de Dieu. Mahomet ne s'élève pas au-dessus d'une sorte de religion naturelle. Sa parole est moins un enseignement qu'une exhortation. Il proclame et menace, il maudit et promet. Tout cela est très monotone à la longue ; on serait tenté de dire : tout cela est très stérile, si cette parole n'avait converti les âmes.

L'islamisme n'a point d'originalité, mais il faut avouer aussi qu'il n'y prétend pas ; loin de là, il se donne pour une simple continuation du judaïsme et du christianisme. Il ne veut que ramener les esprits des abominations de l'idolâtrie à la tradition des patriarches. C'est donc une erreur de regarder Mahomet comme le fondateur d'une religion. Mahomet est tout simplement un prophète sémitique, un homme envoyé de Dieu pour rendre témoignage aux antiques croyances de sa race. Voilà sa vraie pensée, sa pensée première du moins. Le reste n'est venu que plus tard. Il en a été absolument à cet égard comme du christianisme. Mais j'aurai à revenir sur cette idée.

La sincérité de Mahomet, ou, si l'on veut, la réalité de son inspiration religieuse, ne saurait être mise en doute. Les scrupules, à cet égard, ne peuvent venir que d'une psychologie trop raide ou d'une théologie trop étroite. Mahomet a été le jouet d'une hallucination, assurément; mais la vision, pour lui comme pour Isaïe ou pour saint Paul, a plutôt été l'effet que la cause de sa conversion au vrai Dieu, la forme plutôt que le fond de la révélation dont il est devenu l'organe. Mahomet a eu des vices; il s'est abandonné, surtout dans les dernières années de sa vie, à l'ambition, à la débauche, à la cruauté. J'ai déjà parlé de son harem; eh bien, il n'a pas été moins vindicatif que voluptueux. On le voit, après la bataille de Bedr, faire mettre à mort ceux des prisonniers contre lesquels il avait des griefs personnels, et, après avoir pris la Mecque, livrer au bourreau une femme qui avait récité des vers contre lui. Qu'est-ce à dire? et si ces reproches doivent nous faire révoquer en doute la piété de Mahomet, que penserons-nous d'un David, d'un Salomon, ou de cet adorateur sanguinaire de Jéhovah qui savoure d'avance la joie de détruire Babylone et d'y exterminer jusqu'aux enfants à la mamelle? (*Psaume* 137.) Mais voici qui est plus grave. On objecte que la sincérité de l'inspiration suppose la simplicité de la foi, et exclut par conséquent le calcul, la politique, la ruse. Or, il est impossible de ne pas reconnaître dans Mahomet la prudence d'un homme qui poursuit un but. Il n'est pas possédé, il se possède. Il est maître de sa pensée. Il commande même à ses visions. Il s'en est

servi pour arriver à ses fins, pour satisfaire ses passions. Veut-il, contrairement aux mœurs arabes, épouser sa belle-fille, veut-il se réserver le privilège de prendre autant de femmes qu'il lui plaît, il n'hésite pas à faire intervenir la divinité. S'agit-il de défendre l'honneur d'une de ses épouses, il recourt également à une révélation. On croit, en lisant ces passages du Coran, assister aux grossières supercheries d'un Joe Smith ou d'un Brigham Young. Telle est l'objection la plus spécieuse qu'on puisse élever contre le prophétisme de Mahomet. Mais c'est justement ici qu'on paraît trop prompt à appliquer à l'âme humaine les règles d'une logique abstraite. Cette âme, comme on l'a dit, est assez vaste pour renfermer tous les contrastes, j'ajouterais volontiers : tous les contraires. Il n'est point de sentiment ou de qualité qui en exclue complètement un autre, parce qu'il n'en est point qui soit à l'état pur ou absolu. La vertu ne s'y trouve jamais sans faiblesse, la sincérité sans quelque compromis, le dévouement sans quelque égoïsme, l'enthousiasme même sans quelque calcul. Et puis, il faut tenir compte, dans les choses morales non moins que dans le monde matériel, de cette grande loi mécanique de la *force acquise*. Un mouvement continue par cela seul qu'il a pris naissance. On commence par la foi naïve, et on finit par la foi réfléchie, puis par la foi voulue, c'est-à-dire par une foi qui n'en est plus une. On a passé de la région de l'idée à celle de la réalité, et on a rencontré des passions avec lesquelles il a fallu compter, des intérêts avec lesquels il a fallu transiger. Or, transiger, au point de vue

de l'idée pure et première, c'est déjà une infidélité. Que voulez-vous? L'action, le succès sont à ce prix. On était libre peut-être de ne pas accepter un ministère, mais on l'a accepté : reculera-t-on maintenant parce qu'on voit se dresser les obstacles? Abandonnera-t-on l'œuvre chérie, l'œuvre sainte, l'œuvre qui doit glorifier Dieu et sauver les hommes, l'abandonnera-t-on parce qu'elle demande quelque compromis, parce qu'elle exige le sacrifice de la parfaite logique, des rigoureux principes, de l'entière innocence, de l'illusion naïve des commencements? Non, on gémira peut-être, mais on se résignera à ces conditions de la tâche entreprise, on deviendra politique, habile, mondain. Voilà l'histoire de toutes les grandes choses sur la terre, et tout particulièrement des grandes choses religieuses, parce que le propre de la religion est précisément d'offrir aux hommes un idéal qui demande à être réalisé, et que nul ne saurait réaliser sans lui devenir infidèle. Douloureuse contradiction dans laquelle se sont débattus les Grégoire et les Innocent, les Luther et les Calvin, une Jeanne d'Arc et un Cromwell, un Mahomet et un Loyola!

III

Au surplus, on peut assez bien distinguer, dans la vie de Mahomet, la période de la foi et celle de la politique, la période de la parole et celle de l'habileté et de la force. Pendant dix ans, il chercha à répandre ses convictions, il se fia à la vertu du Dieu qui parlait en lui, il

gagna les âmes une à une, il supporta la contradiction avec une inaltérable douceur. Cependant la persécution devint plus menaçante, et il fut enfin obligé de sortir de la Mecque. Cette fuite de Mahomet, si célèbre sous le nom d'Hégire, est le moment décisif où sa mission commence à changer de caractère. A Médine, la semence sainte trouve un sol plus favorable. L'islam s'y établit, y devient une puissance. L'apôtre prend alors les armes, il livre des combats, il a des lieutenants, l'Arabie se soumet, et la ville rebelle voit rentrer en vainqueur celui qui naguère avait furtivement quitté ses murs. Les dix dernières années de la vie du prophète sont celles d'un conquérant, puis d'un prince. Il a réussi ; mais qui pourrait nous dire combien, au milieu de la mêlée des événements, son œuvre avait dévié de la conception première ?

Et cependant l'œuvre de Mahomet était loin encore d'être complète. Il est douteux même que le prophète ait entrevu l'avenir réservé à sa doctrine. Il en est toujours ainsi. Il faut un prophète au prophète. Il faut une seconde initiative après la première. Après l'homme qui invente, il faut celui qui organise. C'est ainsi que saint Paul a dogmatiquement organisé le christianisme. C'est en ce sens aussi qu'on a pu appeler Omar le véritable fondateur de l'islam. Omar, comme saint Paul, ne s'était converti qu'après avoir été l'ennemi le plus acharné du prophète et de sa religion. Comme saint Paul aussi, il avait passé subitement du camp des persécuteurs dans celui des disciples, et était devenu l'apôtre de la doctrine

qu'il voulait auparavant noyer dans le sang des fidèles. Ce fut Omar qui, à la mort de Mahomet, lorsque tout semblait remis en question, raffermit les convictions ébranlées, arrêta la défection des tribus, domina et décida tout par son audace. Ce fut lui qui, en faisant élire Abou-Bekr, auquel il devait bientôt succéder, établit le califat, et donna ainsi au mahométisme la consistance d'un établissement politique. Ce fut lui enfin qui, s'emparant d'une des dernières pensées du maître, poussa le culte nouveau dans des voies nouvelles, lui ouvrit de plus vastes horizons, lui assigna pour but, non plus seulement l'unité religieuse et sociale de l'Arabie, mais la conquête du monde, lui souffla pour ainsi dire l'ambition de devenir la religion universelle. Et jamais exécution plus vigoureuse ne suivit de plus près un dessein plus gigantesque. Omar régna dix ans et, à sa mort, les armes des mahométans avaient déjà envahi la Syrie, la Palestine, l'Égypte et la Perse. Un siècle encore, et elles occupaient tout le littoral de l'Afrique, elles avaient fondé un royaume en Espagne, et, n'eût été l'épée de Charles-Martel, elles débordaient sur l'Europe entière.

Arrêtons-nous ici. Nous tenons les trois éléments du mahométisme, ses trois facteurs, comme dirait un Allemand. Nous avons vu comment il était préparé dans les esprits, tant par les besoins qu'il devait satisfaire que par les croyances antérieures dans lesquelles il devait trouver un point d'attache. Nous avons vu ensuite quel homme était le prédicateur lui-même, un génie profond

et visionnaire, un esprit chez lequel l'enthousiasme n'excluait point l'habileté, et qui sut faire successivement la part de l'un et de l'autre. Mais l'intelligence qui fonde ne suffit pas, il faut l'intelligence qui interprète, qui exécute, qui continue; il faut le missionnaire qui répand la semence, l'organisateur qui, d'une doctrine, fait une Église et, d'une révélation, une théocratie. Cette dernière fortune ne manqua pas plus à l'islamisme que les autres. Ou plutôt, c'est parce que l'islamisme réunit toutes ces diverses conditions qu'il est devenu ce que nous savons. Combien, dans l'histoire, de germes spirituels non moins puissants peut-être, qui n'ont pas levé faute d'une rencontre de circonstances favorables, et qui n'ont laissé que le souvenir de vaines, parfois même de ridicules tentatives! Le grand intérêt de l'étude du mahométisme, c'est justement la facilité avec laquelle nous reconnaissons comment il s'est fait. La dernière venue des grandes religions, on l'a souvent remarqué, il est aussi la seule d'entre elles qui soit née en pleine lumière, et dont nous connaissions parfaitement les origines. Il semble que nous puissions suivre là, comme sur le vif, la manière dont les croyances viennent au monde et se constituent.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il ne faudrait pas cependant exagérer cet avantage. Si l'histoire du mahométisme ne nous offre aucune des obscurités qui enveloppent le berceau des autres religions, ne serait-ce pas qu'il n'est point proprement une religion nouvelle? Ne serait-ce pas qu'il n'offre ni le caractère d'une création, ni sur-

tout le caractère d'une formation? Ne serait-ce pas que ses véritables racines sont ailleurs, dans une autre religion, dans une révélation antérieure et qui se perd, elle, dans la nuit des formations religieuses? Tel est le vrai point de vue auquel il faut se placer pour comprendre l'islam. Il ne faut pas y voir une foi originale, mais un simple rejeton du judaïsme. C'est une autre forme de la même religion sémitique. Je sais bien qu'à certains égards, il en est ainsi du christianisme. Lui aussi, à prendre les choses extérieurement, est une sorte d'hérésie juive. Mais il y a cette différence que le christianisme a abandonné le monde sémitique dès le lendemain de sa naissance, qu'il s'est greffé sur une autre race, qu'il s'est transformé dans le milieu d'une pensée étrangère, qu'il s'est associé ainsi aux destinées d'une civilisation dont il est difficile de dire s'il l'a plus servie ou s'il en a plus profité. Le Mahométisme, au contraire, est resté fidèle au judaïsme. Il en a conservé l'abstraction un peu froide, la grandeur un peu nue, la simplicité un peu stérile. Il est parvenu à se croiser avec des races étrangères, mais avec des races inférieures, et qui n'avaient rien à lui apporter, des Berbères et des Tartares. En Europe, il ne s'est jamais acclimaté. Deux fois, à Bagdad et à Cordoue, il a produit une civilisation brillante, mais une civilisation limitée, inféconde, éphémère. Il a tenu le sceptre des sciences et des inventions, mais pour le laisser échapper. Son rôle politique était épuisé au bout de six siècles. Ses vastes conquêtes ont été suivies de la plus profonde décadence militaire. Il n'a su créer ni art, ni poésie, ni

philosophie. Il s'est ainsi affaissé sur lui-même, dans le vide de sa propre pauvreté. Il ne représente plus rien aujourd'hui que le fanatisme et l'aveuglement. Le mahométisme, dans l'histoire, apparaît comme une comète enflammée et menaçante ; il ne fait pas partie de notre système moral ou social, il n'y a point de place pour lui dans le monde moderne.

Septembre 1865.

IX

LE QUATORZIEME SIÈCLE[1]

L'érudition française a élevé à notre littérature un monument qui, pour n'être point achevé, n'en est pas moins imposant. Les autres nations n'ont rien tenté de pareil, et il est permis de croire que notre siècle n'eût pas osé entreprendre un travail qu'il a quelque peine à poursuivre. Je veux parler de l'*Histoire littéraire de la France*, commencée par les bénédictins et continuée par l'Institut. Dom Rivet, qui conçut le projet de cet ouvrage, fut aussi le principal auteur des neuf premiers volumes, publiés de 1733 à 1750. Dom Clémencet et dom Clément y ajoutèrent encore trois volumes, puis suspendirent leur publication en 1763. Mais l'ouvrage ne devait pas être abandonné. Lorsque Napoléon eut réorganisé l'Institut, il décréta la reprise de l'*Histoire littéraire* ainsi que celle des *Historiens de la France*. Deux commissions furent formées à cet effet. La commission chargée de l'*Histoire littéraire* a été plusieurs fois renouvelée en

1. *Histoire littéraire de la France*, tome XXIV. Quatorzième siècle. 1862.

raison des vides que la mort y a faits, et a été illustrée par les noms de dom Brial, Daunou, Pastoret, Ginguené, Eméric David, Amaury Duval, Petit-Radel, Fauriel, Lajard; elle se compose aujourd'hui de MM. Paulin Paris, Victor Le Clerc, Littré et Renan[1]. Douze volumes ont été ainsi ajoutés, depuis 1814, à ceux qu'avaient donnés les bénédictins. Mais l'œuvre s'est naturellement élargie; les premiers éditeurs, bien qu'ils eussent remonté, dans leurs recherches, jusqu'aux Gaulois et aux temps antérieurs à Jésus-Christ, avaient pu embrasser onze siècles dans leurs douze volumes; les nouveaux rédacteurs, au contraire, en ont consacré presque autant aux deux siècles suivants.

Les bénédictins avaient adopté la division par siècles et par années. Leur recueil est une énumération d'auteurs et d'ouvrages placés chacun à leur date. Toutefois, le catalogue des productions de chaque siècle était précédé d'un discours sur l'état des lettres et des arts pendant la durée de ce siècle. Ces discours, on le comprend, sont des morceaux importants, et dont l'importance augmente à mesure qu'on descend la suite des temps, de vastes tableaux dans lesquels l'écrivain est appelé tout ensemble à tracer les caractères généraux d'une époque et à grouper les faits à l'appui de ses assertions. Le discours sur le douzième siècle avait été rédigé par dom Rivet, le fondateur de l'ouvrage; c'est Daunou qui, en 1824, fit paraître l'introduction au treizième siècle; et c'est M. Victor Le

1. M. Le Clerc, qui mourut peu de jours après celui où parut cet article, a été remplacé par M. Hauréau.

Clerc qui vient de marquer sa place à côté de ces illustres devanciers, en publiant le morceau destiné à ouvrir l'histoire littéraire du quatorzième siècle, morceau qui n'occupe pas moins d'un volume entier de la collection.

Si M. Le Clerc en était encore à faire ses preuves de goût à la fois et d'érudition, l'ouvrage qu'il nous donne aujourd'hui lui assignerait une place élevée parmi les savants contemporains. Mais l'éditeur de Cicéron et de Montaigne occupe depuis longtemps déjà ce rang dans l'estime des connaisseurs, et le seul éloge qu'il nous reste à faire de son travail est de dire que M. Le Clerc ne pouvait plus dignement couronner une carrière consacrée aux lettres. Le volume qu'il a naguère achevé est le fruit d'un labeur immense. Vingt années y ont été employées. L'auteur, pendant tout ce temps, n'a pas cessé un seul jour d'en amasser les matériaux ou d'en écrire quelques lignes. Qu'on y pense, en effet! Il ne s'agissait de rien moins que de tracer une histoire de l'esprit français au quatorzième siècle, plus que cela, d'offrir une esquisse de ce siècle tout entier; il fallait que la France y parût comme entourée des autres peuples dont elle partageait le sort, ou avec lesquels elle échangeait des idées; il fallait qu'une multitude infinie de détails, que la mention d'un nombre extraordinaire de productions de toute sorte se fondît dans l'exposition des faits généraux. Voilà ce que M. Le Clerc a exécuté avec beaucoup d'art aussi bien qu'avec une patience et une conscience à toute épreuve. Ajoutons que, s'il y a mis sa science, il y a mis aussi son caractère : ses juge-

ments sur toutes les grandes questions qui se présentent à lui sont ceux d'un esprit droit, ferme, éclairé. Sans se rendre coupable de l'anachronisme qui consiste à appliquer au moyen âge la mesure de nos idées modernes, il n'est pas moins étranger à l'affectation qui se plaît à fermer les yeux sur les crimes et les misères des âges de foi.

Encore un mot sur le volume publié par l'Institut. J'ai dit que les discours préliminaires embrassent pour chaque siècle l'état des lettres et celui des beaux-arts. Cette dernière partie a été détachée de la première dans le travail qui nous occupe, et a été confiée à la plume de M. Renan. C'est tout dire, et l'on n'attend pas de moi que je fasse l'éloge d'un pareil écrivain. Il me sera permis toutefois d'affirmer qu'on le retrouvera ici tel qu'on le connaît, avec ses vues ingénieuses jusqu'au paradoxe, avec cette ardeur de conviction qui l'entraîne quelquefois par delà les tempéraments nécessaires, avec ce charme, enfin, qu'il sait glisser partout.

La loi de l'histoire est la même que celle qui régit l'universalité des existences : ce qui est n'existe point pour soi, mais pour l'ensemble, et par conséquent renferme déjà en soi sa négation. Il n'est rien qui ne porte un principe de contradiction, lequel, en se manifestant, brise le fait actuel pour en tirer le fait suivant. C'est ainsi que l'avenir se dégage sans cesse du passé, et c'est ainsi que l'histoire n'a pas de présent, pas de substance fixe, mais offre une perpétuelle évolution.

Il n'en est pas moins vrai qu'il y a dans l'histoire des

époques où la contradiction intime qui ronge la réalité est encore cachée, et d'autres où elle se montre, au contraire, dans toute son énergie destructive. Ces dernières sont les époques critiques ou de transition, et c'est de cette espèce qu'a été le quatorzième siècle.

Le treizième siècle, au contraire, avait marqué, pour le catholicisme et pour tout l'état religieux et social du moyen âge, le point culminant après lequel il ne reste plus qu'à descendre. Le pontificat d'Innocent III célèbre tous les triomphes, il réunit toutes les gloires, il concentre toutes les forces. Jamais institution n'a étalé plus de splendeur et de puissance que ne fit l'Église au quatrième synode de Latran, en 1215. Frédéric II a signé la constitution d'Egra; Philippe-Auguste a été forcé de rompre son mariage avec Agnès; Jean d'Angleterre a été frappé d'excommunication; le pape dispose des royaumes; les princes sont les vassaux du saint-siège; les franciscains et les dominicains l'entourent d'une milice dévouée; une croisade extermine l'hérésie; le mystère des mystères est consacré par le dogme de la transsubstantiation: quel éclat! quel rêve! mais aussi quel réveil! Ce rêve est resté l'idéal dont vivent encore aujourd'hui la foi et l'imagination de la chrétienté, et, au lendemain de ce jour unique dans les annales de l'histoire commençait, pour la papauté, un déclin qui ne s'est pas arrêté un moment depuis lors, et qui a réduit la théocratie universelle d'un Innocent III à l'impuissance éplorée d'un Pie IX.

Mais cette décadence n'est pas la destruction. Quel-

que chose vit dans ces débris. Tout ce travail est un travail d'enfantement, la substitution de la société moderne à la vieille société. C'est l'ordre surnaturel qui cède le pas à l'ordre naturel, c'est la théocratie qui fait place à l'État, c'est le clerc qui recule devant le laïque, le droit civil qui usurpe le rang du droit canon, la science qui détrône la théologie, la langue vulgaire qui évince le latin, l'art bourgeois qui lutte avec l'art religieux, la prose qui va succéder à la poésie. Voilà l'œuvre dont, au milieu d'un immense travail de décomposition, au sein d'un effroyable désordre, on distingue les rudiments dès le quatorzième siècle, et voilà ce qui fait l'intérêt d'une étude pour laquelle le travail de M. Le Clerc fournit des indications sagaces et des matériaux précieux.

Cette étude, je viens de le dire, nous montre deux mouvements en sens contraire, mais parallèles : le pouvoir ecclésiastique qui diminue et la société civile qui se constitue en s'affranchissant.

L'autorité des souverains pontifes subit une suite de désastres tous plus sensibles les uns que les autres. Elle est bravée et bafouée dans la personne de Boniface VIII ; elle tombe dans la dépendance de la cour de France pendant ces soixante-dix années de séjour à Avignon, qu'on désigne sous le nom de captivité de Babylone ; elle s'avilit parmi les hontes du schisme qui signale le retour des papes à Rome.

Pauvre Boniface ! sont sort est l'un des plus tragiques de l'histoire. C'est le Louis XVI de la papauté. Il expie à la fois les fautes et la grandeur de ceux qui l'ont pré-

cédé. Et ce qui rend son humiliation plus poignante, c'est qu'il a conservé toute la hauteur des prétentions d'un Grégoire ou d'un Innocent : « Nos prédécesseurs, dit-il, ont déposé trois rois de France, et, si Philippe nous pousse à bout, nous le déposerons comme un mauvais gars. » Pauvre Boniface! avoir le cœur si fier et recevoir le soufflet d'un Nogaret, écumer d'une rage impuissante, lancer des excommunications qui jadis auraient anéanti le coupable, et qui désormais s'exhalent sans effet dans les airs !

Quant aux papes qui lui succèdent, ils semblent avoir pris à tâche de déshonorer la tiare. Clément V est un simoniaque impudent. Benoît XII est un ivrogne; c'est lui qui donne naissance à l'expression proverbiale : *bibere papaliter*. La réputation de Clément VI est pire encore : « Rapine et fornication, dit une chronique, estoient toute sa gloire. Mensonges et déceptions estoient en lui enracinés depuis la plante du pié jusqu'au sommet de la teste. »

Après la captivité, le schisme, c'est-à-dire le scandale des scandales. On voit jusqu'à trois papes à la fois, des pontifes qui s'excommunient réciproquement, des conciles qui s'attribuent le droit de les déposer. La chrétienté ne sait plus à qui entendre, comment reconnaître le vicaire de Dieu. L'infaillibilité se reniant elle-même en se partageant, en se déchirant, tel est le spectacle que le schisme donne au monde.

Et, ce qu'il y a de moins catholique peut-être en Europe à cette heure, c'est l'Italie, c'est Rome. A Viterbe, à Bologne, à Florence, la populace crie : « Mort à

l'Église! vivent le peuple et la liberté! » La ville des Césars et des papes est réduite par l'anarchie et la misère à une population de dix-sept mille habitants, vassaux de quelques nobles familles qui se disputent ces ruines. Ne nous étonnons pas que les souverains pontifes hésitassent à y retourner. Ils n'étaient nulle part moins en sûreté. Un prédicateur prononçant une harangue devant Urbain V débute par un dialogue entre le père et le fils, c'est-à-dire le pape et le roi de France. « LE FILS : Seigneur, où vas-tu? — LE PÈRE : A Rome. — LE FILS : Eh quoi! pour y être crucifié de nouveau! »

La décadence n'est pas seulement en haut, elle est aussi en bas; elle est dans la foi du peuple et dans les mœurs du clergé; elle est dans la théologie et dans les institutions.

La théologie est encore la science qui règle et embrasse les autres; toutefois son pouvoir diminue. Elle languit dans la routine. Duns Scot est le dernier des grands docteurs. Occam, comme Scot, marque ce point critique où l'orthodoxie en est arrivée lorsqu'elle ne peut plus se défendre qu'en devenant infidèle à son propre génie. Raymond Lulle a donné le dernier mot de la dialectique telle que la comprenait le moyen âge lorsqu'il a entrepris de fabriquer une machine à raisonnements, à peu près comme on a fait de nos jours des machines à compter. Les études sont nulles. On n'ose apprendre l'hébreu qui sent l'hérésie, ni le grec qui sent le schisme. Le latin ecclésiastique a atteint le dernier degré de la corruption et de la barbarie. On ressasse

des discussions qui sont toujours les mêmes. On continue à rédiger des commentaires sur Pierre Lombard (on en a compté jusqu'à quatre mille), à compiler des Sommes théologiques, à écrire des questions quodlibétiques, des postilles sur l'Écriture. On réfute le Talmud et le Coran. On se dispute sur l'Immaculée conception, sur la vision béatifique, sur la nature du sang sorti des cinq plaies de Jésus-Christ, sang divin suivant les uns, sang séparé de la divinité suivant les autres.

La prédication est à la hauteur de la théologie. On commence à prêcher en langue vulgaire, mais c'est l'exception; le prêtre paroissial n'est tenu à le faire que quatre fois par an. A voir, d'ailleurs, de quelle nature est l'enseignement de la chaire, il faut convenir que le peuple perd peu à ne pas comprendre. On coud des versets de l'Écriture bout à bout. Ou bien on prêche sur un mot, *navicula*, par exemple, une barque. Cette barque signifie la sainteté de la vie par trois raisons : la matière, la forme et la fin. Dans la matière, vous avez le bois, le fer, le chanvre et le goudron. Le bois, c'est la justice, à cause de ces mots : *Benedictum lignum quod fit justitia;* le fer, c'est la force; le chanvre, c'est la tempérance, parce que la charpie sert à panser les blessures, etc., etc... Grâce à cette méthode allégorique, tout peut fournir des textes. On en prend jusque dans les recueils de contes, jusque dans les *Métamorphoses d'Ovide*. Myrrha devient l'âme pécheresse; Cinaras, c'est le diable lui-même dont elle est fille. Il existe un sermon latin, du cardinal Langton, dont le texte est un couplet d'une chanson du temps :

Belle Aliz matin leva,
Son corps vêtit et para,
En un verger elle entra, etc.

Alice est la sainte Vierge. En effet, Alice vient de *a* privatif et de *lis*, *litis*, et signifie par conséquent : sans reproche et sans tache. Elle entre dans un verger, parce qu'elle est la vierge, *virgo, virga, virgultum*. Tout cela ne demandait pas de grands frais d'imagination. Mais c'était trop encore pour la plupart des prédicateurs. Aussi y avait-il des recueils de sermons tout faits. Le plus célèbre était connu sous le titre de *Dormi secure* (dors à ton aise). Il a eu plus de trente éditions.

Les grands ordres religieux nuisaient à l'Église pour le moins autant qu'ils la servaient. Les dominicains la rendaient odieuse par les cruautés de l'Inquisition, et les franciscains la rendaient ridicule par les fantaisies de leur enthousiasme. Il était impossible que devant des holocaustes comme celui du mont Aimé en Champagne, où le frère Robert fit brûler cent quatre-vingt-trois hérétiques en un jour, il était impossible, dis-je, qu'à la vue de pareilles atrocités les populations ne finissent pas par s'émouvoir d'horreur et de dégoût. Les franciscains, de leur côté, s'abandonnaient à toute sorte d'extravagances. Le peuple d'Assise, en les voyant, disait : « Ils sont si pénitents qu'ils en sont fous. » Ils parcouraient les campagnes, prêchant, mendiant, se flagellant, racontant des visions, prodiguant les miracles. Le fanatisme, chez eux, aboutissait d'ailleurs à l'hérésie. Le Traité des Conformités élevait le fondateur de l'ordre au-

dessus du fondateur du christianisme. « Le Christ, disait-on, n'a rien fait que François n'ait fait, et François a fait plus que le Christ. » Ils allaient plus loin encore et annonçaient une troisième et dernière dispensation, un nouvel âge du monde où le règne du Saint-Esprit succéderait au règne du Père, c'est-à-dire à l'Ancien Testament, et au règne du Fils, c'est-à-dire à l'Évangile même.

Quant au clergé séculier, il se distingue à tous ses degrés par la mondanité et la corruption. Les princes de l'Église portent les armes, et, à la journée de Poitiers, nous trouvons un évêque parmi les morts et un archevêque parmi les prisonniers. Une satire du temps a la forme d'une lettre de Lucifer aux cardinaux : « Nous vous recommandons, écrit Sa Majesté infernale, nous vous recommandons nos très chères filles, la Superbe, l'Avarice, la Fraude, la Luxure et les autres, mais surtout dame Simonie, qui vous a mis au monde et nourris de son lait. » Sainte Brigitte représente l'épiscopat comme un champ plein d'ivraie, qu'il faut nettoyer avec le fer et la flamme. Les mœurs du bas clergé étaient telles qu'un pieux évêque ne voyait d'autre moyen pour échapper à tant de honte que d'autoriser le mariage des prêtres.

Le quatorzième siècle, il est vrai, est l'âge des grands mystiques, celui des Eckart, des Tauler, des Ruysbroeck, des Suso ; il a vraisemblablement ajouté quelques pages à ce livre de l'*Imitation*, que M. Le Clerc considère avec raison comme le travail de plusieurs siècles successifs. Mais il est de la nature du mysticisme de n'exercer au-

cune influence générale ; c'est le refuge des âmes timides et profondes qu'épouvante le spectacle d'une société qui s'écroule. Les autres se livrent, au contraire, à mille inspirations fiévreuses. Les imaginations s'ébranlent, le fanatisme s'allume. Les femmes ont des visions. Il surgit des messies. Des flagellants des deux sexes, le corps demi-nu, parcourent tout sanglants la France et l'Allemagne. Puis ce sont toute espèce de sectes : Albigeois, Bégards, Patarins, Adamites, que sais-je encore? vagues et équivoques présages de cette réformation du seizième siècle, qui, en Angleterre, s'annonce plus significativement par Wiclef.

Et il faut avouer que tout appelle une réformation. Les masses sont tour à tour superstitieuses et impies, selon qu'elles subissent l'influence d'une religion corrompue ou qu'elles cherchent à en secouer le joug. Qu'attendre d'une foi nourrie de reliques et d'indulgences? Une fête consacre les stigmates de saint François. Un pape fait trois parcelles du saint nombril. Un autre accorde trois mille jours d'indulgences pour les péchés mortels, et vingt mille pour les péchés véniels, à quiconque récite les deux oraisons trouvées dans le saint sépulcre de Jérusalem. Les frères mineurs prétendaient qu'il suffisait d'entrer dans leur église d'Assise pour délivrer une âme du purgatoire. « Moi-même, raconte un certain cardinal, comme je passais par-là, il y a une vingtaine d'années, je me souvins d'une belle et honnête maîtresse que j'avais eue lorsque j'étudiais à l'université de Padoue, et, pour délivrer son âme, j'entrai dans cette église. »

Avec cela, je l'ai déjà dit, un esprit d'indépendance qui va parfois jusqu'à la révolte. En Italie, on met les biens de l'Église en vente, on démolit les couvents, on fait périr les clercs et les moines dans les tourments. L'Auvergne, le Limousin, le Poitou, eurent un mouvement semblable, une sorte d'insurrection sacrilège. En 1395, des prêtres furent mutilés et brûlés, des religieux suspendus à des arbres et percés de traits. Les dieux avaient quitté le sanctuaire, le prestige était dissipé!

Voilà l'un des côtés du tableau, voici l'autre maintenant. Tout le terrain que perd l'autorité ecclésiastique, c'est le pouvoir laïque qui le gagne. La société moderne va se dégageant de la société théocratique. *Magnus nascitur ordo.* Mais il faut être de bon compte, il n'est pas facile de distinguer ces linéaments d'un nouvel ordre de choses au milieu du chaos que l'Europe offre alors aux regards. Il semble plutôt que le monde s'en aille en dissolution. Les Tartares de Tamerlan pénètrent jusqu'en Russie. Les Turcs prennent Andrinople, écrasent les chrétiens à Nicopolis. L'empire grec est tellement affaibli que le vaillant Cantacuzène désespère de le relever et se retire au mont Athos. Les successeurs de Rodolphe de Hapsbourg n'ont plus rien de commun avec les viriles dynasties de Saxe, de Franconie ou de Souabe. Des montagnards suisses leur résistent; l'Italie leur échappe. Il est vrai que c'est pour tomber dans l'anarchie : aucune ville de la Péninsule qui ne soit divisée en factions, aucune faction qui ne soit prête à se jeter entre les bras du premier aventurier venu qui la fera triompher. Il s'y

forme tous les jours de nouvelles tyrannies : à Modène, la maison d'Este; à Mantoue, les Gonzagues; les Della Scala à Parme et à Vérone; les Carrare à Padoue. A Milan, Barnabas Visconti parcourt les rues, entouré de dogues qu'il lance contre ses ennemis. Rienzi échoue misérablement dans ses efforts pour rendre à Rome des institutions libres. La politique ne consiste plus qu'en complots, trahisons, empoisonnements. En Espagne, le royaume maure de Grenade résiste encore aux chrétiens, et la Castille est déchirée par la lutte fratricide de Pierre le Cruel et d'Henri de Transtamare. Quant à la France, elle a commencé sa guerre de Cent ans contre l'Angleterre. La France du quatorzième siècle, c'est la France des Valois, celle de Crécy, de Poitiers, privée d'un de ses rois par la captivité, d'un autre par la démence. Le spectacle qu'elle présente est vraiment lamentable. L'ordre féodal craque de toutes parts. La Jacquerie pille et tue. Gare aux seigneurs, gare au trône même! C'est le tour des sans-culottes, comme on dit déjà, des *ribauds sans chausses*. A Rouen, les ouvriers proclament roi un drapier. En Languedoc, les paysans exterminent quiconque n'a pas les mains calleuses. Les bandits qui infestent les routes sont si puissants, que le roi Jean, revenant de Londres, est contraint de leur payer comme une seconde rançon. Et par-dessus tout cela, les fléaux du ciel. La peste noire, celle de 1348, que Boccace a si éloquemment décrite, enlève les deux tiers de la population des villes. C'en est trop : les contemporains épouvantés s'imaginent que le monde va finir; ils se demandent si Dieu n'est pas mort.

Non, Dieu ne meurt pas. Il s'agit seulement de reconnaître ses desseins. La France avait l'air de se dissoudre; elle était en train de se transformer. Philippe le Bel, ce hardi et rusé petit-fils de saint Louis, a été le principal auteur de cette transformation. Il a augmenté l'autorité royale, en l'affranchissant à la fois de la suprématie ecclésiastique et de la rivalité des seigneurs. Peu de souverains ont laissé à cet égard une trace aussi profonde dans l'histoire de notre pays. C'est lui qui a mis fin à l'inviolabilité des papes en brûlant la bulle de Boniface, qui a vaincu les ordres religieux en faisant supprimer les Templiers, qui a substitué l'influence des légistes, c'est-à-dire le droit civil, à l'influence des clercs et au droit ecclésiastique. Rien de plus apparent chez lui que la tendance à séparer l'État de l'Église. Il met des restrictions au droit d'asile; il ne veut point qu'on emprisonne sur la seule demande des inquisiteurs de la foi; il enlève aux clercs la juridiction temporelle; il les déclare punissables, lorsque le crime est notoire, même après leur absolution en cour ecclésiastique.

Philippe lutte en même temps contre les grands vassaux. Il ébauche cette œuvre d'émancipation que continuera Louis XI et qu'achèvera Richelieu. Il est le fondateur de ce que nous appelons aujourd'hui la monarchie administrative. Il établit l'inaliénabilité du domaine de la couronne. Il étend la justice royale, fait du Parlement une cour régulière, affaiblit la noblesse par les lettres d'anoblissement et les créations de pairies,

donne place aux bourgeois dans les états-généraux. Ses successeurs continuent l'entreprise; Louis le Hutin affranchit les serfs du domaine royal. On commence à respecter le laboureur. Tandis que l'artillerie amoindrit le rôle du chevalier, voici l'homme du peuple qui s'arme, sert à pied, donne naissance à l'infanterie. Ainsi le tiers-état se constitue, tandis que de vassal, le seigneur est en train de devenir sujet.

Et tout va dans le même sens. Les universités grandissent. Le quatorzième siècle en a vu fonder au moins vingt-cinq. Celle de Paris s'accroît de nouveaux collèges, compte vingt ou trente mille étudiants. Les rois de France l'appellent leur « fille aînée », et comblent de priviléges ce pouvoir nouveau qui, au besoin, tiendra tête à la papauté. Les livres se multiplient, et avec les livres se répand la lecture. Le droit civil fait de notables progrès malgré l'opposition du clergé. La science n'est qu'au berceau, mais, enfin, la terre est mieux connue, les faits sont mieux étudiés. L'industrie fabrique la poudre à canon, le papier de linge. Les langues modernes se forment, prennent la place du latin, et ont une littérature. La France donne le jour à Froissart, l'Italie à Dante, à Pétrarque, à Boccace.

Mais le mouvement du siècle ne se manifeste en rien aussi sensiblement que dans les choses de l'art, spécialement dans l'architecture. Et cela devait être, puisque l'architecture est celui des arts qui se lie le plus étroitement à la vie d'un peuple, et par conséquent à la manière de concevoir la vie. C'est ainsi que l'architecture

du moyen âge élève l'hôtel de ville de la commune, le château fort du seigneur, et avant tout le temple des fidèles. Son œuvre propre est la cathédrale gothique. Or il en advint de la cathédrale comme de la religion, dont elle formait le symbole et le sanctuaire. L'Église ogivale est semblable à la théocratie catholique, et, si l'on ose le dire, à la pensée chrétienne elle-même : elle est ce que les hommes ont conçu de plus sublime, mais elle est destinée à fléchir sous sa propre sublimité; elle porte en soi sa contradiction, à savoir l'impossibilité d'atteindre le but qu'elle poursuit; elle a quelque chose de chimérique. L'art grec atteint la perfection parce qu'il ne veut que ce qui est réalisable, parce qu'il ne cherche à exprimer que des pensées humaines, parce qu'il ne sacrifie jamais la forme à l'idée, le beau au sublime. L'art gothique tout au contraire : il vise toujours plus haut; semblable à l'ascète, qui ne croit jamais avoir assez sacrifié au divin idéal, il pousse tout à l'extrême; il multiplie les tours de force; il supprime la ligne horizontale, diminue les pleins, remplace les murs par des à-jours, rétrécit l'ogive, élève la nef, lance le clocher dans les airs, exagère la hauteur, les vides, et, selon l'expression de M. Renan, engage une sorte de défi avec la pesanteur et l'espace. C'est ainsi qu'il a enfanté des prodiges, mais c'est ainsi que, de paradoxe en paradoxe, il s'est jeté en dehors des conditions de l'art. Le chœur de la cathédrale de Beauvais s'écroule; dès lors les architectes sont avertis, l'élan est arrêté, l'architecture chrétienne est arrivée à la négation d'elle-même.

Mais l'architecture religieuse n'est pas seulement ruinée par l'exagération inhérente à son principe ; la cathédrale gothique est une œuvre de foi, et la foi commence à faire défaut. Elle manque à l'architecte qui partage l'esprit de son temps, qui, d'ailleurs, n'est plus clerc comme autrefois, mais un laïque, un homme du métier. Elle manque aux populations, qui jadis travaillaient à leur église avec la ferveur de l'enthousiasme, et qui maintenant n'y mettent plus la main que dans un esprit de pénitence, comme contraintes et s'acquittant d'une corvée. La préoccupation est ailleurs. L'homme vit davantage de la vie terrestre. Le seigneur se fatigue de sa triste forteresse, et veut des demeures plus commodes et plus riches. Le bourgeois enrichi se construit à côté une maison qui a aussi son élégance. Décidément l'art se sécularise ; de sacré il devient profane, et en cela il n'est que l'image du quatorzième siècle et de toute cette grande réaction de la nature humaine contre l'ascétisme chrétien, qui est le vrai fond et le vrai sens de l'histoire moderne.

Novembre 1863.

X

Mme LA COMTESSE DE GASPARIN[1]

L'abondance est, à juste titre, regardée comme un signe de force. Elle ne suppose pas nécessairement le talent ou le génie, mais là où elle se trouve jointe à ces dons supérieurs, elle en double l'éclat. Ce n'est rien de faire un livre, et même un livre qui réussit; mais en faire un grand nombre, remettre ses premiers succès en question, tenter des voies nouvelles, — pour peu que les écrits ainsi donnés au public ne soient pas tout à fait sans valeur, il y a dans cette fécondité quelque chose qui impose. On se représente des rames de papier laborieusement noircies, des heures sans nombre passées devant une table à écrire, l'abnégation qu'exige toujours le travail; et puis enfin tous ces volumes, l'auteur les a tirés de son cerveau, et il faut pour cela qu'il ait joliment d'idées, ou de connaissances, ou d'imagination. Ce n'est certes pas moi, se dit-on, qui en aurais fait autant! Et on a raison : la fécondité est une supé-

1. *La Bande du Jura*, par l'auteur des *Horizons prochains*. — 4 vol. 1864 et 1865.

riorité réelle qui à elle seule assure déjà la notoriété, et qui, unie à un mérite véritable, en augmente infailliblement le prestige.

Voilà ce qui fait tout d'abord à madame de Gasparin, dans notre littérature contemporaine, une place que les remarquables qualités de son esprit n'auraient peut-être pas suffi à lui assigner. Elle a cette abondance qui est l'indice d'une certaine vaillance de caractère. Fort jeune et avant son mariage, si je ne me trompe, elle voyageait et racontait déjà ses voyages, sous le pseudonyme trop modeste d'une « ignorante ». Sa véritable entrée dans la carrière d'auteur toutefois fut un livre sur le *Mariage au point de vue chrétien*. C'était très long, très grave, écrit d'un style laborieusement périodique, que l'auteur a travaillé depuis à assouplir, d'autres diraient à disloquer. L'ouvrage était d'ailleurs en plus d'un sens une prise de possession : l'auteur n'y débutait pas seulement dans la carrière littéraire, elle annonçait des opinions théologiques très arrêtées, un protestantisme très belliqueux, un zèle singulier pour la conversion du prochain, et, avec tout cela, une liberté de ton et d'allure qui tranchait d'une façon piquante avec ces graves préoccupations. Là était l'originalité du livre, et cette originalité l'écrivain l'a conservée : c'est proprement sa marque distinctive dans les lettres.

Une fois à l'œuvre, madame de Gasparin ne s'est plus reposée. Elle a mis au service de ses convictions une activité et une persévérance incomparables. Les quinze ou vingt années qui suivent la publication du *Mariage*

au point de vue chrétien nous la montrent abordant tous les genres, l'historiette et la controverse, la philanthropie et la satire. Elle cherche à populariser dans de simples récits ses idées sur le bonheur conjugal. Elle signale à ses coreligionnaires les dangers qui les menacent des deux côtés du droit chemin : ici la tentation d'imiter les institutions catholiques, spécialement les sœurs de charité ; là, au contraire, les tendances trop radicales et qui n'iraient à rien de moins qu'à tout niveler dans l'Église. Et tout cela à grand renfort de textes bibliques, avec des discussions infinies sur le sens de tel mot, la portée de tel verset, mais avec beaucoup de verve, parfois même de droit sens. Il faut lire, dans les *Défauts des chrétiens d'aujourd'hui*, certaine description de réunion dévote, où maîtres et domestiques boivent ensemble du thé et mangent des meringues, quitte à reprendre le lendemain leurs rôles respectifs. Le matin venu, il n'y a rien de changé; c'est toujours : « Pierre, apporte-moi mes bottes. » Madame de Gasparin a souvent ainsi le trait incisif, qui porte et qui pénètre. Le dernier ouvrage de cette période de sa vie littéraire, et l'un des plus considérables que l'auteur ait écrits, est le *Journal d'un voyage au Levant*. La spirituelle voyageuse décrit tour à tour la Grèce, l'Égypte et la Syrie. Partout elle est restée elle-même : vivante, alerte, amusante à force de ne douter de rien. Il faut voir comme elle juge l'antiquité du haut de son orthodoxie protestante. A Athènes, elle se croit obligée de lire l'*Iliade;* les dieux d'Homère ne lui reviennent pas : « Quels vauriens! s'écrie-t-elle; voilà le mot lâché.

On pourrait écrire sur la tombe de Jupiter : *Mauvais fils, mauvais père, mauvais époux!* » Platon passe encore plus mal son temps ; le fond, chez lui, c'est le faux, le bestial et le niais. Après quoi on ajoute avec satisfaction que la sagesse de l'homme laissée à elle-même ne pouvait faire mieux. C'est ainsi que les préoccupations théologiques sont toujours là, chez madame de Gasparin, prêtes à se montrer et à tirer parti de l'occasion.

Madame de Gasparin avait déjà publié une quinzaine de volumes petits et grands, lorsqu'il y a quelques années, elle chercha à renouveler sa manière et son succès. Elle y a réussi. Les jolis in-18 qui se sont succédé depuis les *Horizons prochains* renferment encore des dissertations religieuses, des nouvelles, des voyages ; mais le procédé employé n'est plus le même, et l'on a pu, sans faire trop de violence aux mots, donner à l'écrivain, dans cette nouvelle phase de son talent, le titre d'humoriste protestant.

Entendons-nous toutefois. Le terme d'humoriste s'emploie dans des acceptions assez diverses. Dans son sens le plus élevé, et tel que l'ont entendu les maîtres, l'*humour* est l'expression du désaccord que tout homme réfléchi aperçoit entre l'idéal et la réalité, et qu'il retrouve dans le monde comme dans sa propre nature et sa propre destinée. Cette contradiction, le drame la prend au tragique, et l'ironie la tourne en amertume ; mais elle a aussi son côté comique, puisque le ridicule n'est autre chose qu'un désaccord entre le fait et l'idée, et il peut arriver ainsi que l'artiste se détache assez de lui-même

pour rire de la comédie universelle et du rôle qu'il y joue malgré lui. Voilà l'humour tel qu'il se montre dans Aristophane, Shakspeare, Sterne, Jean Paul, Carlyle. Mais on comprend en même temps que ce désintéressement suprême de l'humoriste entraîne un mélange de gaieté et de tristesse, de sentiment et de plaisanterie, puis le passage subit de l'un à l'autre, partant les contrastes tranchés, quelque chose, en un mot, de spontané, de capricieux, d'imprévu. D'un autre côté, ces allures excentriques ne supposent nécessairement ni une conception particulière de la vie, ni même le gentil caprice de l'imagination ; elles peuvent n'être qu'un simple genre littéraire, un procédé destiné tout ensemble à dispenser l'écrivain du labeur d'une pensée suivie ou d'une composition régulière, et à stimuler le goût blasé du public. Il est à peine nécessaire de dire que, si madame de Gasparin mérite le nom d'écrivain humoriste, c'est dans cette dernière acception du mot. Rien de plus éloigné de la suprême ironie que la conception religieuse de la vie et du monde, et madame de Gasparin, je l'ai dit, est avant tout un écrivain religieux.

Quoi qu'il en soit, madame de Gasparin se livre avec un entrain évident à sa veine nouvelle. Elle s'y sent à son aise, et elle y abonde. Voici coup sur coup quatre volumes de voyages, lesquels promettent d'être suivis de beaucoup d'autres, et où ce genre d'inspiration ou de procédé, comme on voudra, se marque toujours davantage. Et il y a un public pour ces livres, il ne faut pas en douter ; ils ont du succès, ils le méritent à bien des

égards; bref, malgré leur caractère un peu sectaire, la critique ne saurait les ignorer.

Un mot d'abord sur le cadre de ces récits. L'auteur et son mari demeurent en Suisse, et passent les étés sur les bords de l'Orbe, au pied du Jura, dans une campagne qui s'appelle ici Valpeyres. De là, chaque année, on fait des courses non seulement dans les environs, mais au loin, dans les autres parties de la Suisse, et jusqu'en Allemagne, en Italie. Ces courses se font en troupe. Les chefs, ce sont l'auteur et son époux, qui figurent dans le livre comme M. et madame de Belcoster; puis viennent les associés, M. Nerins, le pasteur de la paroisse, et quatre ou cinq demoiselles, mademoiselle Lucie, mademoiselle Hélène, etc. Telle est la petite société que madame de Gasparin décore du nom de « Bande du Jura », et dont elle s'est chargée de décrire les pérégrinations et d'enregistrer les aventures.

Il y a deux manières d'écrire un voyage. La première est celle qui raconte et dépeint tout uniment, tirant son intérêt de la nouveauté des lieux parcourus, ou de la puissance d'imagination et de style qui renouvelle des scènes déjà familières. Et puis il y a une autre manière. On traverse des pays cent fois décrits; on désespère de rajeunir des thèmes rebattus; alors, au lieu de raconter ce qu'on a vu, on y cherche matière à réflexions ou à fantaisies. Les plus petits incidents de la route prennent de l'importance. On décrit le cheval, le cocher, les passants; on donne le menu des repas, on redit les conversations; on s'évertue à tirer de tout quelque chose de

plaisant ou de piquant, un tableau, une scène, une moralité. C'est là le genre humoristique, celui dans lequel Topffer me paraît avoir médiocrement réussi, et celui que madame de Gasparin a adopté après Topffer, en y apportant quelques prétentions et aussi quelques qualités de plus, mais sans en éviter toujours les écueils.

Toutefois, avant de dire les défauts, je voudrais dire les qualités. Si les premiers sont évidents, les secondes ne sont pas moins apparentes. On reconnaît tout d'abord qu'on a affaire ici à une âme pure, généreuse, bienveillante. On se dit à chaque pas : les braves gens, et que le monde vaudrait mieux s'il y en avait beaucoup de semblables ! Tout n'est pas également gai dans ces volumes, mais tout y est innocent. Il y a des ridicules, mais qu'ils sont amplement rachetés par la droiture et l'élévation des sentiments ! Et qu'on ne s'imagine pas que la belle morale y tienne place de tout mérite littéraire. Madame de Gasparin est tout entière ici, avec son entrain, son abondance, ses saillies. Elle y a également apporté un vif sentiment de la nature et des arts. Car elle a une organisation d'artiste. Elle comprend et admet bien des choses qui sembleraient devoir lui rester fermées. Elle sait se reporter, au milieu des mœurs et des existences d'autrefois, dans les siècles valeureux et poétiques. Elle n'est pas insensible à l'héroïsme, même dans le crime. Elle avoue jusqu'à une secrète sympathie pour les fiers coquins et les grands drôles. C'est dire que ses enthousiasmes ne sont pas toujours également bien placés. Son admiration pour le dôme de Milan me paraît excessive.

Mais sur Raphaël, par exemple, elle s'est exprimée en termes justes et sentis : « Ses toiles, dit-elle, rayonnent d'une lumière tranquille, elles n'arrêtent pas les battements du cœur ; c'est une souveraineté d'harmonie qui est parce qu'elle est ; or il faut quelque travail pour se rendre compte de cette transparence de l'idée, de cette simplicité géniale de l'exécution, pour comprendre, en un mot, qu'il y a là quelque chose comme la perfection absolue. » Madame de Gasparin a plus encore le sentiment de la nature. Ses paysages sont pleins de couleurs, de senteurs, de lumière. Elle rencontre souvent le trait qui montre les choses. Ici le taureau, « les naseaux humant la terre, court et puissant, sa tête frisée ramassée sur ses gros fanons ». Là une vache, qui « s'interrompt de paître, lève la tête et pousse une longue bramée à l'immensité ». Avec cela, il est vrai, un manque de contour, de dessin, de repos. Quelque chose d'enfiévré et d'empourpré. Tant de mots, tant d'éclat qu'on ne distingue plus rien. C'est brillant et confus.

Au surplus, si madame de Gasparin pèche par l'abus des descriptions, c'est un défaut commun à tous les genres de voyages. Mais il est d'autres inconvénients auxquels le voyage humoristique est spécialement exposé. Le plus grave est la nécessité d'être piquant à tout prix. La route qu'on parcourt n'étant ici qu'un texte ou un prétexte, le voyageur est obligé de tout tirer de son fond, et il faut que ce qu'il en tire en vaille la peine. De là, presque inévitablement de l'effort. L'écrivain a beau avoir de la verve, comme madame de Gasparin, cette

verve lui fait parfois défaut, et alors il s'échauffe à froid, il se bat les flancs sans parvenir à s'élever dans les airs, il est tendu, recherché, artificiel. C'est une fâcheuse position, et dans laquelle un auteur avisé ne se mettra jamais, que d'être obligé d'étonner continuellement son lecteur. Impossible de dire à quelles extrémités une semblable nécessité peut entraîner la plume!

Sterne visait au sentiment ; madame de Gasparin, elle, se pique de bonne humeur et de naturel. Mais Sterne est quelquefois tombé dans la sensiblerie, et madame de Gasparin dans la farce. Sa préoccupation évidente est de montrer jusqu'à quel point l'orthodoxie peut s'allier à la joie. Elle a fait comme une gageure de prouver que la haute dévotion n'exclut ni la gentillesse, ni même l'espièglerie. Sûre de ses intentions, elle se donne donc carrière. Elle s'avance, vive et délurée, elle dit tout ce qui lui passe par la tête. Elle ne scandalisera jamais son prochain, oh non ! mais elle sera bien aise de lui faire ouvrir de grands yeux. Aussi prodigue-t-elle la grosse caricature, la fantaisie échevelée, la rencontre bizarre, l'invention folle. Il faut qu'elle amuse, qu'elle soit drôle, et elle l'est quelquefois. Lisez plutôt la dissertation physiognomonique que voici :

« Notre wagon à l'américaine offre ces vastes perspectives de nez qui donnent toujours à réfléchir : trompette, pied de marmite, évent de baleine, cornet à bouquin, tout y est! Il y a aussi des nez pédagogiques, nez très honnêtes, mais un peu lugubres ; nez accoutumés à gémir sur les imperfections du prochain ; nez élargis par

l'aspiration des choses grandes ; nez habitués à l'autorité ; nez qui prêchent les autres, et que les autres ne prêchent pas. Il y a encore des nez revenus de tout ; ceux-là se plissent avec un mélancolique dédain. Il y a des nez armés en guerre : rien qu'en les voyant on croit entendre le clairon des batailles. Il y a des nez prudents, il en est de retors, et d'autres bonasses, à qui l'on ferait tout croire, et d'autres si fins, si fins, qu'ils sentent passer l'ombre d'une idée ! »

Cela n'est pas délicat, cela n'est pas exquis, mais cela est drôle. Or, je le répète, la drôlerie ici a été jugée indispensable. C'est le bonbon sous le sucre duquel se déguisent les moyens de conversion. On aurait de la peine à s'imaginer jusqu'où, à cet égard, va, chez madame de Gasparin, le besoin d'attirer les âmes. Elle affiche le sans-façon. Elle ne craint pas le mot risqué. Elle dira, très joliment du reste, en parlant des femmes de Rubens : « Un tas de luronnes qui sautent dans leur peau ! » Elle risquera des plaisanteries auxquelles on ne se serait guère attendu en si correcte compagnie. Les demoiselles que chaperonne l'auteur ne veulent pas être trop chaperonnées ; elles aiment les beaux jeunes hommes, les militaires surtout. « Et rentrer chez soi, s'écrie-t-on, sans un pauvre petit cuirassier pour se désennuyer un peu ! » Ces dames, une autre fois, se demandent ce qu'elles feraient si elles étaient enlevées par un Turc :

« — Moi, je me défendrais.

— Moi, je supplierais.

— Moi, je bouleverserais le harem.

— Moi, je convertirais le sultan !

— Moi, je ferais tourner les tables !

— Moi, les têtes !

— Moi, je cirerais les bottes.

— Moi j'entortillerais le jardinier, un esclave chrétien, un duc et sénateur, et je me... »

Et de là, comme c'est dimanche, on se rend au « culte évangélique italien », on chante des cantiques, on voit déjà une religion plus pure éclairer l'Italie ! Je ne sais rien dans le livre qui en marque mieux le caractère que ces transitions-là.

Le mal, après tout, n'est certes pas grand. C'est affaire à l'auteur de savoir ce qu'elle peut se permettre en ce genre. Il n'est que trop vrai, en même temps, que ces disparates tiennent à un manque de goût, et que le manque de goût perce dans ces volumes sous bien des formes différentes. C'est ainsi que nos charmantes voyageuses parlent tour à tour patois, jargon, argot. On *s'embête* dans ce livre, et on *mécanise* celui qui vous embête. On fait aussi des calembours. Passe pour le calembour. Il a pour lui de saintes autorités. On en trouve dans l'Écriture, dans les Pères de l'Église. Mais encore faut-il que le calembour ait sa pointe. Or, je le demande, y a-t-il quelque agrément ou quelque sel à parler d'un *pic* qui se *pique* d'honneur, ou à s'écrier : « ô clémence par trop inclémente à Clément ! » Et que dire d'une plaisanterie comme celle-ci : « A tous les cœurs bien nés la pâtisserie est chère ! » Ou comme celle-là : « Étant donnés un embarcadère, une bande et un chemin de fer,

trouver l'âge du capitaine. » Quel amusement puiser dans des dialogues tels que le suivant : — « Mangeons du chocolat ! — Vous l'avez ? — Non. — Au fond du panier ? — Non. — Oublié ! dans le convoi de Neuchâtel ! » Évidemment, madame de Gasparin a oublié la différence qui sépare ce qui se dit de ce qui s'imprime. On rit volontiers dans la conversation d'une foule de choses qui font le plus triste effet du monde dès qu'on les fixe sur le papier.

Tels sont donc, en dépit de bien des mérites aimables et solides, tels sont les reproches qu'on peut faire à madame de Gasparin. Son livre a le sans-façon, mais non pas le naturel ; de la vivacité, mais point de grâce ; plus de bizarrerie que d'originalité ; de l'imprévu plutôt que de la profondeur : rien qui fasse penser, point de repos ni d'horizon. A défaut de ces qualités, l'ouvrage du moins est-il amusant ? Eh bien ! non. Il voudrait l'être sans doute ; il aspire à être très gai, très plaisant, très divertissant ; c'est évidemment la prétention de l'auteur, la gageure qu'elle a faite avec elle-même, la condition du genre qu'elle a adopté. Et elle y aurait réussi, si la bonne humeur et l'esprit tout seuls y suffisaient. Malheureusement elle a trop couru après la gaieté, et elle n'a pas mis dans la plaisanterie assez de choix ni de finesse. Mais tout cela ne serait rien encore si le livre n'avait entrepris d'unir, dans la plus bizarre des alliances, le ton tapageur de l'écolier en vacances avec l'onction du prédicateur en tournée de mission. Ce mélange du sacré et du profane produit trop souvent des effets

burlesques. La bande voyageuse, on l'a vu, appartient au plus strict puritanisme. Son chef, M. de Belcoster, nous est représenté « comme un grand saint ». Madame de Belcoster elle-même comme « une âme dévorante et dévorée ». On a emmené avec soi le pasteur de la paroisse. Quant à mesdemoiselles Lucie, Hélène, etc., elles peuvent avoir du goût pour les cuirassiers, mais cela ne les empêche pas de prendre part tous les jours à des exercices de piété. On chemine donc, faisant des lectures édifiantes, s'excitant à des retours de contrition, se consolant en pensant que Jésus a eu pitié de nous, s'entretenant des « gratuités de Dieu ». Arrive-t-on dans une ville, on ira bien voir les « luronnes » de Rubens, mais on se fera scrupule de paraître au théâtre. Ce n'est pas tout, le prosélytisme se joint à la dévotion : on distribue des Bibles; on prêche les guides, les cochers, les passants ; on fait à un cicerone italien une homélie sur « les droits de la vérité » ; on prie pour tout le monde, voire pour un chien éclopé. Et qu'on ne croie pas que je veuille jeter du ridicule sur ces pratiques, quelque étranges ou exagérées qu'elles puissent sembler; je ne connais rien de plus respectable qu'une piété sincère, alors même qu'elle est étroite. Ce qu'on peut reprocher à notre auteur, c'est uniquement d'avoir mêlé des choses si graves à tant d'autres qui le sont si peu. On n'est pas accoutumé, de ce côté-ci du Jura, à marier si étroitement le calembour et la prière, les facéties et les *mea culpa*. M. de Belcoster peut être un grand saint, mais il aime trop les aubergines. Rien n'est divertissant comme de

se moquer des Anglais, mais ce divertissement pourrait être mieux placé qu'à côté d'une exhortation sur l'amour du prochain. Madame de Gasparin nous en croira si elle le veut, mais ces brusques passages de la dévotion à la farce produisent sur le lecteur l'effet le plus désagréable : c'est un soubresaut qui met de mauvaise humeur, c'est une dissonance qui agace les nerfs; trop heureuse l'auteur quand ce n'est pas un ridicule dont les profanes s'amusent à ses dépens!

Novembre 1865.

XI

LETTRES SUR L'ANGLETERRE

PAR LOUIS BLANC[1]

Les lettres dont se composent les deux volumes de M. Louis Blanc ont, pour la plupart, été publiées dans le journal même où je vais essayer d'en rendre compte. La tâche peut sembler délicate. L'auteur, en effet, n'est pas de ceux qu'on loue banalement, sans distinction et sans discussion : ce serait, à vrai dire, lui manquer de respect. Et, d'un autre côté, critiquer le nouvel ouvrage de M. Louis Blanc, n'est-ce pas critiquer le journal où nous écrivons l'un et l'autre? N'est-ce pas faire acte d'anarchie? Eh bien! non; le lien qui unit les collaborateurs du *Temps* leur a toujours paru compatible avec une grande liberté : il y a place dans la communauté de leurs efforts pour bien des diversités secondaires; et, d'ailleurs, M. Louis Blanc et moi ne nous trouvons-nous pas au bénéfice de la latitude toute spéciale que l'usage ga-

1. 2 vol. 1865.

rantit à l'article *Variétés* et à l'article *Correspondance?*

Ceci dit, je me sens à l'aise pour exprimer l'admiration que m'a fait éprouver la lecture des *Lettres sur l'Angleterre.* Je les connaissais presque toutes, sans doute, et je n'avais plus rien à apprendre sur les qualités qui distinguent la manière d'écrire de M. Louis Blanc : la netteté lumineuse, la sûreté de correction, la mâle simplicité, le mot qui peint et plus souvent encore celui qui burine. Mais je crois bien qu'avant de relire ces morceaux à la suite les uns des autres, je n'avais pas été aussi frappé de l'étendue des connaissances, de l'abondance des idées, et surtout de la flexibilité du talent de l'écrivain. On trouvera dans ces volumes des modèles accomplis de tous les genres : ici un exposé du système électoral anglais, là une discussion sur le droit de visite, ailleurs l'histoire de la puissance de la Grande-Bretagne aux Indes ; il y a des récits dramatiques comme ceux de plusieurs causes célèbres, de larges et fins portraits comme ceux de MM. Gladstone et Bright, des descriptions pleines de mouvement et de gaieté comme celles des courses d'Epsom et des fêtes de Noël. Puis, au milieu de tout cela, des mots ingénieux, profonds, quelquefois de beaux mots, celui-ci par exemple, qui, à bien des égards, pourrait servir d'épigraphe au livre tout entier : « La voix ne porte qu'à une condition, c'est de venir des entrailles. »

Mais ce qu'il y a de plus intéressant dans ces volumes c'est le sujet principal, je veux dire l'Angleterre telle que l'a comprise M. Louis Blanc, l'impression que ce

pays et ses institutions ont produite sur l'esprit d'un juge si compétent.

Disons-le tout de suite : M. Louis Blanc admire fort l'Angleterre ; il n'est pas une de ses lettres où il ne rende hommage à sa grandeur et à ses vertus, pas une où l'on ne reconnaisse à quel point il est touché du spectacle d'une liberté si virile. Et cependant, on sent que M. Louis Blanc n'est pas prévenu en faveur des Anglais : il les admire plus qu'il ne les aime ; il a pour eux plus de respect que de sympathie. L'affection a toujours son aveuglement ; on se fait plus ou moins illusion sur les défauts de ceux pour qui on éprouve quelque faible ; on excuse ces défauts, on les dissimule : or, M. Louis Blanc n'a point de ces tendresses ; il est juste, il est souverainement impartial, mais il n'est que cela.

M. Louis Blanc est d'une raison exigeante. Il n'y a pas beaucoup de place dans sa vive intelligence pour les choses de l'imagination, poésie, fantaisie, humeur. Et il veut que tout soit raisonnable comme lui. Il ne comprend pas que les institutions et la vie publique d'un grand pays ne soient pas parfaitement graves et logiques. Aussi trouve-t-il à redire, en Angleterre, à des usages que leur antiquité protège, mais qu'il serait difficile de défendre au point de vue de l'utilité ou du sens commun. Passe encore pour les courses d'Epsom, ce sont des fêtes populaires ; et, d'ailleurs, comme notre écrivain le dit si joliment, « dans l'échelle des niveleurs, le Derby tient la troisième place, après l'amour, qui n'est qu'un niveleur d'occasion, et la mort ». La qualité

de niveleur, voilà une circonstance atténuante. Mais gare! lorsque, de près ou de loin, nous en viendrons à la politique, et surtout, lorsqu'au lieu d'égalité, il s'agira tout au contraire de rang, de pompe, d'apparat! L'auteur a de la peine à contenir ses sarcasmes en voyant lord Palmerston installé « gouverneur des cinq ports ». La procession du lord-maire, il ne s'en cache pas, lui paraît indigne d'une nation majeure comme l'est la nation anglaise. Et ces réceptions, dans lesquelles une fière aristocratie s'incline si profondément devant la reine : oh! pour le coup, notre austère écrivain n'y tient plus; ce culte de la monarchie lui semble païen; il y voit une contradiction avec le bon sens d'un peuple qui demande précisément à la royauté de s'effacer autant que possible.

J'estime, quant à moi, que la contradiction n'est qu'apparente, ou, ce qui revient au même, qu'elle trouve son explication dans l'une des vertus politiques de l'Angleterre. La royauté, l'aristocratie, l'étiquette, les uniformes ridicules, les pompes bizarres, tout cela est un effet de l'attachement des Anglais à l'usage comme usage, à la tradition comme tradition. Nous autres, en France, nous nous hâtons de renverser ce qui ne peut justifier d'une signification évidente ou d'une utilité directe. Il semble que nous fassions chaque matin un examen de conscience pour savoir ce que l'on pourrait bien encore effacer des choses anciennes. Nous ne sommes pas seulement égalitaires en fait d'institutions, mais utilitaires en fait de coutumes. Nous ressemblons à ces maniaques qui, possédés d'un esprit d'ordre excessif, font sans cesse le

tour de leur appartement, l'inventaire de leur mobilier, et condamnent sans pitié aux flammes les objets dont ils peuvent rigoureusement se passer. Ou bien encore, nous traitons nos établissements et nos lois comme on traite aujourd'hui la ville de Paris, renversant des quartiers entiers, pour peu qu'ils aient un air d'antiquité ou qu'ils dévient de la ligne droite. Aussi, sommes-nous toujours tout habillés de neuf. Les Anglais, eux, trouvent que les habits qui ont déjà servi ont du bon : ils s'y sont faits, ils en ont l'habitude, et ils estiment que c'est déjà quelque chose. L'Angleterre respecte ce qui est parce que cela est ; elle ne le renverse point avant d'y avoir constaté un abus ou d'y avoir rencontré un obstacle. L'Angleterre, en un mot, procède par voie de réforme, et nous par voie de révolution. Lequel est le plus sûr?

Il est un autre point sur lequel la France et l'Angleterre ne diffèrent pas moins, et qui, dès le premier moment, a dû attirer l'attention d'un observateur tel que M. Louis Blanc. Je veux parler du rôle de l'État. On peut caractériser en deux mots la différence des deux pays à cet égard. Il semble, en France, que l'État n'ait jamais assez d'attributions ; il semble, en Angleterre, qu'il n'en ait jamais assez peu. Notre tendance est d'investir les pouvoirs publics de toutes les fonctions ; la tendance de nos voisins est de réduire l'action de ces pouvoirs au minimum. M. Louis Blanc a donné des exemples frappants de la jalousie des Anglais en ce qui concerne l'intervention de l'État. Lorsque la guerre des États-Unis

priva l'Angleterre de coton et jeta les ouvriers du Lancashire dans une détresse affreuse, le pays tout entier s'émut de la plus active compassion : riches et pauvres se réunirent pour venir au secours de leurs concitoyens; les souscriptions volontaires dépassèrent la somme de treize millions et demi. Ce n'est pas tout : on se sentit fier de l'héroïsme déployé par cette population souffrante. Et cependant, avec tout cela, la nation, comme nation, ne se crut pas tenue de secourir les victimes de la crise, et il resta bien entendu que l'obligation légale de venir en aide aux ouvriers affamés continuait d'incomber aux paroisses. Autre exemple plus frappant encore peut-être de cette défiance à l'égard de l'autorité. On se rappelle la terreur dans laquelle les *garrotteurs*, il y a deux ou trois ans, jetèrent les habitants de Londres. On ne pouvait plus sortir de chez soi, après le coucher du soleil, sans s'attendre à être attaqué par deux ou trois brigands, si bien que chacun avait soin de se munir d'un revolver ou d'un assommoir. Eh bien, alors même, et dans une situation qui menaçait ainsi chacun dans sa sécurité personnelle, les citoyens se préoccupèrent beaucoup plus de se défendre eux-mêmes que d'armer l'autorité de pouvoirs nouveaux; et l'on peut se figurer quel fut l'étonnement de notre compatriote en voyant, en pleine panique, les individus n'attendre de protection que de la force de leur bras, et le principe de la défense personnelle l'emporter sur celui de la protection sociale.

On comprend que M. Louis Blanc ne regarde pas cette

tendance comme très saine, ni cet état de choses comme très normal, puisqu'il va jusqu'à reprocher au gouvernement anglais de n'avoir pas acquis le jardin de Shakspeare au nom et aux frais de la nation, et d'avoir laissé à une souscription volontaire le soin d'honorer ainsi la mémoire du poète. L'auteur s'élève à cette occasion contre « cet excès de décentralisation qui est la maladie de l'Angleterre, comme l'excès contraire est notre maladie [1] ». Et là-dessus, viennent de belles et pénétrantes paroles : « De ce côté du détroit, dit-il, on tient à ce que tout se fasse par les individus, et ce système a certainement du bon : il imprime aux âmes une activité énergique ; il élève le niveau de la dignité humaine, en inspirant à chacun ce sentiment de confiance en soi que les Anglais appellent si bien *self-reliance ;* il fait des hommes, là où l'excès du système opposé tend à faire des enfants. Mais, en revanche, il affaiblit le lien social, il accoutume les esprits à vivre dans une sphère étroite ; il leur dérobe la vue des larges horizons, et, comme il ne demande rien qu'à l'individu, c'est souvent l'égoïsme qui lui répond. »

Voilà qui est admirablement bien dit! Est-ce complètement juste? Non. Je vois éclater ici la différence entre la théorie où tout est simple, et la réalité où tout est complexe, et où un seul élément suffit pour renverser les résultats donnés par la pensée pure. Qui ne serait

1. Je recommande pourtant à nos centralisateurs un passage des *Lettres sur l'Angleterre*, au t. II, p. 392.

tenté, en effet, de conclure du raisonnement de notre auteur, que l'Angleterre est livrée à un individualisme excessif, que les citoyens y vivent dans l'isolement, et enfin que l'esprit public y languit, tandis qu'en France, au contraire, le lien social est plus fort, et que la vie nationale, si j'ose me servir de cette expression, y circule avec plus de vivacité. Or, c'est justement l'inverse qui est vrai. M. Louis Blanc n'a pas tenu compte de cette liberté qui, permettant aux Anglais de se communiquer les uns aux autres toutes leurs idées et de s'associer pour toute espèce de fins, a fait de la société anglaise un corps organisé, articulé, dont toutes les parties sont en rapport les unes avec les autres, et où chaque développement, chaque progrès, devient rapidement le bien commun de tous. En France, au contraire, ce qui est organisé c'est l'État, ce n'est pas la nation ; c'est le gouvernement, c'est l'administration, ce n'est pas le peuple. Les citoyens ne peuvent combiner leur action ; rien ne les rattache les uns aux autres ; ils n'ont ni force défensive contre les empiétements du pouvoir, ni force intellectuelle, morale, sociale pour en vivre. Le pays individualiste par excellence, ce n'est pas l'Angleterre, c'est la France : c'est là, et là seulement, qu'on peut voir les héritiers d'une grande civilisation réduits à l'état d'isolement absolu, d'atomes inorganiques, je serais presque tenté de dire de poussière impalpable et stérile.

Une dernière question que l'Angleterre proposait avec l'autorité d'un grand exemple aux méditations de M. Louis

Blanc, est celle de la concurrence, ou, si l'on veut, celle de la misère.

Le principe économique sur lequel repose la société anglaise est le principe de la libre concurrence, en vertu duquel le prix des choses, et le prix du travail comme celui de tout le reste, est réglé par le rapport de l'offre à la demande. La conséquence de ce principe est, non seulement que la vie est une lutte; que, dans cette lutte, l'homme intelligent, instruit, fort ou laborieux, a l'avantage sur le paresseux, le faible, l'ignorant ou l'imbécile; mais encore, que le travail peut perdre son prix, qu'il peut manquer et laisser le travailleur dans la misère. Mal redoutable, car il y a une solidarité humaine; car les membres de la société ne peuvent souffrir sans que la société en souffre tout entière; car, à défaut de motifs plus relevés, la misère des uns fait le péril des autres. Mais jusqu'ici, en Angleterre du moins, la science sociale s'est déclarée incompétente à résoudre le problème; elle n'a rien trouvé de mieux que l'aumône pour venir en aide à la misère. Aussi M. Louis Blanc de s'écrier : « Que vaut la sagesse humaine si elle ne peut rien contre de pareilles calamités? »

La sagesse humaine : eh! mon Dieu! elle est ce qu'elle est; elle est ce qu'elle peut. Comme toutes les choses de ce monde, elle a ses limites qu'il est bien inutile de méconnaître. M. Louis Blanc, il est vrai, est plus exposé qu'un autre à les oublier, précisément à cause de ce vif sentiment d'humanité qui le possède et qui l'a toujours si honorablement distingué. Il ne peut

se résigner à l'imperfection. Il n'admet point qu'il y ait de mal sans remède. Il ne tient pas assez compte de la nature humaine, et il s'imagine trop facilement pouvoir la modifier. Il supporte impatiemment que la force soit la force, et la faiblesse la faiblesse. Ces inégalités naturelles lui sont en scandale. Ne pouvant les nier, il voudrait les supprimer, et peut-être ne comprend-il pas assez que les moyens qu'on est tenté d'employer à cet effet risquent fort d'être violents ou artificiels. Le crime même, en dépit de ces histoires de Palmer, de Roupell, de Jean Paul, qu'il a si dramatiquement racontées, le crime lui paraît être surtout un produit de la misère. Il ne nous dit pas ce qu'il pense de la sottise, de la maladie et de la mort, mais je ne serais pas étonné qu'il en rêvât aussi l'abolition. M. Louis Blanc n'est pas seulement un cœur généreux, c'est essentiellement aussi un génie idéaliste.

Et c'est justement là ce qui fait sa valeur et celle de son livre. Notre écrivain parle quelque part d'une « protestation solennelle contre les caprices du sort et la tyrannie des choses ». Eh bien, oui, il y a une tyrannie des choses, et, s'il importe aux sociétés de ne pas méconnaître des lois contre lesquelles elles risqueraient de se briser, il n'importe pas moins à la dignité humaine que quelqu'un proteste contre ces limites, au nom de l'âme, au nom de l'espérance, au nom de l'idéal. Or voilà ce que personne n'a fait avec plus de persévérance et de conviction que M. Louis Blanc.

Décembre 1865.

XII

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL

DES LETTRES, DES ARTS ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES[1]

MM. Dezobry et Bachelet ont publié, en 1857, un dictionnaire d'histoire et de géographie, qui se distingue de quelques ouvrages semblables par la modicité du prix, le développement donné aux articles, les indications bibliographiques, le choix des collaborateurs, et, enfin, par une honorable impartialité. Je n'y ai découvert aucune de ces complaisances qui servent à ménager aux livres l'approbation du clergé et l'entrée dans les séminaires. Mais ce qui assure à cet ouvrage une supériorité décisive, c'est la place qu'y a prise l'histoire des institutions. On y trouve des détails sur les Constitutions, les formes de gouvernement, les établissements publics, les emplois, les dignités ; on y rencontre des mots tels que *conciles*, *parlements*, *chartes*, *élections*, *députés*; et, pour tous ces mots, des informations précises, allant

1. Par MM. Bachelet et Dezobry. 1862.

jusqu'au régime même sous lequel nous vivons. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait ni lacune, ni erreur dans ces gros volumes. Le chapitre des institutions politiques et judiciaires de l'Angleterre est incomplet. On y chercherait en vain les détails nécessaires pour comprendre quels sont, chez nos voisins, l'organisation des tribunaux, le rôle du conseil privé, celui du conseil des ministres. On n'y trouverait pas davantage la Constitution des divers cantons de la Suisse, ou celle des divers États de l'Allemagne. L'insuffisance des renseignements équivaut quelquefois à des erreurs. *L'habeas corpus* n'a pas de bonheur en France ; il est en blanc dans nos lois, il l'est presque dans nos dictionnaires. A entendre MM. Dezobry et Bachelet, il consisterait dans l'ordre donné par un magistrat d'élargir un prisonnier, et cet ordre « tout citoyen qui croit être arrêté arbitrairement peut l'obtenir en s'adressant au lord-chancelier ou à l'un des juges de la cour du banc du roi ». Voilà tout ce qu'en disent nos auteurs. M. Bouillet, de son côté, n'est pas moins discret. Je défie bien qui que ce soit, en lisant des explications telles que celles-là, de se faire une idée nette d'un droit que les Anglais regardent comme la pierre angulaire de leurs libertés. Il semblerait, en vérité, à en croire nos auteurs, que tout prisonnier n'a qu'à le vouloir pour se faire élargir. Autant vaudrait, à ce compte, supprimer tout de suite l'arrestation préventive. Le fait est que le célèbre statut de 1679 autorise le citoyen qui a été arrêté à exiger qu'on le fasse comparaître immédiatement devant le tribunal compétent,

pour y apprendre quels sont les motifs de son arrestation, et pour en contester, s'il y a lieu, la validité. Inutile d'ajouter que, s'il y réussit, il est aussitôt mis en liberté. On comprend quelle est la portée de ce privilège : la justice ne renonce pas à l'arrestation préventive, mais l'usage de cette arme terrible est soumis à un contrôle qui en prévient l'abus.

Je le répète, d'ailleurs : à part des imperfections inévitables, le *Dictionnaire historique* de MM. Dezobry et Bachelet reste, et restera probablement longtemps, le meilleur ouvrage de ce genre que nous possédions.

Les mêmes auteurs viennent de publier un livre qui est le complément naturel du premier.

Si l'on embrasse dans sa pensée l'ensemble des connaissances humaines, et si l'on en sépare les sciences historiques qui forment le sujet du dictionnaire dont j'ai déjà parlé, il reste deux groupes considérables de sciences, dont les unes ont un caractère plus spécial, plus précis, plus rigoureux, tandis que les autres entrent davantage dans le cercle des idées générales et dans la culture de la société polie. Je range parmi les premières les sciences mathématiques et naturelles, et parmi les autres, les lettres, les beaux-arts et la philosophie. C'est ce dernier groupe qu'embrasse le nouveau dictionnaire de MM. Bachelet et Dezobry, sauf qu'ils ont étendu la sphère de la philosophie, et y ont fait entrer tout ce qu'on appelle aujourd'hui les sciences morales et politiques. J'ignore s'ils

ont l'intention de compléter un jour le cercle de leurs publications : un volume encore, et l'on pourrait dire qu'ils nous ont donné une encyclopédie abrégée, peu coûteuse, commode à manier, un véritable dictionnaire de la conversation[1].

Examinons rapidement les diverses parties dont se compose le volume que j'annonce aujourd'hui.

La partie consacrée aux lettres a ceci de précieux, qu'elle joint partout l'histoire à la théorie. C'est ainsi qu'on y trouve non seulement l'histoire des littératures anciennes et modernes, mais aussi celle des différents genres littéraires, tels que l'épopée, la ballade, la comédie, l'éloquence, la critique. Il y a même une histoire du goût. Ce n'est pas tout : on y trouvera encore des notices, des analyses mêmes des ouvrages les plus célèbres, des articles sur les grands poèmes, les romans de chevalerie, sur la *Cité de Dieu* de saint Augustin, sur le *Tom Jones* de Fielding, sur la *Divine Comédie* et le *Décaméron*. La *Somme* de saint Thomas y manque. Dante m'a paru légèrement traité. Il est faux que l'épithète de *divin*, appliquée à son poème, s'explique par les matières théologiques qui y sont traitées; il est inexact de dire que ce poème est une œuvre lyrique; enfin, on n'apprend absolument rien au lecteur en appelant la Divine Comédie « une sorte de monument expiatoire élevé par Dante à la mémoire de l'amour enthousiaste et mys-

1. La série de ces publications a été, en effet, complétée par un *Dictionnaire général des sciences*, en deux volumes, 1864-1867.

tique qu'il porta dans sa jeunesse à Béatrix Portinari ». Ce qu'on demande à un dictionnaire, ce ne sont pas des phrases, mais des données précises. La précision fait trop souvent défaut dans les renseignements qu'on nous donne ici. Pourquoi dire que chacune des trois parties de la *Comédie* est « d'environ trente chants »? Qu'est-ce qui empêchait d'en donner le chiffre exact? De quel droit l'auteur de l'article parle-t-il des « indigestes élucubrations des cerveaux germaniques » sur ce sujet, tandis que nous devons aux Allemands ce qu'on a écrit de plus solide et de plus savant sur le poète florentin? M. Baret a-t-il lu les écrivains dont il parle? Les connaît-il autrement que par certain article de Revue qui fourmille d'erreurs et qui n'est propre qu'à égarer?

Je passe au mot *Revue*. Même vague, même à peu près. Les revues anglaises, est-il dit, ne publient « guère » que des articles anonymes : point du tout, la règle est absolue. Elles donnent « souvent » à leurs écrivains la direction des affaires ; je voudrais savoir combien l'auteur pourrait en citer qui soient arrivés là. La *Revue d'Édimbourg* a été fondée en 1808 ; lisez : 1802.

Un autre collaborateur du dictionnaire prétend que « le caractère le plus frappant de la littérature anglaise aujourd'hui, c'est la prédominance de la prose sur la poésie ». Il était difficile de plus mal tomber. L'Angleterre est le pays de l'Europe où il y a actuellement le plus de poètes distingués, où l'on fait le plus de vers, et où les vers trouvent le plus de lecteurs.

Les mêmes négligences se trouvent dans les articles

relatifs à la littérature et à la philosophie allemandes. Bitzius, le romancier bernois, n'y figure que sous son pseudonyme de Jérémie Gotthelf. L'auteur du *Gladiateur de Ravenne* est appelé Frédéric Hahn. Schopenhauer n'est pas même nommé parmi les philosophes!

Je note, dans le département des lettres, de nombreuses et intéressantes notices sur les langues, leurs caractères et leur histoire. Malheureusement, l'article principal, celui qui devait servir de point de départ aux autres, le morceau sur la classification des langues est précisément le plus court et le plus insuffisant. Comme j'ai dit franchement tout le bien que je pense du dictionnaire de MM. Bachelet et Dezobry, et que je crois agir dans leur propre intérêt en leur signalant les fautes qu'ils auront à corriger dans une nouvelle édition, je me permettrai encore quelques critiques. Je prends l'article sur les langues sémitiques; j'y lis que cette dénomination est inexacte, parce qu'elle renferme les Phéniciens et exclut les Perses; il fallait dire qu'elle est inexacte, si l'on s'attache aux données ethnologiques de l'Ancien-Testament. J'y lis encore que les langues sémitiques ont une tendance vers l'unité et se sont réduites, avec le temps, à un seul idiome, l'arabe; comme si cette prédominance de l'arabe était le résultat d'un développement organique des langues sémitiques! D'après l'auteur de l'article sur la langue anglaise, cette langue emploierait rarement la rime dans les vers : il faut que cet auteur ait lu bien peu de poètes anglais. Dans le même article, la distinction faite entre les deux

auxiliaires du futur, *shall* et *will*, est complètement erronée.

Je passe à la section des beaux-arts. Cette section, comme la précédente, se fait remarquer par l'introduction de bien des renseignements qu'on cherche vainement dans d'autres ouvrages du même genre. Ainsi, sous le mot *Rome*, le catalogue des monuments anciens et modernes de cette ville. Ainsi, surtout, la description et l'histoire des cathédrales les plus célèbres. La notice sur les égouts de Paris (*Paris cloacal*) mérite une mention spéciale. Tout cela est très utile, très bien imaginé. Il y a cependant quelques erreurs à relever. L'horloge de la cathédrale de Strasbourg, par exemple, est tout entière l'ouvrage de M. Schwilgué, et n'a rien de commun avec l'ancienne horloge dont elle a pris la place.

La partie des beaux-arts est ornée de figures insérées dans le texte. Ces figures ne sont pas très remarquables, mais elles sont d'une exécution suffisante, et elles assistent quelquefois le lecteur. Malheureusement il y en a ou trop ou trop peu. On en rencontre qu'on n'attendait assurément pas, telle que la vue de l'abattoir de Grenelle et le modèle des chaises à louer dans les promenades de Paris. Il est, au contraire, bien des articles où les illustrations auraient été secourables et où elles font défaut. Pourquoi l'architecture grecque et l'architecture ogivale sont-elles réduites à s'en passer? Pourquoi l'ordre ionique n'est-il pas représenté par une image comme les autres ordres? Il y a là un arbitraire que je ne m'explique pas.

J'arrive à la dernière partie, celle qui traite des sciences morales et politiques. C'est, à mon avis, la moins nouvelle et la moins parfaite. J'excepte de ce jugement les renseignements statistiques sur une foule d'institutions, d'établissements, de points de droit, de matières administratives. Ces informations sont d'une utilité évidente. Mais, à côté de la statistique, il y a la théorie, les idées morales, les doctrines politiques, et c'est là que je trouve bien des critiques à faire.

Quand je parle de doctrines politiques, j'ai tort. Il n'y a rien de semblable dans ce dictionnaire. Il est resté, autant que possible, en dehors des discussions, et peut-être le devait-il. Mais cela ne suffit pas pour justifier un dictionnaire des sciences morales et politiques qui n'a que trente lignes sur la Démocratie, trois sur la Révolution, et rien sur les libertés civiles et politiques! N'y avait-il donc pas moyen de parler de ces sujets historiquement et objectivement (comme on dit en Allemagne), sans tomber dans les considérations périlleuses, sans emprunter le langage des partis? MM. Bachelet et Dezobry n'ont-ils pas été obligés de se prononcer sur des questions non moins délicates? N'ont-ils pas traité tous les problèmes de la philosophie? Il est vrai qu'ils ont pris à cet égard le parti le plus sûr : ils se sont ralliés à la philosophie officielle.

Il y aura un chapitre curieux à faire, quand on écrira un jour l'histoire du dix-neuvième siècle en France; ce sera le chapitre de la philosophie. L'écrivain qui entreprendra cette tâche se trouvera en face d'une situation

étrange. Un homme, un seul homme, a su faire par la haute position universitaire à laquelle ses talents l'avaient porté, ce que d'autres hommes ont fait jadis par l'autorité de leur génie et la puissance de leurs doctrines. Écrivain d'une rare élégance, historien ingénieux et superficiel des systèmes, sans vues nouvelles, du reste, sans avoir fourni à la science une idée originale, sans prendre place lui-même parmi ces penseurs dont il a si agréablement retracé les enseignements, il est parvenu à imprimer le sceau de sa propre impuissance sur deux générations de professeurs. Les philosophes précédents agissaient sur les intelligences par l'audacieuse initiative de leur pensée; l'action ici s'est exercée dans un sens purement négatif : on a soigneusement rétabli l'empire du préjugé; on a prêché le devoir de s'abstenir; on a appris aux penseurs à tirer leur chapeau devant les dogmes établis; on a donné pour tâche à la philosophie de ne choquer personne et de ne rien renverser; on a fait consister la sagesse à éliminer de la philosophie tout ce qui pourrait la compromettre auprès du clergé et de la bourgeoisie.

Voilà la tradition philosophique actuelle, celle qui domine depuis bientôt quarante ans, celle qui pèse encore sur nous de tout son poids. En veut-on la preuve? Je la trouve dans le dictionnaire qui nous occupe. Tous les articles respirent le plus pur esprit de l'école. Partout l'appel déclamatoire au bon sens, partout la prétention de trancher les questions au moyen de certains grands mots en *isme*, qui dispensent de tout examen. Ce n'est

pas tout. Il semblerait véritablement que la philosophie devenue officielle en France, celle des lycées et des manuels, soit la philosophie par excellence, et qu'elle constitue la règle à laquelle tous les systèmes doivent être ramenés, le programme d'après lequel il faut juger de l'état passé et actuel de la science. J'ouvre notre volume au mot *Métaphysique*. J'y lis que « la métaphysique comprend l'ontologie, la théologie, la cosmologie et la psychologie rationnelle. » En vérité? Ni plus, ni moins? Pourquoi cela? Qui vous l'a dit? Est-il impossible d'imaginer une autre classification? Avez-vous le droit de donner celle-ci comme un fait acquis? N'est-il pas injuste de nous présenter votre opinion pour résultat incontesté de la science? Je continue de lire, et je vous entends exposer quelle est « la vraie méthode » et « la vraie métaphysique ». Je ne crois pas, pour ma part, qu'un vrai philosophe se soit jamais donné ainsi pour l'organe absolu de la vérité. J'aurais bien des choses encore à relever dans ce court article, mais je passe à un autre, celui qui traite du *panthéisme*.

L'auteur de ce morceau nous donne une définition étrange du panthéisme. Suivant lui, le mot ne convient pas à la doctrine qui ne reconnaît d'autre Dieu que l'ensemble des choses. Pourquoi ne lui convient-il pas? Pourquoi exclure cette acception du mot? On ne nous en donne aucune raison, si ce n'est que « le véritable panthéisme » est autre chose. Toujours la même impuissance à se placer à un point de vue historique! Toujours le même penchant à con-

fondre une manière personnelle de voir avec la vérité!

Admettons cependant qu'il y ait un véritable et un faux panthéisme, et voyons en quoi consiste le véritable. Il peut, nous dit-on, se résumer dans ces mots : « Dieu est tout. » — La formule n'est pas claire, mais elle signifie, nous le voyons plus bas, que Dieu est la seule réalité, le fini n'étant qu'une apparence ou une manifestation de l'infini. Maintenant, je voudrais bien savoir en quoi cette opinion diffère de celle qui considère l'ensemble des choses, le grand Tout, comme le seul et vrai Dieu. Si tout est Dieu, il me semble que Dieu est aussi tout. Dire que le grand Tout est Dieu, c'est dire que les existences finies dont se compose le grand Tout ne sont que les manifestations de cet infini qu'on appelle Dieu ; et par conséquent c'est dire absolument la même chose que « le vrai panthéisme ».

L'auteur du même article trouve que la doctrine de la création du monde explique parfaitement les rapports du fini et de l'infini. L'auteur de l'article est bien heureux.

Le parti pris philosophique perce plus naïvement encore dans l'article *Scepticisme*. L'opinion qui ne croit pas pouvoir affirmer la réalité objective des conceptions de la raison est partout traitée dans ce travail comme une erreur volontaire, et par conséquent coupable. On dirait l'orthodoxie ecclésiastique foudroyant une hérésie. Le scepticisme est une « prétention » ; il « veut » condamner l'esprit humain à l'incertitude, il ne « veut pas » que la vérité soit accessible à l'homme; il n'a pas de

raisons, il n'a que des « prétextes ». Après quoi, on est fort étonné d'apprendre que le scepticisme est invincible en théorie et sans dangers dans la pratique. D'ailleurs, ajoute l'auteur, la question est uniquement de « savoir ce qu'est la vérité pour l'intelligence telle qu'elle est ». Comme si Kant avait jamais dit autre chose !

Je finis l'examen du dictionnaire de MM. Bachelet et Dezobry par les articles qui se rapportent à la religion. Il va sans dire qu'ici encore, ce sont des faits que nous cherchons plutôt que des doctrines. Ce n'était pas une raison cependant pour être si court sur les mots *religion* et *théologie*, *rationalisme* et *révélation*. Ce dernier n'a pas vingt lignes. Le grand mouvement rationaliste de l'Allemagne en a obtenu dix. Il n'y a pas un mot sur les diverses branches des études théologiques, sur leur histoire et leur état actuel. Rien, rien de sérieux sur la religion, son origine, son essence, ses manifestations, son histoire. Jamais nous n'avions eu lieu en pareille occasion de constater l'indifférence de l'esprit français pour tout un ordre de sentiments et de connaissances. Car, cela est évident, les auteurs du dictionnaire ne sont ici qu'à moitié responsables. Ils connaissent leur métier. Ils savent ce que demande le public, où se porte l'intérêt, l'attention. Ils savent que, s'il y a à cet endroit une lacune dans leur ouvrage, personne ne s'en apercevra.

Et la mythologie, cette science toute nouvelle, déjà immense, qui jette tant de jour sur les origines et les développements de l'humanité, qui nous fait suivre les

croyances de nos pères depuis le berceau du monde jusqu'aux superstitions de nos campagnes, qui occupe en ce moment en Europe tant d'excellents esprits et de savants éminents; la mythologie qui, avec la philologie, a renouvelé l'histoire des races, quelle place croyez-vous quelle tienne dans le nouveau dictionnaire? Juste neuf lignes.

On lit au mot *chrétien* que ce nom fut employé pour la première fois à Antioche, « vers l'an 141 ». Du moment qu'il s'agissait d'un à peu près, l'auteur aurait bien pu nous faire grâce de l'unité, Il y a, du reste, dans ce renseignement, une erreur d'un siècle.

L'article capital de la section théologique du dictionnaire est, sans doute, l'article *Bible*. Il s'en faut malheureusement de beaucoup qu'il soit complet ou correct. Les erreurs y abondent. Il est faux que la Bible renferme la littérature hébraïque complète, car elle renferme le Nouveau-Testament qui n'a pas été écrit en hébreu, et il y a beaucoup d'ouvrages écrits en hébreu qui ne sont pas dans la Bible. — « Il existe, dit l'écrivain, une division de l'Ancien-Testament en trois parties : *la Loi*, *les Prophètes* et *les Écritures*. » « Il existe », est joli; c'est la division consacrée et canonique des Juifs. — L'auteur, continuant d'analyser cette division, place Daniel parmi les prophètes; encore une erreur : Daniel n'est pas parmi les prophètes. L'auteur attribue à l'Église catholique une distinction entre les livres *canoniques* et les livres *deutéro-canoniques*, distinction qui a précisément été rejetée au concile de Trente. En revanche, il range tous

les livres du Nouveau-Testament parmi les deutéro-canoniques, ce qui est l'une des bévues les plus étranges qu'on puisse commettre en pareille matière. L'auteur, enfin, regarde tous les livres dits *apocryphes*, c'est-à-dire tous ceux qui n'ont jamais été fabriqués que par des imposteurs, comme des « livres de la Bible ». L'histoire des traductions de l'Ancien et du Nouveau-Testament est pleine de lacunes. La meilleure version qui existe, celle de de Wette, n'est pas même mentionnée.

J'aurais bien d'autres objections à présenter, bien d'autres fautes à signaler, mais je m'arrête; je risquerais, je le sens, en relevant d'inévitables imperfections, de donner au lecteur une fausse idée de l'ouvrage dont j'ai voulu l'entretenir. Quelques réserves que j'aie cru devoir faire, le Dictionnaire de MM. Bachelet et Dezobry est le meilleur que nous possédions en ce genre; il est excellent en plusieurs de ses parties, et on peut se fier au zèle et à l'intelligence des éditeurs pour le refondre dans les articles qui sont décidément défectueux.

Janvier 1863.

XIII

LE PRÉ AUX NOISETTES[1]

La vogue est venue au roman champêtre. Il n'y a rien là que de naturel. On a beau dire : la littérature, non plus que l'esprit humain, n'est pas infinie. Les genres littéraires font leur temps. Ils ressemblent au filon de métal qui, pour riche qu'il puisse être, arrive toujours à s'épuiser. De là une nécessité de perpétuelle transformation. La littérature est condamnée à chercher partout et à tout prix de nouvelles inspirations et de nouveaux moyens. Au commencement du siècle, on avait le roman sentimental ou passionné, celui dont *René, Corinne, Adolphe*, présentent les types immortels. Walter Scott vint ensuite, qui créa le roman historique. C'est pour le coup qu'on crut avoir rencontré une mine inépuisable. Eh bien, non : en vingt ans, les imitateurs avaient tué le genre. Il fallut chercher ailleurs. On eut alors le roman du beau monde avec ses conversations légères, ses élégances, ses égoïsmes, ses perfidies. Nouveau tour de roue : à Balzac succède Alexan-

1. Par Juste Olivier, auteur du *Batelier de Clarens*. 1863.

dre Dumas, le récit des aventures à l'étude de mœurs. Puis les genres se croisent, les écoles se mêlent. Nous avons le roman artistique, le roman socialiste, le roman du tapis-franc. Tout cela est cuisine de haut goût. On est surmené, fatigué. Le lecteur crie merci. Il a soif de simplicité, de toutes les simplicités à la fois, celle du lieu, celle des événements, celle du langage. Nous voici arrivés au genre rustique. On découvre de nouveau le paysan et le village, comme on les avait déjà découverts une fois, à la fin du dix-huitième siècle. Notre curiosité universelle est complice d'ailleurs de cette passion subite pour la vie des champs. On demande au roman de nous faire connaître la province. Il nous faut des tableaux de mœurs locales. Le conteur devra faire passer sous nos yeux toutes ces populations diverses dont se compose l'unité de la France, chacune avec ses usages, son costume, son patois. Ainsi paraît, à la suite des fameux romans berrichons, tout un cycle d'histoires bretonnes, languedociennes, jurassiennes, etc. L'Alsace, en particulier, a ouvert aux auteurs du *Jambon de Mayence* des régions inconnues de bonhomie originale et de mets appétissants. Ce n'est pas tout. De la province à l'étranger, il n'y a qu'un pas. Grâce aux traducteurs, on avait sous la main Auerbach, l'un des créateurs du genre; Bitzius, le pasteur bernois, et ses fortes scènes de mœurs populaires. Il en est d'autres qu'il n'était pas même besoin de traduire, car la langue française ne s'arrête heureusement pas aux limites de la France. Les *Nouvelles genevoises*, de Topffer, se sont fait du premier jour une

place dans notre littérature, et voici aujourd'hui le conte vaudois qui frappe à son tour à la porte et qui demande admission.

Il en est de la Suisse, voire de la seule Suisse française, comme de tout : plus on y regarde de près, plus on y voit les diversités s'accuser. Rien ne ressemble moins à Genève que le canton de Vaud, ni à l'un et l'autre que Neufchâtel. Genève est une ville, Vaud est un *pays*. La population genevoise s'est formée de réfugiés de différentes nations, réunis par le lien de cette origine commune, jetés dans le moule des institutions calvinistes, endurcis aux luttes politiques par les agitations de la ville libre. Le Vaudois, lui, est un mélange du Savoyard et de l'ancien Bourguignon ; il est campagnard : ses villes, y compris sa capitale, ne sont que de grands villages. Vigneron sur les bords du lac, pâtre dans les montagnes, il est resté plus près de la nature, il est moins cultivé, moins policé que son voisin. Le Genevois est plus monsieur, le Vaudois est plus paysan. Le premier est un capitaliste habile et qui a du crédit sur les places de l'Europe ; le second est d'une nature à la fois plus pesante et plus originale ; il est tout ensemble épais et madré ; sous une écorce un peu grosse, il cache des dons rares : il a le chant, la poésie, une certaine aptitude aux hautes spéculations. Il rappelle l'Allemand, plus spécialement le Souabe. Au total, sol assez riche et profond. Tel est le pays avec lequel le *Pré aux noisettes* nous fait faire connaissance. Eh quoi ! un pays dans un pré ! et quel pré ! Le pré d'un maître d'école, quelques toises

de pré! Pourquoi donc pas? Savez-vous quelle est la scène qui, entre toutes celles de ce merveilleux poème de *Faust*, m'a toujours paru le mieux révéler l'artiste consommé? On est au matin d'un dimanche de Pâques. Tous les habitants de la petite ville sortent pour la promenade. Ils se rencontrent, ils se croisent, chacun poursuivant son plaisir ou sa chimère, chacun avec sa chanson ou sa repartie. Voici des ouvriers qui courent au cabaret, des étudiants qui suivent les jeunes filles, les notables du jour qui discutent sur le choix du nouveau bourgmestre, sur la guerre avec la Turquie. Ici un pauvre qui mendie, là un soldat qui fredonne. Au fond, sous les tilleuls, les paysans qui dansent. Puis, à travers tout cela, le docteur qui passe avec son immense désenchantement dans l'âme, Wagner avec sa niaise ambition. C'est un tableau complet. Dans cet espace étroit, sur cette place publique, vous avez comme un abrégé de la société humaine. Telle est la puissance de l'art!

Ou bien, prenez quelqu'une des compositions de cet autre grand artiste, Louis Richter. Voyez-vous cette barque qui descend une rivière. Elle est chargée de voyageurs : les uns gagnent quelque rive voisine et reviendront bientôt; d'autres envoient un long adieu à la patrie, car ils vont chercher fortune dans des contrées lointaines. Un jeune homme est assis à côté de sa fiancée, dont il cherche à soutenir le courage; un second adresse un fixe et dernier regard aux rivages qui disparaissent; un troisième ne voit rien, absorbé qu'il est dans les douleurs de la séparation qui vient de se faire. Puis,

c'est une jeune fille, à l'âge où l'on ne regrette rien encore, debout, étonnée; plus loin, un enfant qui trempe une fleur dans l'eau, qui ne voit qu'un jeu là ou les autres sentent battre ou saigner tout leur cœur. A une des extrémités du bateau, un vieux joueur de harpe semble, en pinçant les cordes, donner à toutes ces émotions diverses la note secrète, le sens idéal. A l'autre extrémité, enfin, le batelier lui-même, la pipe à la bouche, la main à l'aviron, impassible, endurci, représente merveilleusement ce chœur cruel de la tragédie humaine, cette société distraite, affairée, et sous les yeux de laquelle se déroule tout le drame de nos douleurs, sans qu'elle daigne seulement entendre notre plainte ou se découvrir devant notre cercueil.

C'est ainsi, toute proportion gardée d'ailleurs, que M. Olivier a su retracer la vie vaudoise dans l'espace de son pré, que dis-je? la vie humaine dans les limites de son village vaudois. Eh oui! tout se ressemble. Les passions fondamentales, amour, envie, ambition, sont les mêmes dans les hameaux et dans les villes. Ce n'est d'ailleurs qu'affaire de perspective. Il suffit de quelques lointains habilement ménagés, pour que, par delà un premier plan bien uni, bien étroit, nous devinions le monde entier, le vaste monde.

Tel est donc le roman de M. Olivier. Le pré aux noisettes appartient à Fabrice, un simple et honnête maître d'école. Mais Fabrice a des ennemis : Regard, le syndic de la commune, La Reverdie, l'intrigant, l'homme aux bonnes fortunes. D'un autre côté, il a des amis, Baltha-

zard, le médecin du pays; Marguerite, la fille du châtelain; Valentin, l'amant de Marguerite; Balalarme, l'idiot, qui, je ne sais comment, trouve moyen de répéter une foule des plus jolies chansons. On a donc les deux influences aux prises, la maison de ville et le vieux manoir. Il faut y joindre le village même, ses bonnes femmes et leurs caquets. N'oublions pas enfin la place publique, le parti novateur, le radicalisme de l'endroit, personnifiés dans Mauverney, le secrétaire de la municipalité, une figure fermement et finement tracée, mélange de convictions honnêtes, d'idées courtes et absolues, d'instincts remuants et généreux. Mais le parti radical de Lunay (c'est le pseudonyme de la petite ville vaudoise) a des intelligences avec les démocrates de la capitale. On fait ainsi connaissance avec Matigny, l'étranger réfugié, le journaliste de l'opposition, le républicain à la fois sceptique et enthousiaste. Puis, il y a un voyage dans la montagne, de belles descriptions alpestres, la maison du pâtre sur la hauteur, l'épisode original de Juliane. Tout cela est artistement composé, fait un ensemble plein d'unité à la fois et de perspective. Ajoutons que tout cela est décrit et raconté d'une manière parfaitement appropriée au sujet; d'un coloris un peu gris, mais fin; d'un style plus préoccupé de la nuance que de l'effet, plein d'une bonhomie spirituelle, tout imprégné d'un piquant goût de terroir.

Au surplus, je ne veux pas qu'on m'en croie sur parole. Voici, si je ne me trompe, un paysage que les connaisseurs ne dédaigneront pas. « Le soleil se couchait; il

lançait déjà ses longs rayons d'or qui, se brisant en poussière, selon les accidents du terrain, reparaissent plus haut et remontent en courant les prairies. Çà et là, à travers le feuillage, se montrait tout à coup le lac, dont on n'apercevait pas les rives, mais où se mirait, comme dans une glace, la seule digne d'elle, une cime rose que l'on ne voyait pas non plus. Des champs de blés encore verts, quoique ayant déjà toute leur taille, ondoyaient sous la brise; leurs flots, d'un vert clair et gai, s'inclinaient en lames régulières d'où sortait un léger murmure, le frôlement des tiges bercées par le vent, et, comme les arbres d'une forêt naine, berçant aussi avec elles leurs lianes de liserons, de coquelicots et de bluets. Il fallait toute la paix du soir pour suivre le roulis presque imperceptible, mais pourtant continu, de ces vagues d'épis; et de même, d'autres bruits isolés, plus distincts, loin de troubler cette paix, la faisaient mieux sentir. Une aile furtive remuait dans la feuillée; le merle s'y glissait sous la basse branche avec la dernière note de son chant rustique. Le grillon, heureux de se revoir dans sa grotte, y chantait sa chanson pour se tenir éveillé et mieux faire le guet. La caille n'était pas encore venue, ou se taisait; mais l'alouette, redoublant d'allégresse à la fin de la journée, et ne pouvant assez célébrer un si beau soir, se perdait une dernière fois dans les cieux, sans y perdre de vue son nid. »

Voilà, il faut l'avouer, qui est observé et rendu. On reconnaît l'école moderne du paysage, le besoin de serrer de plus près la nature et ses effets. Une page comme

celle-ci, à côté des grandes descriptions des maîtres, n'est-ce pas un peu comme un Rousseau, un Dupré, en regard d'un Claude Lorrain?

Il y a dans le *Pré* aussi bon nombre de portraits, de ceux dont on se dit tout d'abord qu'ils doivent être ressemblants. Je choisis celui de Claude Brun. « C'était un vieux bonhomme qui savait passablement de choses philosophiques et autres. Longtemps absent du pays, il y était rentré depuis peu. Valentin avait fait sa connaissance au bureau du journal, car c'était une manière d'écrivain. Il avait composé un assez bon nombre d'écrits en prose et en vers, ballades, chansons et poèmes, histoires où il n'avait pas mis de roman, romans où il n'avait pas mis d'histoire. Son procédé littéraire était bien simple : donner naïvement du sien sans le prendre à d'autres, et, à défaut de génie, y aller du moins de toute son âme. Dès sa verte jeunesse, il s'était logé dans la tête et au cœur d'écrire une histoire détaillée et suivie du pays de Lunay, et il avait exécuté le premier cette entreprise, peu différente en son genre de celle qui consisterait à tailler et polir de petits cailloux pour en bâtir une maison; car le pays de Lunay a presque toujours été assez heureux ou tranquille pour n'avoir pas d'histoire, ou ce qu'on entend par là, c'est-à-dire de grands événements et de grands malheurs. Aussi les Lunaisiens lui surent-ils gré de leur en avoir trouvé une. Ils faisaient cependant plus de compte de ses chansons, dont quelque-unes se chantent encore parmi eux; mais c'étaient là de ces petites choses d'occasion que

plus d'un bon Lunaisien était persuadé de pouvoir faire à son tour s'il voulait : seulement, son tour ne venait jamais. D'autres ne manquaient pas d'opposer à Claude Brun ses vers pour rabaisser sa prose, et, lorsqu'il tentait quelque ouvrage sérieux, de lui dire : « Fais-nous donc des chansons ! » Ces choses-là, au surplus, ne se voient pas seulement au pays de Lunay, et il y jouissait, après tout, d'une certaine réputation, qui lui était d'autant plus chère qu'elle lui venait d'amis et de concitoyens, mais qui lui laissait peu d'illusions sur le succès de sa vie littéraire. A Paris, où il avait longtemps vécu, on le trouvait trop Lunaisien, comme en Lunay on le trouvait trop Parisien. Le but avait reculé devant lui, et il en avait pris son parti comme bien d'autres, c'est-à-dire qu'il ne l'avait pas pris. A trente ans, il s'était dit que l'on ne réussit bien que vers quarante ; à quarante, qu'on le peut encore à cinquante ; à cinquante, que beaucoup ont dû attendre jusqu'à soixante ; à soixante, il aurait les exemples (et il en savait) de ceux qui ne sont arrivés à leur but qu'à soixante-dix ; à soixante-dix, il se réciterait la fable de l'octogénaire qui plantait ; il avait ainsi du temps devant lui. Il en riait avec lui-même ; mais avec les autres, c'était plutôt dans le secret espoir de s'entendre contredire qu'il se donnait pour un homme fini... Il professait le culte de l'idéal et de l'invisible. L'âge et la réflexion l'avaient, toutefois, mis en défiance de plus d'un argument que l'école même donne pour tel. D'autre part, le scepticisme lui paraissait souvent bien affirmatif, le matérialisme un peu trop empressé

de conclure que tout se réduit à une question de nerfs, et qu'il n'y a plus d'électricité dès l'instant qu'il n'y a plus de fil électrique. Pour lui, dans la nature et l'histoire, il y avait de la pensée, et par conséquent un penseur; des lois, un ordre et un plan, et ainsi, quels qu'en soient le nom et l'essence inconnue, un ordonnateur. Tout rentrait dans ce plan, et il s'y fiait. Comme d'autres, il pouvait essayer de résister à cette colonne d'air supérieur qui nous attire et nous presse, et hors de laquelle la respiration manque, pour ainsi dire, à notre âme; mais prétendre n'en pas sentir le poids mystérieux lui semblait aussi sûr que de fermer les yeux pour ne pas voir ce qui gêne ou ce qui déplaît. Seulement, il ne jugeait pas aussi facile de le suivre que l'imaginait tel autre, et il voyait s'y mêler plus d'un nuage trompeur ou obscur : surtout que l'on pût le mesurer chacun à sa propre mesure, et imposer cette mesure à d'autres, il le croyait encore moins. « Ceux, disait-il, qui arran-
» gent à leur gré la table du père de famille, pourraient
» bien la trouver ordonnée et composée tout différemment
» de ce qu'ils se figurent. L'essentiel sera d'y être admis.
» Fût-ce au dernier bout, ils s'en contenteraient bien. »

J'avais mes raisons pour citer ce passage tout au long. Le portrait qu'on vient de lire n'a pas seulement bien de la physionomie et du trait, il est ressemblant. J'en ai connu l'original. Je le vois encore, ce Claude Brun : un œil malin et bon, une barbe qui commençait à grisonner. Vaudois transplanté à Paris, il s'était fort acclimaté parmi nous, mais il n'avait garde de renier le

sol natal. Il était philosophe sans intolérance et religieux avec élévation : esprit aiguisé, âme honnête, l'un et l'autre dans une nature solide, carrée. Il avait en effet écrit bien des choses, de la prose et des vers, et, comme tant d'autres, il n'avait pas fait une œuvre. Je me trompe : ses chansons en sont une. Il était né chansonnier. Il fourrait partout quelque refrain. On entonne encore, sur les rives de son lac, telle de ses poésies qui est une ode. Mais ce n'est pas là, dans la grande chanson, celle qui dérive de Béranger, que j'aime le mieux Claude Brun. Il s'est créé un genre à lui. Qu'on se figure tantôt un petit drame, tantôt une suite de pensées et de tableaux, une fantaisie rêveuse. Le vers est bref, les consonnances multipliées; on sent, on devine plus qu'il n'est dit; on voit tourbillonner les marionnettes :

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes,

et ces marionnettes, ce sont l'enfant, la jeune fille, la dame, le héros, le monarque, qui, emportés dans une sorte de danse des morts, viennent faire leurs « trois petits tours » sur la scène du monde, et puis s'en vont où va toute chose. Il y a dans tout cela bien de la grâce, et surtout cet élément propre de la poésie qui manque si souvent à la nôtre, la vive et capricieuse imagination. Tel était Claude Brun, ou plutôt tel il est, car on m'assure qu'il écrit encore. Il s'est mis à raconter; il fait des romans aujourd'hui, des romans du cru, où il met ce qu'il sait si bien, son lac, ses montagnes, cette révolu-

tion qui l'a porté à l'étranger et qui lui a laissé si peu d'amertume. Ses récits ont cela de bon, comme il le dit lui-même, qu'il y met naïvement du sien, et « à défaut de génie, y va du moins de toute son âme ». Les romans de Claude sont du genre du *Pré aux Noisettes*. Qui sait? Le *Pré aux Noisettes* est peut-être de lui. Oh! pour le coup, voilà un trait de lumière! Comment donc n'y avais-je pas encore songé? Plus de doute : Juste Olivier n'est qu'un pseudonyme, et c'est à Claude Brun, au brave cœur, au naïf talent, que nous devons le joli conte dont j'ai parlé, cette fraîche histoire toute parfumée de sagesse et de poésie.

Décembre, 1863.

XIV

LE MARQUIS D'ARGENSON[1]

Il y a plusieurs d'Argenson qui appartiennent à l'histoire. L'un d'eux, Marc-René d'Argenson, est célèbre comme lieutenant de la police sous Louis XIV, et comme président du conseil des finances et garde des sceaux sous le Régent. Il mourut en 1721, laissant deux fils : le marquis et le comte d'Argenson. Ce dernier, le plus jeune, fut pendant quinze ans ministre de la guerre. La bataille de Fontenoy fut gagnée et la paix d'Aix-la-Chapelle signée pendant qu'il remplissait ces fonctions. L'*Encyclopédie* lui a été dédiée. Il était lié avec Voltaire. Quant au marquis d'Argenson, il tient moins de place dans les annales du règne de Louis XV, mais il a laissé des livres, et ses écrits, sans être de premier ordre, compensent en quelque mesure ce qui manque à l'auteur comme illustration politique.

1. Journal et mémoires du marquis d'Argenson, *publiés pour la première fois d'après les manuscrits autographes de la Bibliothèque du Louvre, pour la Société de l'Histoire de France, par Rathery.* 1850-1867. 9 vol. in-8.

René-Louis d'Argenson était né en 1694, et avait commencé la vie publique, comme on faisait volontiers alors, par le Parlement, le conseil d'État et une intendance. Ambitieux, mais moins homme d'État que théoricien, portant des préoccupations littéraires et philosophiques dans les affaires, il commença de bonne heure à noter les faits dont il était le témoin et les réflexions que ces faits lui suggéraient. Il a laissé ainsi, outre le traité intitulé *Considérations sur le gouvernement de la France*, publié peu d'années après sa mort, des souvenirs personnels d'une assez grande valeur pour l'étude du règne de Louis XV. On en connaissait déjà des extraits imprimés dès le siècle dernier, sous le titre d'*Essais dans le goût de ceux de Montaigne*, puis sous celui de *Loisirs d'un homme d'État*, et enfin, en 1825, sous le titre de *Mémoires du marquis d'Argenson*. C'était assez pour exciter la curiosité, pas assez pour la satisfaire. On peut en dire autant d'une nouvelle publication faite par l'un des descendants de l'auteur, M. René d'Argenson, et qui, puisant plus largement dans les papiers de famille, ne donnait pourtant pas encore le texte complet du journal[1]. C'est alors que la Société de l'histoire de France est intervenue, et s'est chargée de faire imprimer « aussi exactement que possible » le manuscrit qui existe à la Bibliothèque du Louvre. Un éditeur

1. *Mémoires et Journal inédit du marquis d'Argenson*. Paris, chez Jannet, 1857-8. 5 vol. faisant partie de la bibliothèque elzévirienne.

tout à fait compétent, M. Rathery, a été chargé de diriger le travail. Il ne s'agissait pas, en effet, de livrer purement et simplement l'original à l'impression : il y avait des rédactions diverses à fondre, des emprunts à faire aux autres ouvrages inédits de l'auteur, des répétitions à éviter, quelques suppressions à opérer dans l'intérêt du goût et de la décence.

Il est juste d'ajouter que, si M. Rathery a rempli sa tâche avec toute la conscience qu'on pouvait désirer, il n'a pas eu cependant accès aux papiers de famille, et que la publication de 1857, très inférieure en somme à celle de la Société de l'histoire de France, n'en renferme pas moins quelques morceaux qui ne se trouvent pas dans l'autre. Avis aux curieux et à ceux qui, en toute chose, aiment à tenir tous les fils, à rassembler tous les documents.

Le marquis d'Argenson avait commencé son journal vers 1725, et il écrivait encore peu de jours avant sa mort, en janvier 1755. Il n'y a qu'une lacune, celle des deux années que dura le ministère de l'auteur, et encore cette lacune est-elle comblée par des fragments des Mémoires qu'il avait eu l'intention d'écrire sur cette période de sa vie. Bien que d'Argenson affectât de ne rédiger son journal que pour lui seul, il y mettait certaines prétentions. Il se propose des modèles illustres. On y lit des résolutions comme celle-ci : « De plus en plus je composerai ces Mémoires dans le goût du *Journal de l'Estoile :* naïveté caustique, détails instructifs et anecdotes. » Ce parti pris de naïveté n'est déjà pas si naïf! Une autre

fois, après des exhortations morales qu'il s'adresse à lui-même : « Je crois, dit-il, avoir composé tout cet article dans le goût de mon Sénèque que je lis actuellement. » Ce qu'il y a de sûr, c'est que d'Argenson n'est pas destiné à prendre rang auprès de ses émules. Il n'est ni moraliste profond, ni grand politique, ni même conteur très amusant. On rencontre çà et là sous sa plume quelque portrait assez vivant, quelque anecdote piquante, mais il n'y a pas en lui l'étoffe d'un écrivain. Ses Mémoires sont de ceux qu'on consulte plutôt qu'on ne les lit. La forme n'ajoute guère d'agrément au fond, et le fond se compose trop souvent de petits faits, de bavardages sans portée, de conjectures ou de discussions fatigantes. En un mot, il faut un travail pour dégager de ces volumes les deux sujets qui méritent surtout l'attention, la personne même de l'auteur et l'état de la France à l'époque où il écrivait.

Je dis la personne de l'auteur. En effet, si ses talents et son caractère ne sont pas éminents, ils échappent pourtant à la banalité. L'intérêt qu'il nous offre est distinct de sa valeur personnelle. On commence par ouvrir son Journal pour y puiser des renseignements sur le dix-huitième siècle, puis on se demande quel fut l'auteur de cette volumineuse chronique. Alors, et comme il arrive d'ordinaire lorsqu'on envisage de près un être humain, on trouve en lui un assez curieux sujet d'observation. D'Argenson n'est pas grand, assurément, mais il est étrange. Il n'excite pas l'admiration, mais il pique la curiosité. Or,

c'est bien quelque chose. A celui qui s'est épris de l'étude de l'homme rien ne paraît indifférent; il n'est pour lui pas un exemplaire de notre commune nature qui reste tout à fait sans leçon et sans profit; mais il aime surtout les traits accusés, et d'Argenson, quelque jugement qu'on porte sur lui, n'est pas une physionomie effacée.

D'Argenson a eu soin de nous renseigner sur ses dispositions les plus secrètes. A la fois très vain et se défiant de lui-même, il est sans cesse occupé à se remettre en l'esprit ce qu'il peut valoir. De là de nombreux examens de conscience, des analyses multipliées de son caractère, qu'il ne faut pas sans doute trop prendre au pied de la lettre malgré ses airs d'impartialité, mais où l'on parvient assez bien à discerner la vérité. Il souffrait beaucoup d'un fond de timidité dont il ne se défit jamais. Peu sanguin, dépourvu de tempérament, lent de conception, tourné en dedans, il paraissait gauche et sournois. La cour ne vit jamais en lui qu'un songe-creux et un balourd. Aussi le distinguait-on de son frère, l'homme habile, par le surnom de d'Argenson *la Bête*. Notre rêveur ne se faisait pas illusion sur ce qui lui manquait; mais il se rattrapait, pensait-il, sur la raison et sur l'âme. Il se flattait d'avoir l'une étendue, l'autre élevée, toutes les deux portées à la justesse et à la grandeur. Et, lorsqu'il avait clairement conçu un projet digne de son ambition, il s'enflammait et trouvait la hardiesse nécessaire à l'entreprise, et la constance qui lui manquait naturellement encore plus que la hardiesse. Cepen-

dant le succès lui était nécessaire : « Me trouvant, dit-il, à la tête d'une armée victorieuse, je ne vois pas pourquoi je ne conquerrais pas toute la terre ; mais, à la tête d'une armée battue, je me vois plus poltron qu'un lièvre et plus imbécile qu'un dindon. »

Il revient souvent sur cette passion dont il avait besoin pour agir, et qui en même temps l'empêchait d'apporter aux affaires la souplesse du vrai politique. Le sentiment, chez lui, se mettait tout de suite de la partie, l'entraînait à l'engouement ou à l'indignation. Il a porté sur lui ce singulier jugement : « Je me sens doux et sévère, écrit-il : je tiens de Paméla et de Porcius Caton. » Et cette note persiste : « Je ne me prends jamais que par l'estime, dit-il encore. Les qualités du cœur, le grand, sans vanité, me vont au cœur ; les vices du cœur me révoltent et m'animent ; la souffrance avec douceur m'attendrit, me perce, me fend le cœur. » Il n'est pas jusqu'à ce mot de *cœur* qui, revenant quatre fois en quatre lignes, montre de quoi d'Argenson se flatte et se pique.

Il ne faut pourtant pas être dupe de d'Argenson. Il est préoccupé de la misère des campagnes ; il a de beaux mots sur les classes souffrantes : c'est de tout point un philanthrope, mais sa philantrophie ressemble à celle du marquis de Mirabeau, le fameux « ami des hommes » ; elle n'empêche pas qu'il ne soit des plus difficiles à vivre. Il est en guerre avec tous les siens, acharné contre eux. Il s'est séparé de sa femme, dont il se plaît à énumérer les défauts, et qu'il appelle la femme la plus avare de

Paris. Il ne tarit pas en insinuations, en accusations, en injures sur le compte de son frère. C'est par ce frère, à l'en croire, qu'il a été chassé de toutes les places, poursuivi avec lâcheté et trahison. Il lui reproche d'avoir volé l'État. Il l'appelle Jésuite, adroit valet, vieux renard de courtisan. Allez au fond, dit-il, vous ne trouverez chez lui que malignités et méchancetés. Il ne traite guère mieux son propre fils, un pédant, selon lui, et dont le cœur est mort. Il y a même un curieux passage où notre marquis trouve le moyen de frapper à la fois sur son fils et sur son frère, et de se faire en même temps la belle part : « Plus j'examine mon frère, plus je trouve que tout ce qu'il a au-dessus de moi, ne consiste qu'en la médiocrité qu'il a dans l'esprit. Avec cela on est plus fin, on est plus adroit, on ne fait nulles fautes par l'esprit, mais beaucoup par le cœur et par le génie; on devient riche, on séduit les hommes par leurs intérêts, etc., et mon fils se trouve être de la même trempe. Les jésuites les vantent beaucoup tous les deux. »

L'aigreur, dans ce passage, s'accroît de l'amour-propre blessé. D'Argenson est pétri d'amour-propre. Rien de plus inquiet que sa vanité. Il se plaît à noter dans son Journal ce qu'il a recueilli de flatteur sur son propre compte. Un jour c'est le garde des sceaux qui l'a déclaré propre à toutes les charges du gouvernement. Une autre fois c'est le public qui raconte ses vertus : « On parle beaucoup de la vie décente et retraite philosophique que j'ai menée pendant six mois à ma campagne de Segrez, des véritables amis que j'y ai vus, de la tranquillité, des

amusements, de la confiance, promenades, etc. ; surtout des bonnes études qu'on y fait tout le matin. Le roi en a parlé à mon frère avec éloge. » Singulier philosophe, qui se regarde dans la glace pour voir s'il fait bonne figure sous le manteau !

D'Argenson ne déguise pas plus son ambition que sa vanité. Il se propose un plan où il fait entrer toute espèce de règles, de projets, et il appelle cela *étudier pour être premier ministre*. Il n'a jamais perdu ce but de vue. Les années ont beau passer, il se console en se rappelant que le cardinal de Fleury n'a été appelé au gouvernement de l'État qu'à l'âge de quatre-vingts ans. Un jour il a un songe éveillé. L'État va si mal que le roi s'alarme et envoie chercher notre marquis comme le seul homme capable de le sauver. Et là-dessus d'Argenson de nous conter complaisamment toute la scène telle qu'elle s'est passée dans son imagination. Il consent à venir au secours du prince, mais il fait ses conditions. Il sera premier ministre; le roi n'écoutera que lui et ne parlera affaire que devant lui; on exilera Maurepas; on défendra la cour au maréchal de Noailles; le frère même de l'auteur, le comte d'Argenson, sera relégué dans sa terre des Ormes. Sa Majesté aura une maîtresse, c'est trop juste, mais elle en changera. Pour ce qui le concerne, d'ailleurs, le nouveau ministre n'est pas exigeant. Il ne demande d'autres appointements que ses pensions, et de temps en temps, une gratification de 25 à 30,000 livres. Il aurait un appartement au château, un dîner de six couverts. Moyennant quoi, nous l'avons

vu, il sauverait l'État, donnerait la paix au royaume, rétablirait les finances, et tout cela, a-t-il soin d'ajouter, en n'exigeant du roi presque aucun travail. Le joli rêve de Perrette!

Le pauvre d'Argenson a passé sa vie à se morfondre, en attendant les hauts emplois qu'il croyait dus à sa capacité. Intendant du Hainaut, il demande en vain l'intendance de Flandre. Nommé à l'ambassade de Portugal, il se flatte que le cardinal de Fleury va être destitué ou va mourir, que Chauvelin reviendra alors au pouvoir, et que lui-même entrera aux affaires à la suite de Chauvelin. Il se garde donc bien de partir pour son ambassade, et il finit par être révoqué. Il faut voir dans le Journal avec quelle crédulité d'Argenson s'imagine sans cesse que son jour va venir. Il se persuade qu'il y a un complot, que le roi en est, que tout est prêt pour un changement de ministère, que le coup d'État va éclater. Cependant Chauvelin ne revient pas de l'exil, et d'Argenson finit par renvoyer ses espérances à la mort du cardinal. Le roi, se dit-il, veut ménager son vieux précepteur, et ne fera rien aussi longtemps qu'il vivra. Là-dessus, scènes de la meilleure comédie. Notre ambitieux suit avec anxiété toutes les péripéties de la santé du ministre. Un jour, « l'Éminence tousse, son rhume augmente, ce qui ne vaut rien au renouveau pour les vieillards. Il a de très mauvaises nuits, à ce que je sais bien ». Un autre jour, c'est une grosseur au bras. D'Argenson a soin de faire remarquer que la grosseur augmente, et que c'est une marque de la dissolution du sang. « Il est vrai,

ajoute-t-il, que, s'il meurt de cela, cela lui donne quelque ressemblance avec le grand cardinal de Richelieu, qui est mort de gangrène au bras; il vient d'être purgé à Issy; il est fort changé, crochu, cornu, courbé, rabougri. » Vain espoir! il n'est que trop évident, le cardinal ne veut pas mourir; il s'est remis à manger comme un diable; il se porte à miracle (« un miracle à l'envers », fait observer notre écrivain); il n'a eu qu'une fluxion sur l'œil, pour tout tribut, au printemps; il va à l'adoration de la croix, et se relève trois fois comme pourrait faire un homme de vingt-cinq ans; avant-hier, il a travaillé depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir. En vérité, c'est à en perdre patience. Cependant d'Argenson ne se décourage pas encore; il a recours, dans ces occasions, à Bachelier, le valet de chambre du roi et l'agent de ses plaisirs; il n'est pas fier, notre marquis; il est au mieux avec ce personnage équivoque, et c'est dans ses confidences qu'il retrempe l'opiniâtreté de ses espérances.

D'Argenson n'était encore que chancelier du duc d'Orléans lorsque le cardinal mourut. Cette charge n'avait point de caractère politique. Elle n'eut d'autre effet que de mettre en présence deux personnages qui disputaient de singularité. D'Argenson nous a laissé un portrait de ce duc d'Orléans, fils du régent et grand-père de Louis-Philippe Égalité, qui se piquait de théologie et mourut en religion. L'esquisse ne manque pas de trait, et montre que notre écrivain a ses moments de verve et de rencontre.

« Ce prince dévot a plus de folie encore que de dévotion; dans sa misanthropie, il hait les hommes, et ceux qu'il supporte ne jouissent près de lui que d'une tolérance fort passagère, et qu'il ne croit pas lui-même durable. Il se connaît assez pour savoir l'inconstance de ses goûts, mais leur retour ne le porte à aucun besoin de la société. Quelquefois il parle raisonnablement et éloquemment, mais plus souvent il fait des pointes et tombe dans de véritables écarts. Ces écarts vont à la minutie, ce qui prouve que son esprit est de petit étage. Il croit avoir découvert que ses goûts et ses talents vont à la critique et aux langues anciennes orientales; il passe à Sainte-Geneviève son temps à causer avec quelques érudits de ces pères, sur un passage hébreu ou chaldéen, sur la ponctuation d'un verset hébreu. Actuellement, il travaille à bien fixer la situation du Paradis terrestre. »

Le cardinal de Fleury mourut enfin en 1743, et d'Argenson parvint l'année suivante au ministère des affaires étrangères, non sans l'aide de ce frère qu'il a si peu ménagé et qui occupait le ministère de la guerre. On était en pleine guerre de la succession d'Autriche. Le marquis suivit le roi dans la campagne de Flandre; il fut présent à la bataille de Fontenoy; on connaît la lettre qu'il écrivit à ce sujet à Voltaire, et qui se trouve dans les œuvres de celui-ci. Elle est alerte, pittoresque. On y voit la cour couchant sur la paille, la nuit gaie comme une nuit de bal, les bons mots qui se croisent, le roi lui-même « chantant une chanson qui a beaucoup

de couplets et qui est fort drôle ». Chacun s'étonne de ne pas être plus ému. Le Dauphin se demande : « Quoi! n'est-ce que cela? Pour d'Argenson, il n'a pas été lui-même au feu, et il prend moins facilement son parti des horreurs du combat. Il ne peut supporter l'aspect du champ de bataille, plaies fumantes, ennemis agonisants, cadavres nus. « J'avouerai, dit-il, que le cœur me manqua et que j'eus besoin d'un flacon. » La bataille de Fontenoy, d'ailleurs, ne rentrait pas dans ses plans. Il avait été opposé à la campagne de Flandres, comme plus brillante qu'utile. Il aurait voulu porter la guerre en Italie, et en chasser une bonne fois les Autrichiens. Cette idée lui tenait à cœur depuis longtemps. Il rêvait une émancipation de l'Italie, et voulait en faire tantôt une confédération, tantôt un royaume aux mains de la Sardaigne. Il désirait surtout la paix, et fut doublement mortifié lorsqu'il fut renvoyé du ministère à la veille de ce traité d'Aix-la-Chapelle, qu'il se plaît à dénigrer et qu'il aurait bien voulu avoir l'honneur de signer.

Au surplus, d'Argenson n'avait jamais regardé les affaires étrangères que comme l'un des départements de cette autorité qu'il rêvait de voir concentrée tout entière entre ses mains. Il resta toujours, dans sa propre pensée, premier ministre naturel et présomptif. Il avait beaucoup réfléchi au gouvernement de la France, et il avait sur cette matière des vues à lui et arrêtées. Son système, en définitive, revenait à ceci : une démocratie monarchique, une autorité tempérée par des pouvoirs consultatifs. Il n'admettait aucune opposition effective à la

royauté. Le Parlement lui semblait factieux. Il écrivait au cardinal de Fleury pour l'inviter à supprimer « un corps qui devient un si grand sujet de scandale ». Quant à la noblesse, il l'aurait ramenée au modèle de l'aristocratie anglaise, une classe dépouillée de privilèges féodaux, ouverte à tous les mérites ; bref, un ordre au lieu d'une caste. Parlant d'un édit d'anoblissement : « On fait dire au roi, écrit-il, qu'il est juste que les distinctions obtenues par les pères se communiquent aux enfants : voilà comment est détruite l'heureuse égalité entre citoyens, que voulait tant Lycurgue ; voilà comment on n'est plus fils de ses œuvres, mais d'une heureuse naissance et du mérite de ses pères. » D'Argenson invoque l'autorité de Lycurgue, mais il remonte plus haut encore et il veut que l'État se conforme à l'exemple de la divinité elle-même. « Tout l'art du gouvernement, dit-il dans un passage qui résume parfaitement sa doctrine, consiste à imiter absolument celui de Dieu sur les hommes (et je crois que cette idée n'est pas basse), donner tout le pouvoir au gouvernant, n'en laisser aucun au gouverné, puisque qui donne tout au premier n'excepte rien pour le second ; mais cacher ce pouvoir absolu, en ne présentant au gouvernant que l'idée d'une liberté totale, comme Dieu la présente aux hommes, et, quand cette liberté devient nuisible, l'arrêter là seulement où elle l'est, l'arrêter net et absolument. » Et ailleurs : « Tout bien considéré, je n'aime pas ces consultations au peuple, ni aucune assemblée des États-Généraux, car cela n'imite point le gouvernement de Dieu, qui ne consulte point les hommes

sur les opérations générales. » D'Argenson avait écrit un ouvrage, resté manuscrit, sur la question de savoir *Jusques où la démocratie peut être admise dans le gouvernement monarchique*. L'épigraphe, tirée de Britannicus, indique assez quel était l'esprit du livre :

> Que dans le cours d'un règne florissant,
> Rome soit toujours libre, et César tout-puissant.

Nous venons de dire quelle était l'aversion de notre auteur pour toute opposition et tout corps capable d'en offrir. Il n'épargne pas même l'Église. Il demande que le clergé soit dépouillé de ses privilèges, que les couvents soient supprimés. Il ne redoute pas moins l'hérésie, la philosophie, tout ce qui remue les esprits et les questions. Les protestants lui donnent de l'humeur, il les exclut des charges publiques. « Plût à Dieu, s'écrie-t-il, que ces damnés de réformateurs ne fussent pas venus approfondir les mystères! » Qu'on pense ce que l'on veut, mais que l'on se taise, voilà son principe. Si on l'écoutait, « on dirait : Dieu et son Église vous ordonnent de croire Trinité, Incarnation, Grâce, etc. Une petite définition, l'Écriture sainte, un bon catéchisme, et voilà tout ce que vous en aurez. Si vous voulez disserter sur cela, *silence*, si vous voulez disputer, *punition*. »

On le voit, il y aurait de la simplicité à regarder d'Argenson, ainsi qu'on l'a voulu faire, comme l'un des précurseurs du libéralisme moderne. Précurseur de l'absolutisme démocratique, du césarisme égalitaire, à la bonne heure.

Si d'Argenson en voulait aux corps capables d'oppo-

sition, il n'en voulait pas moins au gouvernement de palais. Il demandait que ce fût le roi qui régnât, le roi en son conseil, et non pas la cour. « La cour, la cour, la cour ! s'écriait-il ; dans ce mot est tout le mal. » Il distinguait très bien le changement que Louis XIV avait introduit dans la constitution de la royauté en France, en créant à Versailles une capitale de la cour. Versailles était ainsi devenu comme un sénat occulte de la nation ; les affaires s'y traitaient par l'intrigue, par des influences de valets et de femmes, sans compter qu'un faste oriental, développé par une étiquette ruineuse, épuisait les finances de l'État. L'idéal de d'Argenson était tout autre ; on peut le définir en deux mots : un monarque comme Henri IV et un ministre comme Sully. Il revient sans cesse à ces noms, et il ne faut pas s'en étonner : comme le gouvernement qu'il rêve est tout personnel, il faut qu'il soit exercé par le plus digne. Mais comment la vue d'un Louis XV sur le trône de Henri IV n'avertissait-elle pas d'Argenson de la vanité d'un système qui faisait tout dépendre de la valeur individuelle du prince ? Il ne paraît pas que cette objection se soit présentée un seul moment à l'esprit de notre utopiste.

Le duc de Richelieu appelait d'Argenson le secrétaire d'État de la république de Platon. On ne peut mieux dire. Le caractère chimérique se retrouve, en effet, dans toutes les conceptions du marquis. Une fois son imagination en train, il refait l'homme, la société et la carte d'Europe à son gré, sans s'inquiéter des résistances que la réalité peut offrir. Il aborde toutes les rêveries, il

hasarde toutes les suppositions. Parfois il rencontre juste. Il a prédit la Révolution française et la guerre des barricades dans les rues de Paris. Il a annoncé la formation des colonies anglaises de l'Amérique en république indépendante. Il a prévu les prodiges de la navigation moderne : « Un jour viendra, dit-il, qu'on ira dans une ville peuplée et policée de Californie, comme on va par le coche de Meaux. » A la vérité, il n'était pas moins convaincu qu'on trouverait l'art de voler en l'air, et ses projets ne sont pas moins hardis que ses prévisions. Il propose d'établir des *ménageries d'hommes heureux.* « Voici comment j'accommoderais le grand parc que je dis : j'y bâtirais quatre ou cinq villages, dont les habitants seraient les plus fortunés paysans que je pourrais établir ; les maisons enjolivées, propres, peintes en dehors, de jolie architecture rustique ; les bestiaux gras et bien tenus, leurs familles bien vêtues et heureuses. Nous aurions des musettes, des chalumeaux pour former des danses et de jolies images champêtres. » Ces ménageries font penser au phalanstère. Et, en effet, il y a quelque chose d'essentiellement phalanstérien dans l'imagination de d'Argenson. Il aurait voulu que le roi réglât la distribution de la journée de ses sujets, bien entendu après avoir consulté l'Académie des sciences. Il y aurait une heure pour le travail, une pour le délassement, une pour les visites. Les cloches des églises sonneraient les différents exercices. « Toute une ville, ajoute l'écrivain ravi, toute une ville aurait l'air d'un couvent. On verrait le silence et la solitude dans les rues à l'heure de la re-

traite, et, à cinq heures, tout prendrait un air de fête; les promenades, le concours des équipages, l'illumination des soupers, tout aurait, ce me semble, un grand air de joie, d'abondance et d'ordre. » Une autre analogie entre les chimères de d'Argenson et celles de Fourier se montre dans le dédain du premier pour le mariage. Dédain est trop peu dire, puisqu'il appelle le mariage « un droit furieux ». C'est bon pour la canaille et pour les protestants, mais la mode en passera. Sinon il faudra l'interdire. « Je tranche net que le mariage devrait être défendu par de bonnes lois; que je méprise et que je fuis tous gens mariés, qu'ils ne seront jamais de mes amis, et que je n'en prendrai jamais à mon service. »

On vient de voir quel était d'Argenson. Honnêteté et libertinage, générosité et petitesse, raison et intolérance, philanthropie et haine des siens; l'ambition, et une ambition assez haute; de l'intrigue, mais avec l'amour de son pays; des idées lumineuses et fécondes au milieu de rêveries extravagantes; un système qui prétendait marier la démocratie au pouvoir absolu : tels sont les traits du personnage énigmatique que nous offre le Journal publié par la Société de l'Histoire de France. Je reviendrai une autre fois à ces curieux volumes pour y chercher, non plus la physionomie de l'auteur, mais celle du temps où il écrivait.

Décembre 1865.

XV

LA FRANCE SOUS LOUIS XV

I

J'ai parlé, il y a quelques semaines, du Journal du marquis d'Argenson. J'ai rassemblé les traits dont se compose le caractère de cet homme d'État incomplet, excentrique, et dont il est difficile de dire s'il fut plus sage ou plus fou. Je reviens à ses Mémoires aujourd'hui, et, laissant de côté les informations qu'ils offrent sur la cour, les ministres et les partis, j'y cherche des renseignements sur la misère du peuple, ces souffrances sans nom, sans bornes, qui, de longue main, préparèrent la Révolution. Le jour n'est plus où l'on faisait consister toute l'histoire dans la biographie des rois et le récit des guerres. Nous avons appris à tenir compte du mouvement des esprits, de l'état des mœurs, et enfin de la condition des classes qui forment, après tout, le gros et la substance des nations. Douloureux spectacle, le plus souvent, et dont l'esprit se détourne avec effroi : tout était éclat et élégance dans les régions supérieures, tout

ici est navrant, soulève le cœur. Ah! l'humanité! de combien de sang et de larmes n'a-t-elle pas arrosé la voie de ses perfectionnements!

Avouons-le cependant, si l'histoire, telle qu'on l'écrivait autrefois, ne parlait que des souverains, elle avait bien quelque excuse pour en agir ainsi. Le souverain, jadis, c'était l'État, l'arbitre absolu du sort des peuples. La France n'était-elle pas personnifiée en Louis XIV? De nos jours même, ses destinées ne se sont-elles pas confondues avec celles de Napoléon? Et, pour revenir au temps où vivait d'Argenson, n'est-il pas évident que les vices de Louis XV ont été l'une des causes les plus actives de la ruine de la monarchie?

D'Argenson est prévenu en faveur de Louis XV. Grand partisan des prérogatives royales, il avait besoin d'un prince qui ne fût pas trop au-dessous de la tâche qu'il lui assignait, et il chercha longtemps à se faire illusion sur l'incapacité de celui que le sort lui avait donné pour maître. Aussi note-t-il avec soin tous les traits favorables. Le jeune roi avait d'abord été très timide : le voilà maintenant qui se montre, qui se dessine. Il a observé tout en ne paraissant rien voir. Il a du bon sens, de la mémoire, de la discrétion. Il travaille avec ses ministres. Il est affable avec ses courtisans, et « leur parle avec une familiarité adorable ». A l'armée, en 1744, il s'est très bien conduit. Il lit actuellement les Mémoires de Sully : comment ne pas croire qu'il annonçe un second Henri IV? Ce qui est certain, c'est qu'il annonce les mœurs de son illustre aïeul. Mais notre marquis n'est pas disposé à lui

chercher querelle là-dessus, bien au contraire : « Il se montre homme de tous points, s'écrie-t-il dans son enthousiasme, et n'est-ce rien, à cet égard, que d'avoir pris une maîtresse avec qui il vit joliment? » D'Argenson est donc au comble de ses vœux. « Tout cela nous promet un heureux règne : Dieu nous le garde! » Et il ajoute, en courtisan qu'il est et en courtisan démocrate : « Ce sera donc à cette âme-là qu'il faudra chercher à plaire, et non à de vilains sujets devenus rois, et qui ont des passions d'envie, d'orgueil et de malfaisance. »

Les espérances de d'Argenson ne devaient pas tenir longtemps. Il fallut bien finir par ouvrir les yeux. Les années avaient passé, le roi était arrivé à l'âge d'homme, et il n'était toujours qu'un enfant. « Il ne se nourrit l'esprit de rien ; il se lève à onze heures, il mène une vie de petit-maître et d'homme inutile. » Il ne redoute pas seulement le travail suivi, mais d'approfondir quoi que ce soit. Il ne veut pas entendre parler des affaires de l'État ; on est des huit jours sans pouvoir tenir conseil ; à peine les ministres peuvent-ils obtenir une demi-heure par semaine pour leur portefeuille. Le fond de cette nature est la faiblesse, et Louis a tous les défauts des faibles. S'il est doux, c'est qu'il redoute les scènes, et quand il se fâche, sa colère tourne aux petits dépits et à la rancune. Il abrite sa timidité sous la duplicité. Il ne songe du matin au soir qu'à tromper ceux qui l'entourent. Il est, selon l'expression de d'Argenson, « envieux de tous les délices de la dissimulation ». Il aime à semer de faux bruits. « Il ne dit pas une parole, ne fait pas un

geste, une démarche, que pour cacher ce qu'il veut et pour donner le change. » Ajoutez à cela la peur du diable. Son confesseur lui refuse l'absolution ; il ne fait plus ses Pâques ; mais il lui en revient souvent des inquiétudes. « Au moindre bobo, il craint l'éternité et ses horreurs. » Vient enfin le moment où il a épuisé les plaisirs ; il s'ennuie ; il voit que tout va mal, et qu'il n'y peut rien ; il s'affaisse dans une espèce de mélancolie. D'Argenson n'a plus qu'un espoir : peut-être le cardinal de Fleury est-il cause de tout le mal ; peut-être sa mort réveillera-t-elle le prince de son apathie. « Je conviens, écrit le courtisan, qu'il faut une foi d'Abraham pour écrire cela. Tous les jours ce dilemme devient plus fort, et ses propositions plus opposées et plus extrêmes : *ou le roi est beaucoup, ou le roi n'est rien.* » Le cardinal mourut enfin, et il fallut bien se rendre à l'évidence. Notre marquis avait compté sur un Henri IV, et il se trouvait en présence d'un Louis XIII et pis encore.

D'Argenson a tracé du roi un portrait assez complet et achevé, précisément vers cette époque de la mort de Fleury, qui fut aussi celle où il arriva lui-même aux affaires et où il eut occasion de voir le monarque de plus près.

« Voulez-vous des détails de ce caractère? l'on y trouvera tout celui des Français si connu des étrangers. Contrastes partout, effets d'une imagination trop légère et trop maîtresse du jugement ; des talents perdus ; un bon goût qu'on ne peut fixer ; de l'exactitude dans les petites choses, l'inconstance et le manque de plan dans

les grands objets; grand géographe, sans application politique ni militaire; le talent de dessiner et le goût de l'architecture pour les petites commodités, sans rien accorder au grand; l'esprit de jeu avec l'imprudence dans les affaires; diseur de bons mots et de bêtises; de la mémoire sans souvenir; patience et colère, promptitude et bonté; habitude et inconstance; mystère et indiscrétion; avidité des plaisirs nouveaux, dégoût et ennui, sensibilité du moment, apathie générale et absolue qui lui succède; désespoir de la perte d'une maîtresse, infidélité qui l'outrage; des favoris sans amitié, de l'estime sans confiance; bon maître sans humanité. »

La suite du Journal ne fait que charger les ombres du portrait. On voit le prince s'enfoncer de plus en plus dans sa nullité. Il fait des nœuds et de la tapisserie. Il interroge des valets sur des dentelles volées, et y passe deux ou trois heures. A l'Ermitage, quand il va souper chez la marquise de Pompadour, il ne dédaigne pas de manier les casseroles. Et quand, par hasard, il sort de sa crapule pour s'occuper des affaires de l'État, c'est par des actes de violence ou d'arbitraire. On le vit, en 1751, se faire apporter les minutes des délibérations du Parlement au sujet des hôpitaux, les mettre dans sa poche, ordonner qu'il n'en fût plus question. Aucun de ses prédécesseurs n'avait jamais rien osé de pareil.

Le règne d'un prince tel que Louis XV ne pouvait qu'être fatal à la France, à une époque où la monarchie était devenue absolue, et, par suite, le gouvernement complètement personnel. Toutefois, quand on cherche

ce qui rendit le règne de Louis XV si désastreux, on reconnaît que ce fut surtout le trouble apporté depuis longtemps dans les conditions économiques du pays, trouble aggravé par la Régence, et qui, dès lors, ne cessa plus d'aller en augmentant. Louis XV ne créa pas le mal ; seulement, tandis que toute l'habileté, toute la vigueur, tout le patriotisme du monde auraient à peine suffi à conjurer une catastrophe, le successeur de Louis XIV l'accéléra au contraire en augmentant les folles dépenses, et en faisant ainsi peser de plus en plus sur le pays le plus odieux système d'impôts qui fut jamais.

D'Argenson a vu le danger et d'où il venait. Voici ce qu'il écrit en 1751 :

« Un politique disait hier qu'il fallait définir ainsi notre gouvernement actuel : *une anarchie dépensière;* et, par ces deux principes opposés, l'autorité chemine à sa propre destruction; car il faut de l'autorité pour gouverner et pour tirer de grosses sommes de la nation. Cette prodigalité est d'institution, d'habitude et de mollesse. Louis XV a trouvé l'institut et l'étiquette de dépense établis par Louis XIV; il aurait cru déroger d'en rien diminuer; les intéressés à la dépense le lui ont persuadé ainsi; et qui est-ce qui a osé lui parler au contraire? »

Il n'est pas une page du Journal qui ne justifie cette expression d'anarchie dépensière appliquée au gouvernement de la France. Jamais scrupule d'économie ne paraît être entré dans l'âme du roi. On payait des sommes folles

pour des bagatelles, pour la musique d'un ballet, pour un meuble, pour une voiture. Le roi commandait un jour à la manufacture de Vincennes (transférée plus tard à Sèvres), pour plus de huit cent mille livres de porcelaine. Les constructions et réparations dans les demeures royales montaient en une année à dix-neuf millions cinq cent mille livres, en vingt-cinq ans à trois cent cinquante millions. « Le tout, ajoute notre chroniqueur, pour ne faire que des nids à rats, à faire et à défaire. » Madame de Pompadour était possédée du goût des bâtiments. Il lui fallait partout des résidences. On lui construisait un hôtel à Paris, un autre à Fontainebleau, dans la ville ; des châteaux et des maisons de campagne à la Muette, à Crécy, à Meudon, à Bellevue, à la Celle. Le château de Crécy coûta près de trois millions. On ne savait où trouver l'argent, mais on allait toujours. « L'architecte de la maison de campagne que madame de Pompadour faisait bâtir à Meudon aux frais du roi, exposa à M. de Machault, contrôleur général, qu'il lui fallait au moins 200,000 livres pour cette semaine, ayant cinq cents ouvriers sur les bras qui n'étaient pas payés. M. de Machault dit qu'il avait des bons signés du roi pour 800,000 livres de plus qu'il n'y avait d'argent au Trésor royal. Il le mena avec lui au travail du roi. M. de Machault ayant exposé le cas à Sa Majesté, en lui demandant lequel des payements précédemment ordonnés Sa Majesté voulait qu'on proposât à cet architecte, et lui montrant la lettre de madame de Pompadour, le roi lui avait tourné les talons et s'en était allé. » Outre les dépenses de la maîtresse, il y

avait celles des filles du roi. L'aînée seule était mariée ; elle avait épousé l'infant d'Espagne. Les noces avaient coûté des sommes folles. « On assure qu'une dame de la cour a dit au roi : Mais, sire, quand il s'agira du mariage de M. le Dauphin, Votre Majesté fera donc mettre le feu aux quatre coins de Paris? Le roi a répondu : Ah ! on verra bien autre chose. » Ce n'était pas tout. Madame infante venait voir son père, et c'est lui qui payait voyage, séjour, retour ; il en coûtait plus d'un million. Puis elle allait tenir cour à Parme, et, comme son mari n'était pas riche, le roi lui donnait deux cent mille livres de pension. Madame Henriette aura son tour. On lui forme une maison « qui sera sur un grand pied, avec bouche, écurie, gardes, etc. ; cela coûtera 800,000 livres à l'État ». Et de même pour les autres. « Il est déclaré qu'on va faire revenir de Fontevrault les deux dames de France qui y restent, et, en même temps, on leur fera une maison de grande dépense. Cela va augmenter environ de deux millions la dépense de la cour. J'ai vu le roi Stanislas vivre en roi à Chambord avec cinq millions et pas davantage, et avoir encore de quoi faire des libéralités au bout. On compte que ces dames de France, qui ne seront jamais bonnes à rien, coûteront au roi tous les ans six à sept millions, ayant deux maisons séparées en officiers, en dames, bouche, écurie, etc. » Enfin il y avait les fêtes. Celle de Versailles, à la fin de 1751, fut magnifique. La grande galerie du château était éclairée de huit mille bougies. Le feu d'artifice se tira sur une esplanade qui couvrait le bassin de Latone. On racontait

qu'une seule fusée avait coûté huit cents livres, et une bombe deux mille écus. « C'est une dépense énorme, écrit d'Argenson ; celles que font les gens de cour pour avoir deux habits neufs et magnifiques chacun, pour les deux jours de fêtes, et cela par ordre du roi, achève les ruines. »

La ruine avançait, en effet, et atteignait déjà la maison du roi. Au commencement de 1752, deux années étaient dues. D'Argenson, en 1753, rapporte ce qui suit : « Les pourvoyeurs ont déclaré qu'ils ne pouvaient plus fournir la table de Sa Majesté, et se sont cachés ; il en a fallu prendre de nouveaux, sur qui l'on n'est pas moins en crainte. Les palefreniers du roi demandent l'aumône, et tout est de même. Cependant les dépenses augmentent dans la maison, il n'y a plus ni ordre, ni règle. Chaque voyage aux maisons de campagne du roi, même celui de Trianon, coûte cent mille livres. M. le premier écuyer s'enrichit dans son district, et ainsi tous les autres. Les dames d'atour des princesses gagnent quatre-vingt sur cent. L'on dit que leur café au lait avec un petit pain à chacune de ces dames coûte deux mille francs par an, et ainsi du reste. Personne n'a autorité pour morigéner cette maison royale, qui est un abîme pour la nation. »

D'Argenson revient souvent sur cette idée. « La cour est le tombeau de la nation, » dit-il. Et il a raison. Ce sont les dépenses de la cour qui, jointes au système suivi dans l'assiette et la perception des impôts, ont fini par exaspérer la France. La Révolution, dans les classes supérieures, a été produite par les idées ; dans le

gros de la nation, elle a été le paroxysme du désespoir.

L'inégalité des impôts avait cet effet à la fois odieux et absurbe, que les charges du pays étaient supportées par ceux qui se trouvaient le moins en état de payer. En vain quelques réformateurs avaient-ils voulu porter remède à cet abus. L'impôt territorial de Machault n'eut pas plus de succès que la dîme royale de Vauban. L'utilité de ces projets, non moins évidente que leur équité, ne pouvait rien contre l'influence des classes qu'il s'agissait de dépouiller de leurs privilèges. La taille épargnait le clergé, la noblesse, beaucoup d'officiers publics, c'est-à-dire justement les plus riches. Être taillable, c'était être roturier. Pouvait-on espérer que les privilégiés renonçassent à un avantage qui était en même temps le signe de leur supériorité sociale ? Quant à la capitation, elle devait porter sur tous les sujets du roi, mais elle était éludée. La conséquence naturelle de ces exemptions, qui allaient se multipliant, était un accroissement continuel des charges pour ceux sur qui elles pesaient.

Le mode de perception des impôts en aggravait encore le poids. Un grand nombre étaient affermés à des financiers qui payaient à l'État une redevance déterminée, et qui, profitant de la différence entre cette redevance et les recettes effectives, avaient intérêt à exercer une extrême rigueur dans les recouvrements. Les fermes, d'ailleurs, étaient ou accordées à des influences toutes-puissantes, ou livrées à vil prix pour parer à des besoins pressants, de sorte que l'État ne profitait guère de l'accroissement des charges. D'autres impôts étaient

en régie, et n'en étaient pas plus productifs. D'Argenson parle d'une taxe sur le beurre et sur les œufs, qui en deux ans avait rapporté quatre millions, mais qui en avait coûté cinq de régie, ce qui faisait un million de perte. Il ne faut pas oublier, enfin, les expédients malheureux : dépréciation des monnaies, irrégularités dans le payement des rentes, velléités de banqueroute. La conséquence en était un ébranlement universel du crédit. Les faillites se multipliaient. Les meilleurs billets perdaient douze ou quinze pour cent. Les hommes les plus riches ne trouvaient pas deux mille francs à emprunter. Les fortunes les mieux assises étaient atteintes. D'Argenson en rapporte un curieux exemple : « Je puis dire que tout doit manquer d'argent, après ce que je vois arriver au trésor de Mgr le duc d'Orléans. (On se rappelle que d'Argenson était le chancelier du duc.) Ce prince a pour deux millions trois cent mille francs des plus beaux biens qu'il y ait au monde, pour un million par an des plus beaux bois, du canal qui est en droits au comptant, et pensions qui se payent par préférence, etc. ; cependant voici que nous sommes à sec depuis deux mois, et qu'on ne fait point d'état de distribution. »

On peut juger du reste par cet exemple. Le clergé s'était épuisé en dons gratuits ; il déclarait que tous les bénéfices étaient ruinés, et qu'il était « temps de se reposer et de payer soi-même ses dettes, au lieu de fournir au roi de nouvelles sommes pour rembourser les siennes ». La noblesse, obligée à toute sorte de dépenses, était aux abois. La gêne devenait visible, uni-

verselle. « On remarquait hier à la comédie, où il y avait bien du monde, qu'il n'y avait que de vieux habits, très peu d'habits neufs, et nuls habits brillants, s'ils ne sont vieux. Chacun se regarde, n'en dit mot, mais se retranche. » Je le crois bien, le Trésor ne payait plus. Il était dû, en 1751, deux années de pensions au Conseil, deux années de gages au Parlement, quatre années aux procureurs généraux pour les avances et les faux-frais. Le prêt, dans plusieurs provinces, avait failli manquer aux soldats. L'officier était dans la pénurie, les troupes mal tenues. Les manufactures tombaient. Il fallut interrompre les travaux de la grande route entre Tours et Bordeaux. On en était venu jusqu'à suspendre le payement des jetons des académies.

Et, cependant, qu'était-ce que ces souffrances au prix des misères du peuple?

II

Celui qui voudrait étudier la condition du peuple dans les diverses périodes de notre histoire, reconnaîtrait probablement que l'extinction de la féodalité eut d'abord pour effet d'augmenter les souffrances plutôt que de les diminuer. Le serf trouvait une compensation à sa dépendance dans la protection de son seigneur et dans un état social qui, pour être souvent troublé, n'en offrait pas moins les garanties de tout ordre établi. Cela est si vrai qu'au quatorzième siècle, lorsque les rois de France eurent donné l'exemple de l'affranchissement, beaucoup de serfs refusèrent la liberté.

Ce qui succéda à la féodalité, ce fut provisoirement l'anarchie; il fallut des siècles pour qu'un ordre nouveau s'en dégageât, et Dieu sait quel fut le sort du vilain dans ce chaos social! La guerre y ajoutait ses horreurs, toute espèce de guerre : invasion des Anglais, lutte de la couronne contre les grands feudataires, troubles de religion, longue et universelle mêlée qui se termina par la guerre de Trente ans. Le soldat régnait seul alors, endurci et pillard : le soldat, disons plutôt le bandit. On ravageait pour ravager; on massacrait pour massacrer. On tuait sans distinction de sexe ni d'âge, et l'on torturait ceux que l'on tuait.

La période des Valois est la plus lugubre de notre histoire. Sous les Bourbons, la France revint peu à peu à l'ordre, mais elle n'y revint que lentement, et à travers des maux qui durèrent encore plus d'un siècle. L'année même où finissait la guerre de Trente ans commençait cette Fronde dont M. Feillet nous a raconté les douleurs. Je renvoie à son livre ceux qui ne craignent pas les émotions navrantes. Ils y verront la licence des troupes non seulement sous un Condé, mais sous un Turenne; ils y liront un ordre de police qui contraint les femmes et les filles de faire la moisson et la vendange, « attendu la rareté des gens de journée causée par la grande mortalité ». Il y eut un village de Picardie où deux enfants furent trouvés se nourrissant des cadavres de leur père et de leur mère!

On sait assez aujourd'hui que le bien-être général ne répondait guère, sous Louis XIV, à l'éclat extérieur du

règne. Preuve en sont de nombreuses émeutes, à grand'-peine réprimées par les galères et les exécutions capitales. N'est-ce pas, d'ailleurs, en ce temps que La Bruyère écrivait son morceau si connu sur le paysan? « On voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil... Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

La Bruyère écrivait ces lignes vers 1689. Qu'aurait-il dit s'il avait vécu jusqu'à la guerre de la succession d'Espagne, et cette épouvantable année 1709, où la famine acheva de dévorer le royaume, épuisé par huit années de campagne? Mais à quoi bon l'éloquence des écrivains? Voici ce qu'un curé de village portait alors sur le registre de sa paroisse : « Je certifie à tous qu'il appartiendra, que toutes les personnes qui sont nommées dans le présent registre sont tous morts de famine, à l'exception de M. Descrots et de sa fille. » Et il ajoutait en note : « L'an 1709, il n'y eut ni bled ni vin dans tous les pays voisins. Les pauvres peuples ont vendu tout ce qu'ils avaient pour avoir quelques pains d'orge ou de sarrazin. On a mangé des charognes mortes depuis quinze jours; les femmes ont étouffé leurs enfants de crainte de les nourrir [1]. »

1. Voyez la *Famine de 1709 dans le val de la Loire*, publié dans les *Mémoires de la Société d'émulation de Moulins*. J'em-

Nous voici arrivés à Louis XV et il ne nous reste plus qu'à reprendre le Journal de d'Argenson pour voir si la régularité du gouvernement et l'adoucissement des mœurs avaient apporté quelque remède aux souffrances des classes inférieures.

Loin de là. J'ai dit ce qu'étaient alors les impôts. Lourds et injustes, on les levait, en outre, avec la dernière rigueur. On cherchait des gens sans pitié pour ce service. Plus la misère rendait le recouvrement des tailles difficile, plus on donnait à gagner aux receveurs, c'est-à-dire à prendre sur les tributaires. Les frais des saisies surpassaient le montant de la taxe. D'Argenson nous montre le collecteur suivi de l'huissier, enlevant aux pauvres leurs habits, leur dernier boisseau de froment, jusqu'aux loquets des portes, et vendant tout pour le quart de la valeur.

Si le paysan était pressuré, la classe moyenne avait bien aussi sa part d'oppression. Les habitants aisés des paroisses étaient déclarés solidaires des autres, et tenus de payer pour eux. De plus, on obligeait les bourgeois à nourrir chacun un ou deux pauvres. A Châtellerault, sur une population de quatre mille habitants, il n'y en avait pas moins de dix-huit cents ainsi mis à la charge du reste.

La conséquence d'un traitement si rigoureux était la ruine de la campagne. Les villages fondaient; on les

prunte cette citation à M. Rathery, qui la donne dans une note du *Journal de d'Argenson*, t. II, p. 149.

abandonnait pour se retirer dans les villes, à Paris surtout que l'autorité ménageait aux dépens du reste du royaume, ayant grand soin que le pain n'y renchérît pas. Il ne renchérissait pas seulement dans les provinces, il manquait. « La misère, écrit d'Argenson en 1739, avance au dedans du royaume à un degré inouï; les hommes meurent dru comme mouches, de pauvreté, et en broutant l'herbe. » Le premier président de la cour des aides, Le Camus, haranguant le roi, cette même année, à l'occasion de la paix, ne craignit pas de mettre sous les yeux du monarque « ce peuple qui gémit dans la misère, sans pain et sans argent, obligé de disputer la nourriture aux bêtes qui sont dans les champs ».

La peinture que d'Argenson fait du paysan n'est pas moins triste que celle qu'a tracée la Bruyère. Il semble même que l'abrutissement ait augmenté : « On devient sauvage de plus en plus dans la province que j'habite. J'y ai trouvé beaucoup plus d'indifférence pour ce qui se passe, tant dans le gouvernement qu'au dehors de la patrie. Ils ignorent le règne. Les habitants ne sont plus que de pauvres esclaves, des bêtes de trait attachées à un joug, qui marchent comme on les fouette, qui ne se soucient et ne s'embarrassent de rien, pourvu qu'ils mangent et qu'ils dorment à leurs heures. » Ils ne voulaient plus se marier, de peur de donner le jour à des enfants aussi malheureux qu'eux. Ceux qui le pouvaient s'exilaient. Un impôt sur l'exportation du tabac ayant ruiné nos populations frontières, quinze cents familles passèrent de la Flandre dans les Pays-Bas, et quatre

mille familles d'Alsace s'établirent de l'autre côté du Rhin. Les autres, s'affaissant dans un morne désespoir, appelaient la mort. Elle ne leur répondait que trop. La peste aidait à la famine. D'Argenson nous assure qu'en dix ans la population du pays avait diminué d'un tiers.

Il va sans dire que les crimes et les délits augmentaient en même temps que la misère. On volait tant à Paris, que personne n'osait sortir après sept heures du soir. Il fallut employer les Suisses à renforcer le guet. Dans la province, des bandes de brigands enlevaient les voyageurs, prenaient les châteaux. Que voulez-vous? la faim les poussait. A Saumur, un homme avait été condamné à mort pour vol avec effraction : on fut obligé de lui faire grâce parce qu'il fut reconnu qu'il avait volé pour manger, n'ayant rien mis sous la dent depuis trois jours.

A la fin, il y eut des soulèvements. La disette de 1739 causa des révoltes dans l'Angoumois, en Normandie ; à Paris même, on ne pouvait empêcher les mécontentements d'éclater. Le roi passant par un faubourg, le peuple s'ameute et crie : Misère ! famine ! du pain ! Même scène en 1752. « Dimanche dernier, le roi, la reine et la dauphine furent à Paris remercier Dieu à Notre-Dame de la convalescence du Dauphin. On avait fait baisser le pain au marché de samedi, pour mieux faire recevoir leurs majestés. Cependant un pauvre homme s'attacha au carrosse de la reine, dès l'endroit du chemin qu'on nomme le Point-du-Jour, pour crier en montrant du pain noir : Voilà, Madame, ce qu'on nous fait payer trois sous la

livre ! » Ne semble-t-il pas, en lisant ces récits, qu'on assiste aux premières journées de la Révolution ? Et l'émeute ne se bornait pas à des cris. Il y eut, en 1750, une très vive émotion à Paris, sur un bruit, que des enfants de bourgeois avaient été arrêtés pour être transportés aux colonies. Là-dessus espèce de panique, soulèvement furieux. Le peuple casse les vitres, pille les maisons, tue les archers. Il suffit qu'un homme ait l'apparence d'un officier de police pour être déchiré. On poursuit un exempt chez un commissaire, on l'assomme à coups de pied et de bâton, on le jette par les fenêtres, une femme l'achève, on promène son cadavre. La populace proposait d'aller chez Berryer, le lieutenant de police, de le massacrer, de lui manger le cœur. Il fut même question de se rendre à Versailles et d'y brûler le château, si bien qu'il fallut envoyer des troupes pour garder le pont de Sèvres et le passage de Meudon. Le roi effrayé partit secrètement pour Compiègne, et, voulant éviter Paris, il fit ouvrir un nouveau chemin à travers la plaine Saint-Denis, celui qu'on a appelé le *Chemin de la Révolte*. D'Argenson sent très bien la gravité de ces faits. « Voilà, dit-il, le peuple sans frein et qui peut tout oser avec impunité, car il n'y aura point de punition de ces massacres. Quand le peuple ne craint rien, il est tout. »

Il n'en est pas moins vrai que le prestige de la royauté durait encore. Ce fut le dernier préjugé qui disparut. On accusait les ministres, la favorite, mais on hésitait à faire remonter le blâme jusqu'au souverain. Il ne fallut rien de moins que l'excès des maux dont souffrait la

France et le spectacle de l'abaissement où était tombé Louis XV, pour que la nation s'en prît enfin à l'autorité royale. On voit quel est l'étonnement de d'Argenson lorsque le respect commence à fléchir. Il s'effraye de voir cette autorité mise en question, une autorité si sacrée. Il ne revient pas de l'audace avec laquelle on chansonne le prince, on le caricature : « Une estampe le représente garrotté, la reine de Hongrie le fouettant, l'Angleterre disant *Frappez fort!* la Hollande disant avec un rouleau : *Il vendra tout*. Cela s'appelle l'estampe des quatre nations. » Il y avait aussi des satires sérieuses, véhémentes, l'une entre autres qui s'adressait ainsi au roi :

> Lâche dissipateur des biens de tes sujets,
> Toi qui comptes les jours par les maux que tu fais!

et où, vers la fin, on lisait ce vers :

> Et c'est pour t'abhorrer qu'il reste des François.

On alla plus loin encore. « Il paraît un poème de deux cent cinquante vers horribles contre le roi. Il commence par : *Réveillez-vous, mânes de Ravaillac*. Le roi l'ayant entendu lire, a dit : « Je sais bien que je mourrai comme Henri IV! »

La Révolution était donc prête dès le milieu du dix-huitième siècle ; tous les éléments en étaient rassemblés et n'attendaient plus qu'une occasion pour se combiner et produire l'explosion universelle, irrésistible. L'occasion, ce fut justement l'effort tenté pour prévenir le danger, lorsque depuis longtemps il était trop tard. On ferait un livre, si l'on voulait réunir les passages dans

lesquels les contemporains exprimaient l'appréhension des événements qui mirent fin à la monarchie : les uns accusaient les idées, d'autres les mœurs publiques, d'autres les abus, mais tous s'accordaient à prévoir une catastrophe. Mademoiselle Aïssé écrivait en 1726 : « A propos, il y a une vilaine affaire qui fait dresser les cheveux à la tête. Elle est trop infâme pour s'écrire, mais tout ce qui arrive dans cette monarchie annonce bien sa destruction. » Madame de Tencin, en 1743, en disait autant : « A moins que Dieu n'y mette visiblement la main, il est physiquement impossible que l'État ne culbute. » Rousseau, en 1761, se demandait s'il ne devait pas chercher un asile hors de France, avant les troubles qui semblaient menacer ce pays. Le parlement de Rouen ne craignait pas de dire au roi, en juillet 1763 : « Les maux sont à leur comble, et présagent l'avenir le plus effrayant. » Je ne crois pas, cependant, que personne ait été plus préoccupé du danger que d'Argenson, et en ait mieux compris les causes.

Ce n'est pas qu'il désirât la Révolution ; loin de là. Nous avons vu qu'il poussait jusqu'à la superstition le respect du pouvoir monarchique. Mais il était forcé de reconnaître que les abus étaient trop grands et les réformes trop impossibles. Il sentait, pour me servir de ses propres expressions, souffler dans toute l'Europe un vent de misère, de ruine, d'impôt et de révolte. L'expérience, d'ailleurs, avait été faite, et condamnait la royauté. « La mauvaise issue de notre gouvernement monarchique achève de persuader en France et par

toute l'Europe, que c'est la plus mauvaise de toute les espèces de gouvernement. Je n'entends que philosophes dire, comme persuadés, que l'anarchie même lui est préférable, puisqu'elle laisse au moins les biens à chaque habitant. » En un mot, d'Argenson se rendait à l'évidence. Les faits parlaient trop haut pour que les théories n'abdiquassent pas. Il est des jours où notre monarchiste a perdu toute illusion, toute espérance, et où il ne craint pas de mesurer l'abîme qui va engloutir l'ordre social. « La révolution est certaine dans cet État-ci, s'écrie-t-il; il s'écroule par les fondements; il n'y a plus qu'à se détacher de sa patrie et à se préparer à passer sous d'autres maîtres, et sous quelque autre forme de gouvernement. »

On ne peut s'empêcher de frémir en pensant au désespoir avec lequel un citoyen, aussi attaché à son pays que l'était d'Argenson, devait tracer de pareilles lignes. A la vérité, il avait le tort de regarder la patrie comme tellement liée à une forme de gouvernement que l'une dût périr avec l'autre. Il ne comprit pas que la révolution, dont il reconnaissant l'imminence, devait en définitive marquer pour la France et l'Europe une ère de rénovation. Mais si sa pénétration n'alla pas jusque-là, il avait deviné avec une singulière netteté, non seulement le danger que courait la monarchie, mais encore la marche que devaient suivre les évènements. Il y a des moments où le bon homme a comme des lumières prophétiques.

Ce sont surtout les remontrances du Parlement qui

l'inquiètent. Il sent bien que toute intervention de ce corps est une diminution de l'autorité royale, et que d'ailleurs on n'en restera pas là. Derrière le Parlement il voit déjà s'élever les États-Généraux. Dès 1731, dans ses *Pensées sur la réformation de l'État*, il indiquait ainsi la suite des événements :

« Les choses se trouvent dans un certain branle d'autorité qui fait qu'elles vont toutes seules pendant quelque temps; mais que le gouvernement devienne plus faible, alors ceux qu'on voit aujourd'hui les plus abaissés s'élèvent et se trouvent de grandes forces pour attaquer l'autorité royale. Les grands seigneurs, et même les princes du sang, savent se mettre à la tête du parti. Alors on demande des États-Généraux pour des réformations d'abus, les mécontents se déclarent, les ambitieux se couvrent du manteau du bien public, et tel qui n'eût été qu'un médiocre courtisan devient un grand homme à la tête de ces partis. »

Préoccupé des troubles qui menacent l'État, d'Argenson comprend le rôle que Paris pourra être appelé à jouer et passant de là à la guerre des rues, il la décrit comme s'il avait assisté à nos révolutions contemporaines :

« Le roi ne songe pas assez à la sûreté de Paris, qui est souvent de grande conséquence pour son autorité. On a vu des barricades; c'est une invention qui a fait fortune depuis le duc de Guise, dont on s'est servi depuis, et que les Parisiens savent à présent. Ils s'en serviront à la première occasion; c'est un moyen de résistance qui a grande force. Alors les rues de Paris deviennent

des retranchements redoutables. Chaque barricade est un épaulement placé de dix pas en dix pas, et dressé en un moment dans tout Paris. De là, ainsi que des fenêtres des maisons, on vous canarde à coup sûr. Que faire donc alors? Tirer le canon de la Bastille? *Non talibus armis tempus eget.* Bombarder Paris? Détruire le chef de l'État? Cependant tout peut causer des séditions dans ces bourgeois : une denrée un peu trop chère, un édit bursal, un favori du peuple maltraité. »

En tout ceci, il n'est encore question que d'une espèce de Fronde, avec demande d'États-Généraux et diminution du pouvoir royal. Mais peu à peu les craintes de d'Argenson vont plus loin. Il sent que les nouvelles théories politiques font leur chemin. Il commence à se demander si les troubles qu'il redoute n'entraîneront pas un changement dans la forme même de l'État, si le temps ne viendra pas où l'on prononcera le mot de république. Et il n'en reste pas là. En 1751, il ne se fait plus d'illusion et aborde enfin l'idée d'une « totale révolution ». Je ne sais rien, comme prévision historique, de plus curieux que ce passage :

« Il nous souffle d'Angleterre un vent philosophique de gouvernement libre et antimonarchique ; cela passe dans les esprits, et l'on sait comment l'opinion gouverne le monde. Il se peut faire que ce gouvernement soit déjà arrangé dans les têtes pour l'exécuter à la première occasion, et peut-être la révolution se passerait-elle avec moins de contestation qu'on ne pense. Il n'y faudrait ni prince, ni seigneur, ni l'enthousiasme de la reli-

gion : cela se ferait par acclamation, comme les bons papes s'élisent quelquefois. Tous les ordres sont mécontents à la fois. Le militaire, congédié le moment d'après la guerre, est traité avec dureté et injustice, le clergé vilipendé et bafoué, comme on sait; les Parlements, les autres corps, les provinces, les pays d'États, le bas peuple accablé et rongé de misère, les finances triomphant de tout et faisant revivre le règne des juifs. Toutes ces matières sont combustibles, une émeute peut faire passer à la révolte, et la révolte à une totale révolution, où l'on élirait de véritables tribuns du peuple, des comices, des communes, et où le roi et ses ministres seraient privés de leur excessif pouvoir de nuire. »

Il est temps de revenir à la misère du peuple. Ce n'est pas qu'en parlant de la Révolution, je me sois écarté de ce lugubre sujet. La Révolution n'a pas seulement été une conséquence de l'excès des souffrances; c'est elle aussi qui y a mis fin. On peut penser de notre siècle tout le mal que l'on voudra, une chose cependant reste certaine. Qu'on prenne l'histoire; qu'on considère, je ne dirai pas les siècles de barbarie, mais ceux où la société s'était régularisée et policée; qu'on se représente cet ordre de choses qui a duré si longtemps, où la guerre était à peu près permanente, où le roturier supportait presque toutes les charges de l'État, et où l'imperfection des communications, et plus encore celle des notions économiques, mettaient les populations à la merci d'une récolte manquée; qu'on repasse en son esprit les douleurs sans nom dont je donnais tout à l'heure quelques

exemples, et dont la famine de 1816 et 1817 a été comme une dernière réminiscence; qu'on se rappelle tout cela, qu'on pèse toutes ces considérations, et l'on sera bien forcé de reconnaître que l'humanité a fait de nos jours un pas immense dans la voie de son amélioration. Je ne crois pas qu'à cet égard, sauf peut-être l'ère des Antonins, l'histoire nous offre une période comparable aux cinquante années qui viennent de s'écouler depuis la fin de l'Empire. Jamais on n'avait vu l'action de la société tendre aussi efficacement au noble but qui lui est proposé : faire jouir le plus grand nombre d'individus possible du bien physique et moral. Or, ce mémorable progrès, je le répète, c'est à la Révolution que nous le devons. Il n'y a pas à en douter : le sort des peuples n'a changé, vraiment et définitivement changé, que depuis qu'ils ont pris en mains leurs propres affaires, et qu'ils sont intervenus dans leur gouvernement. Gardons-nous de fermer les yeux sur nos innombrables défaillances; gardons-nous de faire de la démocratie le fétiche d'un nouveau culte, le talisman destiné à guérir tous les maux de l'humanité; mais gardons-nous aussi de méconnaître les conquêtes qui nous honorent, et qui par là même nous *obligent!*

Janvier 1866.

XVI

SHAKSPEARE[1]

Le plus grand nombre des livres écrits sur Shakspeare appartiennent à l'une de ces deux classes : des panégyriques, qui ne nous apprennent pas grand'chose, ou des commentaires qui sont utiles assurément, mais qui ne suffisent pas à l'intelligence du poète. Il n'est point de lecteur du grand dramatiste qui n'ait désiré avoir sous la main quelque ouvrage substantiel, dans lequel il trouverait des renseignements sur la vie de Shakspeare, sur l'ordre et la date de ses pièces, sur l'état dans lequel elles ont été conservées, sur l'interprétation qui en a été donnée, sur les caractères distinctifs du génie de l'écrivain. Cet ouvrage profiterait des travaux des érudits sans se perdre dans les détails, et chercherait à plaire aux hommes de goût sans se noyer dans le vague des considérations esthétiques. Mais j'ai tort de parler de ce vœu, comme si rien n'avait été fait pour y répondre. Il y a longtemps déjà que M. Mézières a conçu le projet

1. *Prédécesseurs et contemporains de Shakspeare. — Shakspeare, ses œuvres et ses critiques. — Contemporains et successeurs de Shakspeare*, par A. Mézières; 2e édition, 3 volumes.

du livre dont je viens de tracer le programme, et qu'il a rempli ce programme avec beaucoup de savoir et de goût. Son volume sur Shakspeare est certainement le meilleur manuel qu'on puisse indiquer aux lecteurs qui veulent consacrer au poète anglais cette étude sérieuse à laquelle seule il livre tout le secret de sa puissance. M. Mézières d'ailleurs ne s'en est pas tenu là. Du moment qu'il cherchait à introduire dans son sujet la précision des informations historiques, il lui était impossible de faire abstraction des alentours de Shakspeare, je veux dire des modèles que le poète a imités, de l'influence qu'il a exercée, de tout cet ensemble de conditions littéraires et sociales au milieu desquelles il s'est produit, et au milieu desquelles il faut le replacer si on veut véritablement le comprendre. Voilà ce que M. Mézières a très bien vu, et voilà ce qui donne tant de prix à ses volumes sur les *Prédécesseurs et les Contemporains de Shakspeare*, l'histoire la plus complète que nous ayons du théâtre anglais jusqu'au XVIIe siècle.

Il y a juste deux cent cinquante ans que Shakspeare est mort; il appartient donc à une époque de pleine lumière historique. Il ne fut point d'ailleurs de ceux dont le mérite n'est reconnu que longtemps après eux. Ses contemporains rendirent hommage à son génie, et les vers si connus de Milton montrent assez quelle place tenait le grand dramatiste dans l'estime de la génération qui suivit. Et cependant, nous ne savons presque rien de la vie de cet homme extraordinaire. La plupart des faits dont la tradition a composé sa biographie, tels que

le délit de chasse qui le força de quitter sa ville natale, et l'humble métier qu'il faisait à Londres avant de monter sur la scène, ces faits, dis-je, ne reposent sur aucun fondement. L'histoire de ses ouvrages dramatiques est en grande partie conjecturale. On a été jusqu'à se demander si l'auteur était catholique ou protestant. Les renseignements un peu certains que nous avons sur son compte se réduisent à ceci : Shakspeare appartenait à une famille aisée de la classe moyenne, et naquit à Stratford-sur-l'Avon en avril 1564. Il se maria à l'âge de dix-huit ans, et n'en avait guère que vingt-deux lorsqu'il laissa sa femme et ses enfants à Stratford, pour aller chercher fortune à Londres. Là, il entra dans une troupe de comédiens que dirigeait Burbadge, et il ne tarda pas à se distinguer, sinon comme acteur, du moins comme auteur dramatique. Il cultivait en même temps d'autres genres de poésie, et publia *Vénus et Adonis* en 1593, et *Lucrèce* en 1594. Le théâtre l'enrichit; nous le voyons acheter une maison et des terres à Stratford, où il aimait à retourner, et où il finit par se retirer, vers 1604, à l'âge de quarante ans. Mais s'il quitta la scène, il ne renonça pas pour cela à l'art dramatique. Plusieurs de ses ouvrages sont postérieurs à la date que je viens d'indiquer. Il mourut le 23 avril 1616, la même année que Cervantes, vingt-quatre ans après l'auteur des *Essais*, et vingt ans avant la représentation du *Cid*. Ces dates indiquent assez bien le degré de formation de la langue dans Shakspeare, un anglais moins archaïque que n'est pour nous le français de Montaigne, et moins arrêté ce-

pendant que n'est celui de Corneille. L'authenticité du fameux portrait connu sous le nom de *Chandos Shakspeare,* et qui appartient aujourd'hui à la Galerie nationale de Londres, n'est pas assez établie pour que nous puissions nous flatter de connaître les traits du poète. Sa descendance directe est depuis longtemps éteinte; il avait laissé deux filles mariées, qui eurent des enfants à leur tour, mais des enfants qui moururent sans postérité.

Ce qu'il y a de plus étrange dans la vie de Shakspeare, c'est l'indifférence qu'il semble avoir éprouvée pour sa réputation d'auteur dramatique. Il a publié avec le plus grand soin ses poèmes et ses sonnets, et il n'a fait imprimer aucune de ses pièces de théâtre, ni laissé de direction à cet égard à ses héritiers. On dirait qu'il n'eut, en les écrivant, d'autre souci que celui du succès scénique et du profit qu'il en pouvait retirer. Et qu'on ne s'imagine pas que cette indifférence fût commune à tous les auteurs dramatiques de l'époque : Ben Jonson, lui, se donnait autant de peine pour corriger ses ouvrages que pour les composer. Mais ce qui complique encore le problème, c'est que les pièces de Shakspeare étaient de son vivant extrêmement recherchées des lecteurs. La preuve en est qu'une quinzaine furent imprimées dès lors et à plusieurs reprises, bien que sans sa participation ni son aveu, et de la manière la plus incorrecte, véritables contrefaçons destinées à satisfaire à tout prix la curiosité du public. On fit même paraître sous le nom du poète des pièces qui n'étaient pas de lui. Shakspere

ne fit rien pour empêcher ces publications. Il mourut, et ce ne fut que sept ans après sa mort, en 1623, que parut enfin un recueil de ses œuvres dramatiques. Ce recueil s'annonçait comme imprimé sur les originaux, mais rien n'était moins fondé que cette prétention, ainsi que le montrent les fautes de tout genre dont fourmille le volume. Les éditeurs avaient suivi les précédentes éditions et, là où celles-ci leur manquaient, ils s'étaient servis des copies faites pour les besoins du théâtre.

L'étude de Shakspeare, on le comprend d'après cela, rencontre pour première difficulté l'absence d'un texte suffisamment correct et authentique. Il est de nombreux passages où l'on n'a le choix qu'entre des leçons également douteuses, absolument comme il arrive dans la lecture des auteurs grecs et latins. Il est vrai que la comparaison des *variantes*, comme on les appelle, est quelquefois curieuse ou instructive. Il est un ouvrage surtout où, par ce moyen, on saisit le génie du poète sur le fait et comme dans l'acte de la création. C'est *Hamlet*. Nous possédons une édition de ce drame, dans lequel il est difficile de ne pas reconnaître le premier jet de la pensée de l'auteur. Polonius y porte le nom de Corambis. La marche de la pièce n'est pas celle qui a été adoptée depuis. Une scène entre la reine et Horatio a été supprimée plus tard. Enfin, tandis que la version primitive renferme quelques beaux vers qui ont disparu, elle nous donne, sous une forme singulièrement abrégée et imparfaite, les morceaux les plus célèbres du drame, le monologue d'Hamlet, par exemple, et celui du roi sur la prière.

Nous avons également les remaniements de *Roméo et Juliette*. Shakspeare, évidemment, revenait sur ses ouvrages, les travaillait, les perfectionnait.

On ne peut aborder l'étude de Shakspeare sans se demander dans quel ordre ses pièces se sont succédé. On éprouve le besoin de savoir quels ont été ses premiers essais, à quelle époque de sa vie il a produit ces chefs-d'œuvre, et si son génie s'est soutenu jusqu'au bout. Heureusement que ces questions ne sont pas aussi insolubles qu'on pourrait le supposer d'après l'obscurité où la vie de l'auteur est restée plongée. Des renseignements de diverses sortes viennent ici à notre secours, et l'on peut regarder la chronologie du théâtre de Shakspeare comme à peu près fixée. Le poète commença par refaire pour la scène des pièces qui existaient avant lui, et dont les auteurs étaient inconnus. Telle est l'origine de *Titus Andronicus*, de *Périclès* et des trois parties d'*Henri VI*. Ces ouvrages n'appartiennent donc qu'à demi à Shakspeare, et il est impossible aujourd'hui de déterminer quelle part il y a eue. La seconde période de la vie dramatique de Shakspeare commence vers 1594, lorsqu'il avait trente ans; c'est alors qu'il écrivit les pièces tirées de l'histoire d'Angleterre, et la plupart de ses comédies. Sa dernière période, enfin, va de 1600 jusqu'à sa mort, et vit naître ses ouvrages les plus considérables, les quatre grands drames, *Hamlet*, *Othello*, *Lear* et *Macbeth*, les tragédies romaines, et les charmantes comédies romanesques, *Cymbeline*, le *Conte d'hiver* et la *Tempête*. On s'accorde à admettre que

Shakspeare continua d'écrire pour le théâtre, même après avoir quitté Londres pour retourner à Stratford, et que la *Tempête* fut le dernier de ses ouvrages et comme ses adieux à l'art qu'il avait illustré.

Des adieux à l'art : passe pour cette expression, si l'on consent à n'y voir qu'une image. Mais on a été plus loin, et l'on a voulu trouver dans la *Tempête* de véritables adieux que Shakspeare aurait adressés au public, ou, comme on l'a dit encore, le testament dramatique du poète, l'épilogue de son œuvre et de sa vie. M. Mézières a prêté à cette hypothèse l'autorité de son excellent esprit, et, tout récemment encore[1], le plus délicat et le plus ingénieux de nos critiques, M. Montégut, l'a reproduite avec une plénitude d'assurance qui pourrait faire illusion sur la valeur des arguments employés. Ce n'est pas la première fois, du reste, que Shakspeare se voit livré aux contradictions des interprètes. Chacun l'a tiré à soi, chacun a cherché et trouvé chez lui ce qu'il a voulu. On a cru l'exalter en lui prêtant toute espèce d'intentions profondes. M. Gervinus en a fait un moraliste exclusivement préoccupé de donner des leçons à la société. C'est mal tomber, en vérité, car jamais génie ne se livra à l'art avec une plus suprême indifférence pour toute autre chose que l'art même. Aux yeux de Shakspeare, c'est lui-même qui nous l'a dit, le drame est tout simplement un miroir placé devant la nature, et où elle se réfléchit sous ses aspects les plus divers. Et telle est,

1. Voyez la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars 1865.

en effet, l'impersonnalité du théâtre de notre poète, qu'il nous est impossible d'en tirer le moindre renseignement sur ses idées, ses passions, son caractère. Mais si M. Gervinus a méconnu ce trait capital de l'œuvre de Shakspeare, que dire de M. Rio, qui la regarde comme tout entière semée d'allusions aux événements du temps et à la situation particulière du poète? M. Rio a une thèse : Shakspeare, pour lui, est un catholique obligé de dissimuler sa foi, et qui s'en dédommage en glissant sur la scène autant d'allusions orthodoxes qu'il le peut. *Jules César* devient une glorification du complot d'Essex; *Mesure pour mesure* est destiné à réhabiliter l'idéal ascétique et la virginité cloîtrée; Othello avait fait la guerre sainte : preuve évidente des sympathies secrètes de l'écrivain! M. Rio aurait bien dû nous expliquer comment un auteur aussi attaché que Shakspeare au culte proscrit, a pu, dans *Roméo*, nous parler d'une « messe du soir »! Au surplus, il faut le reconnaître, M. Rio n'a fait qu'exagérer un procédé dont beaucoup d'autres ont fait usage avant et après lui. Il est reçu que la vestale dont parle Oberon dans le *Songe d'une nuit d'été* (acte II, scène 2), n'est autre que la reine Élisabeth, comme si la suite même du passage ne montrait pas qu'il s'agit de la chaste Phœbé! Le docte Warburton allait plus loin encore quand, dans le même passage, il appliquait au mariage de Marie Stuart avec le fils du roi de France l'image de la sirène sur le dos d'un *dauphin*. Mais revenons à M. Montégut. Son hypothèse sur la *Tempête* n'est pas plus solide que celles dont je viens de parler. Elle ne

résiste pas un moment à l'examen. Elle se brise à la fois contre le sentiment littéraire et contre les faits. M. Montégut ne paraît pas même s'être formé une idée nette de ce qu'il voulait prouver. Shakspeare, selon lui, aurait, dans la *Tempête*, pris congé du public au moment où il allait se retirer. Ce sont ses adieux au théâtre. Que faut-il entendre par là ? Que le poète était sur le point de quitter Londres pour retourner dans sa ville natale? Mais voilà déjà sept ou huit ans qu'il était redevenu habitant de Stratford. Que Shakspeare ne voulait plus écrire pour la scène, de peur de ne pas rester égal à lui-même? Eh quoi ! Shakspeare aurait éprouvé ces craintes à quarante-sept ou quarante-huit ans, dans la force de l'âge, au moment où il venait d'achever cette *Tempête*, l'un de ses chefs-d'œuvre ! Au reste, il suffit, pour réfuter de pareilles suppositions, de les énoncer dans les termes où elles se produisent. A qui fera-t-on croire que Sycorax soit la barbarie littéraire, que Caliban désigne le poète Marlowe, que l'histoire de l'île enchantée soit « trait pour trait » l'histoire du théâtre anglais, en un mot, que la pièce entière soit une « allégorie synthétique » dans laquelle Shakspeare résume son œuvre, un tableau de ce qu'il a entrepris et exécuté dans « la solitude poétique de sa vie »? Et ce n'est pas tout. Si vous vous avisez, par hasard, d'alléguer l'intérêt dramatique de l'œuvre comme se conciliant difficilement avec des intentions allégoriques ; si vous vous hasardez à dire que le poète aurait bien pu, après tout, obéir aux seules inspirations de la fantaisie créatrice : « Ces prétendus droits de la fantaisie

poétique, vous répond le critique, sont une des plus grandes impertinences de notre époque. » A la bonne heure, voilà qui est clair : le poète n'est qu'un docteur, et l'art qu'un voile pour des enseignements !

M. Mézières a très bien parlé du génie de Shakspeare, cherchant en quoi consiste la vraie grandeur du poète, et ne se croyant obligé de partager ni les préoccupations systématiques de la critique allemande, ni les respects superstitieux de la critique anglaise. Ce qui fait la grandeur de Shakspeare, c'est qu'il excelle également dans chacune des parties de son art, le style, le caractère et l'invention dramatique. Personne n'a jamais mieux su construire une pièce de théâtre. L'intérêt commence à la première scène et ne se ralentit plus. Pas moyen de poser le livre avant d'avoir achevé. Ce n'est pas que l'action soit toujours une. Le *Roi Jean* est la chronique d'un règne entier. Il y a deux pièces dans le *Roi Lear*, l'histoire du roi et celle d'Edgar. Mais le lecteur est entraîné par la rapidité avec laquelle se suivent les événements. De là vient que les pièces de Shakspeare font un si grand effet à la scène. Destinées au théâtre, c'est comme telles qu'il faut les juger. On les joue fréquemment en Allemagne, et le public les y applaudit toujours. Elles réussiraient mieux encore si les conditions de la représentation n'avaient pas tant changé depuis un siècle. Nous voulons aujourd'hui une illusion scénique à laquelle le théâtre de Shakspeare ne se prête pas. L'action y change trop souvent de place. Il faut représenter des combats, des tours, des remparts. Le cinquième acte

de *Jules César* nous offre toutes les péripéties de la bataille de Philippes ; le cinquième acte de *Richard III* nous montre les deux compétiteurs campés et endormis si près l'un de l'autre, que des spectres peuvent s'adresser à chacun d'eux tour à tour. Il n'est pas de mise en scène moderne capable de triompher de pareilles difficultés. Shakspeare est donc vraisemblablement destiné à être de moins en moins joué ; mais l'habileté dramaturgique qu'il a déployée n'est pas perdue pour cela : c'est de là que vient la vie, le mouvement incomparable dont sont douées ses pièces, et qu'on y sent à la lecture aussi bien qu'à la représentation.

S'il n'y a point de drame sans action, il n'y en a pas davantage sans caractères. Peut-être même la création des caractères est-elle la partie la plus haute de l'art. Il n'est rien qui ressemble plus à la puissance divine que l'acte par lequel un poète évoque des profondeurs de son imagination des personnages qui n'ont jamais vécu, mais qui vivront désormais, et qui vont prendre place dans nos souvenirs, dans nos affections, parmi les réalités de notre monde, comme s'ils avaient véritablement été formés par la main du Très-Haut. Et, si une seule création de ce genre suffit à immortaliser un auteur, que dirons-nous d'un poète qui, comme Shakspeare, a tracé une multitude de caractères tous différents, tous vivants, unissant la physionomie la plus distincte et la réalité la plus intense à la plus haute valeur idéale ou poétique ? Le dramatiste anglais n'est en rien aussi merveilleux qu'en ceci. C'est le magicien qui anime tout de sa baguette ;

ou plutôt, c'est la nature même, capricieuse, prodigue, toujours nouvelle, pleine de surprises et de profondeurs. Ses personnages ne sont pas ce qu'on appelle des héros; nul ne pose; point d'abstraction. L'idée a pris corps et se développe tout ensemble avec la logique de la passion et la spontanéité de la vie. La seule chose que l'on pourrait reprocher à l'auteur, c'est parfois un changement trop brusque, et pour ainsi dire à vue, dans les sentiments de ses personnages. Aufidius, par exemple, passe trop vite de la haine à la douleur lorsqu'il voit tomber Coriolan; et, dans *Richard III*, Anne accepte trop facilement l'anneau de celui sur lequel elle vient de cracher avec mépris, Élisabeth accorde trop vite sa fille à celui qui tout à l'heure faisait massacrer ses fils. Décidément, c'est tourner un peu court, et il y a là un manque de vérité.

Il me semble qu'il y a une remarque analogue à faire sur le style de Shakspeare. Le langage qu'il prête à ses personnages n'est pas toujours approprié aux circonstances ni même aux caractères, il s'en faut. Le poète se complaît trop souvent dans l'expression prise en elle-même et pour elle-même; il s'y arrête, il y abonde, il entasse les équivalents, les synonymes. Menenius se plaint du changement qui s'est fait dans l'humeur de Coriolan : « Sa figure est si amère, dit-il, qu'elle ferait tourner des raisins mûrs. Quand il marche, c'est une machine de guerre, et la terre tremble sous ses pas. Il percerait une cuirasse de son regard. Sa voix est comme un glas funèbre, son murmure comme un bé-

tier. Il siège sur son trône comme s'il était Alexandre. Ce qu'il ordonne est aussitôt exécuté. Il ne lui manque, pour être un dieu, que l'éternité et le ciel. » Je cite cet exemple au hasard, pour faire comprendre ce que je veux dire. La forme, chez le poète, déborde aussi quelquefois ; l'expression redonde et sort de la situation. Cette remarque s'applique encore mieux aux concetti et aux calembours que Shakspeare met à la bouche de chacun, sans s'inquiéter de l'occasion. Les discours les plus pathétiques n'en sont pas exempts. L'auteur ne laisse pas que d'avoir conscience de l'incongruité de ces jeux de mots : « Des hommes à l'extrémité, demande Richard II au duc de Lancastre, peuvent-ils bien jouer ainsi sur leurs noms? » Il est certain que les derniers ouvrages de Shakspeare ont beaucoup moins de ces taches que les premiers. Mais si l'esprit est quelquefois déplacé chez notre poète, quelle verve dans cet esprit, quelle gaieté, quelle exubérance! Comme la fantaisie s'y déploie libre et capricieuse! Comme l'excès même et l'emportement du talent, pour me servir d'une expression de madame de Staël, vont bien à cette invention sans bornes! Et puis, il faut se hâter d'ajouter que cet esprit n'est qu'une des qualités de Shakspeare. Il n'a pas à un moindre degré l'imagination et le sentiment. Il a tout senti et tout compris. Nul n'a plus vécu, n'a plus observé, n'a mieux reproduit le monde extérieur, et il est en même temps le plus lyrique des poètes. Il exprime, sous une forme achevée, dans une poésie inimitable, toutes les émotions du cœur. Il dit les

choses comme nul autre, d'une manière étrange et saisissante. Il a d'incroyables profondeurs et d'incroyables délicatesses d'intuition. Il sort de ses écrits une émanation de sagesse souveraine. Il semble que les discordances s'y effacent dans une harmonie supérieure. Shakspeare a agrandi le domaine de l'âme, et je ne crois pas, à tout prendre, qu'aucun homme ait plus ajouté que lui au patrimoine de l'humanité.

Mars 1866.

XVII

ACADÉMIE FRANÇAISE

RÉCEPTION DE M. OCTAVE FEUILLET

L'Académie française a ses contrastes, c'est l'un de ses charmes. Hier elle avait à remplacer un dominicain, et elle nommait le prince de Broglie, au caractère grave, aux savantes études; c'était comme l'a dit M. Villemain, pour revenir tout doucement aux laïques. On y est arrivé, aux laïques, et l'on donnait aujourd'hui M. Feuillet, le Marivaux du proverbe, pour successeur à M. Scribe, l'Alexandre Dumas du théâtre de Madame.

J'ai un faible pour M. Feuillet. Je sais ses petites pièces par cœur. Je pourrais les citer, au besoin. Il y en a une, par exemple, qui s'ouvre par un dialogue entre un chef de cuisine et un marmiton. Ils s'entretiennent du mariage de leur jeune maîtresse :

« *Le marmiton.* — Ainsi vous pensez, monsieur Robert, que le marié est un peu sur sa bouche?

» *Le chef.* — Je ne te dis pas qu'il soit sur sa bouche, je te dis que c'est un homme qui sait ce qu'il mange, et

qui a pour sa bouche des égards notables. Il m'a fait demander la recette de mon coulis au *Sacramento*... Je crois que mademoiselle sera heureuse avec lui.

» *Le marmiton.* — Mademoiselle n'est pas une forte mangeuse.

» *Le chef.* — Mademoiselle, comme la plupart des femmes, mange ce qu'on lui donne, sans ombre de discernement. Je l'ai vue déjeuner avec un artichaut à la poivrade et des fruits verts... Voilà les femmes! Ce qui n'empêche pas que nous ne perdions une bonne maîtresse. »

J'aime encore mieux le début de l'*Ermitage*. Il y a une baronne qui perd son chemin.

« Une heureuse inspiration que j'ai eue de prendre par là!... C'est un marécage!... Mes bottines sont en compote... Ces choses-là n'arrivent qu'à moi!... (*Elle se trouve subitement arrêtée par un mouton qui lui barre le passage.*) Bon! voilà mieux! (*Elle agite son mouchoir devant les yeux du mouton.*) Pst! pst! Va-t'en! je n'aime pas ces animaux qu'on ne connaît pas... (*Le mouton tourne autour d'elle en bêlant.*) Veux-tu t'en aller tout de suite!... Qu'est-ce qu'il me veut, je vous demande un peu, ce monstre-là! (*Elle s'empêtre dans la corde qui fixe le mouton à un piquet.*) Il me tient! Mon Dieu! mon Dieu! mais c'est qu'il me tient vraiment! Au secours! au secours!

» *Le général de Kerdic, accourant.* — Ne craignez rien, Madame.

» *La baronne, hors d'elle-même.* — Au secours! Mon-

sieur; je vous en prie en grâce! C'est un mouton enragé qui me dévore! »

Voilà où M. Feuillet excelle, dans les commérages, les bavardages, les petites manières, les menus propos de toute sorte de gens. Là il est naturel, il est vif, il est le roi du genre. Aussi je ne crains pas de dire que je mets le théâtre de M. Feuillet fort au-dessus de ses romans. Le discours de réception de M. Feuillet m'a beaucoup surpris, mais rien ne m'y a plus étonné que le soin avec lequel l'orateur a dissimulé ses proverbes, pour ne parler que de ses livres. Il s'est posé en romancier. Il s'est même cru obligé de faire l'histoire du genre. Or, les romans de M. Feuillet, vous les connaissez; ce sont de courts et faciles récits, mais que je ne m'attendais pas à voir rattacher à la grande lignée de *Gil Blas*, de la *Nouvelle Héloïse*, de *Paul et Virginie*, de *René* et de *Corinne*. J'aime assez la *Petite comtesse;* la donnée en est monstrueuse, mais le récit y est rondement mené. Le *Roman du jeune homme pauvre* m'a toujours paru plus faible : sujets, caractères, incidents, tout en est, sinon vulgaire, du moins rebattu. Quant à *Sibylle,* à cette petite fille qui, entre huit ans et dix-huit, trouve le moyen de convertir son curé, sa bonne et son amant, qui a des lumières pour l'athée, pour le protestant, et même pour l'Église, j'attendrai, pour en parler, que la congrégation de l'Index ait prononcé; ce sont matières de haute édification, et dans lesquelles, si je ne me trompe, la littérature n'a guère à voir.

Le discours de M. Feuillet a été ce qu'il devait être,

un peu long, un peu pâle, un peu traînant. Est-ce la faute de l'orateur? Nullement. Vous allez prendre dans un salon un homme aimable qui débite avec grâce des riens charmants, et vous le hissez tout à coup à la tribune aux harangues : autant enlever à Tityre son chalumeau rustique et lui donner un trombone. C'était pitié, je vous assure, de voir cet esprit subtil et élégant s'essayant à l'éloquence académique, substituant les trois membres d'une période à ce petit parlage des marquises et des comtesses qu'il manie d'une façon si ravissante. M. Feuillet s'est cru obligé de faire une histoire du roman, et il n'a pas su trouver un seul trait pour caractériser les chefs-d'œuvre du genre, un seul de ces traits qui marquent et qui restent. L'usage lui imposait un éloge du membre auquel il succédait, et il nous a donné, en effet, une dissertation sur Scribe, un compte rendu de son œuvre; il a dit des choses assez justes, assez passablement exprimées; mais quant à nous laisser une image un peu nette, un peu vive de Scribe, de ce talent à la fois vulgaire et puissant, fécond et borné, de cet homme qui a enchanté pendant quarante ans le public des théâtres et dont le nom appartient à peine à la littérature, quant à définir l'originalité très réelle de cet écrivain qui n'a jamais su écrire, M. Feuillet n'y a pas réussi, il ne l'a pas même essayé. Je ne lui en fais pas un crime. Je ne lui fais pas même un reproche du style de son discours. Quand un homme marche dans un sac, on n'attend pas que ses mouvements montrent beaucoup d'agilité ou de grâce. Encore une fois, M. Feuillet n'est

pas orateur. Il s'est appliqué à se draper dans le costume de rigueur, et, comme il arrive d'ordinaire en pareil cas, il a trébuché dans les plis de sa toge. Il est même quelquefois tombé. Il sera lui-même bien étonné quand, revenu des émotions de la séance, il relira son discours à tête reposée, et qu'il y trouvera des phrases et des expressions comme les suivantes : « Des écrivains qui répandent sur une forme légère les plus puissants prestiges de l'esprit français ; » — « en accueillant le roman dans votre famille illustre, vous lui commandez les convenances, les respects, la dignité des choses légitimes et régulières ; » — « il mérita l'honneur et le frein de votre adoption ; » — « bientôt les plus rares esprits, tourmentés par des inspirations nouvelles, écloses au souffle nouveau des temps, hésitaient à les enfermer dans les cadres consacrés, » etc.

Le triomphe de la séance a été pour M. Vitet. De peur sans doute de provoquer les comparaisons, M. Vitet a eu soin de ne montrer que les qualités auxquelles le discours du récipiendaire avait le moins de prétention. Il a été fin, pétillant, plein de tact et de grâce ; il a tracé de Scribe un portrait à la fois flatté et ressemblant, également remarquable par les traits ingénieux et par les réserves habilement indiquées ; il a, en parlant de M. Feuillet lui-même, au milieu des éloges que les usages académiques obligent d'exagérer toujours un peu, il a su indiquer la part que la critique pourrait au besoin revendiquer ; il a enfin, laissant à l'éloquence de son nouveau collègue la cause chère aux dieux (*victrix causa*

diis placuit), il a laissé échapper une protestation généreuse en faveur des vaincus de nos discordes civiles, sur quoi une triple salve d'applaudissements a montré que l'auditoire était du parti de la générosité.

En résumé, la séance dont je rends compte m'a suggéré plusieurs réflexions. Il me paraît évident que les règlements de l'Académie ont besoin de réformes. Je voudrais, par exemple, que les récipiendaires, au lieu de la trompette d'usage, fussent invités à jouer de l'instrument qui leur est familier : M. Thiers raconterait une bataille, M. Berryer improviserait un plaidoyer, M. Mérimée dirait un conte espagnol, celui-ci jouerait une comédie, celui-là chanterait une chanson, — tout, oui tout, plutôt que de voir de nouveau un homme d'esprit comme M. Feuillet obligé de faire des phrases dont tout son esprit ne parvient pas à le tirer. En second lieu, et comme amendement à ma première proposition, je demanderais, si l'on conserve le discours, que la commission chargée d'examiner celui du récipiendaire fût chargée d'en contrôler un peu le style, d'en éliminer les phrases prétentieuses ou incorrectes, les manières de parler ternes ou louches : bref, tout ce qui, dans le langage d'un nouveau venu, pourrait compromettre la langue dont les intérêts ont été confiés à l'Académie. Je demanderais encore que l'Institut fournît un lecteur attitré aux académiciens que la nature n'a pas doués de nerfs assez fermes ou d'un organe assez sonore pour affronter les froideurs d'un auditoire qui ne ratifie pas toujours les choix de l'assemblée. Enfin, et surtout, je voudrais

qu'on eût soin de mieux distribuer les rôles, de mieux appareiller les orateurs, de réserver les honneurs de la séance pour le nouveau venu, et qu'on ne permît pas au directeur, qui n'est là après tout qu'un personnage secondaire, d'accaparer la meilleure partie des succès et des applaudissements.

27 mars 1865.

RÉCEPTION DE M. DE CARNÉ

L'Académie française a reçu hier M. le comte de Carné. On ne peut pas dire précisément que cette réception ait été l'un des grands jours de l'Académie, l'une de ces fêtes de l'intelligence qu'elle célèbre quelquefois. La séance a été bonne, elle n'a pas été piquante. Il y avait du monde, il n'y avait pas foule. On a applaudi, mais sans beaucoup d'enthousiasme. On s'est amusé... tout au plus. Les réceptions sont comme les enterrements, il y en a de plusieurs classes : la cérémonie d'hier n'était pas de premier ordre.

Il y a une chose que j'admire beaucoup à l'Académie : sa ponctualité. On commence à deux heures précises, et, ce qui est plus extraordinaire encore, on s'arrange pour avoir toujours fini à quatre heures. A deux heures donc, le récipiendaire est arrivé accompagné de ses parrains, MM. de Montalembert et Guizot, et suivi d'un grand nombre de membres de l'Institut. Quelques-uns l'avaient précédé dans la salle, M. Thiers entre autres, dont l'arrivée a été saluée par les plus vifs applaudissements.

M. de Carné a lu l'éloge de Biot (je constate qu'à

l'Académie on prononce le *t* à la fin de ce nom). Cet éloge est bien fait ; il se laisse lire ; on y remarque un joli mot de Monge à Napoléon. M. de Carné écrit sans prétention, il lit sans emphase ; s'il ne s'élève jamais bien haut, il ne reste jamais en deçà de l'attente qu'il a éveillée. Il y a du bon goût dans cette médiocrité acceptée et en quelque sorte volontaire.

On peut pécher pourtant par excès de modestie. C'est ce que M. de Carné me semble avoir fait lorsqu'il a déclaré que l'Académie avait voulu récompenser en lui « la persévérance dans les mêmes travaux, et surtout la fidélité aux mêmes pensées ». La persévérance et la fidélité sont de grandes vertus, mais on me permettra de croire que l'Académie exige de ses membres des titres plus littéraires. Je n'aurais pas relevé ce mot si M. Viennet n'avait pas eu l'air de ratifier le jugement de son collègue, en mettant la faiblesse des choix de l'Académie à la charge du public : « Pourquoi a-t-il eu l'air de nous dire à tous, pourquoi ne nous offrez-vous pas de sujets plus marquants ? » Appliquée à M. de Carné, cette mise en demeure manquerait évidemment de justice ; le nouvel académicien rentre bien dans la moyenne.

M. de Carné a fait quelques excursions dans le champ de la littérature. Il a beaucoup loué le style de M. Biot. Il a même fait de ce savant « un écrivain de premier ordre ». C'était peut-être aller un peu loin, même pour un éloge académique. M. de Carné a surtout vigoureusement combattu la théorie de l'art pour l'art. Je ne sais s'il a très bien compris ce qu'il combattait. L'art pour

l'art, si je ne me trompe, signifie tout simplement l'art pour le beau, ce qui me paraît aussi légitime que ces autres formules : la science pour la vérité, la foi pour la religion. Avons-nous, oui ou non, des sentiments d'un ordre particulier, qui sont parfaitement distincts de l'émotion que produisent en nous la vérité ou la vertu, qui trouvent leur satisfaction dans la contemplation de la beauté, et qui, éveillés par la nature ou par les arts, deviennent pour nous une source de joies exquises? Poser ainsi la question, c'est la résoudre, et la résoudre dans un sens contraire à M. de Carné.

M. de Carné n'a pas été plus heureux dans la petite dissertation religieuse qui forme la dernière partie de son discours. C'est être bien peu au fait des travaux modernes, que de faire dépendre l'antiquité de la civilisation égyptienne des calculs relatifs au zodiaque de Denderah. C'est être bien peu au courant des résultats actuels de la géologie que d'invoquer l'autorité de Cuvier sur la durée de la race humaine. Mais surtout, c'est avoir une bien étroite idée de la religion que de la regarder comme ayant quelque chose de commun avec des questions de dates et de chiffres.

M. de Carné a terminé son discours en déclarant que le premier devoir des lettres est « de s'incliner devant la foi du genre humain », et en sommant l'Académie de défendre les bonnes doctrines aussi bien que la bonne littérature. La meilleure réponse à cette prétention, c'est la séance même d'hier. Si l'on voulait prouver que les lettres sont un terrain neutre sur lequel toutes les opi-

nions peuvent se rencontrer, on n'aurait qu'à invoquer l'exemple de cette illustre compagnie où l'évêque est assis à côté de l'auteur dramatique, où le catholique coudoie le protestant, où l'orthodoxe tend la main au philosophe, et, pour tout dire, où M. Viennet recevait hier M. de Carné.

Car M. Viennet, il ne s'en est pas caché, c'est le voltairianisme pur, j'allais dire naïf, le voltairianisme qui n'a rien oublié et rien appris, toujours gai et léger, qui ne fait jamais de trop grosses chutes parce qu'il n'appuie jamais sur rien, et qui, après tout, conservera sa raison d'être aussi longtemps que l'on nous fera l'apologie des Croisades et de la Ligue. Sur ce dernier point, sur les mérites respectifs du moyen âge et du dix-huitième siècle, sur toutes les sympathies et les antipathies de M. de Carné, M. Viennet s'est nettement séparé de son collègue. A ses yeux, le résultat le plus net des expéditions destinées à conquérir le Saint-Sépulcre, c'est encore la *Jérusalem délivrée*. Le dix-huitième siècle, nous dit-on, a été « sans vertus, sans courage et sans génie. Sans génie! Et Rousseau, Montesquieu, Voltaire! Voltaire qui a lui seul vaut toute une académie! »

Cette vigoureuse protestation a été fort bien accueillie d'une partie du public. On sentait qu'à l'Institut comme ailleurs, comme partout, la société est aujourd'hui partagée en deux camps ; que la négation à la fois passionnée et railleuse du siècle dernier n'a pas achevé son œuvre, que nous sommes loin encore de cette sphère élevée où l'on peut être juste avec le passé, parce qu'on

n'a plus rien à en craindre. Eh! mon Dieu, oui: M. Viennet n'est peut-être pas un écrivain très profond, comme *le Siècle* n'est peut-être pas une lecture très recherchée; et, cependant, *le Siècle* et M. Viennet font un travail dont des ouvriers plus délicats seraient moins capables, et dont il convient de leur savoir gré.

Au total, le discours de M. Viennet a réussi. L'orateur a mis une certaine coquetterie à rappeler sa vieillesse; comme M. Ingres, qui inscrivait naguère sur un tableau: *Ætatis suæ a.* LXXXII, il a fait plus d'une gracieuse allusion à ses quatre-vingt-sept ans! Quatre-ving-sept ans! M. Viennet était né lorsque Voltaire mourut. Quand on pense à ce grand âge, on se sent tout d'abord disposé à l'indulgence; puis il se trouve que ce vieillard est plus jeune que tous les récipiendaires, et que son vert bon sens met encore joliment en déroute les longues périodes et les laborieux sophismes!

5 février 1864.

DISCOURS DE M. SAINTE-BEUVE SUR LES PRIX DE VERTU

Nous ne savons si M. de Montyon était un homme d'esprit, mais il est certain qu'il a eu un jour une inspiration de génie. Il y a quelque chose du *mens divinior* dans la disposition qui veut que les prix de vertu soient décernés par l'Académie française. On ne pouvait marquer plus heureusement le rapport qui existe entre les récompenses sentimentales décernées à la pratique du devoir, et les solennelles périodes de l'académique éloquence.

M. de Montyon toutefois avait compté sans M. Sainte-Beuve. Il n'avait pu prévoir, le vertueux capitaliste, que l'Académie compterait un jour dans ses rangs un écrivain passablement sceptique en fait de grands dévouements, singulièrement peu adonné aux exaltations de l'estrade, du style le plus étranger aux fanfares, le moins propre, en un mot, qu'on puisse imaginer à couronner des rosières ou des sœurs de charité ; tout bon sens aiguisé, tout finesse pénétrante ; avec la tolérance que donne l'expérience, mais aussi avec le dédain qu'elle inspire pour bien des idoles chères au vulgaire ; sensible assurément au grand comme au beau en toutes choses,

mais ne les prenant guère ni l'un ni l'autre par leur côté théâtral; fin conseiller, mais nullement prédicateur, touché du vrai mérite, mais ne le surfaisant pas, équitable et même, au fond, indulgent, mais sans qu'on puisse précisément lui attribuer l'émotion ou l'onction. Voilà un académicien tel que M. de Montyon ne pouvait le rêver; encore moins pouvait-il prévoir que ce prince des critiques se trouverait un jour appelé à présider la séance annuelle, et à faire le discours sur les prix de vertu !

M. Sainte-Beuve, du reste, avait un moyen de réussir, c'était de rester lui-même, et c'est ce qu'il a fait. Il a mis l'esprit là ou d'autres auraient mis l'emphase, voilà tout. C'est plaisir, en vérité, de voir comment, en un sujet si étranger à ses habitudes, il a su se retrouver. On le reconnaît dès les premières lignes. Les acceptions successives du mot de vertu, le caractère de la philanthropie au dix-huitième siècle, le souvenir des plaisanteries qui accueillirent la fondation de M. de Montyon, tout rappelle ici l'historien de la littérature et de la morale [1]. Il n'est pas jusqu'à la maligne anecdote qui ne perce sous forme d'allusion. Quelle charmante comédie que ces zélés qui en viennent « jusqu'à proposer de créer des *espions* du mérite et de la vertu, pour dénoncer les

1, M. Sainte-Beuve aurait pu citer Diderot. Cet écrivain propose formellement de donner des prix pour la vertu; il s'imagine qu'il n'y aurait plus alors besoin de châtiment pour le crime. Il cite les Chinois. Voy. *Lettres à mademoiselle Volland*, lettre LXXIII.

beaux génies inconnus et modestes, pour découvrir les belles actions cachées, avec la même vigilance et la même adresse qu'on met à découvrir les mauvaises! »

Et puis, M. Sainte-Beuve a beau discourir de vertus et de récompenses, le diable, comme on dit, s'arrange pour n'y rien perdre. Le spirituel académicien a-t-il jamais été plus plaisant qu'en décrivant le compromis de la philosophie et de la religion au pied de la statue de M. de Montyon : « l'extrême humilité des vertus chrétiennes consentant à se laisser dévoiler et divulguer dans l'intérêt de tous »; et la philosophie, de son côté, « ne prenant du sentiment que l'extrême nécessaire, ne recherchant pas avant tout la singularité, et s'accommodant parfaitement des vertus chrétiennes quand elle les rencontre devant elle dans son examen ». L'exorde du discours de M. Sainte-Beuve (nous avons été sur le point d'écrire : le commencement de son article) est tout plein de ces traits inimitables.

Avec tout cela, M. Sainte-Beuve a bien été obligé de vanter l'institution que son discours égayait pour un jour. On peut croire qu'il l'a fait avec sobriété. La louange, sur ses lèvres, ressemble même un peu à l'apologie. Il excuse « le respectable M. de Montyon ». Il argue de notre caractère national : « Il était juste, a-t-il dit, que, chez la nation réputée la plus aimable, et qui est certainement la plus sociable entre toutes, la vertu se traduisît sous cette forme attrayante et douce; qu'elle y reçût solennellement ces hommages émus et gracieux. »

Amabilité, sociabilité, — est-ce bien là le mot? M. Sainte-Beuve lui-même, en d'autres circonstances, n'en aurait-il pas trouvé un plus juste? L'idée de récompenser des vertus, de couronner des dévouements, de tirer au grand jour de l'estrade les mystères de la charité, cette idée ne tient-elle pas à une disposition théâtrale qui caractérise assez profondément notre nation? Ne trouve-t-on pas cette même inclination dans bien des actes de notre vie publique? N'est-ce pas à ce besoin de distinctions extérieures, d'éclat, de trompettes, que nous devons les concours de nos lycées, les rubans rouges de nos boutonnières, nos uniformes civils, nos prix décennaux, nos lectures solennelles, nos séances académiques, nos statues de bronze, nos monuments à tous les souvenirs et à toutes les gloires? N'est-il pas évident que notre incomparable grandeur se passe difficilement de l'acclamation qui l'annonce et du signe qui la constate?

Voilà ce que M. Sainte-Beuve nous aurait dit, sans doute, si l'Académie en eût été le lieu. Et puis, moraliste indulgent, il n'aurait pas manqué de rappeler en même temps, que nos défauts mêmes ne sont pas sans tenir à quelque vertu. Cette vanité qui nous rend parfois ridicules, cet appétit burlesque de titres et d'ornements qui nous distingue entre les autres peuples, tout cela a sa racine dans des sentiments qu'il faut se garder de dédaigner. On n'a pas assez remarqué que le fond même de la sociabilité, c'est en quelque mesure la vanité, puisque la vanité est le désir d'occuper les autres de soi, de leur

plaire, de vivre dans leurs pensées. Et l'honneur, l'honneur à tous les degrés, l'honneur civil et militaire, ce sentiment qui remplace parfois celui du devoir, et qui souvent aussi lui prête l'éclat de l'héroïsme, l'honneur ne se rattache-t-il pas par bien des fils secrets à ces besoins de renom et d'éclat auxquels M. de Montyon n'a pas compris que les vertus domestiques, du moins, doivent rester étrangères?

4 août 1865.

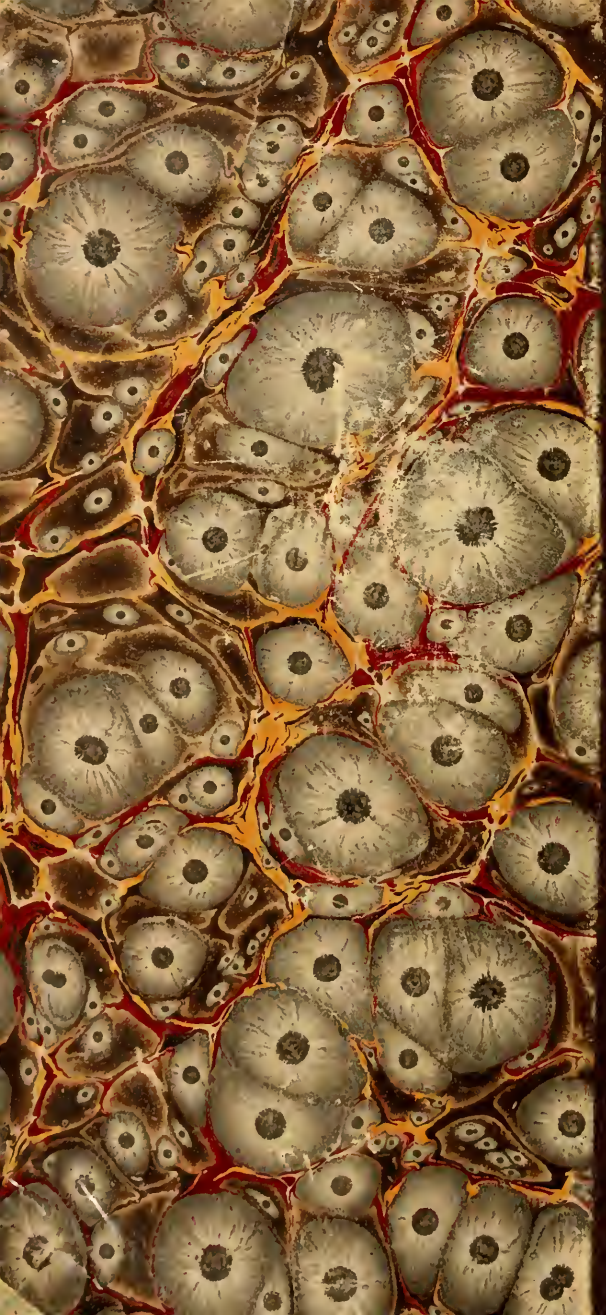
TABLE

		Pages.
I.	Les Contes d'Erckmann-Chatrian	1
II.	Les Moralistes français, par Prevost-Paradol	31
III.	Madame d'Épinay	47
IV.	Chateaubriand au congrès de Vérone	133
V.	Les Alentours de madame de Sévigné	157
VI.	L'Illusion métaphysique	181
VII.	Le Roman de madame du Deffand	191
VIII.	Mahomet et le mahométisme	216
IX.	Le Quatorzième siècle	241
X.	Madame la comtesse de Gasparin	258
XI.	Lettres sur l'Angleterre, par Louis Blanc	273
XII.	Le Dictionnaire général	283
XIII.	Le Pré aux noisettes	297
XIV.	Le marquis d'Argenson	308
XV.	La France sous Louis XV	327
XVI.	Shakspeare	353
XVII.	Séances de l'Académie française	367
	Réception de M. Octave Feuillet	367
	Réception de M. de Carné	375
	M. Sainte-Beuve et les prix de vertu	381

PARIS — IMP. P. MOUILLOT, 13-15, QUAI VOLTAIRE — 55032

PQ
139
S4
1889
t.3

Scherer, Edmond Henri Adolphe
Études sur la littérature

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY